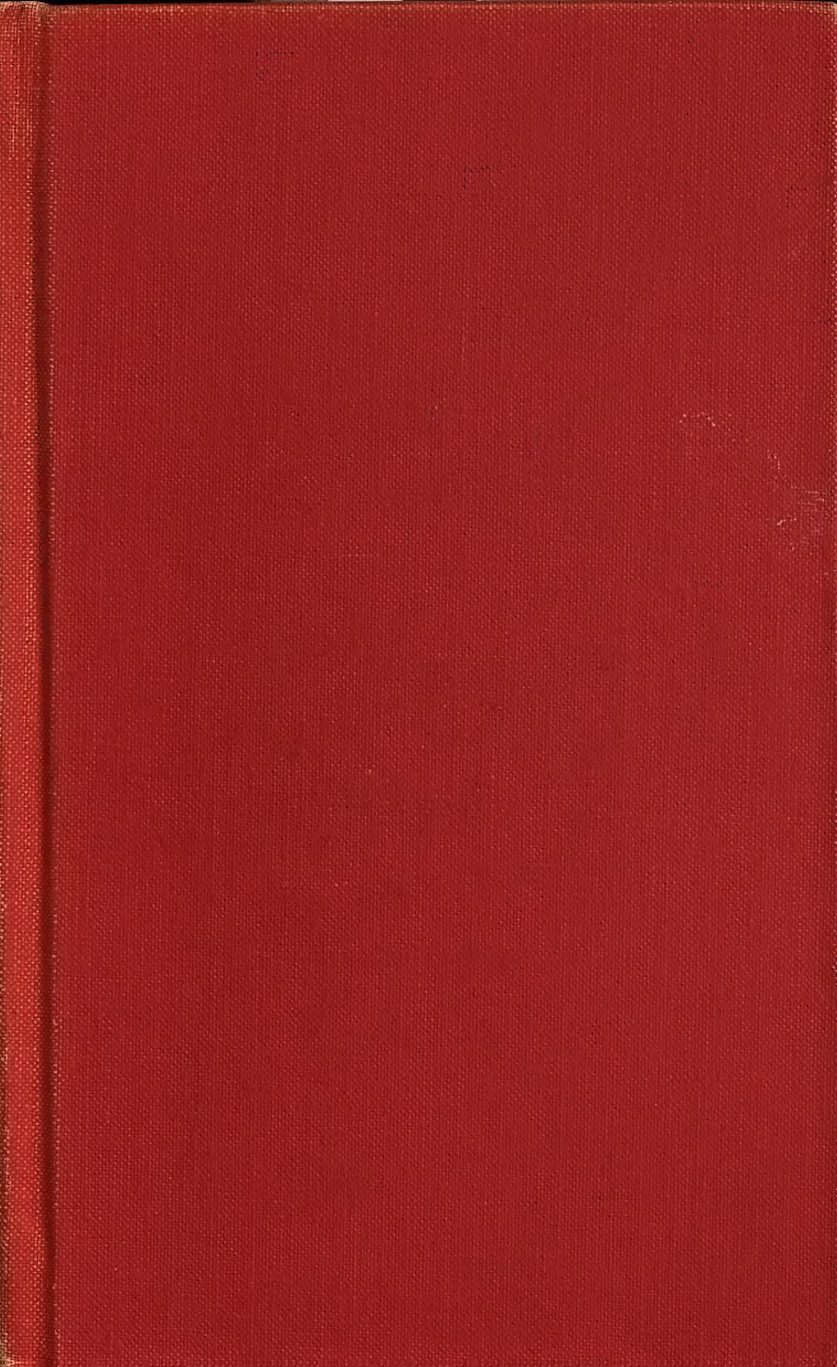
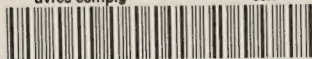




PQ 1641.A1 1924

uvres complg

cen



3 0081 001 923 840

Central Library
JOINT UNIVERSITY
LIBRARIES

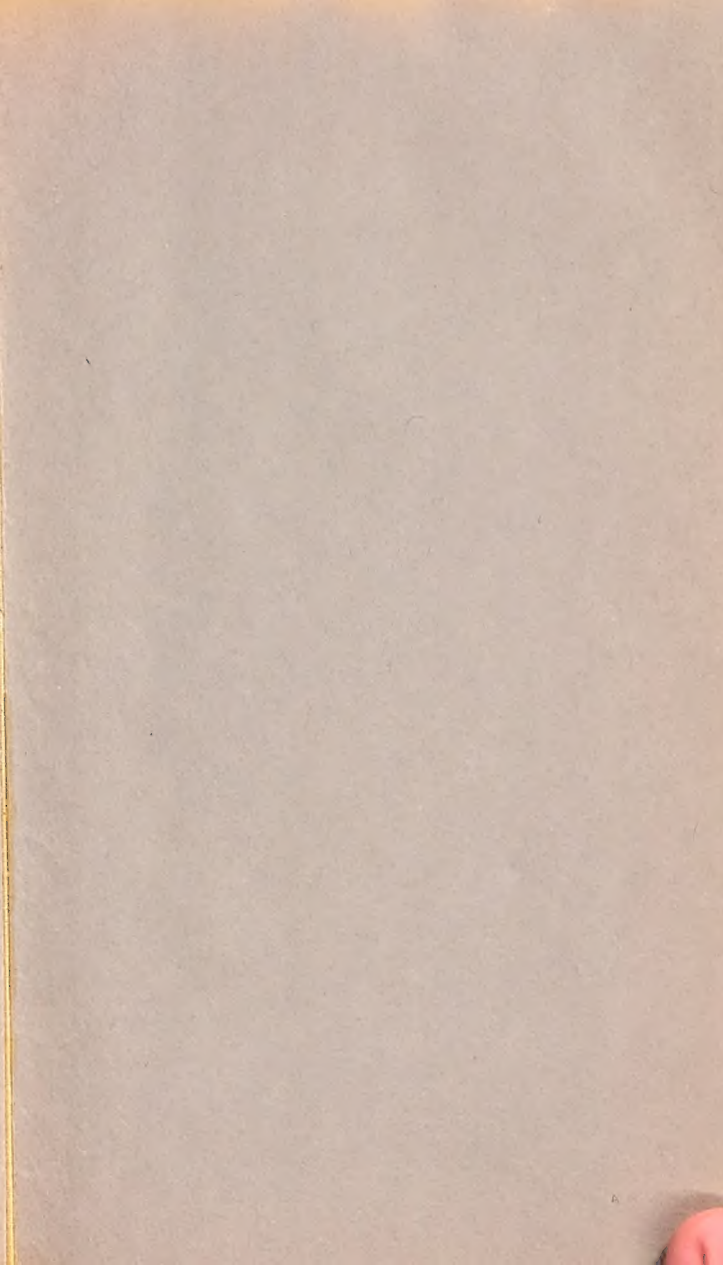
NASHVILLE TENNESSEE

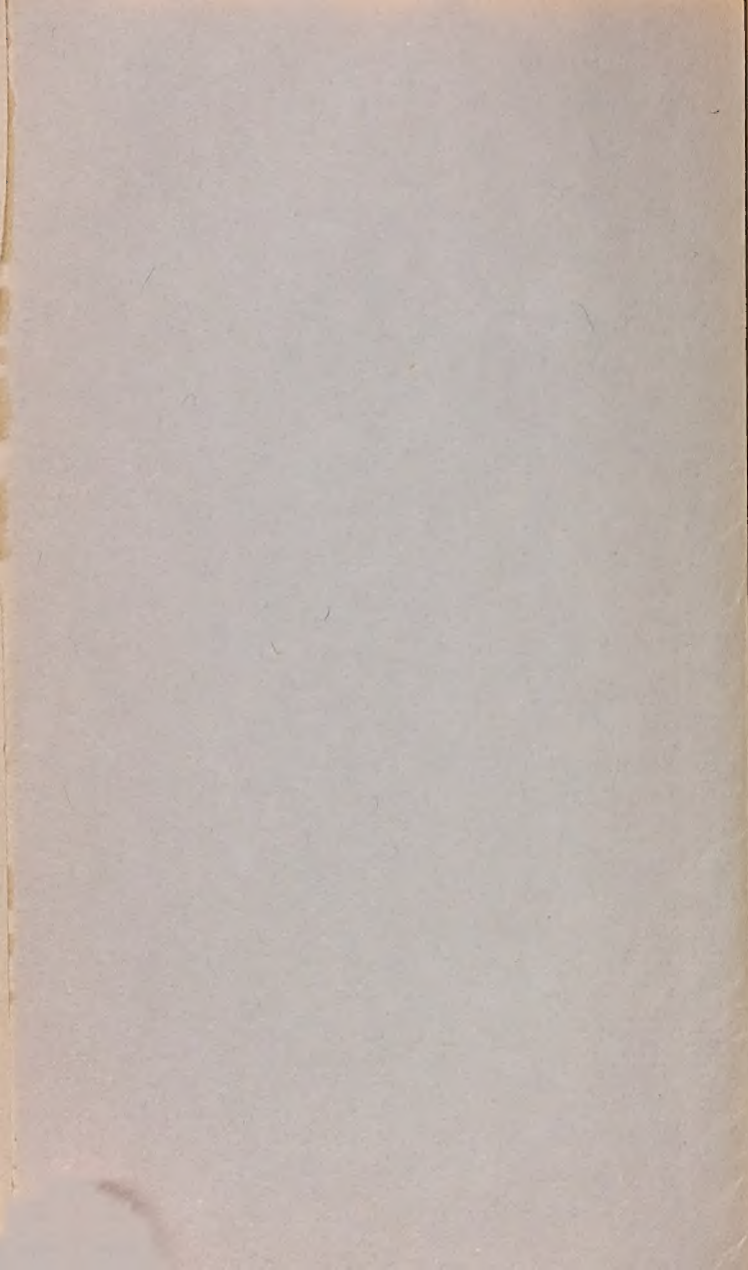


PQ
1641
.A1
1924
v.1

440482

JUL-0257



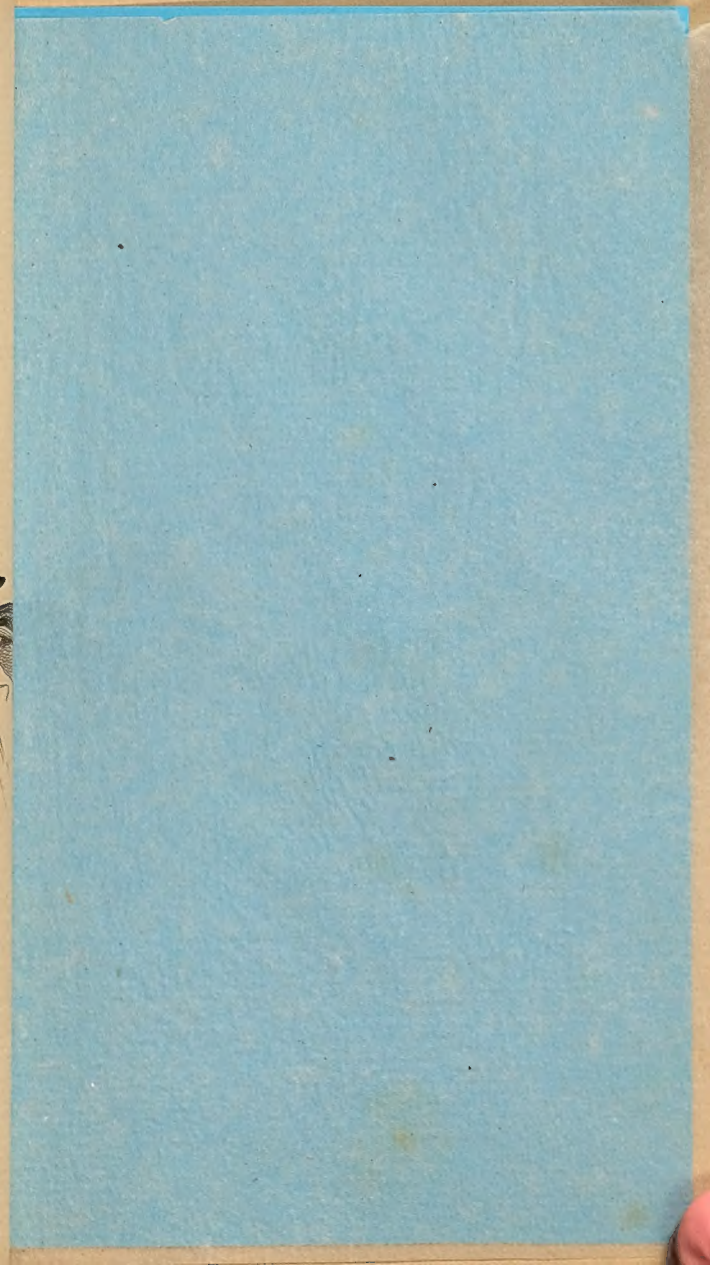


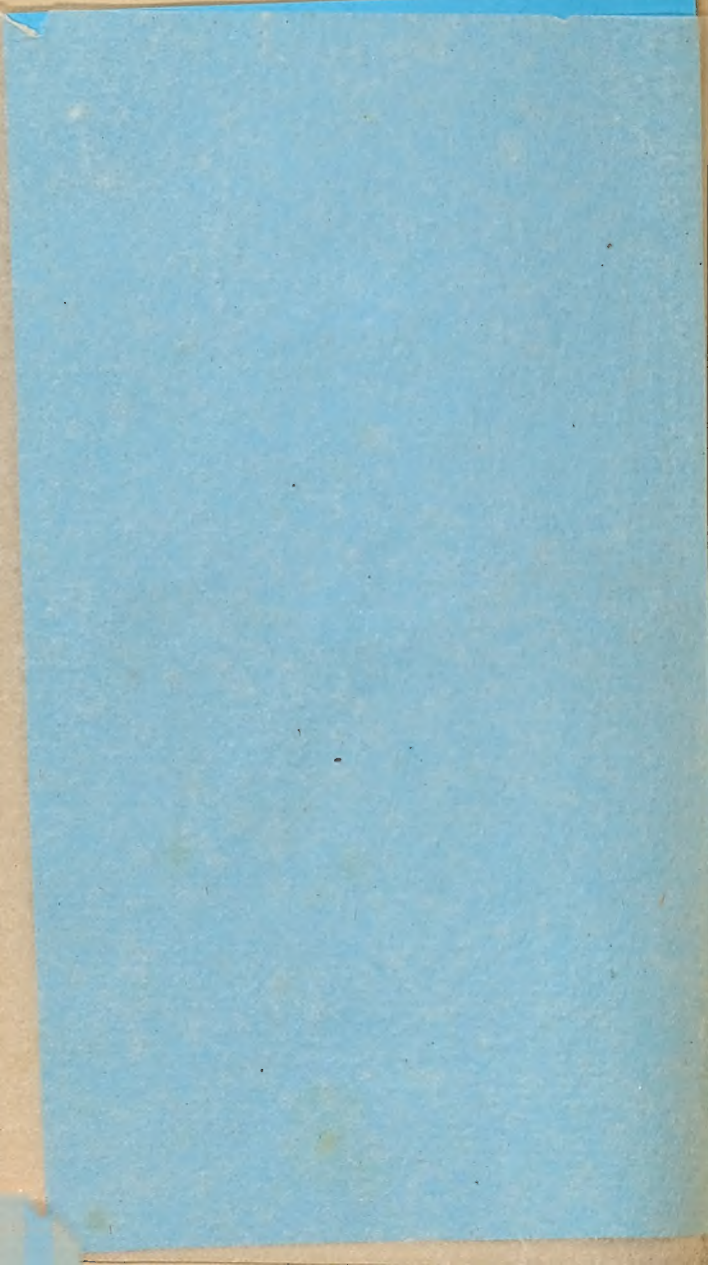
ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Michel de Montaigne







ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Michel de Montaigne

LES ESSAIS

I

Texte du manuscrit de Bordeaux

ÉTUDE, COMMENTAIRES ET NOTES

PAR

LE D^r A. ARMAINGAUD

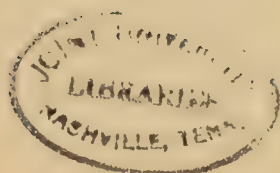


PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

—
MCMXXIV



Au Vainqueur de la Marne

LE MARÉCHAL JOFFRE



AVERTISSEMENT

Cette édition des œuvres complètes de Montaigne est la première qui donne pour les *Essais*, au bas de chaque page, les variantes de 1580, 1582, 1588 et 1595, disposées de manière que le lecteur ait immédiatement sous les yeux et sans sortir de la page l'ensemble des rédactions que Montaigne avait d'abord publiées, puis retranchées par la suite. La connaissance de ces variantes offre un intérêt qui n'est apparu qu'en ces dernières années, où l'on a poussé plus loin qu'on ne l'avait fait jusqu'ici l'étude des idées et du caractère de Montaigne. En effet, chaque fois, depuis la première édition de 1580, que Montaigne a donné une nouvelle édition, il a retranché beaucoup de phrases, et il en a ajouté davantage. Or, ceux qui ont lu attentivement les lignes supprimées ont reconnu qu'un certain nombre d'entre elles apportent plus de lumière, soit pour la connaissance de certains traits de sa nature ou de ses sentiments, soit même sur sa vie et sur ses lectures, comme sur certains de ses actes, à propos desquels on n'était jusqu'à ce jour que très peu informé. Nous signalons au bas des pages ceux de ces passages que nous avons

rencontrés; ils ne sont pas très nombreux encore, mais ils augmenteront certainement à mesure qu'on approfondira Montaigne et son époque. Bornons-nous à rappeler ici que c'est grâce à la lecture d'un passage qui ne se trouve que dans l'édition de 1588, que nous avons rencontré, il y a quelques années seulement, un morceau que les commentateurs ignoraient, et dans lequel ils ont reconnu le plus beau trait du caractère de Montaigne¹.

Les trois premières éditions (1580, 1582, 1587) n'avaient que deux livres; la quatrième², celle de 1588, en eut trois. Montaigne avait préparé, dans les quatre dernières années de sa vie (1588-1592), une quatrième édition, par des additions et des corrections très nombreuses écrites de sa main sur les marges et dans les interlignes d'un exemplaire de 1588, qui ont augmenté d'un tiers la matière du livre. Cet exemplaire — nous expliquerons, dans le volume des addenda, par quelle voie — est arrivé en la possession de la ville de Bordeaux au moment de la Révolution³. Après la mort de Montaigne, Pierre de Brach constitua le texte de l'édition nouvelle en intercalant à la place qui leur

1. Voir l'Étude sur Montaigne dans le présent volume, p. 42.

2. Montaigne, sur son exemplaire de 1588, où il avait transcrit toutes ses additions et corrections manuscrites, en vue d'une édition ultérieure, qui n'a été publiée qu'après sa mort, ayant, par mégarde probablement, écrit sur la première page *cinquième* édition, au lieu de *quatrième* édition, on a dû supposer qu'il y avait eu auparavant quatre éditions. Or, il est difficile d'admettre qu'une édition ait pu exister sans que, depuis 350 ans, on n'en ait rencontré un seul exemplaire. En tout cas, cette édition ne pourrait avoir aucun intérêt documentaire, car celle de 1587, qui a immédiatement précédé celle de 1588, ne diffère en rien de celle de 1582.

3. Cet exemplaire a été l'objet de deux reproductions : 1° la reproduction phototypique de la maison Hachette, qu'a

était destinée dans les pages imprimées, les additions et les corrections manuscrites, et il envoya le tout à Paris, à Mlle de Gournay qui se chargea d'en surveiller l'impression. Cette édition fut publiée en 1595

Mais, par suite d'une erreur incompréhensible, c'est sur le texte fautif de 1635, dont nous parlons plus bas — alors que *l'on croyait toujours fidèlement reproduire* celui de 1595 — qu'ont été établies presque toutes les éditions qui ont paru depuis le XVI^e siècle jusqu'à ces dernières années, notamment toutes celles qui ont été publiées au XIX^e siècle, à l'exception de deux d'entre elles¹. Je puis dire que *l'on croyait toujours reproduire fidèlement*, car j'ai découvert, et j'ai fait connaître dans la séance du 2 décembre 1910 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, que presque toutes les éditions des *Essais* qui sont actuellement entre les mains des lecteurs présentent un texte altéré. J'ai prouvé, en effet : 1^o que le texte de la dernière édition faite par Mlle de Gournay, en 1635, avait été quelque peu modifié et partiellement altéré par elle beaucoup plus qu'on ne l'avait cru, et qu'une partie des éditions publiées au XVII^e et au XVIII^e siècle, jusqu'en 1826, et particu-

dirigée M. F. Strowski ; 2^o la reproduction typographique absolument exacte exécutée par l'Imprimerie nationale, sous la direction et MM. E. Courbet, H. Monod et A. Armaingaud. Le premier volume et les trois quarts du deuxième sont terminés. Interrompue par la guerre, cette impression va être reprise. Cette reproduction typographique n'est nullement rendue inutile par la phototypie, puisque le texte des additions manuscrites y est toujours lisible, ce qui n'est pas constamment le cas dans le texte manuscrit lui-même et par conséquent dans sa reproduction photographique. Ajoutons que, lors de la reliure du manuscrit, avant la Révolution, un certain nombre de phrases ayant été coupées, nous les avons complétées, comme tous nos prédécesseurs, d'après l'édition de 1595.

1. Ce sont : 1^o L'édition Jouaust, en 7 volumes, 1886 ;
- 2^o l'édition Royer-Courbet (Lemerre), 5 volumes, 1874.

lièrement celle de 1818, publiée par E. Johanneau chez Lefèvre, reproduisaient beaucoup de ces altérations; 2° que par suite d'une méprise vraiment extraordinaire¹, et contrairement à l'*Avertissement* placé en tête de l'édition de 1826 par Victor Le Clerc, cette édition a été copiée en grande partie, non pas sur celle de 1595, mais sur celle de 1635, et que ce texte, auquel les érudits ont donné le nom flatteur de *Vulgate*, qu'il ne mérite que par les belles notes de Victor Le Clerc, est peut-être le plus fautif de tous. Ce n'est pas qu'en général ces changements altèrent vraiment le sens du texte, sauf dans quelques cas cependant, tels que celui que nous donnons en note², et qu'il ne soit permis, croyons-nous, de ne pas y attacher autant d'importance que faisait Le Clerc lui-même, qui croyait les avoir évitées. Néanmoins, le style de Montaigne en est souvent décoloré, et Mlle de Gournay a ainsi donné l'exemple d'un déplorable sans-gêne, qui serait aujourd'hui tout à fait condamnable aux yeux de la saine critique, et contre lequel il est utile de prévenir les futurs éditeurs et les lecteurs des *Essais*. Que l'on éclaircisse par des notes hors texte les passages obscurs, rien de mieux; mais porter la main sur le texte lui-même, c'est se rendre presque coupable d'une profanation, tout au moins d'une impertinence.

Est-ce à dire qu'il suffirait, pour établir une bonne édition des *Essais*, de réimprimer simplement le texte

1. Que nous avons expliquée dans notre communication et qui sera racontée dans les addenda du septième volume.

2. Au chapitre de *L'Ivrognerie* se trouve cette phrase dans l'édition de 1595 et dans l'exemplaire de Bordeaux : « Ces restrictions, en partie empruntées aux Carthaginois, me plaisent, dit Platon, parlant du vin : « Qu'on s'en espargne, en expédition de guerre. » — Or, dans l'édition de 1635, Mlle de Gournay a mis : « Qu'on en prenne sobrement en expédition de guerre », ce qui est tout différent.

de 1595, c'est-à-dire de faire ce que Victor Le Clerc avait cru réaliser? Ce serait une grosse erreur. Depuis déjà plus d'un siècle et demi on savait, par les remarques de François de Neufchâteau que l'édition de 1595 ne reproduisait pas exactement le manuscrit de Montaigne. Naigeon, sur sa demande, publia chez Didot, en 1802, une édition où il crut reproduire fidèlement les additions manuscrites; mais en réalité il s'est mal acquitté de sa tâche, n'a montré aucun esprit critique et n'a pas donné les vraies raisons de ses préférences, de sorte que V. Le Clerc, qui n'avait pas connu lui-même l'exemplaire de Bordeaux où figuraient ces additions, et les autres éditeurs à sa suite, ayant cru qu'il s'agissait d'un *exemplaire abandonné par l'auteur*, en étaient revenus ou croyaient en être revenus à l'édition de 1595. Or, en 1866, un érudit bordelais, Reinhold Dezeimeris, dans un mémoire sur la *Recension des Essais*¹, conclut avec raison que l'exemplaire de Bordeaux est bien l'exemplaire, le seul exemplaire authentique des *Essais*, celui que Montaigne destinait à l'impression, mais qu'il n'avait pas quitté Bordeaux, et que Mlle de Gournay avait utilisé pour sa publication non pas ce texte manuscrit, mais une copie collationnée et établie à Bordeaux par de Brach, l'ami de Montaigne. Il montra plus complètement qu'on ne l'avait fait jusque-là qu'un très grand nombre de passages manuscrits ne figuraient pas sur cet exemplaire de 1595, et que par contre un assez grand nombre de morceaux qui sont dans l'édition de 1595 ne sont pas sur l'exemplaire de Bordeaux. Mais il émit une conclusion étrange en accordant que l'on doit introduire dans le texte d'une édition authentique des *Essais* les additions qui ne sont pas représentées

1. *Recherches sur la Recension du texte posthume des Essais de Montaigne*, par Reinhold DEZEIMERIS. Bordeaux, G. Gounilhau, 1866.

dans l'exemplaire de Bordeaux. Depuis 1866 toutefois, R. Dezeimeris était revenu sur cette conclusion, et en 1904 il approuvait complètement l'opinion que j'avais fait partager à Paris, dès 1901, à nos amis de la Société Montaigne, opinion exprimée dans la lettre adressée le 22 mars 1905 à M. le Directeur de l'Imprimerie nationale, et qui fut aussi celle des éditeurs de l'édition municipale. Cette opinion, sur laquelle tous les éditeurs et commentateurs de Montaigne, à Bordeaux et à Paris, sont aujourd'hui d'accord, est que le seul texte authentique et définitivement arrêté que l'on puisse donner des *Essais* est celui qui ne contient que des morceaux imprimés par Montaigne lui-même, augmentés exclusivement des additions et des corrections écrites de sa main sur l'exemplaire de Bordeaux; et que tous les passages qui ne s'y trouvent pas doivent être publiés hors texte, en variantes. Doivent être mis de même en variantes les fragments du texte de 1595 indiqués par une croix dans certaines marges de l'exemplaire de Bordeaux, même celui qui contient l'éloge de Mlle de Gournay, par Montaigne, dont nous n'avons pas le manuscrit. D'ailleurs plusieurs de ces passages prêtent à suspicion par ce fait qu'on ne s'explique pas pourquoi Montaigne les a transcrits sur une feuille volante, alors que la place nécessaire à ces passages est restée libre sur l'exemplaire. La prudence commande donc de donner tous ces morceaux hors texte.

En ce qui concerne le texte, il y a un grand intérêt à distinguer, les uns des autres, les apports successifs de 1580, 1582, 1588, 1592-1595, et ceux de l'exemplaire de Bordeaux. Rien n'est plus fréquent en effet pour le lecteur attentif, qui étudie l'œuvre de Montaigne dans ses rapports avec sa vie et avec les événements de son temps, que d'avoir besoin de connaître à quelle date approximative, ou du moins à laquelle des quatre

périodes¹ successives, 1571-1580, 1581-1582, 1582-1588 et 1588-1592, tel passage a été écrit. Aussi avons-nous placé chacun de ces textes successifs sous des signes spéciaux qui les distinguent.

Quant à l'orthographe, qui au xvi^e siècle n'était pas encore fixée, nous avons naturellement reproduit celle du texte imprimé, et pour le manuscrit, nous avons respecté la graphie de Montaigne, d'ailleurs très variable dans beaucoup de mots.

J'adresse ici mes remerciements les plus cordiaux à mes deux aimables et savants collaborateurs de tous les instants : Mlle Jeanne Duportal, docteur ès lettres, chargée d'un cours libre à la Sorbonne, et M. Robert Doré, ancien élève de l'École des Chartes.

Mlle Jeanne Duportal, par son amitié pour Montaigne et pour moi, m'a aidé de son grand savoir, notamment en recueillant les variantes des éditions. Elle m'a secondé aussi dans la correction des épreuves.

A M. Robert Doré, qui a lu en dernier ressort les épreuves, revint le travail ardu et délicat d'avoir révisé, et rajeuni quand c'était nécessaire, la traduction des citations latines, grecques et italiennes.

Je prie mes deux chers collaborateurs d'accepter l'expression de ma très vive reconnaissance; je conserverai le souvenir de leur concours si utile et si agréable.

Je joins mes remerciements à mon éditeur, M. Louis Conard, pour le soin intelligent et attentif qu'il a mis à surveiller les conditions matérielles de l'édition.

1. Nous ne parlons pas ici de la chronologie des chapitres, question très complexe en général, et qui comporte une discussion que nous réservons pour un des addenda du septième volume.



ÉPOQUES ET CHRONOLOGIE SOMMAIRE
DES ŒUVRES ET DE LA VIE
DE
MICHEL DE MONTAIGNE

1477. — Ramon Eyquem, riche négociant, bisaïeul de Montaigne, acquiert la maison noble de Montaigne, en Périgord.

1500-1508-1528. — Érasme : *Adages* (1500). *Colloques*. *Éloge de la Folie* (1508). — Pierre Eyquem, père de Montaigne, part pour la guerre d'Italie, avec François I^{er}. La guerre finie, il se marie. Catholique, mais très libéral, il épouse une jeune fille de famille juive, Antoinette de Louppe, convertie au protestantisme. Deux de ses enfants, sur huit, embrassèrent la Réforme. Fut maire de Bordeaux; très actif et très dévoué, très estimé.

1533. — Michel de Montaigne naît au château de Montaigne, le 28 février.

1533-1539. — Il apprend la langue latine oralement, dès qu'il peut parler, à l'exclusion de la langue française, pendant les six premières années de sa vie.

1539-1547. — Fait ses études au collège de Guyenne, à Bordeaux. Il y a comme condisciples les trois fils de

X CHRONOLOGIE DE MONTAIGNE.

Gaston de Foix, comte de Gurson, marquis de Trans : Louis, Gaston et François-Phœbus de Foix.

1546 (Août). -- Étienne Dolet est brûlé à Paris.

1553. — Michel Servet est brûlé à Genève. Mort de Rabelais.

1554. — Montaigne est nommé à la Cour des Aides de Périgueux.

1555. — Il va avec son père, maire de Bordeaux, à Paris. Il y reviendra sept fois au moins, dans le cours de sa vie. Il aime beaucoup Paris.

1557. — Il entre au Parlement de Bordeaux.

1557-1558. — Il y rencontre un jeune collègue, Étienne de La Boétie, d'une haute valeur morale et intellectuelle, avec lequel il se lie d'une amitié qui dura six ans, jusqu'à la mort de La Boétie, qui est restée célèbre dans l'histoire et a exercé une grande influence sur la vie de Montaigne.

1559. — Mercuriale du roi Henri II au Parlement Anne Dubourg, conseiller à cette Cour, est brûlé comme hérétique.

1559. — Montaigne vient à Paris et accompagne le roi François II à Bar-le-Duc.

1559. — Publication de la traduction française des *Vies des hommes illustres* de Plutarque, par Amyot.

1560. — Michel de L'Hospital devient chancelier de France.

1561-1562. — Nouveau voyage à Paris. Montaigne

va à la Cour qu'il suit à Rouen. Il y a avec des sauvages une conversation dont il a rendu compte dans les *Essais*.

1561-1592. — Guerres de religion à peu près permanentes entre les catholiques et les protestants, pour l'unité religieuse.

1562. — Édit de janvier 1562, par Michel de L'Hospital, en faveur de la liberté religieuse. Le Parlement de Paris, pour faire disparaître de son sein les hérétiques, exige de tous ses membres de prêter serment au catholicisme. Montaigne, qui se trouvait à Paris, a demandé et a été admis à voter ce serment. La découverte récente (1917) du texte jusqu'ici inconnu du *Mémoire* d'Étienne de la Boétie sur l'*Édit de janvier* permet peut-être de donner de cet acte, auquel il n'était pas obligé, une interprétation vraisemblable.

1563 (Août). — Mort d'Étienne de La Boétie.

1564. — C'est probablement l'année où Montaigne a lu et annoté de sa main l'exemplaire de l'*Histoire de France*, de Nicole Gilles, que nous avons en notre possession. Dans ces annotations, au nombre de 133, on voit Montaigne étudier avec soin, suite et méthode, l'histoire de France et se former plusieurs idées que l'on retrouvera plus tard dans les *Essais*.

1565. — Mercuriale très sévère de L'Hospital au Parlement de Bordeaux. Michel de Montaigne épouse Françoise de La Chassaigne, fille d'un de ses collègues au Parlement.

1568. — Mort de Pierre Eyquem, père de Montaigne.

1568. — Le chancelier de L'Hospital est disgracié.

XII CHRONOLOGIE DE MONTAIGNE.

1569. — Montaigne publie la traduction de la *Théologie naturelle*, de Raymond Sebon.

1570. — Signature de la paix de Saint-Germain.

1570. — Montaigne vend sa charge de conseiller et se rend à Paris, où il a été certainement attiré par la paix en apparence libérale de Saint-Germain. Il y publie les opuscules d'Étienne de La Boétie, qui lui a légué ses livres et ses papiers par testament. Il dédie chacun de ces opuscules à un homme politique. La lettre publique qui précède les vers latins de La Boétie, qu'il adresse à Michel de L'Hospital, est très courageuse et doit être considérée comme un essai d'entrée de Montaigne sur la scène politique. Cette entrée n'eut pas lieu ; nous croyons en donner les vraies raisons dans notre Étude.

1571. — Après quelques mois employés à observer et à tâcher de deviner les véritables intentions de Catherine de Médicis, il rentre à son château où il fait peindre dans son cabinet une instruction qu'on y voit encore, et où il expliquait ceux des motifs de sa retraite qu'il pouvait avouer sans se compromettre inutilement. Il avait trente-huit ans. On lira cette inscription dans l'Étude publiée plus loin.

1571 (Octobre). — Malgré sa retraite, il s'est fait tant d'amis à la Cour, qu'en octobre de la même année il est nommé chevalier de l'ordre national de Saint-Michel, par une lettre très élogieuse de Charles IX, et peu de temps après gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.

1571-1572. — Montaigne commence la composition des *Essais* et la continue jusqu'en 1580. Dans les *Essais* les premiers composés (1572-1573), notamment

les chapitres 14, 20, 21, 23, 31, 33, du livre I, il est déjà à la fois épicurien et relativiste.

1572. — Mariage de Henri de Navarre avec Marguerite de Valois, fille de la reine Catherine et sœur du roi de France.

1572 (24 Août). — Massacres de la Saint-Barthélemy.

1572. — Traduction française des *Œuvres morales* de Plutarque, par Amyot.

1573-1576. — Siège et édit de La Rochelle. Après cette date se réalise l'entente des amis de Montaigne, les catholiques libéraux avec les protestants, qui amena la *Paix de Monsieur* en 1576, et même le désaveu, bientôt désavoué, de la Saint-Barthélemy.

1574. — Cette année semble avoir eu sur la vie de Montaigne et sur l'orientation de ses idées et de ses actes une grande influence. C'est l'année où plusieurs circonstances, que nous avons rappelées dans l'Étude, ont dû spécialement le rapprocher de Henri de Navarre et l'ont intéressé d'une manière qui paraît avoir été décisive sur sa destinée, et avoir fait naître en son esprit le double dessein d'agir en sa faveur, d'abord par les *Essais*, ensuite par son action personnelle, dont sa médiation entre Henri de Navarre et le duc de Guise lui avait démontré l'efficacité possible. C'est dans cette même année que de Thou nous dit que la publication du *Discours de la servitude volontaire* contribua beaucoup à préparer le réveil et la révolte violente des Réformés. Et il est même très vraisemblable que c'est Montaigne lui-même qui leur fit passer le texte de ce discours qu'ils ont publié dans leurs recueils de pamphlets.

L'importance de sa mission au camp de Sainte-Her-

XIV CHRONOLOGIE DE MONTAIGNE.

mine auprès du duc de Montpensier, qu'il mentionne dans les *Éphémérides*, nous paraît avoir été exagérée et nous croyons l'avoir réduite, au moins en partie, à sa signification véritable.

1576 (Février). — Henri de Navarre, retenu prisonnier au Louvre depuis la Saint-Barthélemy, s'évade avec des amis et prend le commandement de l'armée protestante.

1576. — Montaigne fait frapper à son effigie une médaille où on lit cette devise : « Que scais-je? », qui est commentée dans l'*Apologie de Raymond Sebon*. Nous croyons avoir montré dans l'Étude qu'elle ne prouve pas qu'il ait jamais été pyrrhonien et qu'elle exprime surtout son *agnosticisme* et son relativisme.

Il est bon qu'avant même d'ouvrir les *Essais*, chaque lecteur sache bien que Montaigne n'a jamais écrit la phrase suivante, que la plupart des écrivains lui attribuent : « C'est un mol oreiller et sain, que le doute, pour reposer une tête bien faite. » Il suffit que nous disions qu'à la place du mot *doute* il y a les mots « ignorance et incuriosité », pour que l'on comprenne que le sens de cette phrase, que nous interprétons dans l'Étude, est tout différent de celui de la phrase altérée par le mot *doute*.

1576. — Formation de la Ligue catholique contre tous les défenseurs de la Réforme.

1577. — Montaigne est nommé gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi de Navarre.

1577. — Montaigne est atteint, pour la première fois, d'un accès de colique néphrétique, qui se renouvelera souvent dans sa vie.

1578. — Montaigne lit *César*. Son exemplaire, dont les marges sont couvertes d'annotations de sa main, se trouve au musée de Chantilly. Nous croyons avoir démontré, dans une note au chapitre 33 du livre II de la présente édition, que Montaigne, qui a porté des jugements admirables sur César et qui l'a jugé à tous les points de vue, s'est cependant mépris dans la question de savoir laquelle de ses deux grandes passions, l'amour et l'ambition, a vaincu l'autre. Il pense que c'est l'ambition. Nous croyons que c'est l'amour.

Montaigne, après avoir rédigé ses premiers chapitres, qui ne sont que des leçons de morale, écrites avec charme, mais presque banales, et des mosaïques de divers auteurs, et avoir embrassé, dès 1572-1573, en même temps que les idées épicuriennes, le criticisme et la doctrine relativiste, s'attacha ensuite, non pas seulement à se peindre et à peindre l'homme en général, mais à former sa vie et à agir sur les hommes et les événements de son temps.

1579. — Montaigne négocie le mariage de Diane de Foix Candale, fille du comte Frédéric de Foix Candale, captal de Buch, avec son cousin Louis de Foix.

1580 (Mars). — Publication à Bordeaux de la première édition des *Essais*. Montaigne place en tête du livre un *Avis au lecteur* où il voile son principal dessein, écrivant qu'il est exclusivement destiné à sa famille et à ses amis, et où il dit à son lecteur, tout en lui adressant son livre, qu'il n'a « aucune considération pour son service ».

1580. — Avant de commencer le long voyage qu'il va entreprendre et qui durera dix-sept mois, il s'arrête à Paris, va voir le roi Henri III auquel il a envoyé, quelques semaines auparavant, un volume des *Essais* dans lequel il flétrit sa conduite (II, 21) et qui

XVI CHRONOLOGIE DE MONTAIGNE.

néanmoins le complimente sur ce livre; et qui, dans la suite, l'a toujours accueilli favorablement et lui a même témoigné de l'amitié.

1580-1581. — Voyage de Montaigne, en Suisse, en Allemagne et en Italie, qui sera publié en entier dans cette édition. Il part de Paris en juin 1580 et en août il est au siège de La Fère; quelques jours après il transporte à Soissons le corps de son ami Philibert de Grammont, tué au siège de La Fère, et l'intime compagnon de Henri de Navarre. A Rome, les *Essais* sont saisis à son arrivée et le Sacré Collège lui en fait la censure, avec beaucoup de douceur, mais en précisant cependant certaines doctrines très importantes, qu'on le prie de faire disparaître de la prochaine édition. Il reçoit en octobre, à Rome, la nouvelle qu'il vient d'être élu maire de Bordeaux. Cette élection est probablement due à l'intervention de Henri de Navarre et à celle du roi Henri III. Montaigne quitte Rome pour rentrer à Bordeaux.

1581. — Il arrive à Bordeaux où il trouve une lettre du roi Henri III qui l'oblige, en termes flatteurs, à accepter sans hésitation possible la charge à laquelle il vient d'être élevé.

1582. — Il publie la deuxième édition des *Essais*, à laquelle il fait quelques additions, notamment un long paragraphe qu'il place en tête de I, 56, et qui a pour but apparent d'apporter une soumission aux censures qui lui ont été adressées de Rome sur les *Essais*. En réalité, il n'a effacé aucune des opinions hardies et vraiment contraires à l'esprit de l'Église qu'on lui avait demandé de retrancher; il en a, au contraire, aggravé l'expression.

1582. — Pendant cette première année de sa mairie,

Montaigne a courageusement établi une enquête contre les Jésuites accusés d'un fait grave, leur a fait retirer une charge dont ils s'acquittaient mal, et, du même coup, a créé un service municipal de surveillance des enfants assistés.

1583. — Montaigne est réélu maire de Bordeaux pour deux nouvelles années. Pendant cette deuxième mairie il a déployé une grande activité; ses actes connus et ses correspondances avec Matignon, lieutenant général du roi en Guyenne, et avec Duplessis-Mornay, représentant de Henri de Navarre, montrent qu'il a déployé un courage, un vrai courage contre la Ligue, et qu'il a, en outre, servi d'intermédiaire très utile entre Henri de Navarre et le roi Henri III, et contribué à apaiser leurs dissidences.

1584. — Un document, dont il est question dans l'Étude, découvert au siècle dernier, qui contient des notes de la main de Montaigne, témoigne de la confiance particulière que le gouvernement du roi de Navarre avait en lui.

1584 (10 Juin). — Mort du duc d'Alençon, dernier frère du roi Henri III. Par cette mort Henri de Navarre devient l'héritier légitime du trône de France.

1584. — Henri de Navarre, suivi de toute sa Cour, va visiter Montaigne à son château, y couche et y mange deux jours, est servi à table par les gens de Montaigne, sans examen des aliments. Il est difficile de croire que dans cette entrevue Henri de Navarre et Montaigne n'aient point échangé leurs vues politiques et ne se soient pas concertés pour la conduite que Montaigne devait tenir désormais entre le roi de France et le roi de Navarre.

1585. — La peste éclate à Bordeaux en l'absence

XVIII CHRONOLOGIE DE MONTAIGNE.

de Montaigne. On a porté contre lui, non pas de son vivant, mais trois siècles après, en 1855, l'accusation d'avoir négligé ses devoirs de maire. Ce grief est complètement injustifié. Nous avons démontré que pendant toute cette année il a déployé un grand courage et un grand dévouement comme maire, et que, loin d'avoir reçu des reproches pour sa conduite, il a, au contraire, après sa mairie, été très honoré par ses contemporains les plus illustres et appelé « le grand Montaigne », « le Thalès français », « l'un des plus grands ornements non seulement de la Guyenne, mais de la France ».

1585. — La seconde mairie de Montaigne était expirée. Le maréchal de Matignon, tout en restant lieutenant général du royaume en Guyenne, lui succéda.

1586. — Montaigne rentra à son château et prépara la quatrième édition des *Essais*, en y ajoutant un troisième livre dans lequel il complète ses préceptes pour apprendre à ses lecteurs à utiliser les matériaux de la vie, et comment ils doivent vivre.

Il y donne, entre autres récits, à la fin de III, 12, une anecdote qui devrait toujours rester présente à l'esprit du lecteur. Elle le présente non seulement comme absolument maître de lui, en présence d'une tentative de pillage de son château, mais elle montre que sa physionomie et son attitude exerçaient sur son entourage une influence presque fascinatrice, qui explique plus d'un trait de sa vie.

Dans cette édition, Montaigne introduit une phrase qui, considérée attentivement, se trouve être une clé des *Essais*, qui vient se joindre, avec plus d'utilité encore, à celle de I, 40, et que nous avons utilisée dans l'Étude.

1587. — Après la victoire de Coutras, remportée sur l'armée royale par Henri de Navarre, celui-ci vient encore passer deux journées au château de Montaigne et y dormir.

Il est vraisemblable ici, et plus encore que lors de la visite de 1584, que les deux hommes ont dû beaucoup causer sur la situation politique de Henri de Navarre, à laquelle cette nouvelle victoire ajoutait plus de force encore, tout en la compliquant; et Montaigne, en effet, dès cette époque, et bien avant, avait à l'égard de Henri de Navarre le sentiment qu'il lui a exprimé plus tard, « qu'alors même qu'il était obligé de s'en confesser à son curé, il ne laissait pas de voir d'un bon œil ses succès ».

1588. — Montaigne se rend à Paris pour publier la nouvelle édition des *Essais*, qui est imprimée chez Langelier.

1588. — A Paris, Montaigne nous l'apprend dans les *Éphémérides*, il est mis en prison par la Ligue. Le même jour, et huit heures après, il en est élargi, sur l'intervention de Catherine de Médicis.

— Il fait connaissance de Mlle Marie de Gournay, avec laquelle il se lie, et qu'il nomme sa « fille d'alliance ».

1588 (Octobre-Décembre). — Il se rend aux États généraux de Blois, où il rencontre Estienne Pasquier et Jacques de Thou, auquel il raconte la médiation qu'il a conduite, à la Cour du Louvre (en 1574), entre Henri de Navarre et le duc de Guise. Il quitte Blois avant l'assassinat du duc de Guise.

1588. — Il rentre à Bordeaux, où il est retenu, pour le service du roi contre la Ligue, par son ami le maréchal de Matignon.

XX CHRONOLOGIE DE MONTAIGNE.

1589 (2 Août). — Assassinat du roi Henri III. Henri de Navarre devient le roi légitime de France.

1589. — Pierre Charron devient l'ami de Montaigne.

1590 (18 Janvier et 2 Septembre). — Deux belles lettres à Henri IV, en réponse à son appel, où éclate le désintéressement de Montaigne. Il lui dit qu'il ira le rejoindre à Paris dès qu'il y sera entré, si sa santé le lui permet, et il décline, en le remerciant, les offres d'argent que Henri IV lui avait faites dans sa lettre. Malheureusement Montaigne est mort avant d'avoir pu réaliser son désir.

1592. — Mort de Montaigne, le 13 septembre. Il laisse un exemplaire de l'édition de 1588 couvert d'additions et de corrections manuscrites. Cet exemplaire fut collationné par son ami Pierre de Brach qui établit une nouvelle édition, laquelle parut trois ans après la mort de Montaigne, en 1595, et dont l'impression fut surveillée à Paris par Mlle de Gournay.

1598. — Édit de Nantes qui paraît être la réalisation d'un des vœux les plus chers de Montaigne, et à la préparation duquel il a contribué par les *Essais* et par ses actes politiques.

On n'a pas assez remarqué jusqu'ici que Montaigne, dans le cours des *Essais*, alors qu'il ne parle presque jamais de Henri III que pour le rabaisser, consacre, au contraire, à la personne de Henri de Navarre six beaux morceaux, où il lui témoigne fortement sa sympathie, sa sollicitude et son admiration.

ÉTUDE

SUR

MICHEL DE MONTAIGNE

Joint qu'à l'avanture, ai-je quelque obligation particulière à ne dire qu'à demi, à dire confusément, à dire discordamment.

(Essais, l. III, ch. ix.)

CHAPITRE I

MONTAIGNE

Il n'est guère d'édition des *Essais* qui ne soit précédée d'une étude sur Montaigne et son œuvre. La présente édition en a plus besoin que la plupart des précédentes. Dans les dix-huit dernières années, en effet, il a été publié sur la pensée de Montaigne des travaux qui l'ont présentée sous un aspect un peu nouveau, et assez différent de celui auquel nous étions accoutumés. Mais si, comme je le crois fermement, ces vues nouvelles sont erronées, il est d'autant plus utile de les discuter et de les réfuter, qu'inspirées en partie par Brunetière qui d'ailleurs avait presque abandonné lui-même la piste qu'il avait tracée, elles ont été émises

2 ÉTUDE SUR MICHEL DE MONTAIGNE.

par de jeunes professeurs de l'Université, qui ont déjà acquis une certaine autorité :

S'ils ont fait fausse route, l'autorité qu'ils tiennent de leur mérite, mais aussi de leurs fonctions dans l'enseignement public, entraînera la jeunesse des écoles et, par suite, une bonne partie des esprits dans leurs erreurs ; et, pour longtemps peut-être, les études sur Montaigne auront à en souffrir. Déjà, plusieurs livres assez bien composés au point de vue de l'enseignement et publiés par des professeurs plus jeunes, ont, sans critique suffisante à notre avis, subi cette impulsion, et répandent leurs conceptions mal fondées sur la prétendue évolution des idées de Montaigne.

Mais cette obligation, où je crois me trouver d'enrayer le mouvement qu'ont imprimé ces travaux, n'est pas le seul motif qui me fait prendre la plume, soit dans les notes du bas des pages, soit dans cette Étude. Bien d'autres raisons m'y conviennent. Montaigne, que l'on représente trop exclusivement comme un écrivain dont l'objet principal est de se peindre, est loin de s'être peint complètement, soit que, contrairement à l'opinion commune, il ait été trop modeste, soit plutôt qu'il ait écrit pour d'autres raisons, que nous essaierons plus loin de pénétrer. Il a relativement peu parlé, dans son livre et dans ce que nous connaissons de sa correspondance, des actes de sa vie qui lui font le plus d'honneur, et que d'heureuses rencontres de quelques textes perdus ont seules fait connaître, 250 ans après sa mort.

Or, de ces documents nouveaux, dont une partie a été publiée par le D^r Payen, de 1847 à 1860, à 100 exemplaires seulement qui n'ont pas été mis dans le commerce mais donnés à des amis, on n'a pas, à mon avis, tenu suffisamment compte dans les études sur Montaigne qui ont été publiées depuis. On ne les a pas

suffisamment confrontés avec la vie de Montaigne pour en faire jaillir la lumière qu'ils jettent sur son caractère, sur ses desseins, et sur le vrai sens de certains passages des *Essais*, restés assez peu clairs jusqu'ici, et dont même quelques-uns ont été complètement oubliés, mal interprétés, ou passés sous silence. Je crois que, grâce à la connaissance de ces documents, et de ceux qui les ont suivis, mais aussi grâce à une lecture plus attentive peut-être et, surtout, plus souvent renouvelée des *Essais*, et à une étude plus suivie des événements du xvi^e siècle, contemporains de leur composition, dans leurs rapports avec la vie de Montaigne, il m'a été possible de mettre en lumière certains traits qui, sans que j'aie la moindre prétention d'en tirer un Montaigne tout à fait nouveau, permettront cependant de le présenter en partie sous des aspects un peu différents de ceux sous lesquels on le voit généralement.

Afin qu'on ne s'étonne pas qu'un médecin, occupé comme je l'ai été pendant 35 ans à l'exercice d'une profession absorbante, ait pu trouver le temps d'approfondir assez Montaigne pour pouvoir tirer de cette étude quelques notions un peu nouvelles, et, peut-être, jusqu'à un certain point, inattendues, je me vois obligé de dire que je cultive Montaigne depuis l'âge de sept ans, c'est-à-dire depuis 74 ans.

Mon père, qui avait un véritable culte pour Montaigne, m'avait appris à lire l'écriture manuscrite sur un cahier composé de morceaux choisis des *Essais*, traduits par lui en français moderne. C'étaient surtout les pages consacrées à la vertu de Socrate, de Caton, d'Épaminondas et d'autres héros de la Grèce et de Rome, qu'il me fit lire d'abord, et qu'il a souvent commentées devant moi, pendant mon enfance, en s'efforçant de mettre ses réflexions à la portée de mon âge.

4 ÉTUDE SUR MICHEL DE MONTAIGNE.

Aussi, pendant mes études de collège, je n'ai jamais cessé d'être scandalisé de ce qu'on ne nous parlât jamais de Montaigne, car il n'a été admis, je crois, comme auteur au baccalauréat que depuis la République.

Un incident qui m'avait beaucoup frappé, et qui est toujours resté dans ma mémoire, c'est que dans l'année 1852, époque à laquelle j'avais dix ans, mon père, qui avait visité à Paris, pendant ses études, le cimetière du Père-Lachaise, me fit connaître, en la commentant, l'épithaphe suivante qu'il avait trouvée sur le tombeau d'un disciple de Montaigne, et qu'il avait lue et copiée plusieurs années avant que le philosophe américain Emerson la transcrivit dans son livre sur *Les Surhommes*, dans lequel je l'ai retrouvée plus tard :

« Auguste Collignon, mort le 15 avril 1830, a vécu pour faire le bien et s'est formé à la vertu et au bonheur dans les *Essais* de Montaigne. »

On ne sera donc pas surpris qu'ainsi guidé par mon père dans l'étude de Montaigne, j'aie eu toute ma vie devant les yeux les *Essais*; que j'aie lu attentivement à peu près tout ce qui a été écrit sur lui, et qu'au cours d'aussi nombreuses fréquentations j'aie pu découvrir certains traits inaperçus jusque-là, surtout quand j'aurai ajouté que, depuis ma retraite, c'est-à-dire depuis 26 ans, j'ai fait de Montaigne, de son époque et des auteurs anciens qu'il cite et dont il s'est d'ailleurs imprégné, une étude presque absolument quotidienne. Quelques-uns même ne seront pas surpris que j'aie pu bénéficier, pour mon compte personnel, du pouvoir que, dans une des pages de la présente Étude, je n'hésite pas à attribuer à Montaigne, de rendre la vie non seulement plus douce et plus agréable, mais aussi notablement plus longue qu'elle ne l'eût été sans le contact permanent de cet esprit si sage, de ce véritable régula-

teur de la vie morale, et par conséquent de la vie physique elle-même.

Ceci dit, j'entre en matière.

Michel Eyquem de Montaigne est né au château de Montaigne, en Périgord, le 28 février 1533, de Pierre Eyquem, seigneur de Montaigne. Les Eyquem, riches Bordelais, originaires de Blanquefort, près Bordeaux, exerçaient un commerce de poissons salés, de pastels et de vins, dans le quartier de la Rousselle, où ils étaient très considérés. Le titre de « Seigneur de Montaigne » fut acquis par Ramon Eyquem, l'arrière-grand-père de Michel, en 1477, cinquante-six ans avant la naissance de ce dernier, par l'achat du domaine de Montaigne.

Michel de Montaigne avait la plus grande affection pour son père, dont il a souvent fait l'éloge dans les *Essais*, en termes très touchants. C'était un homme exceptionnellement bon, obligeant, actif, très dévoué aux intérêts publics. Il n'a jamais parlé de sa mère, Antoinette, qui était une Lopez ou Louppe, de Toulouse, nièce d'un Lopez de Bordeaux. D'origine juive, elle s'était convertie, non pas au catholicisme, mais à la religion réformée, et elle paraît avoir été une maîtresse femme, très entendue et très économe. Elle lui survécut plusieurs années.

Les Lopez étaient de très riches négociants, avec lesquels les Eyquem se trouvaient depuis longtemps en grandes relations d'affaires.

Joseph Scaliger n'a dit que la vérité lorsqu'il a écrit que les parents de Montaigne étaient des vendeurs de poissons salés. Mais, croyant écrire une méchanceté, il a, au contraire, fait l'éloge de l'auteur des *Essais*, car on est d'autant plus méritant d'atteindre une haute situation, que le point de départ a été plus modeste. Il semble pourtant que l'on ait pu croire, avec une apparence de raison, que Scaliger a voulu donner à

6 ÉTUDE SUR MICHEL DE MONTAIGNE.

Montaigne une leçon qui a pu paraître méritée. Mais il n'est pas impossible de trouver une plus favorable interprétation de l'acte de Montaigne auquel il fait allusion. Non seulement Montaigne a été le premier de la famille qui ait abandonné son vrai nom d'Eyquem, car son père se faisait nommer : « Eyquem, Seigneur de Montaigne », mais encore, peut-être par vanité, ou peut-être aussi dans un but plus avouable, il a effacé de sa main, sur les éphémérides de sa famille, le nom d'Eyquem, et il n'a laissé que les mots : « Seigneur Michel de Montaigne ». Bien plus, dans les *Essais*, il a écrit que « la plupart » de ses ancêtres étaient nés au château de Montaigne, alors que son père, seul, y était né ; il a aussi écrit dans les éphémérides de sa famille : « Le 18 juin 1568, mourut Pierre de Montaigne, mon père, âgé de soixante-douze ans trois mois, après avoir été longstems tourmenté d'une pierre dans la vessie.... Il fut enterré à Montaigne, au tombeau de nos ancêtres. » Or, les vrais Montaigne, anciens possesseurs du domaine et des titres, jusqu'à son arrière-grand-père, et qui n'avaient aucune parenté avec lui, y avaient été seuls enterrés. Résultat : il a ainsi réussi à tromper l'histoire sur sa véritable origine pendant plus de deux siècles et demi, l'affirmation de Joseph Scaliger n'ayant pas eu d'effet, et l'on a cru qu'il était le descendant des anciens seigneurs de Montaigne.

Nous comprenons donc qu'à ce sujet on ait accusé Montaigne de vanité. Nous essaierons pourtant de montrer que cette supercherie, d'apparence vaniteuse, peut à la rigueur être excusable et s'expliquer autrement.

Après avoir été négociant comme ses ancêtres, et en continuant même pendant une grande partie de sa vie à faire de temps à autre des actes de commerce, paraît-il, le père de Montaigne devint militaire, fit pendant plusieurs années la guerre d'Italie, et, à son retour, fut

successivement jurat, sous-maire, puis maire de la ville de Bordeaux, fonction qu'il remplit avec une grande distinction, un zèle et un dévouement qui avaient laissé des traces dans le souvenir de ses concitoyens.

Il était très libre d'idées, puisque étant catholique il épousa une femme de famille juive, qui avait adopté la Réforme. Et bien qu'il n'en fût pas partisan, il accepta que, de ses huit enfants, le sieur de Beauregard et Jeanne de Montaigne, épouse de Lestonnat, collègue de son fils au Parlement de Bordeaux, fussent aussi Réformés, ce qui explique l'esprit tolérant de son fils Michel, et peut-être aussi la souplesse de son esprit qui, comme l'a dit M. Paul Bonnefon, l'a amené plus tard à s'entourer de telles précautions, que les doutes de sa raison effrayèrent moins ses lecteurs : précautions qui ressemblent fort, en effet, à celles dont ses ancêtres juifs s'entouraient eux-mêmes pour ne point exciter l'intolérance. Le petit-fils avait appris d'eux l'art de cacher ses principes sous des termes prudents. Il tenait probablement d'eux-mêmes sa faculté d'assimilation et d'adaptation, et aussi un certain cosmopolitisme de goût qui le poussait aux voyages et le faisait se trouver bien à l'étranger.

Son père avait un caractère très personnel et très original, et fut plein d'une active sollicitude pour son fils, comme en témoigne la manière dont il l'éleva. L'ayant placé en nourrice chez des paysans voisins, au village de Papessus, il lui donna comme parrain et marraine de pauvres gens, pour l'habituer à être bon avec les humbles ; ce qui, d'ailleurs, réussit pleinement, comme le prouvent les paroles inoubliables de Montaigne au chapitre XIII du livre III, paroles qui étaient restées inaperçues jusqu'ici, et qui seront citées plus loin.

Dès qu'il put parler, son père lui donna comme précepteur le Dr Horstanus, qui était allemand, ne

8 ÉTUDE SUR MICHEL DE MONTAIGNE.

connaissait pas un mot de la langue française, et reçut ordre, pendant les premières années de sa vie, de ne lui parler que latin ; les paysans, et plus tard les serviteurs qui l'entouraient, apprenaient assez de mots latins pour n'avoir jamais à prononcer devant lui un seul mot de français.

La langue première de Montaigne fut donc la langue latine, qu'il a bégayée dès le berceau, et ce ne fut qu'au commencement de sa sixième année que l'on commença à y ajouter le français ; ce qui explique qu'au collège il ait été plus fort en latin que ses maîtres, qu'il ait pu étudier plus tard facilement, connaître à fond et s'assimiler rapidement toutes les œuvres des auteurs classiques, et qu'enfin les *Essais* soient farcis de citations latines, dont un certain nombre, ne l'oublions pas, font si bien corps avec le texte de Montaigne, qu'il serait impossible de les en séparer sans une sorte de violence, sans une « déchirure qui resterait souvent visible dans cet harmonieux tissu ».

Son père, vraiment excessif en précautions, pour éviter qu'il ne fût arraché au sommeil par un trop brusque réveil, le faisait éveiller chaque matin, pendant ses premières années, au son de quelque instrument. Mais ce qui eut beaucoup plus d'importance, c'est que son père, comprenant que le principal gouvernement est entre les mains des nourrices, l'éleva dans la répulsion absolue pour tout ce qui ressemble au mensonge, et l'éloigna de toute supercherie, de toutes « trichoteries » dans ses jeux avec ses frères ou avec ses camarades.

Il l'habitua aussi à la bienveillance et à la justice non seulement pour les paysans, pour les serviteurs, mais même pour les animaux. « C'est passe-temps, écrit-il lui-même plus tard, aux mères, de voir un enfant tordre le col à un poulet, s'ébattre à blesser un chien et un chat ; et tel père est si sot de prendre à

bon augure d'une âme martiale, quand il voit son fils gourmander injurieusement un paysan ou un laquais qui ne se défend point, et à gentillesse quand il le voit affiner (jouer adroitement) son compagnon par quelque malicieuse déloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vraies semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison : elles se germent là, et s'élèvent après gaillardement et profitent à force entre les mains de la coutume¹. »

A l'âge de six ans, en 1539, il fut mis au collège de Guyenne, le plus célèbre à cette époque, tout au moins des collèges de province, et le mieux organisé. Il y fit d'aussi bonnes études que le comportaient les méthodes pédagogiques de ce temps, appliquées par d'excellents professeurs.

Il fut, c'est lui qui nous l'apprend, spécialement apte à jouer un rôle dans l'interprétation des comédies que l'on faisait souvent représenter au collège de Guyenne, comme moyen d'éducation, et pour activer et exciter la vivacité et l'intelligence des élèves. On y jouait aux grandes fêtes, notamment à la Saint-Louis, devant le public distingué de la ville, les pièces de Georges Buchanan. « J'ai soutenu, dit Montaigne, les premiers personnages des tragédies latines de Buchanan, de Guérente et de Muret, qui se représentaient en notre collège de Guyenne avec dignité... et m'en tenait-on maistre ouvrier². »

Il avait eu, pendant plusieurs années, comme camarades au collège de Guyenne, les trois fils de Gaston de Foix, comte de Gurson, marquis de Trans : Louis, Gaston et François-Phœbus de Foix. Ces liens de collège et les relations de voisinage l'attachèrent à la grande famille des Foix.

1. *Essais*, l. I, ch. xxiii.

2. *Essais*, l. I, ch. xxvi, vers la fin.

Il fut en effet toute sa vie en grandes relations avec eux et avec leur proche parent, Henri de Navarre, pour lequel son affection alla croissant, et dont il était devenu peu à peu comme l'un des conseillers écoutés.

Ces relations vont jouer un grand rôle dans la vie de Montaigne.

En janvier 1554, il fut nommé membre de la Cour des Aides de Périgueux, qui fut supprimée en 1557, et dont le personnel fut incorporé à celui du Parlement de Bordeaux, le 3 décembre 1557. Il resta attaché à cette dernière Cour jusqu'en 1570.

Notons ici que c'est en 1555, à l'âge de vingt-deux ans, pendant qu'il était conseiller à la Cour des Aides de Périgueux, qu'il fit son premier voyage à Paris. Il accompagnait son père, récemment nommé maire de Bordeaux et venant solliciter du roi le rétablissement des privilèges de la ville, qui continuaient d'être supprimés depuis les troubles de 1548, et qui ne furent restitués qu'en 1561. Le fait de la visite de Montaigne en 1555, à Paris, résulte de ces paroles de l'essai XLVI du livre I : « J'ai vu le roi Henri second ne pouvoir jamais nommer à droit un gentilhomme de ce quartier de Gascogne, et à une fille de la Reine, il fut lui-même d'avis de donner le nom général de la race, parce que celui de la maison paternelle lui sembla trop revers. »

En 1559 il y vint encore, au moins après la mort de Henri II, et porta à la Cour le drap noir que cette mort rendait obligatoire : « A peine pûmes-nous, un an, pour le deuil du feu roi Henri, porter le drap à la Cour. » Il suivit la Cour au mois de septembre 1559, et accompagna le roi François II, qui reconduisait sa sœur Claude, mariée à Charles III, duc de Lorraine.

A l'époque où nous sommes de sa vie, un fait se produisit qui exerça sur son existence la plus grande et la plus salutaire influence. Il trouva, en revenant à la

Cour de Bordeaux, un jeune conseiller, âgé de trois ans de plus que lui, Étienne de La Boétie, dont la haute valeur avait déjà eu l'occasion d'être appréciée par ses collègues. A peine se furent-ils rencontrés, qu'ils furent portés l'un vers l'autre par un attrait irrésistible.

Cette amitié des deux jeunes gens qui n'a duré que six ans, de 1557 à 1563, année où mourut La Boétie, est restée dans la mémoire des hommes et les a rendus inséparables dans l'histoire. Montaigne lui a consacré dans les *Essais* un de ses plus beaux chapitres, celui *De l'Amitié*, où il trouve, pour exprimer ses sentiments, des accents admirables, et qui font de ces pages un véritable monument élevé à la gloire de son ami¹.

Même dix-huit ans après la mort de La Boétie, pendant son voyage en Italie, le souvenir tout à coup éveillé de son ami perdu lui causait une vive souffrance : « Ce matin, dit-il dans ses notes de voyage, écrivant à M. d'Ossat, je tombai en un pensement si pénible de M. de La Boétie et y fus si longtemps sans me raviver, que cela me fit grand mal. »

C'est ce chapitre *De l'Amitié* que l'on doit d'abord lire ; le lecteur pourra pénétrer les replis les plus intimes et les plus profonds du cœur de Montaigne, et sentir l'immense force de cette affection qu'il ne pouvait lui-même expliquer, sinon par ces mots admirables : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi ; il y a au delà de mon discours et de ce que je ne puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant de nous être vus, et par des rapports que nous avions l'un de l'autre qui faisaient en nos affections plus d'efforts que ne porte la raison des rapports ; — je crois par quelque ordonnance du ciel.

1. *Essais*, l. I, chap. xxviii.

12 ÉTUDE SUR MICHEL DE MONTAIGNE.

Nous nous embrassions par nos noms, et, à notre première rencontre qui fut, par hasard, à une grande fête de ville, nous nous trouvâmes si près, si communs, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un de l'autre. »

Remarquons cette déclaration, que Montaigne « tenait, comme Blossius à l'égard de Gracchus, la volonté de son ami *en sa manche et par puissance et par connaissance* » ; à tel point que, « s'étant parfaitement réunis l'un à l'autre, ils tenaient parfaitement les rênes de l'inclination l'un de l'autre » ; que Montaigne « n'était pas plus en doute de la volonté d'un tel ami que de la sienne »... ; qu'enfin ils étaient amis en tout.

Ayant survécu 29 ans à La Boétie, il a toujours parlé de lui avec la même émotion et la même éloquence ; jamais, pendant ces 29 ans, son souvenir ne s'est affaibli un instant. Pendant toute la durée de sa vie, il remplit « le pieux office de faire à tout jamais les obsèques » de celui qui n'était plus, et il lui a toujours gardé ce qu'il y avait en lui de meilleur.

Né à Sarlat, petite ville du Périgord, où son père était lieutenant particulier du gouvernement de la province, La Boétie y fit toutes ses études classiques et y resta jusqu'au moment de son départ pour l'Université des Lois d'Orléans, où il fit son droit.

Il y eut pour maître et ami Anne Dubourg qui, devenu quelques années plus tard conseiller au Parlement de Paris, fut brûlé comme hérétique sur l'ordre de Henri II, en 1559.

Il mourut de la dysenterie contagieuse, plus probablement de la peste, en 1563, à l'âge de trente-trois ans. Montaigne, qui a écrit, dans une admirable lettre à son père, Pierre Eyquem, le récit de sa maladie et de sa fin, ne le quitta pas un instant jusqu'à sa mort *et brava la contagion avec un grand courage*, ce qui infirme à

l'avance l'accusation absurde qu'on a portée contre lui au siècle dernier et que nous relaterons plus loin.

Pendant les dix années de son exercice comme magistrat, La Boétie s'était élevé au premier rang par sa science, son caractère, sa maturité précoce, sa sagesse et son amour du travail, et reçut du Parlement plusieurs missions de confiance, qu'il remplit remarquablement. Aussi semble-t-il certain que, s'il eût vécu, il fût devenu un des plus hauts magistrats de France.

Montaigne qui, dans cette union intime de deux cœurs et de deux esprits, semble plutôt, suivant l'expression de Sainte-Beuve, être le juge de l'esprit, alors que La Boétie serait le juge des mœurs, comme en témoignent particulièrement les pièces de vers latins qu'il lui a adressées et dont je parlerai plus loin, me semble, de même qu'au grand critique, pousser le respect et l'affection pour son ami jusqu'à l'apparence de l'illusion. Lorsqu'il parle de lui, dans ses lettres à L'Hospital et à Paul de Foix, il le proclame, en effet, le plus « grand homme » de son siècle. Il a certainement voulu dire que, dans sa pensée, il le serait devenu. Or, les œuvres qu'a laissées La Boétie n'arrivent pas, pour d'autres que pour Montaigne, à faire pressentir que, s'il eût vécu plus longtemps, il eût nécessairement mérité d'être élevé si haut, et il semble bien que Montaigne, qui cependant le connaissait mieux et pouvait mieux le juger que personne, n'ait pu, en dehors de l'illusion touchante venant de la suggestion d'une amitié sans égale, voir clairement dans le personnage la justification d'un pareil pronostic.

La Boétie lui légua, par testament¹, ses livres et ses papiers. Ces derniers comprenaient plusieurs ouvrages inédits, qui furent à peu près tous publiés par Mon-

1. Le testament de La Boétie se trouve aux archives départementales de la Gironde.

taigne en 1571, à l'exception du *Mémoire touchant l'Édit de janvier 1562* et du *Discours de la servitude volontaire*, qui n'a vu le jour qu'en 1574 partiellement, et en 1577 intégralement. Quant au *Mémoire touchant l'Édit de janvier 1562*, il n'a été publié que tout récemment, en 1917, par M. Paul Bonnefon, dans les conditions que nous allons indiquer plus loin.

Le 7 septembre 1561, Montaigne était parti pour Paris, où il allait faire un séjour de dix-sept mois, chargé d'une mission du Parlement pour le roi, ayant trait aux troubles religieux de la Guyenne; mais il y allait aussi pour d'autres affaires, que nous ignorons d'ailleurs. Il ne revint à Bordeaux qu'en 1563, sept mois seulement avant la mort de La Boétie. Pendant son séjour à Paris eut lieu, le 3 janvier 1562, l'assemblée de Saint-Germain, où Catherine et L'Hospital avaient réuni les présidents et quelques conseillers des Parlements du royaume. C'est ce colloque qui aboutit à l'édit de pacification du 17 janvier 1562, qui accordait aux protestants l'exercice de leur culte, au moins dans les campagnes.

Cet édit du 17 janvier 1562, donné par L'Hospital, avait en effet pour cause et comme signification un double fait : les efforts du gouvernement pour terrasser l'hérésie n'ayant pas réussi, L'Hospital prit le parti de faire sa part à cette dernière, et de permettre aux protestants l'exercice de leur culte. Les Français modérés et pacifiques accueillirent cette mesure; mais les Parlements l'avaient acceptée d'assez mauvaise grâce et s'efforçaient de mettre obstacle à son application. Et d'abord ils décidèrent que tous les magistrats et tous les gens de justice seraient tenus de faire profession de la religion catholique, afin d'éliminer *ipso facto* de leur sein les Réformés. Le Parlement de Paris prit les devants sur les Parlements de province, et le

mercredi 16 juin 1562, tous les magistrats de Paris prêtèrent le serment catholique, acceptant les articles déjà promulgués par la Sorbonne en mars 1543. Or, se trouvant à Paris à ce moment, qu'aurait dû faire Montaigne? attendre, semble-t-il, que le Parlement de Bordeaux eût décidé de prendre la même mesure, et ce cas survenant, s'il était encore à Paris à cette date, demander à prêter le serment et à signer le formulaire devant le Parlement de Paris. Mais il ne garda pas cette réserve et il demanda, — le registre du Parlement de Paris en fait foi, — pour avoir voix délibérative à l'audience du 16 juin 1562, à être admis à faire profession de foi catholique, ce qu'il a fait et signé au rang des Conseillers de ladite Cour. On a conclu de cette démarche que Montaigne approuvait particulièrement l'attitude du Parlement de Paris. « Il ne serait pas le seul, comme l'a écrit M. P. Bonnefon, dont la jeunesse se montra moins tolérante que l'âge mûr. » M. Edme Champion, dans sa très intéressante *Introduction aux Essais de Montaigne*, a même pensé que Montaigne avait voulu s'associer à une manifestation d'hostilité du Parlement de Paris contre le Chancelier qui, pensait-il, allait mettre la France en danger.

Quant à nous, ce qui nous avait incliné vers la conclusion de M. Bonnefon, c'est que nous avons supposé jusque-là que le Mémoire de La Boétie sur l'*Édit de janvier 1562*, dont Montaigne, en 1570, avait annoncé l'existence, mais qui n'avait pas été publié jusque-là et que personne ne connaissait, contenait une approbation entière des idées de L'Hospital, une sorte de rapport sur les mesures à prendre dans l'application des principes de tolérance et de conciliation que L'Hospital recommandait dans son édit en faveur des protestants. Et nous pensions, dès lors, qu'il fallait que Montaigne fût bien fanatique pour se montrer, dans un acte public

solennel, en dissidence formelle avec son ami La Boétie, lui qui avait écrit, dans son chapitre *De l'Amitié*, que leurs sentiments se correspondaient sur tous les points sans exception ; que « l'un tenait la volonté de l'autre », et que Montaigne n'était pas plus indécis de sa volonté que son ami de la sienne.

Mais voici peut-être une explication plus vraisemblable : La Boétie avait été chargé par le Parlement de Bordeaux, au commencement de 1561, d'aller solliciter le roi pour assurer le paiement régulier des gages de ses membres. Il séjourna trois mois à Paris et vit Michel de L'Hospital, qui venait d'ouvrir sa politique de tolérance et qui le chargea, en mars 1561, de ses recommandations pour la Cour de Bordeaux, et profita de l'intermédiaire du Conseiller pour faire savoir à cette Cour comment il fallait se tenir au milieu des troubles des deux partis religieux, et en particulier dans l'exécution du récent édit de pacification d'Orléans. « Cette exécution en demeure toute entière en la direction et sagesse de la Cour, disait L'Hospital, laquelle doit bien aviser de ne point irriter le mal par la rigueur, ni aussi l'augmenter par la licence. »

La Boétie, dès son retour à Bordeaux en mai 1561, rendit compte de sa mission et transmit à la Cour les instructions du Chancelier de L'Hospital relatives à la conduite des pouvoirs vis-à-vis des Réformés. Mais, depuis la date où il avait quitté Bordeaux, ceux-ci, qui étaient très nombreux en Guyenne, étaient devenus de plus en plus violents, notamment dans l'Agenais où ils s'emparaient bientôt du couvent des Jacobins, tant pour y prêcher que pour y loger les ministres, et où l'autel et les statues furent brisés. A Condom, à Villeneuve-d'Agen, ils avaient chassé les moines, brisé les meubles sacrés et jeté au feu les reliques des saints catholiques. De leur côté d'ailleurs, les catholiques de la région,

partout où ils étaient plus nombreux, usaient de représailles et faisaient subir à leurs adversaires le même traitement.

Aussi le roi envoya à Burie, lieutenant général du royaume en Guyenne, l'ordre de réprimer les excès des deux partis. Burie, qui depuis quelque temps déjà se préparait à agir, se hâta de se rendre à Agen, et il demanda au Parlement de Bordeaux de lui adjoindre La Boétie. C'était une mission délicate et difficile, à laquelle le désignaient l'estime spéciale dont il jouissait et la mission qu'il avait déjà remplie à Paris. Ils partirent à la fin de septembre 1561, et ils furent très actifs ; Burie, sur les instances de La Boétie, réintégra les Jacobins dans leur couvent et remit tout en état pour qu'il leur fût permis de reprendre leur service, et ils usèrent d'ailleurs, à l'égard des deux partis, de mesures énergiques qui malheureusement ne purent être maintenues.

C'est pendant que La Boétie était occupé à cette mission que Montaigne, en septembre 1561, était parti pour Paris, et c'est peu de mois après qu'il y fut arrivé que fut publié l'édit du 17 janvier 1562 par L'Hospital pour assurer la pacification religieuse. Ce fut à l'occasion de cet édit, et pendant que Montaigne était à Paris, que La Boétie, en juillet ou août 1562, rédigea son *Mémoire sur l'Édit de janvier 1562*. Le texte en était resté inconnu jusqu'à nos jours. Mais un événement tout récent va probablement nous permettre de donner de ce serment de Montaigne une interprétation plus vraisemblable, et même une excuse. M. Paul Bonnefon a en effet trouvé à la bibliothèque d'Aix-en-Provence, il y a seulement six ans, en 1917, et il a publié dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* le texte du *Mémoire sur l'Édit de janvier 1562*. Montaigne, nous l'avons vu, l'avait reçu en héritage parmi les papiers

de La Boétie, mais il n'avait pas jugé à propos de le publier, et depuis cette date (1571) personne ne l'avait vu, et il était resté complètement inconnu. Nous donnerons plus de détails au septième volume de cette édition, dans le complément de la biographie de Montaigne, sur cette explication nouvelle que nous ne rappelons ici que sommairement.

Les conclusions du Mémoire de La Boétie sont, en effet, tout autres que celles qu'on supposait. La Boétie, sans blâmer les mesures prises par le Chancelier de L'Hospital, en propose d'autres qui sont tout à fait différentes. Il craint la coexistence de deux religions comme incompatible avec l'autorité royale et avec l'ordre public. Mais, remontant à l'origine des troubles religieux, qui étaient dus aux actes blâmables de l'Église catholique, il est d'avis qu'il est de toute nécessité de réformer les mœurs intolérables du clergé, le gouvernement de l'Église et les abus de tous genres auxquels elle se livrait. Sans toucher à aucun dogme fondamental, il proposait de supprimer certaines pratiques du culte, l'adoration et la vénération des images et des statues dans les églises, d'obliger les évêques à la résidence, de redresser les mœurs du clergé, etc... Ces réformes accomplies, les Réformés reviendraient *ipso facto* à la religion catholique, et il n'y aurait plus qu'à sévir contre les auteurs de violences.

Ces vues, certes, n'avaient aucune chance de succès, et personne ne fit d'effort pour les réaliser. Mais, telles qu'elles étaient, elles se trouvaient en contradiction avec ce que proposait L'Hospital, qui maintenait les deux religions côte à côte. Dès lors, l'opposition d'opinion, à ce moment, entre La Boétie et Montaigne n'existait probablement pas. Il est en effet très naturel d'admettre qu'en quittant Bordeaux, en septembre 1561, au moment même où La Boétie était activement occupé

à sa mission de l'Agenais, Montaigne était d'accord avec lui contre la coexistence des deux religions, et que par conséquent, en prêtant le serment, le 16 juin 1562, devant le Parlement de Paris, il ne fit rien qui ne fût conforme à leurs vues communes, ce qui semble confirmé encore par le serment identique prêté par La Boétie deux mois après devant le Parlement de Bordeaux. Mais si nous sommes obligé de reconnaître que le serment de Montaigne montre qu'il n'approuvait pas l'édit de janvier, tout semble indiquer qu'avec La Boétie, Montaigne pensait que l'unité de religion n'avait quelque chance d'être maintenue que si l'Église, en se réformant elle-même, donnait légitime satisfaction aux Réformés, tout en conservant sa constitution. Les événements lui démontrèrent ensuite l'impossibilité de cette réforme, et il se rallia bientôt à l'opinion de L'Hospital.

Au mois de février 1563, Montaigne, quoi qu'il en soit, rentra à Bordeaux. Pendant son absence, en dehors des faits relatifs à l'édit de janvier 1562, avaient eu lieu, en France, plusieurs événements de première importance : les massacres de Vassy par le duc François de Guise, la prise du roi par les catholiques, le commencement de la première guerre de religion, le siège d'Orléans, l'assassinat du même duc de Guise, qui coïncida, à quelques jours près, avec le départ de Montaigne pour Bordeaux, et qui précéda de peu de jours la paix d'Amboise (19 mars 1563). Il avait, pendant son séjour à Paris, accompagné la Cour de Charles IX à Rouen, qui fut pris le 26 octobre 1562, et où il mentionne la rencontre qu'il a faite d'indi-gènes du Brésil, avec lesquels il est entré en conversation par le moyen d'un interprète, et dont il rapporte certaines paroles qui ne manquent pas de sens et de logique, et que nous analyserons plus loin.

Malheureusement, Montaigne, après son retour, ne vécut pas longtemps avec son ami, car La Boétie mourut le 18 août 1563, laissant Montaigne dans le deuil le plus profond, mais qui fut rendu un peu moins pénible, momentanément, par un grand amour auquel il s'abandonna pour faire diversion.

On s'est demandé pour quelles raisons Montaigne avait prolongé si longtemps à Paris son séjour de 1561-1563, la mission dont le Parlement l'avait chargé ayant été assez vite accomplie. Dix-sept mois absent de sa charge, pour un jeune conseiller, c'était beaucoup. Il est très probable que Montaigne, ayant conscience de sa valeur et désirant se trouver placé sur un théâtre plus vaste et plus animé que n'était Bordeaux, était venu à Paris pour observer les événements de plus près, se faire connaître et préparer ses voies. Dans quelle direction et par quels moyens, nous n'en savons rien. Je croirais volontiers, vu le caractère que nous lui connaissons (et la conduite qu'il tiendra dix ans plus tard à la Cour dans des circonstances analogues confirme cette opinion), que, probablement déjà très observateur, il comprit, au contact des hommes politiques du moment, qu'il n'y avait rien à faire pour un homme honnête et scrupuleux dans un milieu si trouble, si agité et en somme si corrompu. Il se borna donc, et ce fut déjà quelque chose, à observer la Cour et le monde, surtout politique, et à beaucoup apprendre; et il rentra à Bordeaux avec une expérience accrue et des idées plus mûres sur les hommes et sur les choses.

Deux ans après la mort de son ami, nous trouvons entre les mains de Montaigne un livre, qui, après le manuscrit des nombreuses et précieuses additions qu'il a inscrites sur son exemplaire des *Essais* de 1588, qui existe à la bibliothèque de Bordeaux, et après ses

Ephémérides de Beuther, est le plus précieux de ceux qui restent de lui: c'est le gros volume in-folio des *Annales* de Nicole Gilles, publié en 1562, qui raconte l'histoire de France depuis Pharamond jusqu'à Charles IX, et qui porte la signature de Montaigne. Il a été trouvé à Bordeaux par R. Dezeimeris, correspondant de l'Institut, et il est actuellement en ma possession. L'intérêt de cet ouvrage sur lequel R. Dezeimeris a publié de nombreuses notes dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, de 1909 à 1912, est qu'il nous montre Montaigne étudiant et annotant, la plume à la main, avec une grande attention et très méthodiquement, l'histoire de France, depuis son origine jusqu'à l'époque où il avait commencé à lire cet ouvrage (1564). Il est probable que, si nous avions entre les mains les principaux livres latins ou grecs dont Montaigne s'inspira et qui l'aidèrent à penser, nous le verrions aussi étudier ces auteurs avec suite, et non pas à bâtons rompus et au gré d'une humeur fantaisiste, comme il semble au premier abord.

Bornons-nous à dire qu'on peut trouver dans ces annotations la naissance de plusieurs idées qu'il a développées plus tard dans les *Essais*. Nous en avons signalé quelques-unes dans les notes de cette édition; et nous prévoyons que ceux qui s'attacheront avec soin à le lire en découvriront de nouvelles, et de plus importantes.

Par la mort de son intime frère et ami, la vie de Montaigne avait été, nous l'avons déjà dit, profondément attristée; son appui principal lui manquait. Comme il ne faisait que trainer languissant, et que les plaisirs qui s'offraient à lui, au lieu de le consoler, lui redoublaient le regret de sa perte, l'existence était devenue si sombre pour lui qu'il se laissa marier par sa famille. Bien qu'il s'y sentit « mal préparé » et « à rebours » de la vie de

ménage, en 1565, il épousa Françoise de La Chassaigne, fille de Joseph de La Chassaigne, son collègue au Parlement de Bordeaux, et d'une famille riche, avec laquelle les Eyquem avaient déjà contracté des alliances. Il y avait, selon toute apparence, convenance réciproque des personnes. Elle semble avoir été une femme de sens qui sut très bien diriger le ménage, et une compagne discrète et dévouée. Néanmoins, si l'on en juge par certains passages des *Essais* où il est fait allusion à elle, il semble qu'elle eut, à un moment donné, quelque chose à se reprocher.

Montaigne eut six filles qui moururent en nourrice, à l'exception d'une seule, la seconde, Léonore, qui fit souche, et qui paraît avoir été une très bonne mère de famille, sachant diriger une maison.

Son père, Pierre Eyquem, seigneur de Montaigne, mourut le 18 janvier 1568, à l'âge de soixante-douze ans. Il fut enterré dans son château, laissant cinq enfants mâles, dont le dernier avait six ans, et trois filles plus âgées. Son testament fut bien réglé. Il établissait Michel Eyquem de Montaigne héritier universel de ses biens paternels, sous la réserve de payer les legs particuliers qui revenaient à ses frères et sœurs. Il héritait du château de Montaigne et en portait le nom. Chef de la famille et maître d'une grande fortune, les conventions qu'il établit avec ses frères amenèrent l'entente complète. La mère de Montaigne, Antoinette de Louppe, restait logée et nourrie au château.

Sa première préoccupation fut de satisfaire au vœu de son père. Celui-ci, qui accueillait de nombreux savants dans sa maison, avait reçu de l'écrivain Pierre Bunel un ouvrage d'un médecin théologien de Toulouse, originaire d'Espagne, Raymond Sebon, intitulé : *Théologie naturelle*. C'était un essai de démonstration rationnelle de l'existence de Dieu et des

vérités de la foi à la manière de saint Thomas. Il était écrit en latin mêlé d'espagnol, et le père de Montaigne lui avait demandé de le traduire en français. Cette traduction ne fut achevée qu'après la mort du père et publiée l'année suivante, en 1569.

La version est exacte et assez élégante, et on peut y voir déjà naître les qualités de souplesse et de finesse qui caractériseront plus tard le style du traducteur.

Montaigne était peu attaché à ses fonctions de magistrat, qui ne correspondaient pas à ses goûts et ne furent agréables pour lui que pendant la vie et par le contact de son ami La Boétie. Aussi, dès que son père, qui seul, vraisemblablement, avait pu le décider à les conserver jusque-là, eut disparu, il songea à vendre sa charge et, dès qu'il put le faire sans hâte apparente, il abandonna enfin le Parlement de Bordeaux dont il avait été membre pendant quatorze ans, deux ans après la mort de son père, le 18 juillet 1570, en faveur de son ami Florimond de Raymond.

Une pièce que nous venons de publier justifie, comme nous l'avons dit plus haut, l'opinion de Sainte-Beuve, que La Boétie, dans cette union intime des deux amis, devait être le juge des mœurs. C'est une satire latine de 373 vers qu'il a adressée à Montaigne. Cette pièce, qu'un excellent latiniste, M. Louis Cestre, a bien voulu traduire sur notre demande, a paru en français en 1921 dans le *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*¹. Dans le chapitre *De l'Amitié*, Montaigne déclare qu'elle est « excellente » ; il semble reconnaître par là que son ami, qui a écrit à son adresse cette remontrance à propos de sa conduite et du penchant

1. *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne* (L. Conard, éditeur), quatrième fascicule (1921). Cette pièce sera publiée dans le septième volume de la présente édition.

pour la volupté dont il avait à se garer, n'a pas trop exagéré.

L'un des premiers soins de Montaigne, délivré de sa charge, fut de s'occuper de la mémoire de son ami, en publiant ses œuvres, que celui-ci lui avait laissées par testament, comme nous l'avons dit plus haut. Quand il les eut réunies, il partit pour Paris afin d'en assurer l'impression. Elles comprenaient : la traduction de l'*Économique* de Xénophon (sous le nom de *Ménagerie*) avec une lettre à M. de Lansac auquel Montaigne l'a dédiée ; la traduction de la *Règle du mariage* de Plutarque, précédée d'une lettre de dédicace à M. Henri de Mesme ; la traduction de la *Consolation* de Plutarque à sa femme, dédiée par Montaigne à sa femme ; le texte latin des *Stephani Boëtiani Poëmata*, précédé d'une lettre de dédicace originale à Michel de L'Hospital. Le tout fut publié en 1571 avec un Avertissement de Montaigne, où il annonçait que La Boétie avait aussi composé « un Discours » *De la servitude volontaire* et le *Mémoire sur l'Édit de janvier 1562*, dont nous avons parlé plus haut, mais qu'il ne les publierait pas, dans la crainte qu'ils ne puissent contribuer à augmenter les troubles du moment¹.

1. La Boétie est encore l'auteur de 29 sonnets qui ne furent publiés par Montaigne qu'en 1580, dans les *Essais*, où ils ont été maintenus jusqu'à l'édition de 1595 exclusivement, dédiés par lui à Mme de Guissen (la belle Corisande) et qui formèrent avec une dédicace d'une page le chapitre xxviii du livre I. Montaigne les a biffés sur son exemplaire de 1588, en ajoutant cette note manuscrite : « Ces vers se voient ailleurs. »

Or, bien que Mlle de Gournay ait elle-même complété cette note par la phrase suivante : « Ces 29 sonnets d'Etienne La Boétie, qui étaient mis en ces lieux, ont été imprimés », nous constatons que ces vers n'ont jamais été réimprimés à part ni du vivant de Montaigne, ni du vivant de Mlle de Gournay, ce qui est resté inaperçu jusqu'à ce jour. Ils n'ont été réimprimés qu'au xix^e siècle, dans les œuvres complètes

En 1572, il ajoute à la publication de 1571 un opuscule contenant les vers français de La Boétie, qu'il dédiait par une lettre à Paul de Foix. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces ouvrages.

La coïncidence de son voyage à Paris, si rapproché de la vente de sa charge, avec la signature du traité de Saint-Germain (8 août 1570), qui paraissait tout d'abord être une paix de tolérance, a fait supposer avec vraisemblance que Montaigne était venu à Paris dans la pensée de recevoir une charge publique importante, et il est probable, en effet, qu'il eût accepté une fonction digne de lui, à condition qu'il pût la remplir honnêtement et avec chance de succès pour seconder les idées de justice et de tolérance. Il comptait de nombreux amis à la Cour et parmi les hauts personnages qui entouraient la reine régente : quelques-uns sont ses voisins en Périgord ; certains, d'ailleurs, ont été ses camarades au collège de Guyenne et sont restés ses amis. Grâce à son caractère aimable, au charme de son commerce, aux qualités de son esprit, il se fait certainement apprécier, et il est assez favorablement jugé pour recevoir, quelques mois après, avec une lettre de Charles IX, le cordon de l'ordre royal de Saint-Michel comme « marque de ses vertus et mérites ». Il fut aussi nommé, quelque temps plus tard, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi. La politique libérale de Charles IX, qu'elle fût sincère ou non, explique que Montaigne ait accepté, peut-être même recherché, les honneurs qu'on lui conférerait. Ils pouvaient lui ouvrir, le cas échéant, l'accès des grands emplois.

de La Boétie. Ceci nous fait supposer que Montaigne, au moment où il écrivait qu'ils se voyaient ailleurs, avait l'intention de publier, à une date plus ou moins rapprochée, ces 29 sonnets, avec l'édition complète des œuvres de La Boétie, mais que sa mort est survenue avant qu'il ait pu réaliser son projet.

Mais voici venir un coup de théâtre. Au moment même où ces honneurs, témoignage de son attitude loyaliste vont probablement être offerts à Montaigne, celui-ci renonce à la situation enviable qu'il semble s'être acquise, et à ses légitimes espérances. Sans éclat, sans le moindre bruit, il quitte la Cour, se retire dans son château du Périgord, dans « le coin où il avait de quoi planter son pied », et il inscrit, en arrivant, sur la paroi de son cabinet de travail, une déclaration, à la veille des calendes de mars 1571, dans laquelle il dénonce la cause avouée de sa retraite¹.

Il est difficile de croire que ce fut là sa pensée définitive, sans aucune idée de retour à la vie active. C'est une de ces fausses sorties que Sénèque, l'auteur déjà préféré de Montaigne, conseille au sage dans des circonstances qui ressemblent beaucoup à celles où se trouvait l'ami de La Boétie. Ce n'est pas à trente-huit ans qu'un homme du caractère de Montaigne, qui aime tant « la société, la communication » et « la confé-

1. Voici le texte de cette inscription, qui est encore en grande partie visible au château de Montaigne, dans le petit cabinet de sa tour, qui touche la salle où étaient ses livres :

*An. Christi 1571, æt. 38, pridie cal. Mart., die suo natali,
Mich. Montanus, servitit aulici et munerum publicorum
iamdudum pertæsus, dum se integer in doctarum Virginum
recessit sinus, ubi quietus et omnium securus quantillum id
tandem superabit decursi multa jam plus parte spatii; si
modo fata duint exigat istas sedes et dulces latebras*

Avilasq. libertati suæ, tranquillitatie, et otio consecravit.

« L'an du Christ 1571, à l'âge de 38 ans, la veille des calendes de Mars, anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne, las depuis longtemps déjà de l'esclavage de la Cour et des charges publiques, se sentant encore dispos, vint à part se reposer sur le sein des doctes Vierges, dans le calme et la sécurité; il y franchira les jours qui lui restent à vivre. Espérant que le destin lui permettra de parfaire cette habitation, ces douces retraites paternelles, il les a consacrées à sa liberté, à sa tranquillité et à ses loisirs. »

rence », qui n'a aucun goût pour la vie de château, pour les plaisirs de la campagne, pour les occupations agricoles, ni même pour la vie domestique, qui n'a abandonné sa charge de magistrat que pour agrandir sa vie et ne pas laisser inoccupées les grandes qualités et aptitudes qu'il sent en lui, ce n'est pas au moment où il est appelé à Paris par tant d'attractions, qu'il se décide réellement à vivre à l'écart et à rester pour toujours spectateur éloigné et difficilement renseigné des événements. Montaigne avait d'autres raisons que celles qu'il veut laisser entendre dans sa déclaration de 1571. Il y a des retraites diplomatiques comme il y a des maladies diplomatiques. Ici encore il suit un précepte de Sénèque : « Quand la République est trop corrompue, si elle est la proie des méchants, le sage ne se consumera pas en efforts superflus, il n'ira pas se sacrifier quand il n'aura nul espoir d'être utile¹. » — « Et surtout, cher Lucilius, que personne ne puisse soupçonner le vrai motif de votre retraite; qu'on ne puisse y voir une protestation. Déguisez-la sous quelques prétextes de maladie, de faiblesse, d'indolence » — et que « les plus clairvoyants ne vous soupçonnent tout au plus que d'avoir embrassé la retraite, pour y cultiver l'art de vivre². »

Tout ce que nous savons du caractère et des actes de Montaigne nous autorise à penser que la vraie raison de cet éloignement de la Cour, alors qu'il semblait avoir pris tout d'abord ses dispositions pour y demeurer longtemps, est en effet qu'il n'avait pas pu, avec sa finesse et sa profondeur d'observation, y vivre plusieurs mois sans pénétrer les véritables intentions de Catherine, sans comprendre le peu de chances

1. SÉNÈQUE, *Le Loisir ou la retraite du sage*, ch. 30.

2. Lettres 68 et 14 de Sénèque.

de succès de la politique honnête et raisonnable à laquelle Charles IX avait semblé se rallier, et que Montaigne était dès lors décidé à attendre que les événements lui permissent d'accepter honnêtement une charge utile aux intérêts du pays ¹.

Dans les entretiens qu'il eut avec Montaigne, L'Hospital, découragé, vaincu dans sa politique généreuse et clairvoyante, désespérant de la paix et de l'ordre public, lui avait sans doute fait part de ses tristes pronostics. Ainsi renseigné par le grand politique et aussi par ses observations personnelles, moins confiant que Coligny, qui se laissa bientôt prendre aux avances de la Cour, Montaigne n'avait pas tardé à voir que la paix de Saint-Germain cachait peut-être un piège et que la politique du Louvre, déjà dessinée par plusieurs actes de Catherine, préparait de nouvelles tragédies auxquelles il était moralement incapable de participer. Notons, en effet, que, parmi les collaborateurs de Catherine et de Charles IX, il n'y avait peut-être pas, à cette date, un seul honnête homme ².

1. Montaigne a toujours donné à ceux qui l'ont connu la plus haute opinion de sa finesse, de sa pénétration et de sa connaissance des hommes. De Thou nous dit dans ses *Mémoires* quelles précieuses indications il a tirées de lui, à Bordeaux, en 1582, et, plus tard, aux seconds États de Blois. Ce sont ses entretiens avec Montaigne qui lui firent prévoir l'assassinat du duc de Guise par Henri III, et le décidèrent à quitter l'Assemblée pour rentrer à Paris et ne pas être témoin du drame qu'il présentait. (DE THOU, *Mémoires*, p. 196 de l'édition Petitot.)

2. Il y avait bien près d'elle Paul de Foix, mais cet honnête homme ne participa jamais à sa politique intérieure ; il collabora à la politique extérieure, où, certainement, il a dû agir dans le sens le plus favorable aux solutions libérales et tolérantes. Montaigne, qui était son ami, n'a probablement jamais pensé qu'il pût lui être permis, à lui-même, d'influencer la politique étrangère de Catherine, comme pouvait le faire ce grand seigneur qui gardait toujours son franc-parler. Quant à Michel de L'Hospital, il était, comme on sait, disgracié depuis deux ans.

Une fois rentré dans son château, la vie de Montaigne est dominée par deux préoccupations principales : la composition des *Essais* et la politique, dont il sera question plus loin. La suite de sa biographie se confondra désormais avec les événements. Quant à son voyages en Suisse, en Allemagne et en Italie, il fera l'objet du huitième volume de cette édition.

Montaigne a, dans les *Essais*, écrit dans une page admirable un éloge très éloquent et enthousiaste de Paris, qu'il aima jusques à ses verrues et ses taches, et sur lequel nous ferons quelques remarques au septième volume.

Nous aurons plusieurs fois à parler de ses différents séjours dans la capitale. Huit de ces séjours sont connus, dont la moitié pendant qu'il exerçait ses fonctions au Parlement. C'est déjà quelque chose qu'un voyage à Paris, tous les trois ans, pour un jeune magistrat retenu par sa charge, surtout quand on songe au temps que durait alors le trajet de Bordeaux à Paris et aux fatigues qu'il entraînait. Mais Montaigne avait l'esprit trop actif et trop curieux pour se contenter de vivre sans interruption de la vie de province, beaucoup moins variée et moins mouvementée que celle de Paris. Il est fort possible, pensons-nous, qu'il ne nous ait pas mentionné tous ses voyages. Je crois, en effet, qu'il n'a jamais parlé de son séjour de 1574, ou 1575, que de Thou nous a fait connaître, et il a bien pu en passer d'autres sous silence. *A priori*, on serait disposé à penser que pendant la vie de La Boétie il ne devait pas rechercher les occasions de voyager ; on constate cependant qu'il a fait trois absences pendant les six années de leur liaison. Il explique, d'ailleurs, au chapitre IX du livre III, qu'il trouvait une compensation à l'ennui de la séparation dans cette séparation elle-même : « Nous remplissions mieux et estandions la

30 ÉTUDE SUR MICHEL DE MONTAIGNE.

possession de la vie en nous séparant. Il vivait, il jouissait, il voyait pour moi, et moi pour lui, autant et aussi pleinement que s'il y eust été. L'une partie demeurerait oisive quand nous étions ensemble : nous nous confondions. La séparation du lieu lui rendait la conjonction de nos volontés plus riche. Cette faim insatiable de la présence corporelle accuse un peu la faiblesse de la jouissance des âmes. »

En outre de ses quatre séjours à Paris en 1555, en 1559, en 1562, et en 1570, dont nous avons déjà parlé, il en fit quatre autres, en 1574 (de 5 mois), en 1580 (assez court), en 1583 (13 mois) et en 1588 (plusieurs mois).

C'est à la fin de l'année 1571 que Montaigne commença sa composition des *Essais*. Ils furent continués pendant les années 1572-1579 et publiés au commencement de 1580. Il est très probable, d'ailleurs, que deux ou trois ans auparavant il avait déjà commencé, après ou pendant sa traduction du livre de Raymond Sebon, la rédaction du chapitre de l'*Apologie*, qui en est en grande partie la réfutation.

CHAPITRE II

DES DIFFÉRENTES MANIÈRES DE LIRE MONTAIGNE

Il y a plusieurs manières de lire Montaigne, et l'on peut y chercher et y trouver des avantages bien différents.

La plus ordinaire, la plus à la portée des esprits tant soit peu cultivés, c'est d'ouvrir de temps à autre les *Essais* à une page quelconque et d'en parcourir seulement quelques-unes. Le livre paraissant écrit à bâtons rompus, et changeant souvent de sujet, chacun de ces sujets étant d'ailleurs traité avec originalité et écrit dans un style délicieux, on y trouve presque toujours un tel charme qu'on y revient très souvent, même lorsque l'on n'est pas tenté de suivre avec un peu d'attention le lien d'abord inaperçu des pensées de l'auteur. Cette manière assez simple de lire Montaigne, et qui peut suffire à montrer la profondeur, le bon sens, l'amabilité de l'auteur, a pour résultat de meubler l'esprit du lecteur d'un certain nombre d'opinions ou de maximes qu'il aime ensuite à répéter et qu'il cite, bien souvent, à l'appui de ses propres idées. Aussi n'est-il pas, dans la littérature française, un seul auteur (peut-être pas même Pascal) aussi souvent cité que Montaigne, tant dans les entretiens des esprits cultivés que dans les écrits ou dans les discours.

Cette lecture fréquente, mais sans grande suite, des

Essais, ces souvenirs de la pensée de Montaigne peuvent suffire à orner, à agrémenter, à stimuler beaucoup d'esprits qui sont devenus ses amis¹, sans jamais chercher à le connaître à fond, souvent même sans se douter qu'il y a, sous cet apparent dilettantisme et sous cette pensée au premier abord nonchalante, un moraliste tout à fait sérieux, une sorte de directeur de conscience.

D'autres lecteurs, par une fréquentation plus habituelle et une plus grande attention, entrevoient bien le spectateur de la vie, le peintre fidèle de la nature humaine, et savent y trouver, dans bien des pages, des conseils de sagesse, quelques-uns même des exemples de vertus; mais ils sont détournés de le prendre pour conseiller habituel dans la conduite de la vie par les nombreuses contradictions qui, se rencontrant souvent dans ces pages, leur enlèvent, à leurs yeux, toute autorité morale, tout en leur donnant la satisfaction de se dire à eux-mêmes qu'ils ont affaire à un moraliste accommodant et mobile. Ces contradictions les ont empêchés de saisir le vrai dessein de Montaigne. C'est que, pour pénétrer le sens réel et complet de ses écrits, il ne faut pas le lire en passant; il faut, avant de le lire par morceaux séparés, avoir parcouru attentivement le texte total des *Essais*, autant que possible tout d'une suite, avoir noté au passage les principaux points touchés ou développés par l'auteur, et tâché de distinguer ceux sur lesquels, le plus souvent, il émet des opinions concordantes, de ceux où il se montre variable,

1. « Peut-on admirer Montaigne sans l'aimer ? écrit M. Guillaume Guizot. Cela semble, à première vue, le comble du paradoxe et de l'injustice. Montaigne est, en France, l'homme à qui ses écrits ont fait le plus d'amis, non seulement d'amis illustres, et de qui chaque nom a du poids, mais aussi d'amis obscurs, dont le nombre effraie. » (Guillaume Guizot, *Montaigne*, p. 253.)

et cela par une étude exactement comparative. Cette comparaison, si elle est poussée assez loin, finira, si je ne me trompe, par faire apercevoir qu'il y a toute autre chose dans le livre que ce que l'on y avait seulement trouvé à une lecture moins attentive. Il faut surtout, pour y arriver, étudier la vie de l'auteur et ses écrits dans leurs rapports avec les principaux événements et les personnages de son temps.

Entrons donc dans l'étude de Montaigne.

L'aphorisme d'Émile Faguet, que « l'on devrait lire Montaigne vers vingt ans pour apprendre comment il faut prendre la vie, alors qu'on le lit généralement à un âge avancé, pour apprendre comment on aurait dû vivre », est contestable dans sa première partie et, pour ma part, je proposerai volontiers, dans le septième volume, un correctif qui concerne les jeunes gens.

Mais, appliqué au lecteur d'âge plus mûr qui, dans cette partition à deux voix qu'est si souvent l'œuvre de Montaigne, saura démêler, comme on l'a dit, la note sentie de la note convenue, et saura aussi apercevoir et combler certaines lacunes parfois intentionnelles, l'aphorisme d'Émile Faguet est tout à fait vrai. On peut presque dire que les *Essais* sont le manuel de la sagesse humaine enseignée sous une forme en apparence négligée et détachée, dans une langue exquise, par l'esprit le plus prenant qui fût jamais, le plus apte à se faire écouter, et qui, en dépit de son scepticisme de surface et de son apparente indolence, a le plus fait pour séduire et entraîner le lecteur. Il retient l'attention sur notre vie intérieure par sa fine observation, pénètre tous les détours de notre cœur et les « profondeurs opaques de nos replis intérieurs » et ne laisse rien échapper. Il nous oblige à nous reconnaître ; mais son air naturel et aisé, l'absence de tout dogmatisme dans les préceptes, sa tranquille indulgence,

gagnent notre confiance et nous rassurent; sa bonne humeur, sa douce ironie nous charment; ses boutades nous piquent et nous stimulent. Sa sensibilité discrète, souvent voilée, sa bonté, son indignation contre l'injustice nous émeuvent. Par sa modération, par la juste estimation de la valeur relative de chacun des objets de la vie, son mépris des fausses grandeurs, sa souple adaptation aux « naturelles conditions », son courage calme, son détachement enjoué et sa résignation devant l'inévitable, il nous rend l'équilibre, nous apaise, nous remet en possession de nous-même : c'est un régulateur de la vie morale.

Il a un tel crédit que chacun, trois cents ans après sa mort, veut l'avoir avec soi. Tout homme qui pense, tout homme qui veut former et raisonner sa vie, et qui a pris sérieusement contact avec la pensée de Montaigne, lui demande chaque jour des avertissements et des conseils. On l'appelle en témoignage, on éprouve le besoin de « frotter sa cervelle » contre la sienne. Il faut que la clarté des idées soit chez lui bien vive, la force de sa raison et la sûreté de son jugement bien éclatantes, pour qu'elles s'imposent à nous, sinon toujours comme un guide indiscuté, du moins comme un confident presque toujours consulté.

Montaigne en effet se peint lui-même sous une forme, il est vrai, si charmante, avec un pinceau si près du modèle et d'une plume si pénétrante et si suggestive, que cette peinture suffirait à elle seule pour faire des *Essais* un livre attrayant et instructif au premier chef.

Mais ce qui en fait un livre incomparable, c'est qu'il ne se peint pas seulement lui-même, et qu'il ne dessine son portrait que pour représenter l'homme en général. Et toute cette peinture, qu'il trace de tous les hommes, dans leur vie, dans leurs sentiments, leurs passions, l'usage qu'ils font de leur raison, leurs erreurs et leurs

vertus, en un mot, leurs misères et quelquefois leurs grandeurs, n'a pas seulement pour but de leur procurer le plaisir, d'ailleurs si grand, de se connaître, mais aussi celui de leur apprendre à chacun à former et à diriger sa vie, en la conformant à la juste estimation de la valeur relative de chaque objet de la vie; enfin à la rendre aussi heureuse que comporte notre condition.

A peine a-t-il commencé à prendre la plume pour réaliser ce dessein, que les événements politiques et religieux considérables qui s'accomplissent autour de lui font naître dans son esprit un second dessein, celui d'une propagande proprement moralisatrice et apaisante contre la cruelle intolérance qui régnait alors dans la France entière.

Je crois avoir démontré que l'acte initiateur de ce dessein est la refonte et la publication par Montaigne du *Discours de la servitude volontaire*, que son ami La Boétie avait composé à l'âge de seize ans, comme sujet d'une dissertation scolaire, et dont les éléments avaient été pris dans les auteurs de l'antiquité et transmis manuscrits dans son testament à son ami Montaigne. Celui-ci, si l'on admet les conclusions de la thèse que j'ai publiée de 1907 à 1910, l'a complètement refondu, recomposé et transformé en un pamphlet allusif contre Henri III. Cette publication, faite par les protestants, auxquels Montaigne l'avait fait passer secrètement, a eu — l'*Histoire universelle* de de Thou¹, ainsi que Sorlin, prédicateur et confesseur ordinaire du roi Henri III, nous l'apprennent², — une décisive influence sur l'esprit des protestants, et contribua pour une bonne part, avec d'autres pamphlets, à les exciter à la révolte, après la Saint-Barthélemy.

1. DE THOU, *Histoire universelle*, t. I, p. 345-346.

2. ARNAULT SORLIN, prédicateur du Roi, *Le vrai Révetille-Matin des Calvinistes*, 1576, p. 9 v°.

Mes conclusions ont été discutées avec beaucoup d'animation pendant trois années dans diverses revues littéraires, et je crois avoir répondu victorieusement à toutes les objections de mes contradicteurs. Ma thèse cependant compte encore, je crois, quelques opposants.

J'ai ajouté que le second dessein de Montaigne, auquel je viens de faire allusion, de mêler aux préceptes de sagesse qui étaient seuls, jusqu'à cette date, le sujet de son livre, des protestations contre la politique cruelle des deux partis, a été confirmé dans son esprit par le succès même de cette publication du *Contr'un*.

N'est-il pas, en effet, vraisemblable, que le grand effet qu'elle venait de produire sur les événements politiques a dû lui révéler la puissance de sa plume, et que la réussite du stratagème, grâce auquel il put échapper aux conséquences de son acte, lui montra la voie à suivre? Il vit sans doute qu'à l'aide de certaines précautions et en usant d'habileté, il n'était pas impossible de lancer dans son livre des hardiesses qui seraient comprises à demi-mot par les « gens d'entendement et les esprits esveillés ». Toutefois, je ferai remarquer que, bien que j'aie toutes raisons de croire que la plupart de mes lecteurs ont adopté ma conclusion, il suffit que quelques-uns n'y aient pas adhéré pour que je ne la fasse pas ici entrer en ligne de compte; en conséquence je n'invoquerai, dans la présente Étude, pour expliquer les actes politiques de Montaigne, que les faits sur lesquels l'accord est complet, ou qui n'ont pas été controversés, me réservant de démontrer dans une autre étude qu'ils s'expliquent encore mieux si l'on adopte ma thèse.

Cependant, cette fusion de deux desseins différents dans un même livre n'est pas telle que l'on ne puisse réellement distinguer (surtout un lecteur averti) ce qui se rapporte à l'un et ce qui concerne l'autre. Aussi,

est-il relativement facile à un lecteur chrétien, non fanatique, de suivre avec attention dans les *Essais* ce qui a simplement pour but de lui apprendre à vivre normalement et heureusement la vie de tous les jours, sans se laisser trop impressionner par les morceaux de propagande et de combat, surtout s'il sait les rapporter à l'époque où ils ont été écrits.

Au temps où vivait Montaigne, les grands chefs de la religion avaient souvent les plus grands vices, leurs mœurs étaient déplorables, ainsi que celles d'une grande partie de leurs fidèles; la foi n'eut guère, pendant près de quarante ans, qu'un seul résultat apparent : l'assassinat. Les catholiques tuaient les protestants, les protestants tuaient les catholiques, uniquement en vue d'obtenir *l'unité* de foi. Montaigne, qui était sensible, libéral et humain, s'est efforcé, par sa parole et par ses actes, de mettre un terme à ces tueries, par une polémique qui devait contribuer à séparer les combattants et aboutir pour sa part à l'édit de Nantes. Le nombre des croyants aujourd'hui gagnés à la cause de la tolérance nous paraît trop grand pour que nous ne soyons pas convaincu que la plupart d'entre eux, non seulement ne sauraient lui en vouloir d'avoir poursuivi et atteint un pareil objectif, mais qu'ils lui pardonneront aussi les moyens inévitables, et à un certain point de vue fâcheux, qu'il a mis en jeu pour y arriver.

Nous étudierons donc successivement les deux Montaigne. Commençons par celui dont les pensées et les maximes doivent plaire à tous les lecteurs et peuvent leur apprendre la sagesse, c'est-à-dire l'art d'être heureux, et qui doit devenir pour eux comme un ami vivant et toujours présent, après avoir toutefois fait connaître les traits essentiels de son caractère.

CHAPITRE III

LE CARACTÈRE DE MONTAIGNE

SA BONTÉ ?

Parmi les raisons pour lesquelles Montaigne est certainement l'auteur le plus propre à prendre sur ses lecteurs une influence heureuse et persistante, celle-ci est des premières, que par son naturel, les grâces incomparables de son entretien et la sûreté de son jugement, il devient tout de suite un ami personnel.

« Je cherche, dit Guillaume Guizot, dans le passé, j'évoque l'un après l'autre, bien des noms. Je choisis ceux dont le souvenir est accompagné du plus grand nombre de détails, et fait surgir devant moi une figure bien saisissante ; il me semble, en les comparant à Montaigne, qu'aucun d'entre eux n'est aussi peu mort que lui¹. » Il semble, en effet, qu'aucun n'est non seulement plus moderne, mais plus actuel que lui, qu'il est là présent et que c'est bien lui qui vous parle. Il vous produit l'effet d'un esprit familier et invisible, très intelligent, très spirituel, d'une bonté et d'une complaisance à toute épreuve, ayant presque tout vu et tout retenu, tout réfléchi, qui serait à tout instant à votre disposition et vous apparaîtrait au moment même où

1. G. GUIZOT, *Montaigne*, p. 18.

vous désirez jouir de sa conversation, recueillir de sa bouche un avis, un exemple, une anecdote sur le sujet de votre préoccupation, quelle qu'elle soit. Il apparaît en souriant, vous apportant dans un style vif et lumineux le témoignage, la réflexion fine et profonde, la maxime dont vous aviez besoin, et disparaît quand vous n'avez plus le temps de l'écouter, jusqu'à un nouvel appel, à un nouveau désir de l'entendre ; et ainsi, indéfiniment, tout le long de votre vie, si vous le souhaitez. Pour augmenter le nombre de ceux qui pourraient profiter d'une amitié si précieuse et si secourable, il devrait suffire de faire mieux connaître Montaigne qu'il n'est connu, et de réfuter en premier lieu quelques erreurs assez répandues sur son caractère et même sur sa vie et ses actes.

Parlons d'abord de sa bonté, qui est, de toutes ses belles qualités, celle qu'il importe peut-être le plus que les lecteurs connaissent bien. Elle explique, ce nous semble, une partie des effets bienfaisants de la lecture des *Essais*, dont elle nous paraît d'ailleurs être la condition première. Car comment admettre qu'un homme qui vise à nous apprendre et nous apprend en effet, autant que la chose est possible, à vivre heureux, en utilisant au mieux tous les matériaux de la vie, soit un égoïste ? Or c'est une idée fort répandue que Montaigne est un indifférent et un égoïste. Voyons donc si ce reproche est légitime, ou si, comme nous en sommes convaincu, il s'agit d'un jugement erroné, dont d'ailleurs, il faut le reconnaître, Montaigne est le principal coupable. Il a en effet lancé dans les *Essais* quelques boutades qui devaient être forcément prises pour l'expression vraie et sincère de cet égoïsme.

On lui a reproché la phrase suivante : « Je ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encore nés, n'ayant ni mouvement en l'âme,

ni forme reconnaissable au corps par où ils se puissent rendre aimables et ne les ai pas souffert volontiers nourrir près de moi¹. » Or cette phrase, d'apparence égoïste, est suivie d'une longue page à laquelle on n'a pas suffisamment prêté attention, et qui non seulement en donne le vrai sens, mais encore est un morceau où Montaigne fait éclater réellement sa bonté, et où il se préoccupe beaucoup plus que les parents ne le font habituellement du véritable intérêt et du bonheur de leurs enfants. Il blâme les pères d'être jaloux d'eux et de ne pas leur abandonner, avant leur mort, une partie notable de leur fortune.

On lui a aussi reproché, avec raison, le passage où il dit « qu'il croit se souvenir d'avoir perdu trois ou quatre enfants en nourrice », et celui-ci : « Notre mort ne nous faisant pas assez de peur, chargeons nous encore de celle de nos femmes, de nos enfants et de nos gens ²! » Ce sont là, et je pourrais en citer d'autres, des paroles complètement égoïstes. Mais, si elles expriment ses véritables sentiments au moment où elles furent écrites, elles peuvent avoir pour explication, et à la rigueur pour raison, que, à ce moment, Montaigne pensait fâcheusement à sa femme et à ses enfants. N'avait-il pas des motifs de croire qu'il eût à lui reprocher quelque infidélité? Qu'on lise le passage du chapitre ix du livre III sur le soulier de Fabius, et aussi celui du chapitre v du même livre³, et l'on conviendra

1. *Essais*, l. II, chap. VIII.

2. Livre I, ch. XXXIX.

3. Voici le texte de ce passage : « Misérable passion (la jalousie), qui a cecy encore, d'être incommunicable; car à quel ami osez-vous fier (confier) vos doléances qui, s'il ne s'en rit, ne s'en serve d'acheminement et d'instruction pour prendre lui-même sa part à la curée? Les aigreurs comme les douceurs du mariage se tiennent secrètes par les sages. Et parmi les autres importunes conditions qui se trouvent en celuicy, celeci, à un homme langugier (communicatif)

que la chose est possible ; et, si elle est vraie, sa manière de parler de sa femme et de ses enfants ne s'explique-t-elle pas alors suffisamment ? Après tout, il ne lui serait rien arrivé de plus qu'à Lucullus, César, Pompée, Antoine, Caton, etc., et à « d'autres braves hommes » qui acceptaient la chose, contrairement « à ce sot de Lépide, qui en fit tumulte et en mourut d'angoisse », alors que Montaigne se bornerait, pour se venger, à des boutades.

D'ailleurs, n'en parle-t-il pas comme s'il reconnaissait avoir personnellement mérité de partager leur sort, comme le méritent d'ailleurs, il le dit formellement, la plupart des hommes : « Chacun de vous a fait quelque un cocu ; or nature est toute en pareil, en compensation et vicissitude¹. »

Que l'on ne m'oppose pas ici avec quels soins, quels obstacles ou difficultés, Madame de Montaigne, après la mort de son mari, s'est occupée de lui faire ériger un magnifique tombeau dans la chapelle des Feuillants, à Bordeaux. Il nous répondrait peut-être par ces paroles du chapitre xxxv du livre II : « En notre siècle, les femmes réservent plus communément à estaller leurs bons offices et la véhémence de leur affection envers leurs maris perdus, cherchant au moins lors à donner témoignage de leur bonne volonté. Tardif témoignage et hors de saison. Elles prouvent plutôt par là qu'elles ne les aiment que morts. »

Si cette explication n'est pas acceptée, si elle répugne, les paroles égoïstes de Montaigne touchant sa femme et ses enfants seraient si formellement en opposition avec tout ce que l'on sait de son esprit et de sa vie,

comme je suis, est des principales : que la coutume rend indécent et nuisible qu'on communique à personne tout ce qu'on en sait et qu'on en sent. »

1. Livre III, ch. v.

et avec tout ce qu'il dit ailleurs dans les *Essais* avec l'accent de la plus évidente sincérité, qu'il est impossible de les prendre pour vraies, et qu'il faudrait alors les comprendre dans le rôle qu'il s'est tracé dans tout le cours de son livre, et qu'il avoue dans les moments où il s'ouvre complètement à son lecteur, où il se présente comme insensible et détaché, alors qu'il est très sensible et s'est efforcé, au contraire, de s'insensibiliser, parce qu'il était « trop tendre par nature », et qu'il a beaucoup souffert dans ses affections, ainsi qu'il le déclare à plusieurs reprises. L'effort de ce rôle lui pèse, il n'est pas arrivé et il n'arrivera jamais à l'indifférence morale dont il se flatte par dépit. Il fait penser, comme l'a dit M. Champion, à un acteur qui, immobilisé dans un coin de la scène, chante à pleine voix : « Marchons en silence. »

Puisqu'il s'agit ici non de ses actes mais de ses paroles, citons celles-ci, qui ne sont connues que depuis peu ; nous avons été le premier à les faire connaître¹, comme le plus beau trait de son caractère et l'une des plus belles marques de sa bonté². Montaigne, après avoir dit que son père l'envoya, dès le berceau, dans un pauvre village, afin de le dresser à la plus basse et commune façon de vivre, de l'associer à la culture et dresser à la frugalité et austérité, et que l'honneur de son père visait à cette fin « de le rallier au peuple, à cette condition d'homme qui a besoin de notre aide, et estimant qu'il fût tenu de regarder plutôt vers celui qui lui tend les bras que vers celui qui lui tourne le dos », ajoute que le dessein de son père a assez bien

1. Dans notre mémoire sur *Montaigne pamphletaire. L'Énigme du Contr'un*, p. 57 (Paris, Hachette, 1909). Cette phrase fournit un exemple de l'utilité qu'il y a à placer au bas des pages les variantes de toutes les éditions des *Essais* publiées par Montaigne, car c'est une variante de 1588.

2. *Essais*, l. III, ch. XIII.

réussi : « Je m'adresse volontiers aux petits, soit parce qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peut infiniment en moi. » Mais voici surtout les paroles remarquables qui suivent les précédentes, et auxquelles nous faisons particulièrement allusion :

« Je condamne en nos troubles la cause de l'un des partis, mais plus quand elle fleurit et qu'elle prospère. Elle m'a parfois concilié à soi, pour la voir misérable et accablée¹. Combien volontiers je considère la belle humeur de Chélonis, fille et femme de rois de Sparte ! Pendant que Cléombrotus son mari, aux désordres de sa ville, eut avantage sur Léonidas son père, elle fit la bonne fille, se rallia avec son père, en son exil, en sa misère, s'opposant au victorieux. La chance vient-elle à tourner, la voilà changée de vouloir avec la fortune, se rangeant courageusement à son mari, lequel elle suivit partout où sa ruine le porta, n'ayant, ce semble, autre choix que se jeter au parti où elle faisait le plus de besoin et où elle se montrait le plus pitoyable. Je me laisse aussi plus naturellement aller à l'exemple de Flaminius qui se portait à ceux qui avaient besoin de lui, plus qu'à ceux qui pouvaient lui bien faire, que je ne fais à celui de Pyrrhus propre à s'abaisser sous les grands et à s'enorgueillir sur les petits. »

De pareilles paroles, mises en présence des boutades égoïstes que nous avons citées plus haut, les démentent et les détruisent complètement. Elles sont l'expression évidente, sincère, des vrais sentiments de Montaigne et se réalisent dans tous les actes de sa vie. Voici encore d'autres paroles de bonté : « Pour revenir à mon propos, je me compassionne fort tendrement des afflictions d'autrui et pleurerais aisément si, pour occasion que

1. Ces paroles se rapportent à la situation des protestants après la Saint-Barthélemy aux cruautés de laquelle on croyait jusqu'ici que Montaigne n'avait jamais osé faire allusion.

ce soit, je savais pleurer. Les morts, je ne les plains guère et les envierais plus tôt, mais je plains bien fort les mourants. Quant à moi, en la justice même, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté¹. »

Qui ne voit encore une marque de vraie bonté dans le passage suivant des *Essais*, écrit à propos du maréchal de Montluc, et qui avait fait venir les larmes aux yeux de Mme de Sévigné² : « Feu le maréchal de Montluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'Isle de Madère, me faisait fort valoir, entre ses autres regrets, le déplaisir et crève-cœur qu'il sentait de ne s'être jamais communiqué à lui; et sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de bien connaître son fils et aussi de lui déclarer l'extrême amitié qu'il lui portait, et le digne jugement qu'il faisait de sa vertu. « Et ce pauvre garçon, disait-il, « n'a rien vu de moi qu'une contenance refrognée et « pleine de mépris, et a emporté cette créance que je « ne l'ai su ni aimer ni estimer selon son mérite. Je « me suis contraint et gehenné pour maintenir ce vain « masque, et j'y ai perdu le plaisir de sa conversation... « n'ayant jamais reçu de moi que rudesse ni senti « qu'une façon tyrannique! »

« Je trouve que cette plainte était bien prise et raisonnable, ajoute Montaigne, car je sais par une trop certaine expérience qu'il n'est aucune si douce consolation, de la part de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié de leur dire, et d'avoir eu avec eux une parfaite et entière communication³. »

1. Livre II, chap. XI.

2. MME DE SÉVIGNÉ, Lettre à sa fille, 6 octobre 1679. (Éd. Grands Écrivains de la France, t. VI, p. 40.)

3. *Essais*, l. II, ch. VIII.

Je trouve encore un autre trait de bonté au chapitre xxxv du livre I. Ayant appris que deux hommes de bien et de valeur, Giraldus en Italie et Castellion en Suisse, étaient morts au milieu des privations et de la misère, il exprime le regret de n'avoir pas connu leur situation, car s'il l'eût connue il les aurait secourus. Nous ne pouvons enfin nous défendre de montrer un autre trait décisif de sa bonté, parce qu'il est vraiment touchant et exemplaire :

« Feu Montaigne, raconte un vieux jurisconsulte dans un commentaire sur les *Coutumes de Bordeaux*¹, feu Montaigne, auteur des *Essais*, sentant approcher la fin de ses jours, se leva du lit en chemise, prit sa robe de chambre, ouvrit son cabinet, fit approcher tous ses valets et autres légataires, et leur paya les légats qu'il leur avait laissés, prévoyant la difficulté que feraient ses héritiers à les payer. »

Il faut donc conclure avec assurance, comme l'a fait Sainte-Beuve lui-même, qui, après avoir d'abord essayé, avec presque tous les commentateurs, de le tenir pour un égoïste, conclut : « Montaigne est bon² ».

Nous verrons, à mesure que nous avancerons davantage dans l'étude de Montaigne, qu'il se présentait intentionnellement et alternativement, à d'autres points de vue, sous deux aspects différents. M. Edme Champion, dans son *Introduction aux Essais de Montaigne*, a noté ces contradictions. Il les explique par la coexistence de deux hommes en Montaigne, qui auraient alterné toute sa vie. Nous espérons montrer plus loin que, des deux personnages que Montaigne a représentés sous son nom dans le cours des *Essais*, et à toutes les époques, il n'en est qu'un qui soit le vrai Montaigne, et que l'autre,

1. *Coutumes générales de Bordeaux*, in-8, Bordeaux, 1666, p. 330.

2. SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. III, p. 333.

en grande partie fictif, est là pour permettre au premier de développer sans trop de danger ses idées et d'atteindre son but.

L'INDÉPENDANCE DE MONTAIGNE

Montaigne s'est montré toute sa vie très indépendant. C'est peut-être la première qualité de son caractère, et elle ne lui a jamais été contestée. Aussi en parlerons-nous brièvement, ne faisant presque qu'en énumérer les principaux traits.

Au chapitre xvii du livre II, il écrit : « Ny double, ny souple, ny accommodant ma foi à la volonté d'autrui et aux occasions ; plutôt laisserais-je rompre le col aux affaires, que de tordre ma foi pour leur service..... et, au prix de la vérité, ne fais cas de l'approbation ni réprobation d'autrui. »

« Il peut être aussi que je me laisse aller après ma nature, à faute d'art. Présentant aux grands cette même licence de langage et de contenance que j'apporte de ma maison, je sens combien elle décline vers l'indiscrétion et incivilité. Mais, outre que je suis ainsi fait, je n'ai pas l'esprit assez souple pour gauchir à une prompte demande et pour en échapper par quelque détour, ny pour feindre une vérité, ny assez de mémoire pour la retenir ainsi feinte..... Par quoi je m'abandonne à la naïveté et à toujours dire ce que je pense, et par complexion et par discours, laissant à la fortune d'en conduire l'événement. »

Au chapitre vii du livre III : « Je suis dégousté de maîtrise, et active et passive, impatient de commander, comme d'être commandé. »

De même, au livre III, chapitre x : « Je ne suis pressé de passion ni amoureux des grands, ni n'ai ma volonté

garrottée d'offense, ni d'obligations particulières. »

Il refuse toute obéissance passive qui opprimerait sa conscience et gênerait son indépendance d'opinion. Quand on lit les deux magnifiques pages qu'il a écrites au chapitre XIII du livre III, d'où nous les avons extraites et reproduites au chapitre v de cette Étude, à l'appui de notre thèse, et où il nous confie le rôle qu'il aurait volontiers rempli, de conseiller loyal, véridique et indépendant d'un roi, on est pénétré d'admiration pour un tel caractère ; et on éprouve le même sentiment en lisant la belle page du chapitre x du même livre, où il exprime si fortement sa ferme indépendance vis-à-vis de tous les partis politiques et religieux, sans d'ailleurs craindre de se prononcer pour la cause juste, de quelque côté qu'elle se trouve.

On me dira peut-être que ce sont des paroles et des phrases ; et j'ai connu en effet pour ma part des personnes qui exprimaient avec éloquence et d'un noble accent de sincérité une indépendance de caractère que leurs actes démentaient chaque jour. Mais, chez Montaigne, on ne risque pas de rencontrer une pareille opposition entre les paroles et la conduite, et tous les actes de sa vie sont conformes à ses déclarations verbales. A l'égard des rois, des princes et des grands, il s'est toujours montré fier, libre et impartial, et même souvent plus que rude. Vis-à-vis de Henri III, il a poussé sa liberté de parole jusqu'à la dernière limite, et nous aurons à rappeler, à propos de son courage, un trait à son égard qui n'est pas seulement hardi, mais qui est vraiment téméraire. Quant à Henri de Navarre, le roi de son cœur, nous ferons voir au chapitre sur la politique de Montaigne qu'il a toujours pratiqué à son égard une indépendance d'allure et de parole qui fut à l'honneur des deux hommes. Enfin, il a souvent parlé très ouvertement des courtisans au milieu desquels il

vivait à la Cour du Louvre, avec un mépris courageux.

Arrivons enfin à un sujet plus intéressant encore, aux preuves de son courage, qui a été moins généralement reconnu, ou plutôt qui a été généralement méconnu, quoiqu'il soit en réalité tout aussi indiscutable.

LE COURAGE DE MONTAIGNE

Le courage de Montaigne est, en effet, un des traits de son caractère aussi certain que sa bonté et son indépendance. Non seulement Montaigne était courageux, mais encore nous croyons qu'il a été un des hommes les plus courageux du *xvi^e* siècle. Nous avons d'autant plus le devoir d'insister sur ce sujet, que l'on a porté contre lui, *au xix^e siècle*, une accusation injuste qui a été réfutée, mais dont il reste beaucoup de traces dans les esprits.

En 1910, M. Maurice Barrès, dans la première édition de *Gréco*, avait porté sur Montaigne un jugement qui m'avait paru injuste. Quelques jours après avoir lu dans ce beau livre le passage en question, causant avec mes amis, les frères Tharaud, familiers de Maurice Barrès, je me montrai surpris de ce jugement qui était en partie fondé sur l'origine juive de Montaigne, dont la mère, comme nous l'avons dit plus haut, descendait de juifs Tolédans, expulsés d'Espagne au *xv^e* siècle, et aussi sur l'accusation particulière portée au *xix^e* siècle contre Montaigne. Je rappelai à mes amis l'acte de lâcheté qu'on lui reprochait et auquel M. Maurice Barrès faisait allusion. Je fus assez heureux pour les convaincre qu'il n'y avait là rien de fondé, et les priai de communiquer à M. Barrès ce que je venais de leur dire. C'est ce qu'ils ont fait, et ils l'ont, à leur tour, convaincu, car deux mois après,

dans l'édition suivante de *Gréco*, le passage a été retranché, et M. Barrès n'a pas hésité à ajouter une rectification, dans une note ainsi conçue à la fin du volume : « Après réflexion, j'efface une note que j'avais mise trop à la légère à la page 110, dans une édition précédente. Je prétendais reconnaître dans Montaigne un étranger qui n'avait pas de préjugés. J'avais dit qu'avec une éducation plus solide et une formation catholique c'était, au fond, le tempérament d'Henri Heine. Toutes ces affirmations sont trop aventureuses. Il y a là un problème que je ne suis pas en droit de résoudre contre un grand écrivain français. »

Voici maintenant le prétendu oubli de ses devoirs dont on a accusé Montaigne, trois cents ans après sa mort. On a dit qu'il avait fui la peste pendant sa mairie, en juin 1585. Il n'en est rien. Comment, d'ailleurs, cela serait-il possible, alors que précisément, pendant cette même année 1585, Montaigne a montré une vaillance réelle et un dévouement absolu aux intérêts de la ville et de l'État, menacés par la Ligue, et qu'il a contribué par ses soins les plus courageux à rétablir l'ordre et à assurer la situation très compromise ? Nous conterons cela plus loin. Voyons d'abord les faits relatifs à la peste.

Montaigne était maire de Bordeaux ; il avait quitté la ville vers le commencement de juin 1585 ; la peste n'y sévissait pas encore ; et, après avoir rempli auprès de Henri de Navarre une mission de confiance de la part de son ami, le maréchal de Matignon, lieutenant général du royaume en Guyenne, il rentre à son château, où, après que son domaine eut été pillé par les soldats, perdu et réduit à rien, la peste éclate violemment et fait de grands ravages autour de lui. Quoique un peu souffrant lui-même, il dut bientôt abandonner le château, non par amour de sa conser-

vation personnelle et dans la crainte de la contagion, mais pour remplir des devoirs de famille et éloigner du fléau sa mère, sa femme, sa fille et ses gens épargnés jusque-là, et aller, de maison en maison, chez des amis, suivi de ceux qu'il avait à préserver. Le 30 juillet, étant à Libourne, il reçut une lettre¹ de ses collaborateurs, les jurats, non pour le prier de les aider à prendre des mesures contre la peste, mais pour le convier, s'il le jugeait à propos, de s'y rendre, afin d'assister à la prise de possession de son successeur, car sa mairie expirait le lendemain 31 juillet. Remarquez cette date, qui établit que Montaigne n'était plus maire quelques heures après. S'il s'était rendu à l'invitation qui lui était adressée et qui fut probablement de pure forme et de politesse, une déférence hiérarchique, il aurait séjourné à Bordeaux, comme maire, quelques heures de plus qu'il ne l'a fait. Devait-il, pour un devoir d'apparat et sans aucune utilité, puisque les jurats étaient spécialement chargés des mesures de salubrité et s'en étaient bien acquittés jusque-là, abandonner un devoir réel et sacré : le soin de préserver sa mère, sa femme, sa fille et ses serviteurs ?

Personne n'oserait l'affirmer, croyons-nous, et nous n'hésiterons pas à voir, dans le blâme qui lui a été infligé, non certes du pharisaïsme, comme on l'a écrit plusieurs fois, mais de l'affectation et un jugement injuste, une sévérité mal placée et mal appliquée.

Ce serait donner à cet incident une trop grande importance que d'y insister ici. Nous nous bornons donc à ajouter qu'alors même que Montaigne n'aurait pas eu pour excuse de ne pas se rendre à l'invitation des jurats, la raison plus que suffisante que nous venons de donner, il n'y aurait pas lieu de le

1. Lettre aux jurats de Libourne, 30 juillet 1585. — Voir au tome VII de la présente édition, à l'appendice.

blâmer et de crier à la méconnaissance de ses devoirs de maire, pour cette autre raison qu'on n'avait pas au xvi^e siècle, à l'égard d'un maire, les mêmes exigences qu'aujourd'hui ; la preuve, c'est que son successeur à la mairie de Bordeaux, le maréchal de Matignon, qui, d'autre part, ne peut être, et n'a jamais été accusé de lâcheté, ne resta même pas à Bordeaux, après son élection, pour ouvrir ses fonctions nouvelles et observer les résultats des mesures prises. S'en rapportant aux jurats compétents, il s'éloigna de la ville empestée, et personne ne songea à le lui reprocher. L'élection même aux fonctions de maire de Bordeaux du maréchal de Matignon, à chaque instant appelé loin de la ville, prouve d'ailleurs qu'à cette fonction n'étaient pas attachés la charge et le soin de l'administration réservés aux jurats. Aussi, personne, du temps de Montaigne, ne songea non plus à lui adresser le moindre reproche. Il agissait suivant les mœurs reçues, suivant le droit commun. Bien plus, c'est précisément après sa mairie que Montaigne a été le plus honoré par ses concitoyens, même les plus illustres : Jacques de Thou, Estienne Pasquier, Henri de Navarre, le maréchal de Matignon. Et c'est cet homme, déjà nommé « le Thalès français », « le Socrate français », qui a été remercié et honoré par ses compatriotes dans les années mêmes qui ont immédiatement suivi la prétendue défaillance à ses prétendus devoirs de maire, que nous nous aviserions, trois siècles et demi après, de blâmer ! Ce serait vraiment presque ridicule.

Par ailleurs, il n'est pas difficile de trouver dans la vie de Montaigne de nombreux actes qui marquent un vrai courage, et que nous allons faire connaître.

Nous avons déjà parlé de la lettre-dédicace que Montaigne a adressée publiquement à Michel de L'Hospital en 1571.

Ce qui ajoute au courage d'avoir dédié publiquement cet opusculé à un homme d'État disgracié comme l'était Michel de L'Hospital, c'est que Montaigne, dans cette dédicace, formule contre le pouvoir régnant des jugements sévères, des critiques sans ménagements et même méprisantes.

« On remarque souvent, écrit-il (à propos du choix des hommes appelés aux charges de la magistrature), en celles où l'ignorance et la malice, le fard, les faveurs, les brigues et la violence commandent, que si quelques élections (choix) se sont faites méritoirement et par ordre, nous le devons sans doute à la fortune, qui, par l'inconstance de son bransle divers, s'est, pour ce coup, accommodée au train de la raison. » Et, plus loin, dans la même lettre : « La vertu et l'ambition ne logent guère ensemble, et le tendre amour que La Boétie portait à sa misérable patrie, et sa haine capitale et jurée contre tout vice, mais principalement contre *cette vilaine trafique, qui se couvre sous l'honorable titre de justice*, engendraient en tous les gens de bien une singulière affection envers lui. » (Lettre à Michel de L'Hospital ¹.)

Au chapitre XXI du livre II, intitulé *De la Fainéantise*, Montaigne écrit, en 1580, un passage qui flétrit le roi.

Au moment même où Henri III refuse de monter à cheval pour défendre sa personne et son pouvoir contre les rebelles protestants et contre les ligueurs, laissant ce soin à ses lieutenants, au grand scandale de ses sujets, et se renferme dans son palais pour y vivre mollement et voluptueusement avec ses mignons pendant que ses sujets se font tuer pour lui, Montaigne écrit les lignes suivantes : « L'Empereur Vespasien a dit qu'il faut qu'un empereur meure debout. Voilà

1. Cette lettre-dédicace sera reproduite dans le septième volume, avec les lettres de Montaigne.

un beau mot, à mon gré, et digne d'un grand prince, et le devrait-on souvent ramentevoir (rappeler) aux *princes et aux rois pour leur faire sentir que cette grande charge que leur donne le commandement de tant d'hommes n'est pas une charge oisive*, et qu'il n'est rien qui puisse si justement dégouter un sujet de se mettre en peine et en hasard pour le service de son prince, que de le voir appoltrony cependant lui-même à des occupations lâches et vaines et d'avoir soin de sa conservation, le voyant si nonchalant de la nôtre. »

Au chapitre vi du livre III, il le vise encore à propos du gaspillage indigne auquel il livre les finances de son royaume, en faveur de ses mignons et de tous ses favoris.

Après avoir rigoureusement blâmé les rois de travailler à se faire valoir par des dépenses excessives et d'user à des jeux, fêtes et amusements publics et même pour le faste de leur train personnel, les fonds publics qui seraient beaucoup plus utilement employés à la bonne marche de l'État et à la défense du pays, il ajoute :

« Il serait trop aisé d'imprimer la libéralité en celui qui a de quoi y fournir autant qu'il veut aux dépens d'autrui. *Une pareille largeur se comporte bien avec la tyrannie, et il semble au sujet spectateur de ces triomphes qu'on ne lui fait montre que de sa propre richesse, et qu'on le fête à ses dépens.*

« L'exemple de Cyrus ne duira pas mal en ce lieu pour servir aux rois de ce temps..... et leur faire voir combien il les assénait plus heureusement qu'ils ne font. »

Il est d'autant plus impossible de se refuser à reconnaître que Montaigne fait ici allusion à Henri III, que de Thou cite les mêmes faits, et blâme vivement, en termes analogues, ses prodigalités et ses profusions

au profit de ses indignes favoris ; et d'ailleurs les mots : « pour servir aux rois de ce temps » donnent la certitude.

On ne peut nier qu'il a fallu à Montaigne un grand courage pour parler ainsi du roi régnant, et même de la témérité, si l'on veut bien se souvenir qu'il était gentilhomme de la Chambre du Roi et qu'il était, sinon familier avec lui, du moins en très bonnes relations.

Il me semble qu'il a fallu, pour que le courage ainsi montré par Montaigne n'ait pas été remarqué jusqu'ici par aucun des commentateurs des *Essais*, que l'on fût bien prévenu contre lui par le prétendu abandon en pleine peste de ses devoirs municipaux.

On trouve dans les archives départementales de la Gironde¹ un *Jugement rendu par Montaigne et les Jurats de Bordeaux, avec un règlement pour les enfants exposés*. C'est un fait qui est à peine connu* jusqu'à ce jour, et qui contient un trait de courage et d'indépendance de Montaigne, survenu pendant sa mairie, en 1585. Les Jésuites, alors très puissants à Bordeaux où ils avaient été installés après 1574, avec la pleine jouissance des bénéfices du prieuré de Saint-James, afin de faire tomber le collège de Guyenne, dont la moitié des professeurs étaient hérétiques, et d'où sortaient, chaque année, quelques élèves qui embrassaient la Réforme, les Jésuites avaient été chargés de prélever chaque année, sur les revenus du prieuré, une somme assez minime par rapport à l'importance de ces revenus, pour recueillir les enfants abandonnés trouvés dans la rue ou dans les monuments publics, et les élever. On s'était plaint au maire qu'ils ne remplissaient pas consciencieusement ce service et que les enfants mouraient en grand nombre.

Malgré les nombreuses difficultés, l'on peut dire les

1. Archives départementales de la Gironde. Jésuites. Série II, Collège de la Madeleine. Pièces détachées.

périls qu'il y avait à se faire juge des Jésuites en un pareil milieu et dans un pareil moment, à poursuivre une enquête, et à les condamner s'il y avait lieu, Montaigne n'hésita pas et chargea d'un laborieux examen la commission municipale, composée de Montaigne, maire, et des jurats de la ville, laquelle condamna les Jésuites. Reconnaissant que le service n'était pas assuré consciencieusement, elle déclarait que la plupart des enfants mouraient faute de soins, et en attribuait la cause aux Jésuites qui avaient assumé la charge de les élever et en possédaient les moyens. Elle les condamna à reverser à la ville de Bordeaux, sur les revenus de leur prieuré, les sommes nécessaires à l'entretien réel de ces enfants. En outre, le jugement leur enlevait cette charge, dont ils ne paraissaient pas dignes, établissait un service municipal devant lequel, chaque mois, les enfants apportés par leurs nourrices étaient tous soumis à une inspection.

A cet acte de courage, il faut ajouter, on le voit, à l'actif de Montaigne l'organisation d'un service d'assistance et de surveillance municipales des enfants trouvés, ce en quoi il apparaît comme un novateur.

Cet acte de Montaigne à l'égard des Jésuites a été particulièrement courageux, vu les circonstances au milieu desquelles il a été accompli. La grande majorité des Bordelais influents et des notables étaient fanatiquement favorables aux Jésuites, qui reconnaissaient, à ce moment, avoir Bordeaux pour leur principal centre d'action, ou du moins leur principal asile, et dont le collège était très soutenu par les zélés catholiques. Indépendamment de leur influence locale, ils étaient hautement protégés par le pouvoir royal, Henri III, par ses lettres patentes datées du 5 septembre 1574, ayant expressément défendu au maire et aux jurats de s'immiscer en quoi que ce fût dans les affaires du

collège des Jésuites, déclarant que la Compagnie de Jésus n'était pas soumise à la juridiction et à l'autorité municipales.

Mais voici, de la part de Montaigne, un acte de courage encore plus méritoire.

On sait combien grande, en son temps, était la crédulité aux maléfices du diable, aux assemblées nocturnes des démons, aux enchantements de la sorcellerie. Après la bulle d'Innocent VIII contre les sorciers, les procès de sorcellerie, relativement rares au ^{xiv}^e siècle, augmentèrent au ^{xv}^e siècle pour devenir très nombreux au ^{xvi}^e siècle. L'Église ordonne de brûler les prétendus sorciers; les zélés catholiques, surtout sous Henri III, supplient les magistrats de ne pas ménager les associés du démon.

Aussi les Parlements s'empressent-ils à qui mieux mieux de les soumettre à la torture et de les condamner aux bûchers, même après leur avoir arraché leur aveu. D'ailleurs, le livre du grand publiciste Jean Bodin, sur *La Démonomanie et les Sorciers*, encourageait ces atrocités. Le grand médecin Ambroise Paré lui-même ne doutait pas de la réalité de la sorcellerie. Chaque année, tant en France qu'en Espagne et dans tous les pays catholiques, étaient sacrifiés de nombreux milliers de prétendus sorciers, croyant et avouant leur possession par le diable et leurs rapports avec lui.

C'est au milieu de ces affreux crimes, inspirés et commandés par le pape, que Montaigne, lui seul, a le grand courage d'élever d'éloquentes protestations, auxquelles il consacre une grande partie du chapitre XI du livre III, demandant la suppression des procès et condamnations de sorciers, *protestations qui ne furent écoutées que deux siècles plus tard*. Car il fut seul, au ^{xvi}^e siècle, non pas à réclamer contre ces meurtres d'innocents, mais à comprendre dans sa réclamation

toutes les catégories de sorciers. Un certain nombre de médecins et de publicistes, et notamment Jean de Wier, ont écrit, un peu avant lui, des libelles où ils exposaient que la plupart des condamnés étaient vraiment des possédés et qu'on devait continuer à les brûler, mais que, parmi eux, il y en avait un certain nombre qui, se croyant et se disant possédés, n'étaient en réalité que de pauvres fous, des délirants, qu'il fallait traiter comme malades. Montaigne, lui, plus éclairé que les plus savants, déclarait que tous les faits de sorcellerie sont inexistants et résultent d'une fausse observation, de procédés vicieux d'examen ; que les prétendus sorciers, même ceux qui avouent leurs rapports avec le démon, sont des hallucinés, qu'aucun ne devrait être poursuivi, mais que tous devraient être soignés avec d'autant plus de ménagements et d'humanité qu'ils sont plus malheureux. Montaigne a beau s'excuser des opinions qu'il vient d'émettre, en proposant qu'on les prenne pour des rêveries et en ajoutant qu'il n'est pas homme d'assez de poids pour qu'elles fassent pencher la balance d'un côté plutôt que de l'autre : ce chapitre où il traite de la méthode expérimentale avec une grande force et où il fait plus que de dire qu'il ne croit pas aux miracles, mais où il explique qu'on ne doit pas y croire, pas plus qu'aux interventions quelconques des anges ou des démons dans les affaires humaines, et qu'il n'en avait jamais constaté la moindre trace ; où il s'élève avec verve contre les agissements quotidiens de l'Église toute-puissante, témoigne d'un courage d'esprit dont il semble que nous n'avons aucun exemple à cette époque, et qui est mis en relief par les paroles menaçantes de Jean Bodin, qui déclare « qu'il n'y a guère moins d'impiété à ne pas croire aux sorciers qu'à révoquer en doute qu'il y a un Dieu ». Aussi Jean Bodin réclame les mêmes supplices contre ceux qui ne croient

pas aux sorciers que contre les sorciers eux-mêmes.

Dans la question analogue de la torture judiciaire, Montaigne montre le même courage, et il ne cède pas davantage aux menaces dans ses multiples protestations. Ici il est encore plus catégorique et affirmatif et ne simule aucune excuse pour sa hardiesse. C'est peut-être qu'il ne possédait plus de prétexte pour s'excuser d'avoir été le premier à émettre les idées nouvelles, car Louis Vivès, l'écrivain espagnol, professeur à l'Université d'Oxford, les avait soutenues avant lui ; mais il a été le premier à les défendre en France, dans plusieurs chapitres des *Essais*¹, et cela 200 ans avant qu'elles fussent réalisées. Il n'a pas hésité, en effet, à faire la critique décisive des tortures appliquées, soit à la question préalable par autorité ecclésiastique, pour arracher des aveux presque forcément illusoires, soit par la justice civile elle-même. Il ne craint pas de blâmer avec force cette horrible application des supplices judiciaires, cela malgré l'ordonnance de Villers-Cotterets, rendue par François I^{er} en 1539 ; et l'on voit, dans le cours des *Essais*, ses opinions devenir, d'édition en édition, de plus en plus vives et positives, maintenant et développant avec précision sa pensée de 1580, qui avait pourtant été censurée à Rome en 1581.

Nous avons déjà rappelé, et nous raconterons avec plus de détail, au chapitre sur la politique de Montaigne, comment il a encore mérité une grande reconnaissance pendant sa mairie de Bordeaux, en 1585, pour les actes de courage qu'il a accomplis en collaborant avec activité et dévouement, en compagnie du maréchal de Matignon, à la lutte contre les mouvements et les révoltes de la Ligue à Bordeaux.

Enfin, il a eu le vrai courage de s'exposer chaque

1. *Essais*, l. II, ch. v et xi.

jour à être brûlé et à voir brûler son livre, à cause des idées hardies qu'il a exprimées en matière dogmatique. Il a opposé, il est vrai, à ses doutes et à ses affirmations absolument contraires à la croyance chrétienne, des déclarations de croyant. Mais sa pensée était trop clairement émancipée pour que l'Église, pas plus que le pouvoir civil, ne s'y soient jamais laissé tromper.

Il a aussi déployé du courage en censurant la conduite du pape, abusant de son pouvoir moral pour mettre, par sa bulle¹, la vie et la liberté des Indiens à la discrétion des Espagnols qui n'y avaient aucun droit; en attribuant au roi de Castille des territoires et des populations n'appartenant ni à lui ni à l'Église; en faisant enfin apparaître que ces peuplades ignorantes et sauvages valaient mieux que les chrétiens qui venaient les attaquer et les martyriser. Il lui a fallu encore autant d'énergie et d'indépendance, au livre III, chapitre VI, quand, après avoir désigné d'une manière transparente, comme nous l'avons vu, au mépris public, le personnage indigne de Henri III, voleur des finances de l'État et des particuliers, il a flétri les cruels procédés de conquête des Indes, employés par les Espagnols. Il y montre d'abord son humanité et, par l'émotion qu'il témoigne, se révèle encore prodigieusement supérieur à son temps, en prenant la défense des peuples conquis, du point de vue purement moral et humanitaire. Il est le premier écrivain qui ait pris dans cette défense une pareille attitude, car Las Cases et Bodin se plaçaient au point de vue politique et religieux. Il fait pressentir, comme l'écrit M. Chinard, les pages les plus hardies des publicistes du XVIII^e siècle.

Je ne pense pas qu'après les faits que nous venons

1, Bulle *Inter cetera*, de 1493.

de rappeler à nos lecteurs, aucun d'eux puisse conserver un doute sur le courage de Montaigne. Mais je crois donner à ce chapitre une belle fin en le terminant par le récit de deux épisodes très remarquables de la vie de Montaigne, sur le premier desquels l'attention ne nous paraît pas avoir été suffisamment appelée, et où se trouvent représentés, avec leur maximum de relief, deux des principaux traits de son caractère : la force morale et la maîtrise de soi-même, et dont l'un nous dévoile l'influence presque fascinatrice que sa physionomie et son attitude étaient capables d'exercer sur son entourage. Il nous fait connaître l'un dans le chapitre XII du livre III et l'autre au chapitre XV du livre II ainsi qu'aux chapitres IX et XIII du livre III. Ces traits méritent d'être toujours présents à la mémoire des lecteurs de Montaigne.

Il nous raconte dans le premier de ces récits qu'il a « un port favorable et en forme et en interprétation », et qu'il lui est souvent advenu que, sur le simple crédit de sa prestance et de son air, des personnes qui n'avaient aucune connaissance de lui s'y sont grandement confiées, soit pour leurs propres affaires, soit pour les siennes; et qu'il en a tiré dans les pays étrangers des faveurs singulières et rares. A l'appui, il nous raconte qu'un quidam qu'il connaissait déjà de nom délibéra de surprendre sa maison et lui-même. Il se présenta d'abord seul à sa porte en en pressant un peu l'entrée. Il lui dit qu'il avait été attaqué dans le voisinage, lui et sa troupe, par des ennemis plus forts en nombre, qui les avaient mis en déroute, et qu'il venait se réfugier chez lui. Montaigne essaya de le conforter et rassurer. Mais bientôt, voilà quatre ou cinq de ses soldats qui se présentent, puis d'autres encore à la suite, bien équipés et bien armés, jusqu'à vingt-cinq ou trente, feignant avoir leur ennemi aux talons. « Le

mystère, dit-il, commençait à me rendre soupçonneux, me souvenant de ce qui était arrivé à plusieurs de mes amis et voisins » ; mais il continua à les accueillir comme des gens auxquels il avait confiance. « Ces trente hommes se tenaient à cheval dans la cour, le chef avec moi en ma salle, qui n'avait voulu qu'on établat son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il aurait eu des nouvelles de tous ses hommes. Il se voyait donc maître de son entreprise, et il ne restait sur ce point que l'exécution. Souvent, il a dit depuis, car il ne craignait pas de faire ce conte, que mon visage et ma franchise lui avaient arraché la trahison des poings. Il remonta à cheval, ses gens ayant continuellement les yeux sur lui, pour voir quel signe il leur donnerait, bien étonnés de le voir sortir et abandonner son avantage. »

Il est évident qu'une telle influence exercée par la physionomie et l'attitude de Montaigne autour de lui a dû se manifester en beaucoup d'actes de sa vie. Et il est assez naturel de penser qu'elle peut expliquer, du moins en partie, qu'il ait pu impunément se permettre certains actes de courage qui frisent la témérité et dont tout autre aurait eu à souffrir, tels par exemple que la flétrissure dont il a marqué le caractère du roi Henri III dans un livre dont il lui fit présent.

Le deuxième trait n'est pas moins remarquable. Pendant les guerres civiles et religieuses, au moment où tous les autres châteaux, tout défendus et armés qu'ils étaient, étaient pillés et mis à sac par les voisins, ennemis religieux et politiques, Montaigne laissait le sien ouvert à chacun. « Il ne s'y trouve, dit-il, pour toute provision, qu'un portier d'ancien usage et cérémonie, qui ne sert pas tant à garder la porte qu'à l'offrir plus décemment et plus gracieusement. » Bien plus, son château, comme la maison de l'avocat Ly-

curgue à Athènes, était offert à ses voisins de tous les partis, et servait de lieu de dépôt à leurs bourses, meubles précieux, titres et objets d'art et de valeur. Voilà un trait aussi exceptionnel que digne de Montaigne.

Pour terminer ce chapitre sur son caractère, nous rappelons qu'à la page 6 de la présente Étude, nous avons dit que certaines de ses paroles, dans les *Essais*, l'ont fait accuser de vanité par Scaliger. Il est fort possible qu'il s'agisse ici de vanité, et même d'une grande vanité, qui, nous en avons encore souvent l'exemple sous les yeux, est parfaitement compatible avec les hautes qualités que nous connaissons à Montaigne. Mais il est fort possible aussi qu'en réalité il n'a cherché à cacher son origine bourgeoise et n'a voulu présenter sa noblesse comme déjà ancienne, que pour une raison excusable : peut-être, sentant en lui des aptitudes au gouvernement des affaires de l'État, n'a-t-il pensé, en agissant ainsi, qu'à faciliter son accès aux hautes fonctions. Il ne les aurait d'ailleurs jamais acceptées qu'à la condition qu'il ne lui fût rien demandé de contraire à l'honneur et à l'honnêteté.

CHAPITRE IV

L'ART DE VIVRE HEUREUX ET LONGTEMPS

OU

LA SAGESSE DANS MONTAIGNE

Pour Montaigne, pour Épicure et pour tous les hommes, le bonheur est le souverain bien, le but de la vie. Pour Pascal lui-même, « tous les hommes cherchent d'être heureux, jusqu'à ceux qui vont se pendre ». Mais s'il est vrai que nous pouvons naître avec quelques dispositions naturelles au bonheur, il est bien certain que ces dispositions sont, chez ceux qui les possèdent, souvent contrariées par l'éducation et par l'exemple, la plupart des parents ne pouvant enseigner et donner l'exemple d'un art qu'ils n'ont jamais appris eux-mêmes. Cependant, nous pouvons beaucoup pour notre bonheur, car l'art d'être heureux pourrait presque généralement être appris, grâce à l'expérience accumulée de génération en génération, et il s'apprend réellement quelquefois. Pour Montaigne, et aussi pour Épicure, le bonheur ne peut exister que si les pensées et les actions ne sont pas en opposition avec la conscience, le devoir, la vertu. Montaigne traite, à plusieurs reprises, avec sa clarté et sa précision habituelles, de la conscience et de la vertu, mais il s'étend d'abord sur l'art de vivre heureux par la simple sagesse. La première condition de la sagesse, comme de la vie morale en général, est de se connaître, et par conséquent d'observer la vie humaine et de s'étudier soi-même, de se regarder vivre. Quand

on est ainsi arrivé à se connaître, ce qu'on apprend tout d'abord, c'est qu'une bonne partie des désagréments, des ennuis, des échecs et des maux que nous éprouvons, ne sont pas dus, comme nous le croyons presque toujours, à la mauvaise fortune ou simplement aux mauvaises volontés d'autrui, mais sont causés par des fautes que nous aurions pu éviter. C'est nous qui les créons, en effet, ces maux, d'abord et avant tout par défaut de réflexion, et pour trop obéir sans résistance à nos appétits, à nos impulsions premières, à nos inclinations et à nos sentiments spontanés, sans le jugement toujours nécessaire de la raison : d'où l'absence de mesure et de simplicité, d'où la fausse estimation de la valeur relative des possessions de la vie, et l'attrait presque inévitable pour nous des vaines apparences et des puissances trompeuses.

Instruits, par notre examen intérieur, de beaucoup de causes de nos fautes, de nos maux et de nos souffrances, le remède, si nous avons la force de l'appliquer, est très simple, sans être facile : c'est de vaincre, par un effort de la raison et de la volonté, les inclinations et les appétits trop exigeants dont la satisfaction les fait naître. Montaigne nous montre bien souvent, en de nombreuses pages, la voie à suivre pour atteindre ce but, et c'est parce que ses conseils sont bienfaisants et réussissent à nous rendre plus heureux, qu'Auguste Collignon le remercie dans son épitaphe¹. C'est aussi parce que ses conseils nous apprennent à mieux mourir, et avec un courage détaché, que Mme Roland, Michaud, le général Hoche et tant d'autres, dans leur prison où ils attendaient la mort, demandaient à lire les *Essais* ; c'est aussi parce qu'ils sont secourables pour la vie, que Flaubert, un des premiers de nos

1. Voir dans cette Étude, p. 4.

romanciers psychologues, en recommande si souvent la lecture à ses correspondants, notamment à Mlle Le Royer de Chantepie, qui lui demande des conseils pour fortifier et calmer son âme agitée et désemparée, et à laquelle il écrit : « Je vous recommande d'abord Montaigne. Lisez-le d'un bout à l'autre, et quand vous aurez fini, recommencez.... Je vous l'ordonne comme médecin ¹. »

Ce qui ajoute beaucoup aux effets salutaires de ses conseils, c'est que Montaigne ne se borne pas, en mettant à nu presque tous les ressorts de sa vie intérieure et de la nôtre, à nous montrer comment se produisent en nous les faux plis qui nous déforment, à nous faire connaître les fautes qui donnent naissance à nos malheurs. Il ne se contente pas de nous conseiller la patience et le détachement de ce qu'on appelle souvent et avec raison les faux biens de la vie ; mais il nous apprend aussi à nous attacher à ceux de ces biens trop souvent dédaignés qui valent qu'on les recherche, et même à en jouir au maximum.

Il nous fait voir, en effet, par son propre exemple, comment on évite souvent les maux.

« De l'expérience que j'ai de moy, dit-il, je trouve assez de quoy me faire sage, si j'étais bon écolier : qui remet en sa mémoire l'excès de sa *colère* passée et jusques où cette fièvre l'emporta, voit la laideur des maux qu'il a courus, de ceux qui l'ont menacé, les légères occasions qui l'ont remué d'un état à l'autre, se prépare, par là, aux mutations futures et à la reconnaissance de sa condition. La vie de César n'a point plus d'exemple que la nôtre pour nous ; et emperiere ou populaire, c'est toujours une vie que tous accidents humains regardent. Écoutons-y seulement ; nous nous

1. FLAUBERT, *Correspondance*, 3^{me} série (éd. Conard), p. 122 et 477.

disons tout ce que de quoy nous avons principalement besoin; qui se souvient de s'être tant et tant de fois mécompté de son propre jugement, est-il pas un sot de n'en entrer pour jamais en défiance? Quand je me trouve convaincu par la raison d'autrui, d'une opinion fausse, je n'apprends pas tant ce qu'il m'a dit de nouveau et cette ignorance particulière, ce serait peu d'acquis, comme en général j'apprends la débilité et la trahison de mon entendement, d'où je tire la réformation de toute la masse. En toutes mes autres erreurs, je fais de même et sens, de cette règle, grande utilité à la vie; je ne regarde pas l'espèce et l'individu, comme une pierre où j'ai touché, j'apprends à craindre mon allure partout et m'attends à la régler. D'apprendre qu'on a dit ou fait une sottise, ce n'est rien que cela; il faut apprendre qu'on n'est qu'un sot; instruction bien plus ample et importante. Les faux pas que ma mémoire m'a fait si souvent, lors même qu'elle s'assure le plus de soi, ne sont pas inévitablement perdus, elle a beau me jurer à cette heure et m'assurer, je secoue les oreilles; la première opposition qu'on fait à son témoignage me met en suspens, et n'oserais me fier à elle en chose de poids, ni la garantir sur le fait d'autrui: et n'était que ce que je fais faute de mémoire, les autres le font encore plus souvent par faute de foy, je prendrais toujours, en chose de fait, la vérité de la bouche d'un autre plutôt que de la mienne. Si chacun épiait de près les effets et circonstances des passions qui le régissent, comme j'ai fait de celles à qui j'étais tombé en partage, il les verrait venir, et ralentirait un peu leur impétuosité et leur course: elles ne nous sautent pas toujours au collet d'un plein premier saut, il y a de la nuance et des degrés¹. »

1. *Essais*, l. III, ch. XIII.

Montaigne, on le voit, ne se borne pas à évoquer un grand nombre de malheurs qui surviennent chaque jour à des hommes qui les ont mérités et qui pouvaient les éviter. Il complète utilement ses leçons en nous faisant connaître comment il a su lui-même, pour son compte, en plusieurs circonstances, éviter, par une conduite réfléchie, prudente, courageuse et honnête, des malheurs qui l'ont menacé.

L'exemple personnel étant le plus saisissant des arguments qu'un moraliste puisse présenter en faveur de ses maximes, Montaigne en apporte de toutes sortes sous les yeux de ses lecteurs; nous en ferons connaître plusieurs, à leur place, dans le cours de cette Étude.

Les maximes, qui deviennent elles-mêmes des conseils précis, sont innombrables dans son livre : « Ne soyez pas, dit-il, plus sage qu'il ne faut, mais soyez modérément sage. » C'est d'ailleurs un verset de l'épître de saint Paul aux Romains¹. Mais il s'agit pour Montaigne de définir ou de sentir où commence l'excès et où finit la modération dans la vertu. C'est ce qu'il nous apprend avec un charme égal à sa logique², lorsqu'il nous dit que l'extrémité de la philosophie est dommageable; que, prise avec mesure, elle est plaisante et aimable, mais qu'enfin elle rend un homme sauvage et vicieux. Elle esclavise notre naturelle franchise et nous dévoie, par une importune subtilité, du beau et plein chemin que la nature nous a tracé. Mais, par contre, il nous fait voir, avec plus de mesure et de vérité qu'on ne l'avait fait avant lui, que la tempérance habituelle et la modération ne sont pas seulement la règle de la vertu, mais la condition du plaisir durable. Cette tempérance, cette mesure sont les premières de toutes les règles qu'il impose à la vie du sage

1. SAINT PAUL, *Épître aux Romains*, XII, 3.

2. Tout le chapitre *De la Modération* (I, xxx) traite ce sujet

et auxquelles il n'a été lui-même infidèle que dans peu de cas, mais assez cependant pour que nous puissions retrouver en lui plus d'un trait de la faiblesse humaine, et que nous aurons peut-être l'occasion de marquer.

Les maximes qui dépassent toutes proportions, les hyperboles, les « boutées » d'une âme qui, comme il le dit lui-même dans un autre sens, s'est élancée hors de son gîte, non seulement lui sont facilement pardonnées, mais font de lui un conseiller qui, précisément parce qu'il ne se vante pas d'être impeccable et parfait, a presque toujours plus de crédit auprès de nous que celui qui, comme les dogmatiques, se présente comme infaillible. Partout, en effet, il revient à la modération, sans jamais confondre la vertu avec la morgue et l'étroitesse d'esprit, ni avec la trop haute opinion que la plupart des hommes conservent d'eux-mêmes. Avec quelle ironie douce ne raille-t-il pas celui à qui il semble que « l'hémisphère entier est en tempête, parce qu'il grêle sur sa tête », et les souffrances que nous nous attirons par le sentiment exagéré que nous avons de notre valeur, de notre importance, et de ce qui nous est dû, parce que « nous ne savons *pas assez n'être qu'un* ». Nous étant habitués, en effet, à croire que tout nous est dû, et élevant de trop hautes prétentions au bonheur, il nous semble presque toujours, quelque comblés que nous puissions être, qu'il nous manque beaucoup de choses, que nous sommes des maltraités de la vie; nous nous croyons des victimes et nous souffrons, nous nous apitoyons trop sur nous-mêmes, alors que si, au lieu de nous comparer, comme nous le faisons presque toujours, à celui qui est au-dessus de nous, nous regardions le plus grand nombre, qui est au-dessous, nous verrions d'une vue claire que nous sommes encore des privilégiés. « Nous sommes presque tous dans cette erreur de

grande suite et préjudice.... » Nous dépassons, de beaucoup, les proportions des choses.

A combien de règles de vie, souvent empruntées à la philosophie ancienne, notamment à Épicure, Montaigne n'a-t-il pas donné une forme nouvelle, plus saillante, et un tour plus pratique !

Presque tous les penseurs de l'antiquité et aussi beaucoup de penseurs modernes ont fait cette remarque que l'homme est en général si préoccupé, si anxieusement absorbé par le souci de l'avenir, qu'il lui reste trop peu de temps pour jouir des biens du présent. La pensée des biens auxquels il aspire l'empêche trop souvent de jouir de ceux qu'il possède.

Montaigne, à l'inverse, nous apprend à jouir dans le présent, à la fois du passé, du présent et de l'avenir. Il a pris, en effet, dans Épicure, tout un art de ne souffrir qu'au minimum des choses pénibles et douloureuses, et de jouir au maximum des événements agréables et heureux. Le philosophe grec, mieux que tout autre observateur de la vie, enseignait à ses disciples qu'il était toujours possible, même facile, en s'y exerçant suffisamment, de faire revivre dans le présent les joies du passé et d'y jouir, par anticipation, de celles qui ne sont pas encore arrivées ; que l'on peut même prévenir la souffrance, ou tout au moins la diminuer (la bémoliser, pour ainsi dire), en opposant à la douleur physique ou morale présente la joie de l'esprit, puisée dans le souvenir des jouissances passées. Ce qui n'est nullement chimérique et impraticable, contrairement à ce qu'on entend souvent dire, car cette évocation bien-faisante, cette revivification n'est qu'une application aux joies et aux plaisirs passés d'une opération chaque jour spontanément et naturellement pratiquée par presque tous les hommes, mais qu'ils appliquent surtout aux souffrances, aux douleurs passées, aux événements

pénibles de la vie. Que de fois, en effet, ne nous arrive-t-il pas d'évoquer des souffrances, des malheurs, des injustices passées, que nous ne redoutons plus de voir se reproduire et n'ont plus aucun effet, aucun retentissement sur notre vie actuelle, et d'en souffrir vraiment, en souvenir, d'en pleurer même bien abondamment ! Par cette fâcheuse disposition à déguster la souffrance, qui est l'inverse de celle que préconisa Épicure, nous excellons à nous rendre malheureux souvent, et toujours à atténuer les joies du présent.

Montaigne, au contraire, a notablement perfectionné cet art de déguster le bonheur, de saisir, à mesure qu'elles se présentent, à tous les instants de la durée, toutes les sensations, ainsi que tous les sentiments agréables qu'elles amènent avec elles ; ces sensations et ces sentiments que le temps apporte, comme l'exprime excellemment Guyau, le temps ne peut plus les remporter, car le sage, s'en emparant par le souvenir, les garde à jamais sous ses yeux.

J'invite le lecteur à lire en entier les pages de ce chapitre XIII du livre III où Montaigne explique, en termes incomparablement beaux et énergiques, et saisit avec art les jouissances présentes d'une prise telle, qu'il les goûte au double des autres hommes. Mais je ne puis me priver du plaisir d'en citer quelques beaux passages :

« J'ai un dictionnaire tout à part moi : je passe le temps, quand il est mauvais et incommode ; quand il est bon, je ne le veux pas passer, je le retaste, je m'y tiens ; il faut courir le mauvais et se rasseoir au bon. Cette phrase ordinaire de « passe temps » et de « passer le temps » représente l'usage de ces prudentes gens qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie que de la couler et échapper, de la passer, de la gauchir, et autant qu'il est en eux, ignorer et fuir, comme chose

de qualité ennuyeuse et dédaignable ; mais je la connais autre, moi, et la trouve prisable, commode, voire en son dernier décours, où je la tiens ; et nous l'a nature mise en mains, garnie de belles circonstances et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse et nous échappe inutilement.... Je la jouis au double des autres, car la mesure en la jouissance dépend du plus ou moins d'application que nous y prêtons. Principalement à cette heure que j'aperçois la mienne si brève en temps, je la veux étendre en poids, je veux arrêter la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma saisie et par la vigueur de l'usage, compenser la hâtivité de son écoulement : à mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde et plus pleine¹. »

Aussi voyons-nous Montaigne, nous donnant souvent dans sa vie l'exemple de l'imitation d'Épicure, pratiquer la « déclinaison » et la substitution, et faire revivre, d'une manière précise par le souvenir, les belles heures de sa jeunesse : « De peur que mon âme ne soit occupée à ses propres maux, je gauchis tout doucement et dérobe ma vue de ce ciel orageux et nébuleux que j'ai devant moi... et me vais amusant en la récordation des jeunesses passées². » Ces lignes ne semblent-elles pas copiées sur la lettre d'Épicure à Idoménée et celle adressée à Hermachus³ ?

Il nous enseigne enfin, avec un art saisissant, dans l'essai iv du livre III, comment cette application de la diversion, de la déclinaison aux circonstances les plus variées de la vie, non seulement peut calmer les plus fortes douleurs, peut consoler d'un grand nombre de

1. *Essais*, l. III, ch. XIII, vers la fin.

2. *Essais*, l. III, ch. v, début.

3. Lettres d'Épicure dans DIOGÈNE LAËRCE, *Vie des philosophes anciens*, p. 454.

coups du sort, détourner la pensée des grands chagrins, les faisant oublier, les rendant moins amers, mais peut encore dissiper un trop grand désir de vengeance, guérir un amour trop ardent, et déraciner, en un mot, par un effet révulsif, de fortes passions.

Nous en avons dit assez, croyons-nous, pour pouvoir conclure avec Sainte-Beuve que Montaigne a été « le Français le plus sage qui ait jamais existé », et pour confirmer ce que nous avons déjà exprimé plus haut, que rien n'est plus agréable et plus profitable, pour un esprit libre, que de se procurer, en compagnie de Montaigne, le spectacle de la vie humaine, et que son livre devrait être lu, relu et médité, bien avant la vieillesse, au plus tard dès le commencement de l'âge mûr, pour nous apprendre comment on doit prendre la vie, alors que nous n'allons l'apprendre que « quand la vie est passée ».

J'ose ici ajouter une opinion que j'ai émise, il y a quinze ans, à l'Académie de Médecine, mais que je répète aujourd'hui avec plus d'assurance et une conviction plus ferme, non seulement parce que mon attention s'est fixée, depuis, dans les *Essais*, sur des paroles qui me la font comprendre mieux encore, mais parce que la réflexion et l'expérience en même temps en ont de plus en plus confirmé dans mon esprit toute la justesse. C'est que, par la teinte bienfaisante que répandent les pensées et la bonne humeur de Montaigne sur les choses de la vie, les *Essais* et l'étude attentive de ses actes peuvent faire vivre les lecteurs assidus et avertis quinze ou vingt ans de plus, peut-être, qu'ils n'auraient vécu sans lui.

Montaigne en donne déjà lui-même une des explications et une justification dans le chapitre *De la force de l'Imagination*, où il fournit plusieurs exemples de l'action du moral sur le physique, par « l'étroite cous-

ture de l'esprit et du corps, s'entre-communiquant leurs fortunes¹ », et dans le chapitre *De l'Institution des enfants*, où il écrit que l'âme qui loge la philosophie doit par sa santé rendre sain encore le corps²; enfin au chapitre XII du livre II, où il écrit que l'agitation de notre esprit nous apporte bien des maladies, et que si les habitants du Brésil méritent la réputation qu'ils ont, de son temps, de mourir de vieillesse, ce résultat doit être attribué non à la sérénité et à la tranquillité de l'air où ils vivent, mais « à la tranquillité et sérénité de leur âme, déchargée de toutes passions, pensées et occupations déplaisantes ».

C'est aussi grâce à la tranquillité d'âme à laquelle ils conduisent, que les *Essais* ont une action si favorable sur la santé physique. L'harmonie de l'esprit et du corps est un des traits saillants de la doctrine de Montaigne. L'âme est si intimement liée au corps qu'en réglant l'âme on règle en partie le corps. La lecture des *Essais* nous amène à surveiller nos actes, à réfléchir, et à nous rendre compte que, si la jouissance est excessive, elle sera suivie d'un trouble; qu'en manquant chaque jour de modération, on se rendra malade ou moins résistant aux maladies.

Le livre de Montaigne est ainsi, en outre de sa grande portée politique, une hygiène morale. Or, l'hygiène médicale repose en grande partie sur l'hygiène morale; car beaucoup des maladies dont elle a pour objet de préserver ont bien souvent des causes morales. C'est la raison et la volonté qui nous font faire l'effort nécessaire pour résister à nos appétits physiques, et nous opposer ainsi aux causes des maladies évitables. N'est-il pas certain que l'alcoolisme, qui paraît d'abord dans sa cause une maladie purement phy-

1. Livre I, ch. XXI, à lire tout entier.

2. Livre I, ch. XXVI.

sique, est en réalité une maladie morale, qui provient en grande partie du défaut de résistance opposée par la volonté au désir de se procurer un plaisir sensuel? N'en est-il pas ainsi d'un grand nombre de maladies des voies digestives et de la nutrition, de la goutte, par exemple, qui, dans bien des cas, viennent aussi du fléchissement de notre volonté? N'en est-il pas de même du surmenage à la fois physique et moral auquel s'exposent tant de gens, et qui est si souvent déterminé par le besoin démesuré du plaisir, soit physique, soit moral? Les maladies infectieuses elles-mêmes ne dépendent-elles pas, en grande partie, de la vigilance et des soins que la volonté met en œuvre pour accroître la résistance, soit individuelle, soit extérieure et collective, que nous savons pouvoir opposer à leur invasion?

Il est dès lors facile de comprendre le lien qui unit chez les médecins l'étude de l'hygiène à celle des *Essais* de Montaigne. Le résultat principal de ceux-ci est en effet de nous rendre heureux en nous exhortant sous une forme charmante et attrayante, sans aucun dogmatisme, insensiblement et sans presque en avoir l'air, à la lutte victorieuse de la raison contre nos inclinations, nos appétits extrêmes, au règlement des passions elles-mêmes, par la mesure en toute chose, ce qui est précisément l'un des objets principaux de l'hygiène médicale.

On reconnaîtra que les lecteurs chez lesquels Montaigne réussit à établir cet esprit de mesure, et à le faire appliquer, je ne dirai pas dans tous les actes de la vie (nos impulsions sont trop vives pour cela), mais dans une grande partie de nos actions, sont en fait des gens heureux. Ils sont heureux non seulement parce qu'ils réussiront certainement mieux que les autres hommes dans presque toutes les circonstances de la

vie, et qu'une belle carrière, ou tout au moins une carrière normale, leur est assurée, mais aussi parce qu'ils éviteront un grand nombre de maladies. Ils les éviteront, d'abord par l'effet même de leur bonheur et par la satisfaction intérieure d'avoir bien réglé et orienté leur vie, par le sentiment de la maîtrise de soi-même, et enfin par le sentiment d'harmonie intérieure, d'équilibre, qu'ils éprouvent, par le sommeil facile, calme et réparateur, le jeu normal des fonctions de nutrition, le bon fonctionnement du cœur, moteur principal et régulateur de la vie des organes.

Mais, direz-vous peut-être, si c'est la tranquillité d'esprit amenée par la lecture des *Essais* qui contribue à maintenir la santé physique, ce résultat pourra être obtenu par la lecture de beaucoup d'autres livres, ceux des autres moralistes en particulier. Eh bien ! non. La lecture de Montaigne est seule capable de produire, au même degré tout au moins, un pareil résultat. En voici les raisons : d'abord Montaigne a un style dont aucun auteur n'égale le charme ni ne vous séduit à ce point. Puis les grands moralistes ont écrit des livres qui nous enseignent *ex professo* des règles de conduite plus ou moins austères. Mais, sauf les gens qui ont une culture très sérieuse ou qui étudient les moralistes pour professer eux-mêmes, l'immense majorité des lecteurs, à cause du peu d'attrait du sujet, laisse l'ouvrage sans l'achever, et même ceux qui lisent jusqu'au bout ces livres plus ou moins dogmatiques et quelquefois trop systématiques et exagérés, n'arrivent pas à se convaincre et surtout à appliquer leurs préceptes souvent austères et peu attrayants, qui leur paraissent un peu moroses. Montaigne, au contraire, est le seul écrivain qui écrive comme il parle. Il est toujours présent auprès de vous, quand vous le lisez ; il n'a pas fait un livre suivi, tout d'une pièce, et n'a point composé un traité de morale.

Il vous apporte par intervalle quelques maximes, sans avoir toujours l'air d'y prêter attention, comme on jette une épingle dans une prairie; il ne se borne pas à vous procurer en sa compagnie le spectacle de la vie, à la fois complète et diversifiée; il ajoute à cette connaissance des préceptes qui, étant très réfléchis, très mesurés et très apaisants, convaincront d'autant plus facilement le lecteur qu'il n'a pas l'air de chercher à lui faire la leçon et qu'il n'a nullement le ton de l'enseignement. Nous avons déjà dit comment Montaigne, par la façon insinuante et familière dont il émet ses maximes et ses conseils, devient un ami de son lecteur. Puis, — ce qui n'a pas lieu chez les autres moralistes, — il fournit à chaque page des exemples personnels de la mise en pratique de ses maximes, et ces exemples ajoutent beaucoup à l'intérêt du moraliste. Sa vie, en effet, est intimement mêlée à ses écrits. Ses préceptes ne sont pas seulement dans ses paroles, on les voit vivre dans ses actes. Enfin, il a une manière très originale, et qui n'appartient qu'à lui, d'exposer à ses lecteurs non seulement des conseils pour la conduite de la vie, mais quelquefois aussi les procédés mêmes de mise en pratique.

Mais, pour arriver à l'imiter, il faut nous y exercer avec une suite et une persévérance qui ne coûtent d'ailleurs pas un effort pénible. Toutefois, cet effort est nécessaire, car nous nous trouvons naturellement mal disposés à cette imitation, nos parents n'ayant pu nous apprendre ce que leurs propres parents ne leur ont jamais appris à eux-mêmes.

Nous pourrions citer ici plusieurs autres exemples de la manière dont Montaigne arrive à convaincre son lecteur, sur des sujets où les autres moralistes le laissent froid et indifférent. Mais il faut s'arrêter.

Bien qu'il se représente parfois très ardent à la

recherche du plaisir, tel qu'il est recommandé par la philosophie Cyrénaïque¹, le lecteur ne se laissera pas influencer par ce qu'il sait n'être que des fantaisies passagères et des boutades, dont l'effet est complètement détruit par les sincères préceptes, et surtout par les incessants exemples qu'il nous donne de la mesure et de la tempérance. Par sa vie prudente, si bien réglée par le calcul des risques à courir, et par son habitude constante d'associer intimement son âme aux plaisirs du corps, enfin de l'habitude qu'il a de s'y plaire « conjugalement », l'exemple de Montaigne contribue certainement à prévenir chez nous bien des maux.

Une pensée encore de Montaigne, on l'a vu, est que ce qu'on nomme « la grande vie » n'est pas la vie des prétendus grands plaisirs et des réjouissances constamment répétées, la seule que l'on se procure généralement avec les richesses; la grande vie, c'est la vie de la pensée, la culture des hautes facultés; celle-ci est la double, la triple, la quadruple vie. Toutefois, Montaigne voit bien aussi que le vrai bonheur, aussi complet que le permet notre condition, ne comporte pas exclusivement la vie de l'esprit, et que celle-ci doit être mêlée d'action, et même participer, d'une façon modérée, prudente et un peu détachée, à la vie du monde.

Ajoutons que, si la thèse que nous soutenons au chapitre suivant de cette étude est acceptée par nos lecteurs, nous avons grand espoir que l'influence bienfaisante de la lecture de Montaigne pourra s'accroître notablement. Si nous réussissons, en effet, comme nous nous y efforçons, à renverser l'opinion commune et même universelle, que son caractère est ondoyant et divers, inconstant, sans suite dans les idées, ce qui

1. Philosophie d'Aristippe, initiateur d'Épicure, qui l'a beaucoup dépassé, amendé et perfectionné.

diminue beaucoup son crédit et son influence sur les esprits, nous lui aurons ainsi rendu son autorité comme moraliste et comme conseiller dans la conduite.

D'ailleurs, il n'a vraisemblablement pas pensé arriver à faire de nous des gens parfaits, atteignant vraiment les plus hauts degrés de la sagesse, pas plus qu'il n'y était parvenu lui-même.

Il est même d'avis que le sage n'aurait pas les satisfactions vraies de la sagesse, s'il était complètement sage; car il faut d'abord avoir des inclinations contraires à la sagesse pour, les ayant vaincues, avoir la satisfaction et le mérite de cette victoire. Donc, il faut qu'il ait, chez lui et chez les autres, conscience d'y trouver mêlées un certain nombre d'imperfections.

Parmi ces imperfections, mettrons-nous le mépris absolu de Montaigne pour la médecine de son temps? Nous croyons bien qu'il s'agit là, chez lui, d'un travers, mais très faible, et que son opinion aurait été presque justifiée s'il s'était borné à ne pas croire à la thérapeutique de son époque, car elle était, en général, très irrationnelle et nullement fondée sur l'exacte observation des malades. Mais il ne s'est pas borné à en faire la satire, il en a fait aussi jusqu'à un certain point la caricature, et a dépassé en cela la mesure qui est sa règle ordinaire. La mort de son ami La Boétie, qu'il attribuait à tort à l'ignorance des médecins, avait aggravé cette hostilité. Aussi a-t-il pris à partie des théories, des recettes et des pratiques médicales déjà abandonnées depuis des siècles. Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice que, s'il n'aimait pas la médecine, il estimait les médecins, alors qu'il marquait une mésestime assez prononcée pour les magistrats de son époque, dont pourtant quelques-uns ont été des hommes remarquables et de très honnêtes gens.

Il faut enfin reconnaître qu'avec sa singulière puis-

sance d'observation, il aurait fait un excellent médecin, car il a proclamé, avec raison, quelques préceptes médicaux qui démontrent qu'il avait une claire vision de ce qui constitue une bonne méthode en médecine.

Enfin, il est curieux de constater qu'aucune profession, peut-être, ne lui a fourni autant de lecteurs et d'amis que celle des médecins. Au xvii^e siècle, Guy Patin, le médecin le plus spirituel de son temps, était son lecteur assidu et avait son portrait chez lui. Au xix^e siècle, c'est le D^r Payen qui s'est occupé de lui avec le plus de soin et de compétence. Sainte-Beuve qui a composé, à notre avis, l'étude la plus profonde qui ait été écrite sur Montaigne, avait fait plusieurs années d'études médicales, et je lui ai entendu dire à lui-même, en 1865, qu'il avait gardé de ces études une méthode positive, scientifique, d'observation qui avait beaucoup aidé à la formation de son talent.

Telle est la sagesse dans Montaigne. Elle est si vraie et si efficace, que chaque semaine pendant plusieurs mois de l'année, à Paris, douze personnes se rencontrent, à jour fixe, pendant trois heures, pour la goûter en commun. Chacun des membres prend en mains un exemplaire des *Essais*; l'un d'eux lit à haute voix et très posément l'un des chapitres. Chaque fois qu'une pensée originale ou profonde se présente, elle est l'objet, de la part de l'un ou de l'autre membre de la réunion, de remarques qui donnent souvent lieu à des discussions toujours douces, tranquilles, et conformes aux conseils donnés chapitre viii du livre III, mais généralement intéressantes, et à des applications à la vie courante. En outre, on y lit souvent en commun, dans les auteurs anciens, les pages d'où sont extraites les citations de Montaigne, et souvent aussi des chapitres entiers de ces auteurs, ce qui permet de goûter pleinement le charme de leur pensée.

Qu'on ne s'imagine pas que ces lectures si souvent renouvelées de Montaigne font de chaque membre de la réunion « l'homme d'un seul livre ». Un vieux proverbe affirme : « Je crains l'homme d'un seul livre. » Mais il ne peut s'appliquer aux lecteurs de Montaigne, même à ceux, en bien petit nombre, dont il est la lecture exclusive, puisqu'il cite, en près de 3.000 passages, tous les auteurs de l'antiquité.

J'ajouterai que le lecteur habituel de Montaigne ne fait que se procurer, en compagnie du plus spirituel des observateurs et sans quitter son fauteuil, le spectacle de la vie humaine, qui est la besogne de choix et le plaisir quotidien, mais banalement goûté, de la plupart des hommes et des femmes. A quoi occupent-ils leurs loisirs, et quels sont, en effet, les plaisirs qu'ils recherchent ? Ils lisent des romans, vont au théâtre, font des visites, ou ils voyagent. Or, qu'est-ce qui fait l'attrait du roman, si ce n'est qu'on y trouve la peinture et l'interprétation de la vie humaine ? Qu'est-ce qu'une pièce de théâtre, et qu'y cherche-t-on, si ce n'est une tranche de la vie humaine ? Pourquoi fait-on des visites, si ce n'est en grande partie pour se donner le spectacle de la vie ? Pourquoi entreprend-on un voyage d'agrément, si ce n'est en grande partie aussi pour connaître d'autres hommes, leurs mœurs et leurs œuvres ? Seulement, avec Montaigne pour compagnon, on a un guide et un avertisseur incomparables.

On aime à répéter ces vers sur Montaigne, inspirés à une muse aimable dans une promenade aux environs de Bordeaux :

A travers les vieux pins qui peuplent la campagne,
Des pas qu'on n'entend plus sont restés imprimés :
Je crois suivre les pas du paisible Montaigne,
Je crois saisir dans l'air ses accents ranimés.

Aux lèvres des vieillards je cherche son sourire,
Sa railleuse vertu, sa facile pitié,
Ses préceptes du cœur que son cœur sait écrire,
Et son amour pour l'amitié.
Que ce livre est beau ! que je l'aime !
Le monde y paraît devant moi :
L'indigent, l'esclave, le roi,
J'y vois tout, je m'y vois moi-même.
Bords heureux, de sa cendre il vous légua l'honneur,
Tout ce qu'il cultiva nous instruit, nous attire,
Et les fruits que l'on en retire
Ont un goût de sagesse, un parfum de bonheur.
Il est doux, en passant un moment sur la terre,
D'effleurer des sentiers où le sage est venu ;
D'entretenir tout bas son malheur solitaire
Des discours d'un ami qu'on pense avoir connu.

(Mme DESBORDES-VALMORE,
Le Retour à Bordeaux.)

CHAPITRE V

MONTAIGNE ÉTAIT-IL ONDOYANT ET DIVERS ?

MONTAIGNE ÉTAIT-IL INCONSTANT ?

« Certes, écrit Montaigne dès le chapitre initial des *Essais*, c'est un sujet merveilleusement vain et ondoyant que l'homme. Il est malaisé d'y fonder un jugement constant et uniforme. » Il le prouve par de nombreux exemples choisis parmi les hommes de guerre : Scanderberch, Conrad, Dyonysius, Sylla, Pompée, Édouard, prince de Galles, etc. En de nombreuses pages, il revient sur ce sujet, et il n'a pas de peine à rendre évidente, sous les formes les plus variées, cette vérité incontestable : que l'homme est un sujet instable, changeant et contradictoire, et en opposition fréquente avec lui-même dans ses sentiments, ses opinions, ses volontés, ses actes.

Il nous intéresse au plus haut point de savoir si Montaigne lui-même est tout entier compris dans ce jugement général, ou s'il fait exception, au moins pour les choses qui touchent au fond de son caractère.

Montaigne est un moraliste ; il est, dans une certaine mesure, un directeur d'âme chez qui on vient apprendre comment on doit vivre, ce qui suppose que l'on trouvera chez lui un esprit conséquent, ferme dans ses pensées, et des règles de vie à peu près fixes, saines et concordantes, fondées sur la raison et la justice.

Or ses contradictions sont si fréquentes d'une page à l'autre, sur les sujets les plus graves, qu'il règne un accord complet entre ses commentateurs pour affirmer qu'il est ondoyant et divers.

Il ne peut en être autrement, car il le proclame lui-même dans le chapitre premier du livre II, consacré, comme le chapitre premier du livre I, sous un autre titre, à *l'Inconstance de nos actions*. En analysant en détail et dans un style exquis la variété et la contrariété de notre esprit, il arrive à rappeler qu'il est « si souple qu'il nous montre deux âmes qui nous agitent chacune à sa mode, vers le bien l'une, vers le mal l'autre, une si brusque diversité ne se pouvant assortir à un sujet simple » ; et il se place lui-même au premier rang parmi les esprits variables et doubles. Il est certain qu'ayant fait son livre pour se peindre et donner de lui-même un fidèle portrait, il nous a en réalité présenté deux images. L'une est tout à fait ressemblante, l'autre en partie seulement ; la première représente le Montaigne qui prend la vie au sérieux, le moraliste, l'éducateur, le politique avisé ; l'autre le Montaigne humoriste et dilettante, qui nous paraît d'ailleurs se tenir habituellement au service du premier.

Avant de parler, comme nous allons le faire quelques pages plus loin, du Montaigne vraiment moraliste, essayons de montrer comment le Montaigne dilettante et charmeur délicieux, bien qu'intimement mêlé à l'autre, non seulement lui laisse son jeu pour le lecteur qui sait le lire et l'a bien compris, mais encore lui apporte, en s'ajoutant à l'effet de ses contradictions, une aide précieuse, lui servant à la fois d'introducteur et de contre-poids, et lui fournissant les formes les mieux faites pour disposer l'esprit du lecteur à accueillir ses pensées sérieuses. Il sera alors facile de comprendre comment les jugements portés sur lui ont été si unani-

mement contraires à ce que nous croyons être la vérité.

Si l'on était surpris que l'esprit de Montaigne ne se soit pas sans interruption maintenu dans l'attitude des sérieux combats pour les idées, et qu'il ait donné tour à tour, et quelquefois presque simultanément, la parole au moraliste qui veut corriger et à l'ironiste qui s'amuse et qui amuse, il faudrait, il me semble, considérer qu'il devait être parfois découragé par le sentiment de son apparente impuissance, dans un milieu moral et politique si corrompu et si profondément gâté, et que son esprit a été souvent, pendant les dix-neuf ou vingt années qu'a duré la composition des *Essais*, balancé entre l'espoir d'avoir agi utilement par la plume, et son doute inévitable sur l'efficacité bienfaisante de son action.

Il semble qu'il devait lui arriver de se demander parfois si les hommes de son temps valaient réellement qu'il s'intéressât à eux, au point de composer des livres pour les avertir et pour les corriger, au risque de sa tranquillité et peut-être de sa vie. De nombreux passages des *Essais* semblent prouver que, dans cette alternance de sentiments, il s'est donné l'habitude d'envisager les choses, tantôt sous leur aspect sérieux, tantôt sous leur aspect fantaisiste et plaisant, en se reposant d'ailleurs d'un état d'esprit par l'autre.

Il n'avait pas, comme beaucoup de nos contemporains, la salubre et consolante notion du progrès humain, qui leur fait apercevoir, à travers des évolutions complexes et des mouvements en apparence incertains et quelquefois contradictoires, non pas un état stationnaire, mais au contraire une justice sociale en marche progressive, un mouvement, dont la ligne, brisée, n'en est pas moins ascendante; assurance réconfortante qui, une fois solidement acquise, les empêche

de jamais désespérer de l'avenir. D'ailleurs, encore de nos jours, ne voyons-nous pas chez beaucoup d'hommes, même avertis et émancipés, naître des découragements et des mouvements d'ironie? J'en ai connu un, quelque peu excentrique, mais très intelligent, qui, découragé par la vue de tant d'égoïsme et de honteuses défections de la conscience ou de tant d'injustices, et ayant été autrefois très ardent aux choses sociales, ne voulait plus consentir à prendre la vie humaine au sérieux, à s'intéresser à l'humanité, ou seulement à la société qui l'entourait, que quelques heures par semaine — « et seulement les jours pairs ». — Surtout, j'ai eu, pendant vingt-cinq ans, près de moi, un ami excellent, homme éminent, placé à la tête de grands services publics, qu'il a dirigés longtemps avec un dévouement et une compétence qui lui ont valu à Paris et dans toute la France l'admiration des hommes de bien, et dont l'état d'esprit, sans aller aussi loin que le précédent, aide pourtant à comprendre la disposition qu'à certains moments je crois aussi apercevoir chez Montaigne.

Sans être misanthrope, l'ami auquel je pense avait cependant perdu trop d'illusions, il avait, comme disait Sainte-Beuve, « vu trop de flots » pour ne pas avoir lui aussi, de temps à autre, ses jours où, avec Renan, il faisait « une part à l'hypothèse que le monde ne serait pas quelque chose de bien sérieux ». Il était, d'ailleurs, vite ramené à l'autre aspect de la vie. Il ne pouvait, en effet, grâce à sa connaissance profonde de l'histoire, méconnaître qu'il y a et qu'il y aura toujours dans l'humanité, et de plus en plus nombreuse, une élite morale qui, quel que soit le nombre de ceux qui la composent, suffit à la rendre digne d'être aimée et servie; que ceux qui sont en dehors de cette élite ne sont pas tout à fait responsables de leur infériorité;

qu'en somme l'excédent des forces malfaisantes sur les forces bienfaisantes que l'humanité tire d'elle-même progressivement va diminuant d'époque en époque. Et mon ami se reconnaissait le devoir, puisque, par privilège, il en avait la possibilité, de consacrer une grande partie de son temps et de ses efforts à des œuvres qui intéressaient la collectivité. Mais il se reconnaissait aussi le droit de ne pas toujours regarder cette face de la vie et, toute satisfaction donnée à l'accomplissement de ses devoirs sociaux et à l'altruisme tel qu'il le concevait, il avait des séries alternantes de jours consacrés, les uns à rire un peu de nous et de lui-même et à avoir pitié de l'humanité, comme Démocrite, les autres à l'aimer et à la servir, comme Démocrate¹. Et cette reposante gaieté des jours de détachement, en lui rafraîchissant l'esprit, lui apportait de nouvelles forces pour reprendre son activité confiante et salutaire.

Eh bien ! l'état d'âme de Montaigne, sans qu'on puisse toujours le distinguer de son dilettantisme, me paraît avoir été souvent un peu analogue à celui de mon ami². Qu'on en juge par ces quelques passages des *Essais* choisis entre plusieurs autres pareils : « Je crois,

1. Démocrate était un philosophe du temps de l'empereur Auguste, dont les sentences réfutaient le pessimisme de Démocrite. (Voir NAIGEON, Collection des Moralistes anciens, dédiée au Roy, Paris, chez Didot, 1783 : *Sentences de Démocrate*.)

2. Les Jansénistes ont vu cet homme-là en Montaigne, particulièrement Nicole ; ils n'ont vu même en lui que le philosophe dilettante, qui a très bien compris le faux éclat, la vanité et la misère des choses humaines. « C'est un homme, dit Nicole, parlant de Montaigne, qui, après avoir promené son esprit par toutes les choses du monde, pour voir ce qu'il y a en elles de bien et de mal, a eu assez de lumières pour en reconnaître la sottise et la vanité. » (*Essais de morale*, t. VI, p. 223.) Mais ni Nicole ni les autres jansénistes n'ont su voir le Montaigne prenant la vie au sérieux

écrit-il, que les dieux jouent avec nous comme avec des balles de jeu de paume. » (III, v.)

« Je crois qu'il est vrai, à ce que dit Platon, que les hommes ont été faits par les dieux pour leur jouet, et c'est par moquerie qu'ils nous ont laissé la plus trouble de nos actions, la plus commune, pour nous égaler par là et apparier les fols et les sages et les bêtes. » (II, XII.)

« J'aime mieux la première humeur (celle de Démocrite opposée à celle d'Héraclite). Je ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous comme il y a de vanité, ny tant de malice comme de sottise.... Notre propre condition est autant ridicule que risible. » (I, L.)

« La plus grande partie de nos actions n'est que masque et fard. » (I, XXXVIII.)

« Il me plaît de voir combien il y a de lâcheté et de pusillanimité en l'ambition, par combien d'abjection et de servitude il lui faut arriver à son but. » (I, L.)

« Le roi Midas se tua, troublé et fâché de quelque malplaisant songe qu'il avait songé. C'est priser la vie justement ce qu'elle est de l'abandonner pour un songe. » (III, v.)

« Notre vie est partie folle, partie prudence; qui n'en écrit que révérencieusement et régulièrement en laisse plus de la moitié. » (II, XII.)

A ce pessimisme moqueur de Montaigne, qui souligne avec un humour plein de saveur et habituellement bienveillant les travers et les ridicules, s'associent tout naturellement les saillies gaillardes et *esveillées*, et surtout gaies, de son esprit primesautier. C'est cette ironie détachée, qui insinue ses traits plutôt qu'elle ne

et consacrant, avec persévérance, une grande partie des efforts de sa vie à diminuer les maux du fanatisme, de la cruauté dogmatique et de l'injustice, qui les accablaient, et à préparer pour sa part l'avènement de la liberté religieuse.

les marque avec force et qui, suivant l'expression de Brunetière, lui permet de « prendre la fleur de tout, en jouir, la respirer et s'en moquer, s'il y a lieu, après en avoir joui¹ », qui constitue le principal élément de son dilettantisme. Brunetière trouvait triste ce dilettantisme qui, au contraire, est en général optimiste et imprègne de gaieté les *Essais* de toutes les époques, ceux de 1572 comme ceux de 1588-92, et qui réellement s'incorpore au style de Montaigne et lui donne presque toute sa tonalité. Bien plus, il est devenu, à mesure que la composition des *Essais* avançait, l'une des principales causes de son succès, étant très habilement mis en œuvre pour assurer l'efficacité de sa propagande morale, réaliser avec une souplesse infinie ce que nous appellerons son principal dessein, et glisser insensiblement à la fois, en voilant ainsi la profondeur sous l'agrément, sa douce philosophie de la vie et des idées très hardies. A ce moyen naturel, Montaigne en a joint un autre qui est loin d'être aussi spontané, mais qui est aussi efficace. Il a encore ajouté, en effet, au jeu de son dilettantisme, le jeu de ses contradictions qui, pour une bonne part, sont simulées et ne correspondent nullement à son véritable état d'esprit. Voici d'abord comment Montaigne parle de lui : « Non seulement le vent des accidents me remue selon mon inclination, mais en outre je me trouble moi-même par l'instabilité de ma position.... Je donne à mon âme, tantôt un visage, tantôt un autre, selon le côté où je la couche.... Toutes les contrariétés s'y trouvent, selon quelque tour et quelque façon, honteux, insolent, chaste, luxurieux, bavard, taciturne, laborieux, délicat, ingénieux, hébété, chagrin, débonnaire, menteur, véritable savant, ignorant, et libéral et avare et prodigue; cela,

1. BRUNETIÈRE, *Histoire de la littérature française classique*, t. I, p. 614.

je le vois en moi aucunement, réellement, selon que je me viré. » (II, I.)

Montaigne confirme ailleurs ces « contrariétés », qu'il présente toujours comme naturelles. Au livre II, chapitre XII : « A peine oserai-je dire la vanité et la faiblesse qui est en moi. J'ai le pied si instable et si mal assis et ma vie est si dérégulée que, à jeun, je me sens autre qu'après le repas. Si la santé me rit et la clarté d'un beau jour, me voilà honnête homme ; si j'ai un cor qui me presse l'orteil, me voilà renfrogné, mal plaisant, inaccessible ; un même pas me semble tantôt rude, tantôt aisé ; le même chemin, à cette heure, plus court, à un autre plus long ; maintenant, je suis à tout faire, maintenant à rien faire, ce qui me fait plaisir à cette heure me sera quelquefois peine.... »

Cette vivante peinture de sa variabilité, que Montaigne semble rapporter à l'ensemble de ses principales opinions, actions et humeurs, paraît d'abord presque pleinement justifiée par une première lecture des *Essais* et par les nombreuses contradictions qu'on y rencontre en effet. Mais, en réalité, si on lit les *Essais* attentivement, on y trouve des déclarations formelles et sincères de Montaigne qui, bien étudiées, détruisent presque toutes ces mêmes contradictions. Si on s'arrête aux principaux traits de sa pensée, on constate que la plupart des opinions et maximes qui lui sont le plus familières sont non seulement stables, mais presque invariables, et que sur de nombreux sujets il ne s'est jamais contredit, même dans ses paroles ; et enfin, si nous envisageons sa vie et ses actes, nous trouvons de l'unité dans ses idées, beaucoup de fermeté dans ses résolutions, une grande égalité et sûreté dans sa conduite.

Des affirmations précises et sincères annulent les contradictions de Montaigne. En 1580, il écrivait déjà

(l. II, ch. XVII) : « La plupart des imaginations que j'ai, et générales, sont celles qui, par manière de dire, naquirent en moi. »

En 1588, à ce même passage, il ajoutait le morceau suivant :

« La recommandation que chacun cherche de vivacité et promptitude d'esprit, je la prétends du règlement; d'une action éclatante et signalée, de quelque particulière suffisance, je la prétends de l'ordre, correspondance et tranquillité d'opinion et de mœurs. » Et il termine le passage en s'assimilant cette pensée de Cicéron, qui confirme la sienne : « S'il y a quelque chose de bienséant et d'honorable, c'est sans doute une conduite conséquente dans toutes les actions de la vie, ce qui ne peut se trouver chez un homme qui, se dépouillant de son caractère, s'attache à imiter les autres. » (Cicéron, *De Officiis*, I, 31.) Il est évident qu'ici déjà Montaigne veut déclarer qu'il est un et conséquent.

Voici un autre passage, écrit un peu après (l. III, ch. II), dont le texte est encore plus décisif :

« Je fais entier ce que je fais et marche tout d'une pièce; je n'ai guère de mouvement qui se cache et se dérobe à ma raison et qui ne se conduise à peu près par le consentement de toutes mes parties, sans division, sans sédition intestine; mon jugement en a la coulpe ou la louange entière; et la coulpe qu'il a une fois, il l'a toujours; car, quasi dès ma naissance, il est un : même inclination, même route, même force. Et en matière d'opinions universelles, dès l'enfance je me logeai au point où j'avais à me tenir. »

Et, en effet, rien n'est plus facile, en lisant les *Essais*, que de constater que sur la plus grande partie de ses opinions et sur les principaux sentiments qu'il a manifestés, Montaigne n'a jamais varié. Il a toujours montré une probité impeccable; il a toujours professé

une fidélité scrupuleuse à sa parole, une fidélité inébranlable à l'amitié et au souvenir de l'ami perdu; une grande pondération, une ferme indépendance vis-à-vis des princes et des rois; il a toujours apporté la mesure dans presque tous les actes de sa vie, et une grande impartialité vis-à-vis de tous les partis; il a toujours admiré les héros de l'antiquité et les vrais grands hommes de son temps; sa doctrine morale, purement humaine et naturelle, ayant sa source dans la raison et dans la conscience, n'a jamais varié d'un âge à l'autre; la vertu a toujours consisté pour lui dans la lutte victorieuse de la volonté et de la raison sur les appétits et sur les passions pour les régler; il n'a jamais cessé de protester avec indignation contre la haine, le fanatisme, l'intolérance, la perfidie, la cruauté; contre les tortures judiciaires et contre les atroces procès et tortures de sorciers; il a toujours parlé de la justice de son temps dans les mêmes termes, et l'a toujours jugée sévèrement; il a toujours refusé toute confiance à la médecine du xvi^e siècle; et, par-dessus tout, — nous l'avons prouvé, — il a toujours montré un courage ferme.

Il n'en faut certes pas davantage pour établir que Montaigne n'était, sur les points essentiels qui touchent au fond du caractère et qui créent la personnalité, ni changeant, ni ondoyant, ni divers.

Pourquoi donc répète-t-il souvent qu'il est inconstant, qu'il est indécis, qu'il manque d'unité et de conséquence, et pourquoi sur d'autres points se contredit-il, et veut-il passer pour ondoyant aux yeux d'un grand nombre de ses lecteurs? Nous tâcherons, au chapitre ix de cette Étude, d'en faire connaître la principale raison. Essayons d'abord de tirer au clair ses procédés mêmes et le jeu de ses contradictions, au milieu desquelles on arrive enfin, à notre avis, à s'orienter, si on sait l'étudier.

Au dernier chapitre des *Essais* (l. III, ch. XIII), après s'être, en termes d'ailleurs obscurs et contradictoires, donné de nouveau pour semblable à la plupart des hommes « bas et communs » auxquels il ne reconnaît presque aucune solidité d'esprit, aucune conséquence, aucune relation, aucune conformité, Montaigne résume tout ce qu'il a dit sur ce sujet dans son livre; mais il reconnaît d'autre part que, s'il a agi de la sorte, c'est de propos délibéré et parce qu'il avait des raisons pour souvent présenter ainsi son personnage moral sous des traits différents de sa physionomie réelle. Ne dit-il pas, en effet, qu'il « affectait », et qu'il « s'étudiait » à se rendre connu par être méconnaissable¹?

Montaigne, par cet aveu, paraît vouloir avertir le lecteur qu'il doit tenir compte d'une déclaration qu'il a faite ou va faire au chapitre IX du même livre². Il y a, en effet, dans ce chapitre, une petite phrase, presque inaperçue, et qui, en tout cas, n'a jamais été comprise, ce nous semble, dans son vrai sens, et qui va nous apporter, je crois, la démonstration des arti-

1. Voici le passage : « Ce qu'on remarque pour rare au roy de Macedoine Persée, que son esprit, ne s'attachant à aucune condition, alloit errant par tout genre de vie, et représentant des mœurs si essorées et vagabondes, qu'il n'estoit cogneu ny de luy, ni d'autres, quel homme ce feut, me semble à peu prez convenir à tout le monde; et, par dessus tout, j'ay veu quelque aultre, de sa taille, à qui cette conclusion s'appliqueroit plus proprement encores, ce crois-je. Nulle assiette moyenne, s'emportant toujours de l'un à l'autre extreme par occasions indivinables, nulle espece de train, sans traverse et contrariété merveilleuse; nulle faculté simple : si que le plus vraysemblablement qu'on en pourra feindre un jour, ce sera qu'il affectoit et estudioit de se rendre cogneu par estre mécognoisable. » (Tous les commentateurs ont pensé, avec raison, que Montaigne fait ici allusion à lui-même.)

2. Nous disons « a fait » ou « va faire », parce qu'il est fort possible que Montaigne ait écrit le passage du chapitre XIII avant celui du chapitre IX.

fices que nous dénonçons chez Montaigne. Cette phrase est celle-ci : « *Joint qu'à l'avanture, ai-je quelque obligation particulière à ne dire qu'à demi, à dire confusément, à dire discordamment.* »

Si cette phrase avait fixé, comme elle le mérite, l'attention des commentateurs, n'est-il pas évident qu'ils se seraient aperçus que Montaigne veut ici que nous comprenions qu'il s'est trouvé obligé, par prudence, à prendre dans l'expression de sa pensée des précautions et des détours, à employer des artifices de langage de plusieurs sortes ; que certaines de ses idées sont telles qu'il n'a pu les exprimer qu'à moitié, laissant au lecteur averti le soin de les compléter ; qu'il a été contraint d'en présenter d'autres sous un jour obscur et confus, afin que seul le lecteur qui *sait rencontrer son air*¹ en puisse pénétrer le vrai sens ; qu'enfin, sur d'autres sujets, ses opinions sont si hardies qu'il s'est vu forcé de les présenter, pour la plupart, sous des aspects contradictoires, disant souvent, alternativement, blanc et noir, afin que le lecteur ordinaire et peu attentif, dont il désire ménager les sentiments et les préjugés, ne sache quelle est vraiment son opinion, et si même il en a une précise. Cette petite phrase, qui nous semble s'allier très bien avec ce que nous venons de dire sur

1. Dans un autre passage, Montaigne écrit que, souvent, les histoires qu'il raconte et les allegations qu'il produit « portent, hors de son propos, la semence d'une matière plus riche et plus hardie, et sonnent, à gauche, un son plus délicat, et pour lui qui n'en veut exprimer davantage, et pour ceux qui rencontreront son air ». Cette phrase est aussi, on s'en aperçoit facilement, une des clefs des *Essais* ; elle est, comme celle que nous interprétons dans la présente page, un aveu formel des artifices que Montaigne se trouve obligé souvent d'employer. « Ceux qui savent rencontrer son air » sont ceux qui ont compris qu'il ne peut tout dire, mais qu'il en dit assez pour ceux qui, exercés à sa lecture, savent comprendre le sens de ses paroles, et qui sont entrés dans son jeu.

ce portrait volontairement brouillé que Montaigne a voulu donner de lui, est une lumière qui va nous permettre de distinguer vite et surtout facilement, parmi les contradictions, celles qui sont réelles de celles qui sont feintes¹; et nous pourrons constater que le plus souvent l'artifice est facile à découvrir, tandis que, dans d'autres cas, il est plus difficile à rendre évident. Mais il est aussi clair que possible que son amour de la simplicité et de la sincérité absolues qu'il prêche partout, dont il donne l'exemple dans sa vie et qui paraît bien être dans son caractère, n'a plus son emploi dans la lutte contre les cruautés politiques, contre le fanatisme et l'intolérance religieuse, et dans ses efforts pour la préparation d'un régime politique plus acceptable, et qu'il faut y employer des artifices, des équivoques, des feintes nombreuses, sous peine de ne pouvoir exprimer sa vraie pensée, ni aboutir à ses fins, et de s'exposer à voir son livre et lui-même condamnés au bûcher.

Les passages des *Essais* où Montaigne ne dit « qu'à demi » et ceux où il dit « confusément » sont assez nombreux. Ceux où se trouvent exprimées des opinions absolument opposées, alternativement soutenues, et où l'intention d'égarer absolument l'esprit de certains lecteurs est évidente, sont fréquents aussi; les sujets v sont plus importants, et demandent, par suite, plus

1. Sainte-Beuve, qui semble n'avoir pas plus que les autres commentateurs remarqué la phrase que nous venons de rappeler, mais qui pourtant a compris en partie les artifices de Montaigne, explique pittoresquement la tactique de l'auteur : « Au demeurant, dit-il, nous tenons la clef glissante qui bon gré, mal gré, quelque glissante qu'elle soit, nous reste à la main. Nous pouvons ouvrir chez lui toute l'enfilade de ses pensées, ce labyrinthe de pensées et de chambres où il se plaît, sans qu'on sache jamais, non plus que Pygmalion, dans la quelle il couche. » (SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. II, p. 441.) — Nous croyons voir pour notre part dans quelle chambre il couche.

d'attention. Nous allons en citer quelques-uns et les analyser, en ne perdant pas de vue la petite phrase.

Dans telle page, Montaigne se peint comme incapable de se faire une opinion à laquelle il puisse se tenir, en laquelle il puisse avoir confiance, et comme ayant toujours eu besoin d'un guide et d'un modèle. Dans telle autre page il déclare, au contraire, que ses opinions sont le fruit de ses propres réflexions, qu'il n'a consulté les auteurs que pour en vérifier la valeur, qu'elles sont déjà naturellement établies en lui, et en général depuis longtemps.

Il écrit d'abord en effet : « Je ne me sens propre qu'à suivre, et me laisse facilement entraîner par la foule, je ne me fie pas assez à mes forces pour entreprendre de commander et de guider ; je suis bien aise de trouver mon pas tracé par d'autres. S'il faut suivre le hasard d'un choix incertain, j'aime mieux que ce soit tel qui s'assure des siennes opinions que je ne ferai des miennes. » (II, XVII.) Mais à ces paroles, quatre pages plus loin, il oppose ces lignes qui en sont le contrepied :

« Cette capacité à trier le vrai, quelle qu'elle soit en moi, et cette humeur libre de n'assujettir ma créance, je la dois principalement à moi ; car les plus jeunes imaginations que j'ai et générales sont celles qui, par manière de dire, naquirent en moi ; elles sont naturelles et toutes miennes. » Notez qu'il n'a pas dit que pour certaines opinions il avait besoin d'un guide, et que pour certaines autres il le trouvait en lui-même. Il parle en effet de ses imaginations et opinions en général, et par conséquent des très nombreux sentiments et opinions que nous avons énumérés pages 33-34, qui étant certainement les siens et n'ayant jamais cessé de l'être, sont compris dans cette déclaration. Cette contradiction est donc absolument artificielle ; elle est dans ses paroles, mais n'a jamais existé dans son esprit.

Dans telle page, il vante la grande utilité et le grand intérêt de la culture, de la vraie science et de la philosophie ; dans telle autre, il déclare cette même science et cette même philosophie vaines, inutiles et même dangereuses. Livre II, chapitre XII, il écrit : « En beaucoup de sagesse, beaucoup de déplaisir, de travail et de tourment. A-t-on trouvé que la volupté et la santé soient plus savoureuses à celui qui sait l'astrologie et la grammaire ? j'ai vu cent artisans, cent laboureurs plus heureux que des recteurs d'universités. »

« Et qui nous comptera par nos actions et nos déportements, il en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les savants. » (II, XII.)

Et encore : « Regardons à terre ces pauvres gens que nous voyons épendre leur tête penchante après leur besogne, qui ne savent ni Aristote, ni Platon, ni préceptes, de ceux-là tire nature des effets de constance et de patience plus fins et plus rudes que ceux que nous étudions si anxieusement à l'école. Combien en voit-on ordinairement qui méconnaissent la pauvreté ; combien qui désirent la mort ou qui la passent sans alarmes et sans afflictions. » (III, XII.)

De ces trois passages qui sont tout à l'avantage de l'ignorance et au détriment de la science, rapprochons les suivants qui les contredisent et où Montaigne en revient à vanter avec force la science précédemment dédaignée :

« Les âmes qui par leur stupidité ne voient les choses qu'à demi, jouissent de cet heur que les nuisibles les blessent moins ; c'est une laderie spirituelle qui a quelque air de santé ; que la philosophie ne méprise pas du tout. Mais pourtant ce n'est pas raison de la nommer sagesse, ce que nous faisons souvent. Pour mesurer la constance il faut savoir la souffrance, pour apprécier

la valeur de l'endurance il faut connaître le degré de sensibilité. » (III, x.)

« La fermeté aux dangers (si fermeté il la faut appeler), le mépris de la mort, la patience aux infortunes, peut venir et se trouver souvent aux hommes par faute de bien juger de tels accidents et ne les concevoir tels qu'ils sont. La faute d'appréhension et la bêtise contrefont aussi parfois les effets vertueux comme j'ai vu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce quoy ils méritaient du blâme. » (II, xi.)

« Est-ce pas ce que nous disons, que la stupidité et faute d'appréhension du vulgaire lui donnent cette patience aux maux présents et cette profonde nonchalance des sinistres accidents futurs. » (III, xii.)

Et enfin celui-ci : « Je ne puis croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, et que les effets du discours (de la raison) éclairés par la science ne puissent arriver aux effets de l'accoutumance. » (I, xxv.)

Il est impossible de se contredire plus formellement qu'il ne le fait dans les passages précédents. Il ne reste déjà plus rien de l'éloge de l'ignorance. Mais il continue encore :

« C'est, à la vérité, écrit-il en ouvrant le chapitre xii du livre II, une très utile et grande partie que la science : ceux qui la méprisent témoignent assez leur bêtise. »

Il ajoute (III, viii) : « J'aime et honore le savoir autant que ceux qui l'ont ; c'est, en son vrai usage, le plus noble et le plus puissant acquêt des hommes. »

Et encore (I, xxv) : « Mais d'où il puisse advenir qu'une âme riche de la connaissance de toutes choses n'en devienne pas plus vive et plus éveillée, et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soi sans s'amender les discours et jugements des plus excellents esprits que le monde ait portés, j'en suis encore en

doute. » Et quelques lignes plus loin : « Notre âme s'élargit d'autant plus qu'elle se remplit... de savoir. »

Ici aussi il est facile de voir qu'il s'agit d'une contradiction artificielle qui n'est pas dans la pensée de Montaigne, puisqu'il reconnaît dans les trois avant-derniers morceaux que les prétendues qualités qui se rencontrent chez les ignorants sont dues non pas à leur ignorance elle-même, mais à leur insensibilité et à leur inconscience, ce qui leur enlève toute valeur morale. Il annule ainsi tout ce qu'il a pu dire sur l'inutilité de la science et la supériorité de l'ignorance, puisqu'il reconnaît que la ladrerie spirituelle des ignorants n'est pas la sagesse, la santé de l'âme, que leur fermeté en présence de la mort et des infortunes n'est pas la vraie fermeté, comme celle de ceux qui savent ce qu'est la mort et ce que sont les infortunes.

Montaigne dit aussi dans plusieurs pages, et il répète qu'il n'a pas corrigé, qu'il n'a même pas cherché à corriger ses mauvaises inclinations. Ailleurs il déclare au contraire qu'il s'est efforcé de les combattre et de les régler, et qu'il y a réussi.

Ainsi, livre III, chapitre XII, il avoue : « Je n'ai pas corrigé comme Socrate, par la force de ma raison, mes complexions naturelles, et n'ai aucunement troublé par art mes inclinations; je me laisse aller comme je suis venu, je ne combats rien, mes deux maîtresses pièces vivent de leur grâce en paix et bon accord. »

Au chapitre VI de ce même livre III, il dit au contraire « qu'il est accoutumé à lutter les défauts qui sont en lui et les dompter par lui-même ».

Pareillement au chapitre XII du même livre III : « Ma conscience me donne le moyen d'éveiller toutes mes provisions et de porter la main et toutes mes ressources au-devant de la plaie, et éprouver en ma patience que

j'avais quelque tenue contre la fortune, et qu'à me faire perdre les arçons il fallait un grand heurt. »

Il parle ailleurs *des vices qu'il a retranchés et combattus*. De bonne heure il a appris à craindre son allure naturelle, à *contraindre sa vie, à la ranger pour un nouvel état*, s'est avancé vers la *réparation et le règlement*. Il a *des raisonnements sains et vigoureux*, cherche à croître en patience, prudence et résolution; s'assagir est son métier et son ouvrage. Il met tous ses efforts à *former sa vie*. Le gain de son étude, c'est d'en être *devenu meilleur et plus sage*. Rien n'est en effet plus facile que de démontrer que Montaigne a, tout le long de sa vie, lutté en général contre ses inclinations; qu'il a, par exemple, opposé une résistance persévérante à l'amour passion, qu'il a lutté contre l'ambition, contre l'amour de l'argent, sachant opposer à chacune de ces passions le procédé qui s'adaptait le mieux à cette lutte : souvent c'est la méthode préventive, la méthode dérivative, sachant y appliquer merveilleusement le calcul des risques, sachant d'ailleurs aussi dans quelques cas s'accommoder à la passion, si elle ne l'amène à rien de contraire à l'honnêteté et à l'honneur, et si les risques sont pour lui seul, ou tout au moins si les dommages sont facilement réparables. Mais, en général, *il épie les circonstances de ses passions, les petits vents avant-coureurs qui les annoncent; les voyant venir il s'applique à ralentir leur impétuosité; il s'oppose à leurs progrès, il s'attache à ne pas se laisser captiver à leur merci*.

Le chapitre x du livre III, *De ménager sa volonté*, n'est-il pas d'ailleurs consacré tout entier à nous montrer comment il a, dans toute sa vie politique, employé avec succès tous ses efforts à rester maître de ses impulsions, de ses passions, et à ne jamais s'en laisser posséder?

Il est donc bien évident que ses déclarations touchant l'effort qu'il n'aurait pas fait pour lutter contre ses inclinations sont un artifice.

Nous trouvons de même, pour et contre sa sensibilité naturelle, une autre contradiction artificielle. Il écrit au chapitre x du livre III : « J'ai grand soin d'entretenir par l'étude et par raison ce privilège d'insensibilité qui est naturellement très avancé en moi, j'épouse et me passionne de peu de chose. » Et, une page après, il déclare qu'il est « sensible et facile à émouvoir » : « Si ma volonté se trouvait aisée à hypothéquer et à s'appliquer, je n'y durerais pas, je suis trop tendre par nature et par usage. » Or, tout le texte des *Essais* décèle chez Montaigne la plus vive sensibilité, et les principales actions de sa vie en témoignent également.

La même contradiction dans les paroles se retrouve sur la question de religion. Dans nombre de pages, il exprime des sentiments chrétiens et déclare que, étant né dans la religion catholique, il y mourra. Dans d'autres nombreuses pages, il renverse tout ce qui a pu donner l'impression de son catholicisme, et déclare qu'il ne croit pas à l'immortalité de l'âme. Nous montrerons dans le cours de cette Étude que son opinion anti-religieuse est la seule qui soit sincère.

Guidés par la lumière que nous a fournie la petite phrase du chapitre ix du livre III (« Joint qu'à l'avanture, j'ai quelque obligation, etc. »), nous venons donc de mettre sous les yeux du lecteur plusieurs passages importants des *Essais* où Montaigne s'est cru obligé à dire « discordemment ». Résumons-les. Montaigne n'ignore pas, et il a toujours pensé que la science est la plus belle acquisition de l'homme et des plus utiles, et cependant il s'amuse souvent à soutenir avec une apparence de consistance qu'elle rend le savant inférieur à l'ignorant. Quant à la fermeté et au courage,

il sait parfaitement qu'il a toujours eu sur les sujets importants des opinions fermes auxquelles il a grande confiance et qu'il a acquises par ses propres réflexions; et, malgré cela, il s'amuse à dire qu'il n'a aucune opinion en laquelle il puisse avoir confiance et qu'il ait acquise par lui-même. Il sait fort bien qu'il a, toute sa vie, fait effort pour combattre ses inclinations et ses passions, et cependant il affirme à plusieurs reprises qu'il n'a jamais rien fait pour atteindre ce but, et qu'il est resté ce qu'il a toujours été. Il est doué d'une très grande sensibilité, il est très tendre et très impressionnable, et malgré cela il se déclare, un peu plus loin, insensible, et d'une insensibilité constante et croissante. Il sait très bien qu'il ne croit à aucun des dogmes catholiques, ce qui ne l'empêche pas d'affirmer qu'il est catholique et le restera toute sa vie. ✓

Les principales causes de ces contradictions feintes seront mises, nous le répétons, en lumière dans le chapitre sur la religion de Montaigne; mais nous ne voulons pas laisser ce sujet sans avoir montré que ces contradictions voulues et artificielles et ce manque de respect pour plusieurs de ses principales opinions se retrouvent même sur le sujet le plus important qui soit traité dans les *Essais*, sur la raison. Heureusement on peut dire avec certitude que les contradictions qui se rencontrent sur ce point plus que sur tout autre sont dans ses paroles, mais qu'elles sont beaucoup moins dans son esprit.

Montaigne a trois manières différentes de parler de la raison. Dans l'*Apologie*¹ il la renverse, il la ruine; c'est la raison métaphysique; il la déclare impuissante, vaine, qu'elle soit employée aux recherches ontologiques ou à prouver les vérités de la foi. De ce côté, sa conclu-

1. *Essais*, l. II, ch. XII.

sion est définitive; la raison, pour Montaigne, ne peut aboutir qu'à résoudre les questions relatives, à découvrir les causes secondes et à formuler les rapports constants de similitude et de succession que nous appelons lois, et qui sont seuls accessibles à l'esprit humain. Mais cette raison positive, naturelle, universelle, est la seule lumière qui puisse éclairer notre conduite et contrôler nos sentiments et nos inclinations. Aussi c'est l'importance qu'il lui accorde, c'est la fonction prédominante qu'il lui attribue dans la vie de l'esprit, qui fait de Montaigne non seulement un philosophe rationaliste, mais le principal initiateur de tous les philosophes rationalistes des siècles suivants¹. Elle est tellement pour lui la seule et unique autorité, qu'il lui reconnaît assez de force pour que, lui Montaigne, dans les *Essais*, puisse établir, en s'appuyant et se guidant sur elle, toutes ses règles de vie, toutes ses opinions sur la vertu et sur les vices, tous ses jugements sur les événements de l'histoire, toutes ses recettes pour être heureux, toute sa sagesse en un mot et son art de vivre, et toute sa conduite politique. Elle est, enfin, tellement pour lui la faculté maîtresse qu'il importe avant tout de fortifier, que l'éducation qu'il propose pour les enfants consiste presque exclusivement dans sa culture.

Eh bien! c'est une intention si arrêtée, un parti pris si ferme et si décidé dans l'esprit de Montaigne, d'opposer par un jeu artificiel une opinion à une autre de

1. Quelle grosse erreur de soutenir, comme l'a fait Brunetière (*Histoire de la littérature française classique*, t. I, p. 606), que « Montaigne ne croit pas au pouvoir de la raison », parce que, dit-il, tout ce que les hommes expliquent et justifient par l'autorité de cette raison, il l'attribue, lui, à l'autorité de la coutume et à l'empire de l'usage! Or, Montaigne constate au contraire que les hommes suivent la coutume au lieu de suivre la raison; mais il reconnaît et proclame que la raison est le seul guide légitime de nos actions, et que le contraire est généralement contraire à la raison.

ses opinions, qu'il ose plusieurs fois médire de cette raison qui est tout pour lui et sans laquelle les *Essais* ne seraient que des coups de sonde sans profondeur sur la nature humaine. Il traite la raison de « trouble-fête et lui reproche d'agiter la vie par des opinions si fines ; si elles ont de la vérité, je la trouve trop chère et incommode¹ ». Il serait même disposé, « au rebours », à faire valoir la vanité et l'ânerie, *si elles lui apportent du plaisir*. Cette contradiction est assurément humoristique, mais elle n'en est pas moins un manque de respect pour la raison qu'il place par cette parole de dilettante bien au-dessous du niveau où il la tient réellement.

Il suffirait, pour corroborer encore l'idée que nous venons de développer dans ce chapitre, si elle en avait besoin, de parcourir la vie de Montaigne et de voir si sa conduite a été celle d'un inconstant, d'un incohérent, d'un esprit changeant et variable. Or, le lecteur peut le suivre dans tous les faits de sa vie dont nous mettons une partie en lumière dans cette Étude, il constatera que sa conduite privée comme ses actes politiques ont présenté une constance, une suite, une unité de vues, qui sont en opposition formelle avec la variabilité des opinions et l'incertitude des jugements qu'on lui attribue et qu'il s'attribue lui-même.

De ces faits, notons-en deux ici, qui nous paraissent particulièrement probants. L'un est la double négociation dont il fut chargé, de 1574 à 1576, entre Henri de Navarre et Henri de Guise, et celle, plus longue et mieux connue dans les détails et qui se prolongea pendant deux années, entre Henri de Navarre et Matignon, lieutenant en Guyenne du roi de France Henri III.

N'est-il pas évident que le seul fait d'avoir été

1. *Essais*, l. III, ch. ix.

choisi pour ce rôle délicat et difficile de médiateur entre des personnages de cette importance est la preuve qu'on appréciait chez lui non seulement la droiture et le jugement, mais l'unité, la résolution, la fermeté du caractère, la suite et la conséquence dans les idées, et que lui-même se reconnaissait la possession de ces qualités, sans lesquelles il n'aurait certainement pas accepté ces médiations? Ces qualités lui ont d'ailleurs été nettement attribuées et ont été proclamées par Duplessis-Mornay, le conseiller intime de Henri IV, dans sa correspondance avec Montaigne, ainsi que par le vicomte de Turenne, dont nous citerons la lettre à Montaigne dans le chapitre sur sa politique.

Nous en trouvons une nouvelle preuve dans ce qui fut, non un acte, mais un grand projet de sa vie, lorsqu'il nous confie qu'il aurait accepté de remplir auprès d'un roi, — et nous verrons que ce roi était Henri IV, — la fonction officieuse de conseiller habituel, à la condition que ce fût une charge absolument libre et indépendante, non rétribuée, afin qu'il n'eût aucune crainte de parler ouvertement au souverain, et qu'il fût seul à la remplir. Il se sentait surtout apte, dit-il, à contrôler ses mœurs, lui faisant connaître ce que l'on pensait et demandait de lui, et à le préserver contre les flatteurs, et, en somme, à lui ouvrir les yeux, le gourmandant non seulement avec douceur, mais avec une grande franchise et un grand courage; il insiste sur cette condition. N'est-il pas évident que, pour se croire et se dire propre à remplir un poste aussi difficile, il faut se reconnaître du jugement et une haute raison, et aussi de la décision, de l'unité, de la constance, de la suite dans les idées, enfin être loin d'avoir réellement de soi l'opinion qu'il cherche souvent à donner sur son défaut de constance dans le jugement et sa prétendue incurable variabilité?

Quelle sûreté d'ailleurs, quelle continuité, quelle fermeté et quelle constance dans les idées et dans les résolutions ne lui a-t-il pas fallu montrer, dans un temps de discorde, de haine, de violent fanatisme et d'intolérance, pour se maintenir toute sa vie, sans avoir, à notre connaissance, failli une seule fois à la règle qu'il s'était tracée de rester à la fois indépendant et en bonne amitié avec les chefs de tous les partis : « Je ne sais pas m'engager, dit-il, si profondément et si entier ; quand ma volonté me donne un parti, ce n'est pas d'une si violente obligation que mon entendement s'en infecte. Hors le nœud du débat, je me sais maintenir en équanimité et pure indifférence.... Je me prends souvent au plus sain des partis, mais je n'affecte pas que l'on me remarque spécialement ennemi des autres.... J'accuse merveilleusement cette vicieuse forme d'opinion : « Il est de la Ligue parce qu'il admire la grâce de M. de Guise ; l'activité du roi de Navarre l'étonne, il est huguenot ; il trouve ceci à dire aux mœurs du roi, il est séditieux dans son cœur¹. »

Nous croyons en avoir assez dit pour pouvoir conclure que, contrairement à l'opinion commune, universelle même, Montaigne n'a jamais été un homme ondoyant et divers, ni un esprit sans suite, sans conséquence et sans unité, mais qu'il a au contraire montré un esprit très résolu, très un et très constant. Nous lui rendons ainsi toute son autorité, sans d'ailleurs rien enlever à ses attrayantes variations et à sa mobilité charmante, en tout ce qui ne touche pas au fond du caractère.

Rien, en effet, dans la thèse que nous venons de présenter, n'empêche le lecteur non formaliste de jouir à la fois du Montaigne dilettante et humoriste et du

1. *Essais*, l. III, ch. x.

Montaigne sérieusement moraliste. Désormais rassuré sur la fermeté de ses principales opinions touchant les questions morales et philosophiques, celles par exemple qui concernent la science et la raison, et tout à fait convaincu, comme lui et par lui, de leur valeur réelle et du rôle bienfaisant et directeur que celles-ci remplissent dans l'homme et dans la société, ne puis-je pas néanmoins admirer la grâce et l'habileté avec lesquelles il y mêle son dilettantisme et son humour? Ne puis-je jouir de la souplesse avec laquelle il nous charme et nous égaie par son ironie, et nous amuse par ses paradoxes spirituels, que nous savons désormais n'être que des paradoxes et des fantaisies? Par eux, il repose notre esprit et le dispose à reprendre avec plus d'entrain et de vigueur son activité normale. Ils servent aussi de couverture et par conséquent de véhicule à ses idées hardies, et ajoutent enfin la joie à la sérénité que la lecture des *Essais* a fait naître en notre esprit.

CHAPITRE VI

L'ÉPICURISME DE MONTAIGNE

La morale de Montaigne est fondée sur la raison et l'expérience. Si elle est en grande partie conforme à celle d'Épicure, qui souvent ne le cède pas en vigueur à la doctrine stoïcienne, mais qui la dépasse beaucoup en solidité et peut-être en sincérité, ce n'est pas qu'il l'ait puisée tout entière dans les ouvrages de ce philosophe. Montaigne, mis en contact par son humanisme et par sa curiosité pénétrante avec les auteurs de l'antiquité et cherchant à organiser sa vie, ne paraît pas avoir été un syncrétiste ni un éclectique, faisant un choix étroit et précis parmi les opinions anciennes pour en former les siennes et puisant ainsi étroitement dans ses lectures les sources naturelles de la morale. Quand il écrit ses premiers *Essais*, de trente-neuf à quarante-sept ans, il n'est plus un « principiant » qui débute; il a déjà beaucoup observé son *moi* et celui de ses contemporains, et par ses lectures celui des hommes de tous les temps; il a déjà beaucoup réfléchi et profité de son expérience : c'est un esprit original qui examine les doctrines de toutes les écoles, mais qui n'en garde que ce qui confirme ses propres idées et peut être concilié avec ses dispositions naturelles, ramené à ses propres conceptions. Mais il tient à nous faire comprendre que

la doctrine morale qui offre avec ses idées les affinités les plus réelles, qui l'a le plus aidé à fortifier sa pensée sur la philosophie pratique de la vie, et dont il a pris pleine possession, sans aucun esprit dogmatique et définitivement arrêté, est celle d'Épicure.

Montaigne l'a d'ailleurs agrandie en l'adoptant et l'amendant. Mais c'est bien, au fond, celle du véritable Épicure, de celui dont parle avec beaucoup d'éloges un grand chrétien du siècle de Louis XIV, au moment même de la révocation de l'édit de Nantes — celle que quelques-uns, en petit nombre, ont enfin de nos jours à peu près exactement exposée. Ce n'est pas celle du faux Épicure, celui qui, calomnié par toutes les écoles, a vu ses élèves appelés par Horace lui-même, par ironie, croyons-nous : *Epicuri de grege porcum*. Coquelin, chancelier de l'Église et de l'Université de France, le 3 avril 1685, dans l'« approbation » du livre écrit par le baron Des Coutures sur la *Morale d'Épicure*, nous apprend, en effet, que son grand et saint prédécesseur Gerson avait lu sous le nom d'Épicure deux œuvres tellement différentes l'une de l'autre, qu'il avait cru qu'il y avait deux Épicure : l'un mettant la félicité de la vie dans les voluptés des sens, l'autre, d'une morale élevée, celle des *Maximes* et des *Lettres à Ménécée et à Pythoclès*. Le chancelier Coquelin montre que le dernier est le seul vrai et que la doctrine du premier n'est qu'un épicurisme grossièrement et malicieusement altéré par ses adversaires stoïciens, qui, chacun le sait, étaient à cette époque les pharisiens du paganisme, et firent tout ce qu'ils purent contre Épicure, afin de le rendre odieux et de le faire persécuter. Montaigne fait allusion à ces calomnies dans les *Essais*¹.

Le recteur Coquelin ajoute que « rien autant que la

1. Au chapitre XI du livre II.

morale d'Épicure ne doit produire un sentiment de confusion et de honte dans l'esprit des chrétiens qui, bien qu'ils connaissent les misères de l'homme, la grâce et la bonté de son libérateur, qu'ignore le philosophe ancien, ne vont pas cependant aussi loin que lui dans la découverte et la pratique de la vertu ».

Les maîtres de la génération philosophique qui nous précède savaient aussi rendre justice à la doctrine épicurienne, même lorsqu'ils la réfutaient, et savaient nettement marquer les traits qui la séparent du stoïcisme. Aujourd'hui, en ce temps de pragmatisme à outrance, il semble que l'on soit convenu entre sages de prêcher, comme dirait Montaigne, les choses non comme elles sont, mais comme elles « servent », sauf peut-être à se méprendre de la meilleure foi du monde sur ce qui sert vraiment. Aussi, depuis plus de trente ans, en France (même dans les plus hautes écoles), on n'a pas toujours enseigné la philosophie ancienne dans son véritable esprit. On a parfois oublié les belles études sur Épicure d'Ernest Havet, de Constant Martha, de Guyau, de Victor Brochard. Parmi ceux des autres philosophes qui en ont loyalement tenu compte, ce n'est qu'après l'avoir passée au filtre déjà pragmatique des Ravaisson et des Renouvier, qu'on l'a présentée à la jeunesse. On a ainsi perdu peu à peu l'habitude d'étudier l'épicurisme aux seules sources qui nous en restent : Lucrèce, Cicéron, Diogène Laërce, auxquels il faut joindre aujourd'hui quelques fragments recueillis dans les fouilles d'Herculanum. Nous y ajouterons volontiers les leçons du professeur actuel d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, M. Robin.

Deux professeurs très distingués de l'Université, dans ces dernières années, ont mêlé à la doctrine de Montaigne celle des Stoïciens, avec, à mon sens, une méconnaissance aussi grande de cette dernière que de

celle de Montaigne lui-même. Leur science générale et leurs talents ne sont pas ici en cause ; personne plus que moi n'apprécie plusieurs jolies choses qu'ils ont su dire sur Montaigne. Ils sont trop éclairés pour ne pas reconnaître que, dans une édition des *Essais*, il s'agit avant tout de s'efforcer de mettre le lecteur à même de le bien comprendre, et que si j'insiste sur ce qui nous divise, ce n'est pas pour le plaisir de contredire. C'est qu'ils se sont engagés, à mon sens, l'un et l'autre, dans des conceptions erronées, qui entraîneraient les élèves et les lecteurs en général dans une fausse orientation touchant la pensée de Montaigne. MM. Fortunat Strowski¹ et Pierre Villey² ont publié, l'un un livre sur *Montaigne* en 1906, l'autre deux volumes, en 1908, sur *Les Sources et l'Évolution des Essais de Montaigne*, sous l'inspiration de leur maître Brunetière qui avait, dans des leçons à l'École normale, exposé l'idée très attrayante, et en apparence toute naturelle, qu'il pourrait bien y avoir une évolution dans les idées principales de Montaigne, les *Essais* ayant été formés par des « alluvions successives³ ». Ils ont fourni deux schémas de l'évolution des *Essais* qui, quoique quelquefois différemment établis, coïncident néanmoins dans leurs grandes lignes. Pour M. Strowski, Montaigne était stoïcien dans la première phase de composition des *Essais*, puis sceptique dans la deuxième et, enfin, dans la troisième phase, épicurien, tout en restant catholique. Pour M. Villey également, il aurait été stoïcien dans la première époque, dans les *Essais* de 1572 et 1573 et peut-être aussi de 1574, sceptique encore dans la

1. F. STROWSKI, *Montaigne*, 1 vol. in-8, Alcan, 1906.

2. P. VILLEY, *Les Sources et l'Évolution des Essais de Montaigne*, 2 vol., Hachette, 1908.

3. BRUNETIÈRE, *Histoire de la littérature française classique*, t. I, chapitre sur Montaigne.

deuxième, et enfin, dans la troisième époque, il aurait subi l'influence de Socrate. Toutefois, dans un second ouvrage publié cinq ans après, et où il semble avoir été influencé par ce que j'avais écrit dans l'intervalle¹, il reconnaît que l'épicurisme qu'il avait complètement nié dans son premier livre a exercé sur Montaigne une action prédominante.

Eh bien ! j'ose affirmer que Montaigne n'a jamais été, à aucune époque de la composition des *Essais*, stoïcien ; qu'il est vrai qu'il a toujours émis les opinions et exprimé les sentiments que les auteurs que je viens de nommer invoquent à l'appui de leur thèse, mais que ces opinions et sentiments ne sont pas stoïciens, qu'ils sont épicuriens. Montaigne a été épicurien à toutes les époques des *Essais*, et ces auteurs n'ont pu dire le contraire que parce qu'ils ont méconnu le stoïcisme et l'épicurisme, attribuant, à chaque page, à l'un ce qui appartient à l'autre. Il me faut, avant de faire cette démonstration précise, rappeler en peu de mots ce qui, dans les deux doctrines, intéresse le sujet qui nous occupe.

L'épicurisme, comme le stoïcisme, enseigne que le sage ne doit chercher le souverain bien qu'en lui-même et dans ce qui dépend de lui. Il a devant la mort une attitude analogue, le même courage apparent, mais moins théâtral et plus souvent réel, semble-t-il, chez les épicuriens que chez les stoïciens. Mais s'agit-il de définir avec précision le souverain bien, d'acquérir la tranquillité de l'âme, l'ataraxie, qui est leur idéal commun, de la conception respective de la vertu et des jugements sur les vices, de la manière de traiter les souffrances physiques, les inclinations, les passions et les sentiments, ils se séparent sur tous les

1. P. VILLEY, *Montaigne, textes choisis et commentés* (Bibliothèque française, Didot), in-16, 1913.

points. Le stoïcisme acquiert le souverain bien, qui se confond avec la vertu, en opposant aux passions, par la force de sa volonté, une impassibilité absolue, une fin de non-recevoir qu'il déclare inébranlable; la douleur n'est pas un mal pour lui, il n'en souffre pas; il l'anéantit par sa seule volonté; toutes les vertus, pour lui, sont égales entre elles, tous les vices se valent; il n'y a pas de degrés dans la vertu et dans le vice; on est en bloc, sans nuances, ou vertueux ou vicieux; c'est la doctrine même du plus doux des stoïciens, Sénèque; enfin le stoïcien reconnaît généralement une Providence qui règle la marche de l'univers et s'intéresse à l'homme.

Pour l'épicurisme au contraire, le souverain bien, le bonheur, n'est pas seulement dans la vertu, qui d'ailleurs est indispensable pour être heureux, mais bien dans la jouissance qu'amène la satisfaction des vrais besoins de notre nature : plaisirs physiques, sensations agréables, plaisirs surtout de l'âme, sensations réfléchies, fixées par le souvenir, transformées en idées et en sentiments, réglés par les calculs de la prudence, laquelle sait, parmi les appétits, les inclinations, les désirs, les passions, distinguer ceux dont la satisfaction n'est pas suivie de souffrances plus grandes que les jouissances qu'ils procurent; qui, en un mot, sait bien discerner parmi les plaisirs ceux qui ne préparent pas une douleur physique ou morale pouvant compromettre la tranquillité de l'âme.

Donc, loin de supprimer, d'anéantir les inclinations et les passions, la douleur elle-même, ou de leur opposer l'impassibilité, comme les stoïciens, l'épicurisme se borne à leur imposer la mesure; après les avoir bien étudiées et bien connues, il les règle par le calcul des risques.

Pour l'épicurisme encore, de toutes les causes qui peuvent troubler la tranquillité de l'âme, la plus re-

doutable pour l'homme, celle contre laquelle il faut se garder avec le plus de soin, est l'opinion que le bonheur dépend d'une puissance supérieure. La vertu, toujours relative, n'est qu'un des moyens d'atteindre le bonheur, mais c'est le plus sûr et le plus puissant. Le plaisir de l'âme est de beaucoup supérieur à celui du corps; c'est surtout l'intérêt de l'âme, et non celui du corps, qu'il faut rechercher. La conclusion finale de l'épicurisme est donc celle-ci : « Le souverain bien, c'est le bonheur de l'âme, puisque le souverain plaisir est celui de l'âme. » Par conséquent, la vertu, dans l'épicurisme comme dans le stoïcisme, doit être recherchée pour elle-même, c'est-à-dire pour la jouissance qu'elle procure à l'âme, pour la satisfaction que la conscience éprouve d'avoir discipliné, réglé ses passions; mais le stoïcisme diffère ici de l'épicurisme par l'orgueilleuse et presque toujours vaine et fausse satisfaction d'avoir anéanti les passions.

Dans Épicure, les vices sont inégaux (Lettre d'Épicure à Pythoclès, dans Diogène Laërce, page 487). Loin d'être dédaignées et non senties, les douleurs physiques ou morales constituent le plus grand des maux; elles sont surtout atténuées, dans la mesure des possibilités, par la prudence et la tempérance, et quand elles n'ont pu être prévenues, elles peuvent être amoindries, quelquefois même annihilées, par la déclinaison ou dérivation épicurienne, en opposant à la douleur présente la joie de l'esprit puisée dans le souvenir des jouissances passées et l'anticipation des bonheurs futurs. Nous avons déjà fait connaître les conséquences qu'a tirées Épicure de cette déclinaison.

Enfin, le Dieu des épicuriens n'intervenant pas dans la marche du monde, le surnaturel et la divination sont éliminés; *l'homme ne dépend donc que de lui-même.* N'étant soumis qu'à l'ordre universel, aux lois immua-

nentes, il dépend uniquement de sa naturelle condition et de la manière dont il saura y conformer sa vie.

Les deux doctrines ont été très différemment pratiquées. La morale artificielle des stoïciens devait rester le plus souvent stérile, parce qu'elle mutilait la nature et méconnaissait les plus légitimes besoins de l'âme. Les prescriptions du devoir sont plus précises en apparence dans le stoïcisme que dans l'épicurisme. Mais à quoi sert-il de formuler des préceptes si rigoureux, qu'on ne peut les suivre et qu'on les a très peu suivis? Aussi l'art des accommodements et des compromis est-il essentiellement stoïcien. Ce sont les stoïciens qui ont inventé, sinon perfectionné la casuistique, et la leur, loin d'être toujours ce qu'elle aurait dû être, un effort sérieux pour rendre la morale praticable, fut trop souvent l'art d'éluder l'application des principes par la restriction mentale, la direction d'intention et le probabilisme, préparant ainsi les voies aux casuistes flétris par Pascal.

Enfin n'oublions pas de rappeler que même le grand stoïcien romain Marc-Aurèle¹ avait une vive estime pour la doctrine d'Épicure, puisqu'il parle plusieurs fois de lui avec de grands éloges, qu'il admire sa mort courageuse, qu'il voudrait pouvoir imiter; puisqu'enfin il avait fondé à Athènes une chaire de philosophie épicurienne.

Les deux auteurs dont je discute les opinions me pardonneront, je n'en doute pas, d'avoir résumé ces notions, bien qu'elles soient telles qu'elles permettront de renverser leurs thèses. Ce rappel était nécessaire pour faire comprendre comment ils ont pu s'égarer dans la recherche du prétendu stoïcisme de Montaigne, que

1. Au tome VII, nous dirons l'influence qu'ont exercée sur lui les auteurs avec lesquels il a vécu, Épicure, Lucrèce, Cicéron, Sénèque, Plutarque, etc. Remarquons ici que, Montaigne, qui a tant profité de la fréquentation de ces auteurs et qui les a tant cités, ne dit pas un mot de Marc-Aurèle.

M. Strowski croit trouver dans Plutarque, et M. Villey dans Sénèque. Ils sont d'accord, en effet, pour attribuer à Plutarque une influence sur la pensée de l'auteur des *Essais*; seulement, pour M. Strowski, cette influence a consisté à le rendre stoïcien, tandis que M. Villey pense qu'elle a eu, au contraire, pour effet de le détacher non moins décisivement du stoïcisme, qu'il aurait puisé, suivant lui, dans la lecture de Sénèque.

Or, vérification faite, il se trouve que les formules philosophiques de Plutarque présentées par M. Strowski comme ayant acheminé Montaigne vers le stoïcisme sont des sentences épicuriennes, et que les sentences dites stoïciennes par M. Villey que Montaigne aurait recueillies dans Sénèque sont aussi, pour la plupart, des maximes directement épicuriennes et anti-stoïciennes. Parmi les autres, il n'en est aucune qui soit en opposition avec l'épicurisme.

« Un livre, les *Moralia* de Plutarque, que Montaigne, en 1572, lit et relit sans cesse, écrit M. Strowski, dit ceci : « Celui qui peut dire : « Je t'ai prévenue, fortune, et j'ai bouché toutes les avenues, j'ai étouffé toutes les entrées », celui-là ne s'assure pas sur des barrières ni sur des portes fermées à clefs, ni des murailles, mais sur des sentences philosophiques et discours de la raison dont tous ceux qui le veulent sont capables. »

Oui, il est vrai, Montaigne a écouté ce conseil, mais ce conseil transmis par Plutarque à Montaigne, d'après M. Strowski, ce n'est pas un stoïcien, c'est un épicurien, Métrodore, le premier disciple d'Épicure, qui l'a donné, et c'est un conseil vraiment précieux.

Autre sentence dite stoïcienne par M. Strowski, puisée dans Plutarque par Montaigne (*Essais*, III, II) : « Le vice laisse, comme un ulcère dans la chair, une repentance en l'âme qui toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même. » M. Strowski oublie sa propre thèse et sa

chronologie des *Essais*. Cette sentence ne peut être présentée par lui comme un indice révélateur du stoïcisme de Montaigne, puisqu'elle a été imprimée en 1588, date à laquelle il reconnaît qu'il n'était pas stoïcien, mais épicurien. D'ailleurs, en relisant avec soin le chapitre v du livre II, intitulé : *De la Conscience*, il eût pu constater que, dès 1572-1580, date à laquelle il croit que Montaigne était stoïcien, celui-ci avait déjà formulé la maxime suivante, dont le sens est identique, en l'attribuant avec raison à Épicure : « La méchanceté d'elle-même fabrique des tourments contre soi, comme la guêpe pique et offense autrui, mais plus soi-même. En même temps qu'on prend plaisir au vice, il engendre un déplaisir contraire en la conscience qui nous tourmente de plusieurs imaginations pénibles, veillants et dormants.... Notre cachette en sert aux méchants, disait Épicure, parce qu'ils ne peuvent être assurés d'être cachés, la conscience les découvrant à eux-mêmes. »

On voit avec quelle légèreté M. Strowski traite un sujet aussi sérieux, et qu'il ne suffit pas d'avoir gentiment parlé de François de Sales, comme il l'a fait, pour parler, même à moitié passablement, de Montaigne. Mais M. Strowski a trouvé le moyen d'aller encore plus loin. Parmi les sentences de Montaigne dont il fait le plus d'état, comme ayant été puisées chez les stoïciens, se trouvent encore les deux suivantes. Au chapitre xxxix du livre I, Montaigne exhorte son sage à se représenter toujours à l'imagination trois grands hommes, à vivre en leur compagnie, à les établir les juges et « contreroleurs » de ses intentions, à affermir son âme par leur exemple. Voilà une inspiration stoïcienne sincère, s'écrie M. Strowski. Il m'oblige à lui répondre non seulement que c'est au contraire une maxime d'Épicure, mais que c'est Sénèque lui-même qui l'avertit où il l'a prise.

Rencontrant cette sentence sous la plume de Sénèque, M. Strowski dit, en effet, qu'elle est stoïcienne, sans prendre garde à ce qui la suit dans Sénèque : « Je termine ma lettre, mon cher Lucilius, par un précepte salutaire : Il nous faut choisir un homme de bien et ne le perdre jamais de vue, toujours agir comme sous ses yeux. Ce précepte est d'Épicure. C'est lui qui nous donne un gardien, un surveillant, et il a grandement raison¹. » Plus loin, M. Strowski cite encore comme stoïcienne une maxime qui est d'Épicure : « S'il est mauvais de vivre en nécessité, de vivre en nécessité il n'est aucune nécessité. » M. Strowski est encore ici victime d'une lecture trop rapide du texte de Sénèque, qui, à la fin de sa lettre², donne cette maxime en ajoutant qu'elle est d'Épicure. Et j'ai pu ainsi prendre pendant 15 pages M. Strowski en flagrant délit de méconnaissance du stoïcisme et de l'épicurisme, dont il parle pourtant avec beaucoup d'autorité. Il n'est, je crois, rien resté de sa thèse.

J'en arrive à M. Villey dont le livre est ici mon principal objectif, et à ses arguments en faveur du stoïcisme de Montaigne, dans la première phase de la composition des *Essais*.

La fréquence des emprunts de Montaigne au moraliste romain a fait illusion à M. Villey sur la nature de l'influence que l'auteur des *Lettres à Lucilius* a pu avoir sur lui. Il a commis, à l'occasion de cette influence, les mêmes méprises que M. Strowski. « Montaigne, écrit-il, a tiré des lettres de Sénèque les pensées qui lui semblaient les plus profitables, il y adhère, il les proclame siennes, un accent d'enthousiasme incontestable échauffe ses commentaires, certainement le stoïcisme l'a séduit. »

1. SÉNÈQUE, Lettre 11.

2. SÉNÈQUE, Lettre 12.

Oui, il est très vrai que Montaigne adopte avec enthousiasme les 22 sentences de Sénèque placées par lui aux chapitres XIV et XLII du livre I et au chapitre I du livre II des *Essais*. Mais ce n'est pas un souffle stoïcien, c'est un souffle épicurien qui passe par ces chapitres. C'est dans Épicure et non dans Zénon que l'ami de Lucilius « a trié les pensées profitables » ; nous en avons donné, dans une étude spéciale, à la Société des Amis de Montaigne, en 1913, la démonstration complète¹. Nous la résumons ici.

Si M. Villey s'est trompé à ce point, c'est que, on va le voir encore, il se fait des deux doctrines une idée très spéciale et que, d'autre part, il s'est mépris sur le sens réel de plusieurs passages des *Essais*. Voici, en effet, condensée par M. Villey, dans un raccourci de quelques lignes, toute la conception de la philosophie stoïcienne, et de celle qu'il prête à Montaigne, à cette date de 1572-1573 : « Rapprochez, dit-il, l'un de l'autre, et isolez du reste de l'ouvrage les 5 ou 6 essais que nous nommions tout à l'heure (l'essai I, XIV, l'essai I, XX, l'essai I de II, l'essai XLII de I) et qui nous ont paru caractériser l'époque, c'est tout un petit cours de philosophie stoïcienne que vous avez devant les yeux : confiance illimitée dans le pouvoir de la raison et de la volonté pour façonner notre bonheur individuel, mépris pour les biens qui passent, mépris pour la douleur, mépris surtout pour la mort, contre laquelle Montaigne s'acharne tout particulièrement, tous ces grands sentiments qui sont ceux de l'école (de l'école stoïcienne) vous les retrouverez ici, et avec une vigueur d'expressions et une tension nerveuse qui lui conviennent à merveille². »

1. Cette étude a été insérée dans le fascicule 2, année 1913, du *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*.

2. P. VILLEY, *Les Sources et l'Évolution des Essais*, t. II, p. 55.

Autant de mots, autant d'arguments apportés par M. Villey contre sa propre thèse.

La confiance illimitée dans le pouvoir de la raison et de la volonté pour façonner notre bonheur individuel, donnée comme témoignage du stoïcisme de Montaigne ! Comment M. Villey peut-il méconnaître que le sage épicurien, comme le sage stoïcien, pour atteindre le souverain bien, ne compte que sur lui-même et sur ce qui dépend de lui, que l'épicurien comme le stoïcien n'accepte d'autre direction que celle de sa raison et de sa volonté ? « La fortune, dit Épicure, a peu de prise sur le sage. Sa raison a réglé les choses les plus grandes, et, pendant toute sa vie, elle les règle et les réglera. »

Le *mépris de la douleur*, donné comme témoignage du stoïcisme de Montaigne ! On s'explique mal que M. Villey, étudiant l'essai I, xiv, ait pu prêter à Montaigne un tel sentiment. Loin d'y mépriser la douleur, c'est précisément là qu'il avoue dès 1572-73 qu'il la tient pour le « pire des accidents de notre nature », et qu'il la craint infiniment, ce qui déjà le sépare nettement du stoïcisme. Il remarque aussi, il est vrai, que l'homme courageux, lors même que son corps s'émouvrait de la douleur « peut néanmoins maintenir l'âme et la raison en bonne trempe », et il loue la force et la résolution des vaillants qui la combattent, de ceux-mêmes qui la défient. Mais ne savons-nous pas que les épicuriens comme les stoïciens « maintiennent leur âme en bonne trempe » ? Pour eux, les sentiments de l'âme l'emportent en intensité sur les affections du corps ; et si le corps offre quelques prises à la torture, l'âme peut lui échapper ; la principale condition du bonheur étant la tranquillité de l'âme, toute la morale est subordonnée à cette règle : écarter tout ce qui peut troubler le contentement de l'âme. Les épicuriens, comme les stoïciens, ne sont-ils pas allés jusqu'à défier la douleur (ce qui,

chez les premiers, n'est pas la mépriser)? Eux aussi, loin de trembler sous elle, ont su lui tenir tête, Montaigne aime à leur rendre ce témoignage. Dans sa lettre à Idoménée, Épicure mourant, lorsqu'il parle de ses vives douleurs d'intestins et tend contre elles toute la force de sa volonté, ne dit pas qu'il réussit à les supprimer, à ne pas les sentir; il parle seulement de la consolation, de la compensation qu'apporte à son âme le souvenir des bonheurs de sa vie, de ses découvertes et de ses disciples. Pour le stoïcien, ces atténuations, cette contrebalance n'existent pas; la douleur et les maux n'ont aucun poids; la vertu, la force morale, la dédaigneuse impassibilité devant la souffrance sont absolues; c'est tout ou rien, l'on est tout à fait vainqueur, ou tout à fait vaincu.

Or Montaigne explique clairement qu'il ne prétend qu'à amoindrir la douleur; il rabat l'arrogance de Posidonius qui, tourmenté par de violentes souffrances, soutient qu'elles ne sont pas un mal. « Férons-nous croire à notre peau, écrit Montaigne, que les coups d'étrivières la chatouillent, à notre goût que l'aloès soit du vin de Graves¹? »

Ce qui éveille la verve railleuse de Montaigne, ce n'est pas seulement le dédain affecté pour la douleur, ce n'est pas même qu'on la défie, c'est qu'on la nie, ou qu'on prétende tout au moins, avec les stoïciens, qu'on peut ne pas la ressentir et n'en pas tenir compte. Les épicuriens voient, comme Montaigne, dans la douleur le plus grand des maux, leur mépris ne peut donc ressembler que dans les mots au mépris transcendant des stoïciens. En réalité, chez eux comme chez Montaigne, la différence est grande, elle est essentielle. Épicure et Métrodore n'opposent à la douleur physique et aux souffrances

1. *Essais*, l. I. ch. xiv.

morales aucune prétention à l'insensibilité; s'ils conservent leur âme « en bonne assiette », c'est qu'ils savent rendre ces maux supportables en prenant « leur contentement dans leur âme », c'est qu'ils considèrent la courte durée des souffrances présentes et leur opposent tout l'armement moral que je viens de rappeler; ce qui suffit, du moins ils le croient et l'affirment (l'exemple de leur maître et de plusieurs de ses disciples leur permet de penser qu'ils le prouvent), à rendre leur âme libre et satisfaite, malgré la douleur et les coups du sort. Ils ont vaincu la fortune dans le sens spécial et dans la mesure où l'entend aussi Montaigne, en la réduisant à l'impuissance de les abattre, de les rendre malheureux. Le roseau pensant de Pascal est plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait que l'univers l'écrase et que l'univers n'en sait rien. Le roseau sentant d'Épicure est aussi plus fort que l'univers, que la fortune inconsciente et brutale, puisque celle-ci ne réussit pas à l'accabler¹.

1. Si l'on en croit les biographes, les maîtres des grands stoïciens (l'on ne saurait trop le remarquer, car on ne cesse de l'oublier) ont donné moins d'exemples de cette lutte courageuse qu'Épicure et ses disciples; et le second docteur du Portique, Stilpon, le maître même de Zénon, ainsi que ses élèves, ont volontairement supprimé leur vie pour fuir une vieillesse pénible et écarter la douleur que, toute leur vie, ils ont déclarée avec arrogance n'être pas un mal.

Antisthènes aussi, maître de Zénon, Cléanthe, son premier disciple, ont supporté sans fermeté la souffrance et les approches de la mort. Si Victor Brochard, professeur à la Sorbonne, au lieu d'être épicurien, eût été stoïcien, il est permis de douter qu'il eût supporté ses longues souffrances avec ce courage tranquille qu'ont admiré les témoins de ses dernières années; il eût peut-être, comme les chefs stoïciens, couru au-devant de la mort. Jules Lemaitre dirait sans doute qu'il était « secrètement stoïcien ». (« Les grands épicuriens furent tous secrètement des stoïciens irréprochables », prétend-il en effet dans ses « Souvenirs », *Revue hebdomadaire* du 1^{er} février 1915, p. 54.) Mais il ne serait pas autrement plus paradoxal d'affirmer que ceux des stoïciens qui montrèrent

Le *mépris des biens qui passent*. Mais, ce mépris, c'est le fond même de la doctrine épicurienne qui, précisant ici et développant les idées de Socrate, maître commun, établit l'art de vivre et le bonheur sur le mépris des vaines apparences, des fausses grandeurs, des puissances trompeuses et de tous les biens fugitifs. Autant de préceptes qui, rappelés dans l'essai I, XLII, après avoir été magnifiquement exprimés par Lucrèce, répétés et déclamés par Sénèque, aboutissent, dans la vie pratique, non pas à une abstention systématique, à un détachement de tout, ni à la suppression des désirs et des passions, que rêve la raison forcée des stoïciens, mais à la mesure en toutes choses, prudence très avertie qui nous fait limiter nos plaisirs pour les posséder et n'en être jamais possédés.

Le *mépris de la mort*.... Quelle erreur ! Dans aucun des chapitres des *Essais* que M. Villey vient de citer ou d'analyser, il n'y a de trace réelle de ce mépris stoïcien vis-à-vis de la mort.

Au chapitre I, xx, dont l'objet suprême est d'affranchir les hommes de la crainte de la mort, c'est avec Épicure qu'il y conduit. Dans cet essai, toujours de la première phase (*Que philosopher c'est apprendre à mourir*), qu'on nous présente comme stoïcien, c'est au contraire la signification épicurienne que Montaigne donne aux formules de la mort ; loin de la mépriser, il veut qu'en y pensant souvent on apprenne à s'y accoutumer, à se familiariser avec elle, à s'y résigner, à l'accepter comme une pièce de l'ordre de l'Univers et de la « vie du monde », comme inévitable, mais aussi comme ne pouvant être suivie d'aucune souffrance, l'âme ne survivant pas au corps ; à arriver enfin

plus de fermeté que leurs maîtres étaient « secrètement épicuriens, puisqu'ils moururent courageusement ».

au terme « sans altération et sans fièvre ». Et pour l'apprivoiser, ce qu'il faut se répéter, c'est la leçon que l'épicurisme a dictée à Lucrèce. Montaigne ne se borne pas à paraphraser le *De natura rerum*, il s'approprie les arguments du discours qui traduisent les avertissements de « notre mère nature » ; il s'en assimile la substance, il s'en nourrit : c'est toute la théorie épicurienne de la mort.

M. P. Villey s'est encore ici laissé tromper par l'apparence. Les grands mots qui dans ce chapitre, comme dans quelques autres, célèbrent la volonté, la force morale, le courage, la résistance aux chocs de la vie, la souveraine liberté de l'esprit tenant tête aux événements contraires, la victoire de l'âme sur les contingences de la nature, lui ont fait illusion. Il continue à oublier que ce sont des formules aussi familières aux épicuriens qu'aux stoïciens ; ce sont souvent les formules mêmes qu'emploie Sénèque quand il dépeint, avec admiration, le courage *des épicuriens*. « Heureux effets de la philosophie, écrit Sénèque à Lucilius. Quel que soit l'état du corps, elle donne à l'âme la force, la sécurité, la joie en présence du trépas, la fermeté en présence de la dissolution physique. Ainsi fait notre ami, il envisage sa fin, avec des yeux, avec un tel courage, que, si c'était celle d'autrui, vous la trouveriez trop calme, assurément. »

De quelle philosophie parle ici Sénèque ? C'est de la philosophie d'Épicure et de la mort du philosophe épicurien Aufidius Bassus, dans l'épître 30, intitulée : « Attendre la mort avec calme et fermeté, à l'exemple de Bassus », où il se plaît à remarquer que cette mort ne donne pas seulement l'exemple d'un grand courage, mais d'un *courage inspiré par la doctrine épicurienne*, qu'il ne cesse d'évoquer « jusqu'à son dernier soupir ».

Ainsi, quand Sénèque, voulant apprendre à mourir, s'exerce à songer toujours à la mort, afin de ne la craindre

jamais, et veut se préparer une fin sans agitation et sans trouble; quand Montaigne, cherchant aussi à éloigner les pensées troublantes, paraphrase comme le dit M. Villey, la pensée de Sénèque, ce sont encore et toujours les maximes d'Épicure qu'ils évoquent l'un et l'autre. Qu'il s'agisse de la mort ou des difficultés de la vie, quand une pensée de Montaigne s'accorde avec une maxime de Sénèque, c'est qu'elle est empruntée par Sénèque à Épicure.

Voici enfin, de la plume même de Montaigne, le nom et le portrait de son patron et modèle, au chapitre VII du livre III : « Qui me donnerait à conférer la vie de Thorius Balbus, galant homme, beau, savant, sain, entendu et abondant en toutes sortes de commodités et plaisirs, conduisant une vie tranquille et toute sienne, l'âme bien préparée contre la mort, la superstition, les douleurs, les armes à la main pour la défense de son pays, d'une part; et, d'autre part, la vie de Marcus Regulus, aussi grande et hautaine que chacun la connaît, et sa fin admirable; l'un sans nom, sans dignité, l'autre exemplaire et glorieux à merveille : j'en dirais certes ce qu'en dit Cicero, si je savais aussi bien dire que lui. Mais, s'il me les fallait coucher sur la mienne, je dirais aussi que la première est autant selon ma portée et selon mon désir, que je conforme à ma portée, que la seconde est loin au delà; qu'à celle-ci je ne puis advenir que par vénération; j'adviendrais volontiers à l'autre par usage. »

Or, quand on lit dans Cicéron¹ la page d'où est extrait ce portrait de Thorius Balbus, on voit que c'est comme épicurien, et comme type de l'épicurien de bon aloi, qu'il présente ce portrait.

M. Villey semble avoir senti la fragilité de sa thèse,

1. CICÉRON, *De finibus bonorum et malorum*, l. II, ch. 20.

car une seconde conception de ce prétendu stoïcisme de Montaigne, qui contredit formellement celle que nous venons de réfuter, vient y mêler, sous sa plume, une seconde thèse qui, par son alternance avec la première, répand une confusion fâcheuse et une incompréhensibilité absolue sur l'ouvrage entier. On y voit, non sans surprise, le stoïcisme de Montaigne tour à tour présenté, dans la première époque de sa pensée, comme une « foi » tyrannique qui assujettit son esprit, et comme une philosophie « de parade » dont il s'est affublé. Le lecteur aura peine à croire à une pareille contradiction ; il en est pourtant ainsi : les deux thèses sont aussi nettement exprimées l'une que l'autre. Marquons-en la double expression et la constante opposition, en suivant fidèlement la pensée, instable ici et ondoyante, de M. Villey.

Dans les chapitres des *Essais* de 1572, la doctrine du Portique, à en croire M. Villey, pèse si lourdement sur le jugement et la volonté de Montaigne, l'autorité de Caton et celle de Sénèque, en tant que stoïciens, ont sur lui une emprise si oppressive, que, pour qu'il ait pu s'en dégager, « il a fallu », par une véritable métamorphose, « par une transformation capitale », que des influences puissantes, notamment celles de Plutarque, de Sextus Empiricus, de Socrate, vinssent plus tard faire germer et développer certaines tendances intimes de son esprit et le conduire à une philosophie toute différente. Montaigne avait une « foi » si profonde dans le stoïcisme et était si profondément imprégné des grands sentiments de l'école, qu'il exprimait avec une vigueur d'expression et une tension nerveuse qui lui convient à merveille, que lorsqu'il aura perdu l'aveugle confiance en la force de cette doctrine, il ne croira plus à aucune sagesse, à aucune philosophie, il sera profondément déçu ; ses yeux enfin ouverts à la lumière, il en voudra

à Sénèque et au stoïcisme de l'avoir séduit. Le Portique représentait si bien, à ses yeux, la vérité et satisfaisait si pleinement son besoin de certitude, que, lorsqu'il comprend enfin la faiblesse de la doctrine, il éprouve une véritable « haine » pour ceux qui l'ont ainsi « leurré ». Cette intime révolution de son être moral laisse un « vide immense dans sa conscience, il est en plein désarroi ». Tout occupé de la lourde perte qu'il vient de subir, comme un avare dépouillé d'une grande somme, il s'estime ruiné. Il est dans une pénible crise mentale, pleine d'angoisses, presque déchirante. Mais au moment où l'on plaint sincèrement l'infortuné Montaigne, en proie à une si pénible crise, travaillé par la « nostalgie de l'absolu » et tristement découragé, on apprend, en tournant les pages du même livre de M. Villey, qu'à la même date et dans cette même phase de 1572, dans les mêmes chapitres où Montaigne, au dire de son historien, confessait sa foi si vive dans le stoïcisme, ce stoïcisme n'était en réalité « qu'une teinte qui reste à la surface¹ », que sa pensée n'en était que colorée², qu'il n'était qu'un stoïcisme factice³, « une parure de bon ton⁴ », « une affaire de mode⁵ », une attitude de parade⁶, « une pose de cérémonie⁷ », « une couleur trompeuse⁸ », « une écorce empruntée dont il s'était masqué pour se produire en public⁹ » et se composer un personnage¹⁰; qu'en un mot, ce stoïcisme n'a jamais existé dans l'esprit de Montaigne, et que la prétendue nostalgie de l'absolu ne s'est, non plus, jamais produite.

On a peine à croire que M. Villey n'ait pas aperçu l'absolue inconciliabilité de ces deux manières de présenter le prétendu stoïcisme de Montaigne, et qu'il ait

1. VILLEY, *Les Sources et l'Évolution des Essais de Montaigne*, t. II, p. 91. — 2. *Ibid.*, p. 91-92. — 3. *Ibid.*, p. 490. — 4. *Ibid.*, p. 60. — 5. *Ibid.*, p. 65. — 6. *Ibid.*, p. 66. — 7. *Ibid.*, p. 66. — 8. *Ibid.*, p. 91. — 9. *Ibid.*, p. 92. — 10. *Ibid.*, p. 60.

pu laisser subsister un défaut de cohérence qui ruine la thèse tout entière. Le stoïcisme « de parade » et de bon ton n'est d'ailleurs pas plus réel que la « foi stoïcienne » et « la nostalgie de l'absolu ». Aucune concession, même de cérémonie, n'a été faite par Montaigne à la doctrine du Portique, puisque, nous venons de le voir, sur toutes les idées directrices qui orientent la pensée, dominant la vie, règlent la conduite sur la mort, sur l'attitude en face de la douleur et des maux de la vie, sur la résistance à opposer aux inclinations et aux passions, l'auteur des *Essais* est invariablement avec les épicuriens contre les stoïciens et n'est d'accord avec ces derniers que lorsqu'ils se rencontrent avec les épicuriens. Et même si ce stoïcisme « de parade » eût réellement existé, comment le savant critique peut-il maintenir qu'il ait constitué une phase dans la pensée de Montaigne? Comment pouvait-il s'enthousiasmer pour les grands sentiments qui ont dicté une partie des *Lettres à Lucilius*, puisqu'il ne prenait le masque stoïcien que pour se peindre en public et « se composer un personnage », puisqu'ils n'étaient qu'une attitude, « une couleur trompeuse » dont il s'était masqué?

Il semble que M. Villey n'ait plus qu'un pas à faire pour passer de cette deuxième conception, vraiment fantaisiste et insoutenable, au plein abandon de sa thèse. Ce pas, son maître, M. Lanson, l'aidera à le franchir : « Une chose me gêne, écrit le savant professeur, analysant la thèse de M. Villey, c'est le mot stoïcisme appliqué à Montaigne. Malgré l'accord de M. Strowski et de M. Villey pour l'employer, j'y résiste et je trouve beaucoup de force aux opinions de M. Armaingaud¹. »

Je conclurai ainsi ce chapitre :

Montaigne n'a jamais été stoïcien, ni dans les pre-

1. G. LANSON, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, année 1908, p. 758.

miers *Essais*, ni dans les suivants. Il a toujours été épicurien, aussi bien dans la première phase de composition (de 1572 à 1574) que dans les phases de 1574-1580, et en 1580-88-92.

Les pensées de Montaigne que l'on a citées comme se rattachant à la doctrine stoïcienne appartiennent pour la plupart à la doctrine épicurienne. Les autres, étant conformes aux deux doctrines qui ont plusieurs conceptions communes, et étant autant épicuriennes que stoïciennes, ne permettent pas de classer Montaigne, à aucune époque et dans aucun essai, parmi les stoïciens.

Enfin les passages de Sénèque que Montaigne a reproduits et adoptés, et que l'on a donnés comme stoïciens, parce que Sénèque est stoïcien, sont des maximes d'Épicure, que Sénèque lui-même donne comme d'Épicure.

CHAPITRE VII

LE PRÉTENDU SCEPTICISME DE MONTAIGNE

La pensée de Pascal, que Montaigne est un vrai sceptique et même un pyrrhonien, est si répandue qu'elle semble avoir amené à sa suite une erreur presque générale, je puis dire presque unanime. Un lecteur de Montaigne, il y a cent ou deux cents ans, peut-être influencé par le jugement de Pascal, ayant cité une phrase de Montaigne qui lui semblait exprimer d'une manière vivante et originale le scepticisme de son esprit, presque aucun des lecteurs suivants ne s'est avisé de vérifier dans les *Essais* si la citation était exacte. Aussi, chacun, très généralement, depuis cette date éloignée, la reproduisit-il telle quelle, sans la vérifier davantage. Voici, en effet, les paroles que tous les jours, neuf fois sur dix, on voit attribuer à Montaigne par les écrivains, que ce soit un journaliste, un professeur, un orateur ou un membre de l'Institut : « O que c'est un doux et mol oreiller et sain que le *doute*, à reposer une tête bien faite. » Or, Montaigne n'a jamais écrit cette phrase, mais il a écrit celle-ci : « O que c'est un dous et mol chevet, et sain, que l'*ignorance* et l'*incuriosité*, à reposer une tête bien faite. » Si l'on veut lire dans les *Essais*, non seulement ce passage, mais encore le contexte¹, on s'apercevra que la différence est plus grande

1. *Essais*, l. III, ch. XIII.

qu'elle ne semble au premier abord, entre le mot *doute* et les mots *ignorance* et *incuriosité*. Ce n'est nullement du doute, en effet, que parle ici Montaigne, c'est de la loi générale du monde, c'est de « l'inquisition et contemplation philosophique » qui sert d'aliment à notre curiosité, c'est enfin de la certitude désormais acquise par lui, de l'incognoscibilité et de la non-démonstrabilité des causes premières et finales, de la destination de l'univers et de l'homme. La phrase veut dire : « Nous savons désormais que nous ne pouvons connaître les causes premières, que nous n'avons pas fait le premier pas, que nous n'en ferons jamais aucun vers cette connaissance. Cessons donc de chercher ce que nous savons ne pas pouvoir trouver, et reposons-nous à jamais, sans une inutile curiosité, sur le chevet de cette ignorance. »

C'est, comme le fait observer M. Paul Stapfer, « l'ignorance pleinement résignée, calmement incurieuse des choses métaphysiques ». C'est, en même temps, l'expression fine et pittoresque d'une des conclusions les plus fermes des *Essais*.

Mais, le doute que Montaigne n'a pas voulu exprimer dans cette phrase, il l'a exprimé maintes fois dans son livre. Toutefois, ce doute n'est l'expression ni du pyrrhonisme, ni même d'un scepticisme vraiment établi dans son esprit. Pascal s'y est mépris, et ne s'est pas aperçu que ce pyrrhonisme d'occasion n'était chez lui qu'une attitude, qu'une méthode de « grand tour », un tour d'escrime, une feinte, par lesquels il s'est efforcé de nous démontrer que les questions métaphysiques sont inaccessibles à notre esprit, et de briser ainsi les armes de la foi. Car enfin, une fois la raison renversée par le pyrrhonisme, « la religion, comme l'a écrit É. Boutroux, flotte dans le vide, sans rien qui lui fasse obstacle, sans rien non plus qui la soutienne et la rat-

tache aux réalités¹ ». L'auteur des *Essais*, écrit d'autre part M. G. Lanson², paraît ainsi avoir voulu « couper dans la racine les affirmations métaphysiques dont notre vie sociale reçoit sa forme, et pour lesquelles nous nous coupons la gorge ».

Cette opération achevée, Montaigne jette à terre ce pyrrhonisme d'emprunt, qui n'a plus d'emploi, et qui, suivant M. Villey lui-même, n'a jamais été « qu'une attitude ». Mais s'il a ainsi ruiné la raison métaphysique, il retient la raison naturelle, universelle, expérimentale, comme notre principale lumière, le principal guide de notre vie intellectuelle.

Appliquant sa critique à l'étude de la connaissance, il poursuit, armé de cette raison expérimentale, la recherche des vérités relatives qui, seules, sont accessibles et dont l'homme doit, d'après lui, se contenter.

En dehors de cette déclaration agnosticiste, et de cette fin de non-recevoir opposée à l'objet de la foi, Montaigne, qui croit d'une forte conviction à un grand nombre de vérités rationnelles et expérimentales, qui les affirme nettement en tant que relatives, et qui leur est resté fidèle jusqu'à la fin de sa vie, comme nous l'avons déjà fait remarquer au chapitre v, n'en a pas moins professé sérieusement et sincèrement le doute, et artificiellement le scepticisme. Il a professé sincèrement et toujours professé le doute scientifique, prudent et provisoire, qui nous commande de laisser notre esprit en suspens sur une vérité, jusqu'à ce qu'elle soit démontrée. Mais il professe aussi un scepticisme apparent qui n'a d'autres fins que de semer le vrai doute chez les lecteurs qui résistent à ses arguments contre les dogmes, tout en donnant à ces mêmes lecteurs l'illu-

1. É. BOUTROUX, *Pascal*, p. 59.

2. LANSON, *Histoire de la littérature française*, p. 325.

sion que, par ce scepticisme même, il laisse le champ libre à la croyance.

Il observe tous les jours autour de lui que la croyance ferme et absolue mène presque forcément au fanatisme et à l'intolérance, que, selon l'expression d'Émile Faguet, « l'homme, non content de tant d'intérêts et de passions qui le poussent à être cruel pour son semblable, se fait de son opinion une passion, une passion violente, furieuse et homicide pour ceux qui ne la partagent pas¹ ». Aussi Montaigne pense-t-il accomplir une œuvre très utile en atténuant la force de la croyance religieuse chez ceux auxquels il ne peut l'enlever complètement, en leur représentant, sous les formes les plus variées, que leurs opinions, quelles qu'elles soient, ne sont que des conjectures « qu'ils mettent à un trop haut prix ».

Le scepticisme, dans la mesure où nous en reconnaissons l'existence chez Montaigne, n'est donc pas de l'indifférence, ni même une extrême difficulté à rien croire. Mais c'est un artifice, un procédé employé par un esprit désireux d'atténuer chez le plus grand nombre possible de ses lecteurs une passion malfaisante : le fanatisme, l'intolérance homicide.

Nous considérons, on le voit, comme une opinion sans fondement la thèse de MM. F. Strowski et P. Villey sur la terrible crise logique et morale qu'ils prêtent à Montaigne, sur la pénible crise de scepticisme, de pyrrhonisme même, que, comme à Pascal, ils lui attribuent, succédant « aux certitudes d'autrefois », et qu'ils dépeignent si longuement comme un bouleversement de son esprit. M. Villey, par exemple, veut nous convaincre que ce scepticisme, qui bientôt va finir par n'être plus qu'une « attitude », a commencé par

1. Voir la présente Étude, ch. v.

jeter sur les certitudes dont son esprit était meublé un profond désarroi, et que le vide immense qu'il a produit dans sa conscience a déterminé chez lui la nostalgie de l'absolu¹. Or, « cette certitude d'autrefois » n'est autre chose que la certitude stoïcienne, dont M. Villey, après l'avoir attribuée à Montaigne, a fini, nous l'avons vu, par reconnaître finalement lui-même qu'elle n'avait jamais existé dans son esprit. Puisqu'elle n'était qu'« une parure de bon ton », « une pose de cérémonie », « une couleur trompeuse », elle ne pouvait causer en effet, comme nous l'avons montré au chapitre précédent, en abandonnant la pensée de Montaigne, la moindre crise logique, ni morale. Le bouleversement pénible, la nostalgie de l'absolu attribués à Montaigne sont donc chez ces deux commentateurs des créations de leur esprit². Et nous croyons avoir renversé leur thèse, que la pensée philosophique de Montaigne aurait subi une évolution, soit qu'il s'agisse de stoïcisme et d'épicurisme, soit qu'il s'agisse du scepticisme ou du relativisme.

1. P. VILLEY, *Sources et Évolution des Essais*, p. 209.

2. L'édition de 1635, publiée avec le concours de Richelieu, par Mlle de Gournay, avait fait des mots « Que sais-je ? » l'épigraphie des *Essais*. Cette épigraphie, qui d'ailleurs n'a pas été choisie par Montaigne, mais par un de ses éditeurs, a contribué pour sa part à faire croire, à tort, que Montaigne était un vrai sceptique.

Montaigne est si peu ami des pyrrhoniens, qu'après avoir utilisé leurs arguments, il formule aussitôt l'objection classique : « Au moins savent-ils cela, qu'ils doutent. » Quant au fameux jeton portant le nom de Montaigne, à la date de 1576, une balance et le mot ἐπέχω (je m'abstiens), il ne représente pas l'emblème du doute absolu, mais du doute scientifique et de l'agnosticisme.

Cette balance veut dire, comme le « Que sais-je ? », qu'il pesait la valeur relative de chaque pensée, de chaque proposition, et elle lui servait à distinguer celles qui sont démontrées ou acceptables, de celles qui se présentent comme sans fondements. La balance était aussi pour lui, dans l'ordre moral, un symbole d'impartialité et de justice.

Nous arriverons à la même conclusion, si nous demandons à M. Villey à quelle date Montaigne a composé les chapitres où, ayant cessé d'être assujéti à la certitude impérieuse concernant l'absolu, il se serait montré au contraire criticiste et relativiste. Il répondra, nous le savons bien, que Montaigne n'a réellement écrit ces chapitres que dans la deuxième phase de composition, c'est-à-dire au plus tôt en 1574. Mais rien n'est plus facile que de démontrer, au contraire, que, dès 1572 et 1573, il a composé plusieurs chapitres criticistes et relativistes; qu'en conséquence jamais ne s'est produite, ni à cette époque, ni d'ailleurs à aucune autre, la fameuse crise morale et intellectuelle. Jamais, dans aucune page, Montaigne n'a poursuivi vraiment la recherche de notions absolues, jamais il n'a cru à la possibilité de connaître par les moyens humains les causes premières et dernières des choses. Dès les premières compositions, on le voit se garder avec soin d'imposer aux faits ses idées; il s'attache au contraire à plier ses idées aux faits, et cela, non seulement dans les rares chapitres où M. Villey, reconnaissant cette philosophie expérimentale, ne l'y a vue qu'à l'état naissant, alors qu'elle y est toute formée, mais aussi, dans les chapitres XIV, XX, XXI et XXIII du livre I, où il le croit soumis aux idées absolues.

Le titre de l'essai XIV, que « le goût des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons », est une formule relativiste au premier chef. Pour avoir été prise dans l'*Enchiridion* d'Épictète, qui en avait d'ailleurs trouvé l'équivalent dans toutes les écoles de l'antiquité, notamment chez Épicure, elle n'en est pas moins étrangère à tout dogmatisme. A peine a-t-elle été énoncée que, pour la justifier, Montaigne s'adresse aux faits, rien qu'aux faits. Et l'examen et la critique des faits, que lui apprennent-ils? Que la

douleur et la mort, que les grands maux ne sont pas des maux absolus, puisqu'ils sont ressentis si différemment par les uns et par les autres. Quand il s'agit de l'attitude à opposer à ces maux pour en souffrir le moins possible, il conclut en 1572-1573, sur ce point et sur les autres, comme il conclut au chapitre XX, c'est-à-dire avec les épicuriens, parce que leurs conclusions et leur attitude lui paraissent conformes aux faits, adaptées à nos naturelles conditions. Il repousse au contraire et raille les solutions absolues et stoïciennes, parce qu'elles méconnaissent les réalités, et sont si évidemment en antagonisme avec les faits qu'elles en deviennent ridicules.

Dans les essais suivants, en même temps que la raison, qui est proclamée notre seul guide et « seule doit avoir la conduite de nos inclinations¹ », sont rappelées les limites de cette même raison, considérée comme faculté de connaître, ainsi que la relativité de la connaissance qui est également étayée sur l'observation des faits. Montaigne nous convie à considérer « à travers combien de nuages et comme à taston, on nous mène à la connaissance de la plupart des choses que nous avons entre les mains² ». L'essai xxxii du livre I est tout entier consacré à établir l'impossibilité de connaître les raisons premières et dernières des choses et à montrer la vanité de nos conclusions hâtives, non contrôlées par l'expérience³. Il nous invite à nous contenter de la connaissance des causes secondes et immédiates, et écarte les explications surnaturelles.

1. *Essais*, II, viii.

2. *Essais*, I, xxvii : « C'est folie de rapporter le vrai et le faux au jugement de notre suffisance. »

3. « Qu'il faut sobrement se mêler de juger des ordonnances divines. » Ce chapitre, ainsi que les chapitres xxvii, xxi et xxiii, a été composé en 1572-1573, d'après M. Villey lui-même.

Quant aux « miracles », leur principal crédit, comme celui des « visions et des enchantements », vient « de la puissance de l'imagination agissant principalement contre les âmes vulgaires où il y a moins de résistance. On leur a si fortement saisi la créance, qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voient pas¹ ».

L'essai XLVII du livre I enseigne aussi le doute méthodique, la nécessité de suspendre notre jugement, et l'obligation de ne conclure qu'après vérification². C'est tout simplement l'esprit critique et la prudence scientifique.

Le chapitre I, xxiii : *De la Coustume*, classé avec raison comme les précédents dans la première époque par M. Villey, est tout entier aussi relativiste. Et M. Villey est obligé de le reconnaître : « Au point de vue du jugement, dit-il, Montaigne se pénètre de ce sentiment que notre connaissance est relative. Toutes nos coutumes, toutes nos croyances, qui nous apparaissent comme fondées en raison, comme sacrées et indiscutables, sont regardées comme des crimes et des absurdités par d'autres hommes, auxquels d'autres traditions ont fait une mentalité différente de la nôtre. Eux aussi, ils ont leurs coutumes et leurs croyances indiscutables qui nous semblent, à nous, révoltantes ou ridicules. Il n'y a donc pas de morale absolue³. »

Montaigne, sur ce point capital, n'a donc jamais varié, et il faut appliquer aux *Essais* de toutes les époques, aussi bien à ceux de 1572-1573 qu'à ceux de 1576-1578, de 1578-1580, et qu'à ceux de 1588-1592, cette conclusion que M. Villey n'applique qu'aux *Essais* de 1576-1578 et des époques suivantes : « Pour Mon-

1. « De la force de l'imagination », I, xxi.

2. « De l'incertitude de notre jugement. »

3. P. VILLEY, *Sources et Évolution des Essais*, t. II, p. 160, 161.

taigne, dès la première composition des *Essais*, nous n'atteignons que les phénomènes, notre raison se meut dans le relatif et la porte de l'absolu lui est à jamais close¹. »

En résumé, Montaigne, sur la recherche des causes premières et finales, est non pas sceptique, mais agnosticien, comme les positivistes d'aujourd'hui. Sur la question générale de la connaissance, il est criticiste et relativiste, professe le doute scientifique et se soumet à l'expérience; mais il n'est pas non plus sceptique, il croit à toutes les vérités relatives. S'il était vraiment sceptique, je comprendrais l'éloignement de certains esprits pour Montaigne et les *Essais*. Lamartine manifeste pour lui une véritable antipathie. Son ami le plus cher et le plus intime, Virieux, dont la mère, croyait-il, descendait de Montaigne, le savait déjà par cœur au collège, à l'âge de douze ans, et le débitait sans cesse à Lamartine. Celui-ci combattait de toutes ses forces, écrit-il dans les *Confidences*, ce goût exclusif pour Montaigne. « Ce doute qui se plaît à douter me paraissait infernal, l'homme est né pour croire ou pour mourir. Montaigne ne peut produire que la stérilité dans l'esprit qui le goûte. Ne rien croire, c'est ne rien faire; sa philosophie me fait pitié². »

Peut-on dire que Montaigne ne croit à rien? qu'il ne produise que la stérilité? Lui, qui affirme très fermement toutes les vérités relatives, les seules qui nous soient accessibles, qui croit à la conscience, à l'honnêteté, à l'honneur, à la vertu, au devoir, qui cultive avec soin l'amour de ses semblables, qui s'applique à accroître leur bonheur, qui a fait et publié à ses risques

1. P. VILLEY, *Montaigne* (chez Plon), p. 147.

2. LAMARTINE, *Les Confidences* (édit. Furne), p. 263-264 et 561.

et au péril de sa vie un livre « consubstantiel » avec lui, pour les débarrasser des grands maux dont ils souffrent, et qui a atteint partiellement son but ! Ces paroles de Lamartine sont de vaines déclamations, que l'on pourrait même prendre pour peu sincères, si on ne préférerait croire à une perte complète de mémoire, quelque extraordinaire qu'elle paraisse. Lamartine, en effet, dans ses *Lettres* (de 1809 à 1811) à Virieux¹, à l'âge de sa vingtième année, lui écrit que Montaigne est « un beau caractère, un cœur délicat et fin.... Je ne le quitte pas ; il est sur ma table, toujours ouvert, il est sur ma cheminée, dans ma poche.... Rien ne lui échappe, de tout ce qu'une belle âme, un esprit simple peut sentir de beau, de doux, de tendre, de naïf ». On ne saurait être plus enthousiaste, assurément. Lamartine avait bien le droit de changer d'avis sur Montaigne, mais s'il n'avait pas voulu laisser à son lecteur l'impression inexacte qu'il n'avait jamais apprécié Montaigne, il aurait dit dans les *Confidences*, publiées en 1849, qu'après l'avoir mésestimé pendant ses études de collège, il l'avait beaucoup aimé de 1809 à 1811, alors qu'il se borne à y protester avec force contre son scepticisme qu'il considère comme nuisible.

1. LAMARTINE, *Lettres* (4 vol. chez Hachette), t. I.

CHAPITRE VIII

LA MORALE DE MONTAIGNE

Nous avons déjà montré, et nous verrons avec plus de précision encore au chapitre sur la religion de Montaigne, que sa morale est indépendante de la religion et absolument païenne. Nous allons ici en rechercher le fondement et en définir le caractère.

Au premier examen, on serait porté à admettre l'idée de M. Albert Desjardins sur l'opinion que Montaigne avait de lui-même et de ses doctrines au point de vue moral. Après la connaissance qu'il avait acquise de lui-même par l'étude clairvoyante et scrupuleuse qu'il avait faite de son moi, et s'être comparé aux autres hommes de son temps, où les âmes étaient en général si basses et si vicieuses que « qui n'était que parricide ou sacrilège il était homme de bien et d'honneur », il est arrivé à se rendre le juste témoignage qu'il valait mieux que les autres. Il pensait que le monde serait trop heureux s'il avait autant de vertus que lui. D'un autre côté, il craignait, en se montrant plus exigeant, de décourager complètement les hommes incapables d'un grand effort. « Montaigne, observe M. Albert Desjardins¹, ramène tellement la morale à soi, que, s'il avait à revivre, il serait heureux de mener une seconde existence pareille

1. A. DESJARDINS, *Les Moralistes au XVI^e siècle*.

à la première, ni meilleure ni pire. Il regarde les qualités et les vertus qu'il a constatées chez lui comme les plus nécessaires, et semble mettre ses défauts et ses vices sur le compte de l'humaine et inévitable fragilité. De là à se présenter comme un type normal de l'homme à peu près en santé morale, il n'y a qu'un pas, et ce pas, Montaigne semble le franchir. Pour pouvoir en effet présenter sa vie et ses principes d'action comme des exemples à suivre, il semble qu'il ne lui aurait pas fallu beaucoup d'efforts à faire et beaucoup de grandes vertus à déployer, parce que sa nature était honnête, loyale, impartiale et juste, et que la plupart des vices, il les avait en horreur. » Mais toute sa doctrine morale tiendrait à ses heureuses dispositions naturelles.

Joignez encore que, s'il recommande, d'une manière générale, la pratique de la tempérance et apporte dans tous ses actes la pondération, il est disposé d'un autre côté à ne se passer d'aucun plaisir et à suivre avec mesure et surveillance, il est vrai, le jeu des passions, et vous aurez quasi raison de présenter Montaigne comme un modèle, peut-être, mais comme un modèle qui n'est vraiment difficile à suivre qu'à cause de l'infériorité morale de la très grande généralité de ses contemporains.

Si, au contraire, on veut bien se remettre en mémoire ce que nous avons dit¹ de l'artifice de langage consistant à affirmer qu'il n'a pas cherché à corriger ses dispositions naturelles, alors qu'en réalité tout le long de sa vie et même depuis qu'il a commencé la composition des *Essais*, il a au contraire lutté, non sans difficulté, contre ses inclinations et ses passions, non pour les anéantir mais pour les régler, et qu'il en est resté en partie maître, alors un autre visage de l'auteur des

1. Dans le chapitre v de la présente Étude.

Essais nous apparaît, qui nous montre assez facilement des qualités, et mieux des vertus, qui élèvent notablement le niveau moral de Montaigne. C'est le méconnaître que de le croire, quand il laisse entendre que, s'il a été circonspect et avisé, s'il a cherché légitimement à sauvegarder sa liberté et sa sécurité et à assurer son indépendance, c'est seulement par des calculs de prudence personnelle. Non, c'est souvent dans l'intérêt général. Il y a dans sa vie, nous l'avons constaté, et nous allons encore en rencontrer de nouvelles preuves, plusieurs actions qui témoignent d'un véritable dévouement, même jusqu'au sang, si cela devenait nécessaire, aux intérêts publics; et, dans les *Essais*, des pages admirables, des accents superbes que l'on sent absolument sincères, et qui marquent des préoccupations élevées et des exigences morales très scrupuleuses et pressantes.

Nous avons déjà relaté des actes de dévouement dont la connaissance et la publication étaient peut-être trop récentes en 1864 pour que M. Desjardins en ait été averti quand il rédigea son travail, et l'on va encore voir dans un chapitre suivant que Montaigne a poursuivi jusqu'à la fin de ses jours des desseins courageux inspirés par un ardent amour de son pays, et qui, si M. Desjardins les eût connus, l'auraient dispensé, en même temps qu'il le loue de sa pondération, de le blâmer de sa froideur et de sa prétendue indifférence sociale. Quant aux passages des *Essais* qui sont dignes d'une si belle conduite et qui dépassent de beaucoup le niveau moral où on le place souvent, nous en citerons quelques-uns. Pour des raisons politiques, en effet, Montaigne a peu parlé dans son livre des actes qui sont le plus à son éloge et que le hasard seul nous a permis de connaître¹. Mais les états de conscience,

1. Ces actes seront mis sous les yeux du lecteur dans le chapitre sur la politique.

les sentiments moraux qui sont en lui la source et le principe de son dévouement et de son désintéressement, ainsi que du fréquent et noble éloignement de la politique active — d'autant plus efficace qu'il fut bien médité et bien réglé — sont fermement formulés dans son livre et le pénètrent d'un souffle de générosité et de droiture qui, en dépit de l'égoïsme apparent de certaines déclarations qu'il a faites ailleurs, ont permis justement de qualifier la morale de Montaigne de morale du désintéressement.

Quoi de plus beau, de plus profondément honnête que ces paroles (1588) : « Sera Pomponius Flaccus qui voudra...; quant à moi, ...je suis appelé à un rôle plus digne; de même, qui me voudrait employer à mentir, trahir et à me parjurer pour quelque service notable, non que d'assassiner ou empoisonner, je crierais : Si j'ai volé ou dérobé quelqu'un, envoyez-moi plutôt aux galères, car il est loisible à un homme d'honneur de parler ainsi que firent les Lacédémoniens ayant été défaits par Antipater, sur le point de leurs accords : « Vous nous pouvez commander des choses pesantes et dommageables autant qu'il vous plaira, mais de honteuses et deshonnêtes, vous perdrez votre temps de nous en commander. » (III, 1.) Et au même livre III, chapitre II : « Nous autres principalement, qui vivons une vie privée qui n'est en montre qu'à nous, devons avoir établi un patron auquel toucher nos actions; et selon y celui, tantôt nous caresser, tantôt nous châtier. J'ai mes lois et ma Cour pour juger de moi et m'y adresse plus qu'ailleurs... Il n'y a que vous qui sache si vous êtes lâche ou cruel, ou loyal et dévotieux. Les autres ne vous voient point; ils vous devinent par conjectures incertaines; ils voient, non tant votre nature, que votre art. Par ainsi, ne vous tenez pas à leur sentence, tenez vous à la vôtre. — Otez la conscience aux

hommes, tout le reste ne leur est rien (Cicéron). » — Et encore cette phrase, que nous avons déjà citée, mais à un autre point de vue : « Le vice laisse, comme un ulcère en la chair, une repentance en l'âme, qui toujours s'égratigne et s'ensanglante elle-même, car la raison efface les autres tristesses et douleurs, mais elle engendre celle de la repentance qui est plus fière, d'autant qu'elle naît au dedans, comme le froid et le chaud des fièvres est plus poignant que celui qui vient du dehors ¹. »

Enfin la satisfaction d'avoir fidèlement suivi les suggestions de la conscience et d'avoir bien agi est sentie par Montaigne avec une telle force et est exprimée avec une fierté, une allégresse et une éloquence, un entrain si généreux qu'ils n'ont peut-être pas d'équivalents réels dans aucune école de l'antiquité : « Il n'est pareillement bonté qui ne réjouisse une nature bien née ; il y a, certes, je ne sais quelle congratulation de bien faire qui nous réjouit en nous-mêmes et une fierté généreuse qui accompagne la bonne conscience ; une âme courageusement vicieuse se peut, à l'aventure, garnir de sécurité ; mais de cette complaisance et satisfaction, elle ne s'en peut fournir. Ce n'est pas un léger plaisir de se sentir préserver de la contagion d'un siècle si gâté, et de dire en soi : Qui me verrait jusque dans l'âme ne me trouverait coupable de l'affliction et ruine de personne, ni de vengeance ou d'envie, ni d'offense publique des lois, ni de nouveleté et de trouble, ni de faute à ma parole.... Ces témoignages de la conscience plaisent ; et nous est grand bénéfice que cette jouissance naturelle, et le seul paiement qui jamais ne nous manque ². »

Ce tribunal de la conscience, au jugement duquel nous ne saurions échapper, où nous sommes uniques

1. *Essais*, l. III, ch. II.

2. *Ibid.*

juges de nos actions, puisque, seuls, nous connaissons les mobiles qui les ont dictées, n'est pas plus une conception stoïcienne qu'une prédication épicurienne. Il représente une notion courante, dès la plus haute antiquité grecque, très antérieure aux Socratiques. On la trouve invoquée dans Hésiode, comme affirmation d'une morale naturelle, indépendante de toute conception métaphysique. Elle est même antérieure à Hésiode. Mais ce n'est ni Socrate ni Zénon, c'est expressément Épicure que Montaigne charge de nous la rappeler. « Aucune cachette ne sert aux méchants, disait Épicure, parce qu'ils ne peuvent être assurés d'être cachés, la conscience les découvrant à eux-mêmes ¹. »

Comme en le voit, ce n'est pas à son apparent scepticisme que Montaigne rattache sa morale, mais c'est à la fois à l'agnosticisme et aux données primordiales de la conscience. Le prétendu scepticisme prépare l'adhésion à la morale, en servant le doute touchant la croyance théologique et métaphysique; mais c'est la théorie de la connaissance à laquelle s'est arrêté Montaigne qui, lui ayant démontré que la raison est incapable de résoudre les questions de l'existence de Dieu, de l'âme et de la destination de l'homme, lui a démontré du même coup l'impossibilité d'établir une morale dont les principes seraient des commandements de Dieu, et l'a amené à la fonder sur la raison. S'efforçant de découvrir les données premières de la conscience morale, Montaigne n'hésite pas, en effet : la morale et la conscience sont nées dans l'âme humaine du contact de la raison et de l'expérience; les notions du bien et du mal ont été suggérées à la raison par la vie elle-même. Elles ne sont pas innées, survenues tout à coup dans l'âme, où, comme Socrate le croit, un créateur les aurait dépo-

1. *Essais*, II, v.

sées¹. Non; pour Montaigne, les premières règles de la vie morale, fixant d'une manière lente et progressive les rapports des hommes entre eux, sont nées peu à peu de leurs contacts réciproques; ils les ont perfectionnées et développées d'époque en époque et de siècle en siècle, en suivant les nécessités de la vie et de l'expérience. C'est pour cette raison, qu'à côté de points communs, les coutumes et la morale des différents peuples, suivant les temps et les lieux, présentent des dissemblances notables. Avec l'aide de l'hérédité et de l'éducation, elles ont fini peu à peu par créer ces notions qui n'ont paru innées que parce que l'on commence à les infuser en nous dès le premier âge, et qui avec un fonds commun, variant pourtant plus ou moins, forment en chacun de nous ce que nous appelons la conscience, et sont, dans l'esprit du libre penseur, la source et le fondement réel de toutes les morales, soit laïques et naturelles, soit religieuses, qui aient jamais vu le jour. Cette morale, comme toutes les idées et les sentiments, venant, pour Montaigne comme pour Épicure, des sens et des faits de l'expérience, est déjà, à ce point de vue,

1. Ou, comme Pascal l'enseignera au siècle suivant, inspirées directement par Dieu, par le cœur, dont le sentiment est plus probant que la raison. Lorsque Pascal dit, en effet, que « la raison a ses raisons que la raison ne connaît pas », cela s'applique à la fois, dans sa pensée, aux premiers principes, *notions de temps et d'espace*, et aux vérités morales. Il y a, selon lui, deux origines de nos connaissances, deux manières de connaître la vérité : la raison et le raisonnement, d'une part, qui permettent d'acquérir les notions courantes et, d'autre part, le cœur, l'intuition, l'instinct, le sentiment, qui, infusés, inspirés directement par Dieu, nous font connaître les premiers principes et les vérités de la foi. (*Pensées*, édition Havet, t. I, p. 199, fragment 6 de l'article VIII; édition Brunschvicg, t. II, p. 101, 203, 205.)

Voir au septième volume de la présente édition la discussion de cette opinion de Pascal, au chapitre sur *Pascal et Montaigne*.

le renversement de l'esprit socratique, et éloigne l'idée, chère à M. Villey, que Montaigne ait été vraiment le disciple de Socrate, qu'il a d'ailleurs beaucoup admiré et même vénéré comme il vénérât Épaminondas, Scipion et tant d'autres.

Voici la page où Montaigne explique fièrement cette genèse de la morale, de l'honnêteté, de la prudence d'homme : « Dirai-je ceci en passant, que je vois tenir en plus de prix qu'elle ne vaut, qui est seule quasi en usage entre nous, certaine image de prudence scholastique, serve des préceptes, contrainte sous l'espérance et la crainte ? Je l'aime telle que les lois et religion non facent, mais parfacent et autorisent, qui se sente de quoi se soutenir sans aide, née en nous de ses propres racines par la semence de la raison universelle empreinte en tout homme non dénaturé. C'est cette raison qui redresse Socrate de son vicieux ply, le rend obéissant aux hommes et aux dieux qui commandent en sa ville, courageux en la mort, non parce que son âme est immortelle, mais parce qu'il est mortel. Ruineuse instruction à toute police, et bien plus domageable qu'ingénieuse et subtile, qui persuade aux peuples la religieuse créance suffire seule, et sans les mœurs, à contenter la divine justice ! L'usage nous fait voir une distinction énorme entre la dévotion et la conscience¹. »

Montaigne professe, en effet, que la conscience morale, naturelle, est très distincte de la conscience religieuse et de la dévotion : il veut qu'on ne confonde pas la crainte du châtimement qui suit l'infraction aux ordonnances divines, telles que nous les concevons, avec le remords d'avoir désobéi à un commandement de la raison ou à l'inspiration d'un sentiment contrôlé

1. *Essais*, l. III, ch. XII, vers la fin.

par la raison, avec le salutaire regret de n'avoir pas réglé nos actions conformément à notre condition naturelle, de n'avoir pas fait ce qui convient (καθῆκον).

La conscience et la morale naturelle se suffisent à elles-mêmes, « la repentance », le remords n'étant que la souffrance qui naît d'une fonction troublée, mal remplie, souffrance inévitable, qui suit immédiatement la faute et en est le seul châtiment.

Cette déclaration, qui est très précise, est d'ailleurs en accord parfait avec l'étude clairvoyante et impartiale de toutes les pensées de Montaigne qui, dans les *Essais*, expriment sa vraie doctrine morale. Aussi est-ce par erreur que M. Edme Champion a écrit dans son livre, d'ailleurs si sensé : « L'élimination du surnaturel change radicalement la morale de Montaigne, et d'une morale absolument liée à la religion, il passe à une morale dégagée de toute métaphysique dressée par vulgaires ressorts et naturels¹. »

Cette remarque n'est pas tout à fait conforme à la réalité. Montaigne avait éliminé le surnaturel dès les premiers *Essais* composés en 1572 ; par exemple, chapitre I, XXI : *De la force de l'Imagination*, où il déclare que les miracles « doivent leur crédit à la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les âmes vulgaires, où il y a moins de résistance et qui pensent voir ce qu'elles ne voient pas² ».

1. ED. CHAMPION, *Introduction aux Essais de Montaigne*, p. 193.

2. Ce mot miracle, qui est dans toutes les éditions des *Essais* publiées par Montaigne de son vivant, il ne l'a jamais effacé. Mais Mlle de Gournay, qui a imprimé l'édition de 1595 à Paris, ou Mme de Montaigne, ou de Brach, à l'un desquels il n'a pas plu de le laisser, l'ont biffé, en sorte qu'il ne se trouve plus dans les éditions suivantes, c'est-à-dire les éditions modernes, qui sont copiées sur celle de 1595. Mais nous l'avons rétabli, parce qu'il est de Montaigne et que Montaigne a voulu qu'il y restât. L'édition municipale de Bordeaux l'a également rétabli.

Aussi Montaigne, qui, lui, a plus « de résistance », au lieu d'attribuer au surnaturel les miracles dont le roi Dagobert et François d'Assise auraient bénéficié, en voit la cause dans la force de l'imagination de ceux qui les ont constatés; de même qu'il attribue à cette même imagination certaines guérisons des écrouelles par les rois de France, que le vulgaire considère aussi comme dues à une influence miraculeuse. Nous verrons plus loin, dans plusieurs autres chapitres datant de 1572, la même négation du surnaturel et la même incrédulité sous toutes les formes, et nous montrerons que sa morale s'oppose au christianisme.

Nous savons déjà que, pour Montaigne, cette conscience naturelle crée des règles précises qui, bien qu'il prononce assez rarement ce mot, sont des *devoirs*, qu'il ne multiplie pas à l'infini, mais à la plupart desquels il obéit et enjoint au lecteur d'obéir; à tel point que, pour lui, si vous ôtez la conscience aux hommes, tout le reste n'est rien. Qu'il est émouvant quand il nous fait le tableau des châtiments que la conscience inflige à ceux qui ne lui obéissent pas, et qu'il est par contre entraînant quand il nous décrit les joies du devoir accompli!

Aussi le lecteur sera, je l'espère maintenant, disposé à reconnaître que la morale théorique et pratique de Montaigne était beaucoup plus élevée et plus ferme que celle qu'il a quelquefois voulu essayer de représenter, non peut-être, selon nous, par modestie, mais pour ne pas décourager les faibles hommes.

Montaigne nous paraît bien définir et analyser la vertu. « Il me semble que la vertu est chose autre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous; les âmes bien réglées d'elles-mêmes, et bien nées, elles suivent même train, apportent en leurs actions même visage que les vertueuses; mais la vertu

sonne je ne sais quoi de plus grand et plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, pareillement conduire à la suite de la raison. Celui qui, d'une douceur et facilité naturelle, mépriserait les offenses reçues, ferait chose très belle et très digne de louange, mais celui qui, piqué et outré jusqu'au vif d'une offense, s'armerait des armes de la raison contre les premiers appétits de vengeance, et, après un grand conflit, s'en rendrait enfin maître, ferait sans doute beaucoup plus. Celui-là ferait bien, celui-ci vertueusement; l'une action se nomme bonté, l'autre vertu; car il semble que le nom de vertu suppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne puisse s'exercer sans partie¹. C'est pourquoi nous nommons Dieu bon, fort, libéral et juste, mais nous ne le nommons pas vertueux; ses opérations sont toutes naïves et sans efforts². »

Donc la vertu est l'effort victorieux de la lutte que la raison et la volonté soutiennent contre les inclinations, les appétits, les passions, et contre les difficultés de la vie, en vue, conformément à la conception épicurienne, non de les anéantir, mais de les régler, les brider, leur imposer la mesure. Aussi, si Dieu ne peut être dit vertueux, Socrate, Épaminondas, Scipion sont des hommes en butte à des inclinations et des appétits vicieux plus ou moins puissants, mais qui, grâce à leur volonté puissante et maîtresse de soi, ont été vite vaincus et n'ont aucun effet sur leur conduite. Leur vertu est « passée en complexion » et fait définitivement partie de leur constitution morale spontanée et naturelle, sans retour apparent aux premières impulsions, qui semblent solidement écartées.

Mais Montaigne s'est absolument contredit d'un chapitre à l'autre sur la facilité de la vertu. Il a écrit en 1579

1. Sans obstacle, sans opposition ni contradiction.

2. *Essais*, l. II, ch. XI, début.

des pages charmantes et remplies d'entrain et d'enthousiasme, pour se plaindre que l'on donne à la philosophie et à la morale enseignées aux enfants un visage sévère, triste, renfrogné et sourcilleux : « Qui me l'a masqué de ce faux visage pasle et hideux ? Il n'est rien au contraire de plus gaillard et de plus enjoué, et à peu que je ne die folastre. Elle ne prêche que fête et bon temps. Une mine si triste et transie prouve que ce n'est pas là son gîte¹. » Il a écrit tout le contraire à la même date, et par conséquent il ne peut être question ici d'une évolution dans sa pensée² ; il a écrit, en effet, dans la même phase de composition des

1. *Essais*, I, xxvi. Ce chapitre, ainsi que II, xi, est de 1579.

2. M. Villey nous semble avoir commis une erreur qu'il y a lieu de relever. Au tome II de son livre sur *Les Sources et l'Évolution des Essais*, p. 417, il signale, en effet, cette première contradiction de Montaigne sur la facilité de la vertu, mais il y voit une preuve de l'évolution de ses idées. Dans la première phase de la composition des *Essais*, écrit-il, « la vertu cherchait la douleur comme son élément, et elle refusait la facilité pour compagne, elle demandait un chemin épineux ». Mais dans la troisième phase de la composition, et après 1588, Montaigne émet une opinion contraire, qui, dit-il, s'est développée progressivement dans son esprit à mesure que le stoïcisme était abandonné par lui. « La vertu, écrit alors Montaigne, n'est pas plantée à la tête d'un mont coupé, raboteux et inaccessible ; ceux qui l'ont approchée la trouvent, au rebours, logée dans une belle plaine, fertile et fleurissante, d'où elle voit bien sous soi toutes choses ; mais si peut-on y arriver, qui en sait l'adresse, par des routes ombreuses, gazonnées et doux fleurantes, et d'une pente facile et polie, comme est celle des voûtes célestes. » Ce changement, ajoute M. Villey, dans l'opinion de Montaigne sur la vertu, résulte et est le signe de son passage du stoïcisme à la philosophie de Socrate. Or, c'est là une grosse erreur, puisque nous venons de démontrer dans la présente page que ce n'est pas successivement, mais à la même date, celle où il composa les deux chapitres, qu'il a exprimé ces deux opinions contraires. M. Villey lui-même les reconnaît contemporaines. Il n'y a donc pas eu évolution dans l'opinion de Montaigne à ce sujet.

Essais, que « la vertu repousse la facilité pour compagne, et demande des chemins aspres et espineux¹ ».

Quelle explication peut-on donner de cette contradiction? Elle est intentionnelle, comme les nombreuses contradictions que j'ai signalées en traitant de la prétendue ondoyance et diversité de Montaigne. Nous croyons qu'elle est artificielle, qu'elle est, comme ces dernières, dans ses paroles et non dans son esprit. Mais nous pensons qu'elle a aussi une autre raison. Que lorsque l'âme est arrivée à la vertu, elle doive, par sa santé, rendre sain encore le corps; qu'elle doive faire luire jusqu'au dehors son repos et son aise et l'animer d'une gracieuse fierté; qu'elle fasse état d'apaiser les tempêtes de l'âme; que la peur, le déplaisir, la crainte et la contrainte soient désormais exclus de l'âme, qui dès lors n'a plus que la jouissance constante pour compagne, cela peut être vrai, et Montaigne a raison de le proclamer. Mais, qu'on y arrive par des « routes ombreuses, gazonnées et doux fleurantes, et d'une pente facile et polie, comme est celle de la voûte céleste », c'est ce qu'il sait bien ne pas être. M. Desjardins suppose, à juste titre, que Montaigne était trop fin pour s'y être trompé lui-même; son admiration pour les hommes de l'antiquité suffirait à prouver qu'il comprenait la difficulté d'être un Socrate ou un Scipion Émilien; mais « il tâchait d'attirer les autres en les abusant dans leur intérêt par l'apparence de cette aisance, de cette flexibilité, n'espérant pas, il est vrai, les retenir toujours dans une si charmante erreur, mais ne demandant qu'à les y maintenir le temps nécessaire pour leur inspirer l'amour de la vertu, qui donnerait à ceux dont les inclinations vicieuses n'étaient pas trop fortes, la force de considérer et

1. *Essais*, II, XI.

de vaincre les difficultés, une fois qu'elles apparaîtraient¹ ».

Nous croyons qu'il y a une part de supposition très juste dans cette pensée attribuée à Montaigne. Il imite ici Épicure qui, ayant placé à l'entrée de son jardin une inscription ainsi conçue : « Entrez pour apprendre à vivre heureux », savait bien que ses préceptes seuls ne conduiraient pas facilement ses disciples au bonheur. Mais, comme lui, il espérait, et son espérance s'est en partie réalisée, que par l'entraînement des exemples qu'ils avaient sous les yeux, ses lecteurs imiteraient les disciples d'Épicure qui, en fait, vivaient heureux et pouvaient en témoigner.

Mais, à côté de ces merveilleuses descriptions des charmes de la vertu, on trouve aussi, à la fin du chapitre xxvi du livre I, des passages dont le texte nous laisse croire qu'ils ont été inspirés en partie par un autre sentiment. Nous avons cité dans le chapitre sur l'*ondoyance* d'assez nombreux morceaux qui semblent inspirés à Montaigne par son dévouement pour ses semblables; mais nous en avons mis en lumière d'autres qui semblent aussi indiquer qu'il avait des moments de découragement en présence de tout ce qui se passait autour de lui, qu'il avait pris l'habitude d'envisager les choses de la vie, tantôt sous un aspect sérieux, tantôt sous un aspect fantaisiste, et que, ramenant à certains jours sa pensée à l'hypothèse que ce monde n'était pas quelque chose de bien sérieux, il parsemait alors son pessimisme ironique de traits où il traduisait son humour et son dilettantisme et lançait ses boutades cyrénaïques et fantaisistes.

Comment interpréter autrement le morceau que Montaigne a ajouté dans son édition manuscrite, au

1. A. DESJARDINS, *op. cit.*

passage que nous venons de citer sur l'accès si plaisant et si accueillant de la vertu? Il conseille à l'éducateur « de présenter à son élève, quand il commence à se sentir, Bradamante ou Angélique pour maîtresses à jouer ». Et une page après : « Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il aime mieux ouïr une fable que la narration d'un beau voyage ou un sage propos ; que quand il entendra le son du tambourin qui anime la jeune ardeur de ses compagnons, il se détourne à un autre qui l'appelle au jeu des batteleurs ; qui, par souhait, ne trouve plus plaisant et plus doux revenir poudreux d'un combat que de la paume ou du bal avec le prix de cet exercice, je n'y trouve autre remède, sinon que de bonne heure son gouverneur l'étrangle, s'il est sans témoin¹. » Il est impossible de ne pas voir dans de pareils morceaux un Montaigne qui a voulu, débordant sa mesure et toute sa réserve habituelle, procurer à son imagination une débauche d'esprit.

Il ne faudrait cependant pas confondre les nombreux passages où Montaigne se livre à son humour et où il envisage les aspects plaisants et fantaisistes de la vie, avec ce qui paraît être, au premier abord, un fléchissement vis-à-vis de la morale.

A côté des splendides morceaux sur la vertu et sur les joies de la conscience, se rencontrent assez souvent des pages où Montaigne nous apprend combien fermement il tient aux biens de la vie, aux plaisirs, qu'il cherche à se les assurer, et que si les passions auxquelles nous permettons de nous dominer peuvent nous rendre malheureux, combien de passions modérées que l'on sait régler peuvent contribuer au bonheur.

Toutefois, cette recherche du plaisir raisonnable, étant presque toujours accompagnée de la mesure imposée

1. *Essais*, I, xxvi.

par lui à tout appétit, à toute inclination, n'est nullement incompatible avec la mise en pratique d'une vertu assez ferme et modérée, pas plus qu'avec la doctrine même d'Épicure, pourtant en apparence assez dure, et aussi avec celle, peut-être plus conciliante dans les termes, que Plutarque a contribué à lui enseigner. Elle a pu l'amener peu à peu à élargir l'étendue des plaisirs qu'il se procurait, à accueillir des sollicitations, peut-être croissantes, de ses sens, mais sans jamais faire fléchir les règles qu'établit vraiment la conscience; sans jamais atteindre, au moindre degré, le solide faisceau de sa loyauté, de sa fidélité à sa parole et de son honnêteté, et par conséquent sans lui avoir jamais mérité l'épithète « d'endormeur de conscience » dont l'accable beaucoup trop sévèrement, suivant nous, M. Guillaume Guizot.

En réalité, Montaigne a employé, pour être aussi heureux que nous pouvons l'être et contenir ses plaisirs dans les limites de l'honnêteté et de la modération, les méthodes les plus diverses, en général avec succès, en mettant en pratique, partout où il l'a pu sans inconvénient moral, des règles conformes à celles d'Épicure, qu'il interprétait suivant son propre jugement et adaptait à sa nature. Il varie ses méthodes suivant la nature de chacun des plaisirs ou des appétits, selon que leur satisfaction peut ou non produire des troubles et des agitations durables de l'âme, et qu'ils sont plus ou moins capables de compromettre la tranquillité. Selon les cas, en effet, il emploie, soit, nous l'avons déjà vu, la méthode préventive, en jugeant « les occasions », soit la diversion, pour détourner la passion à d'autres objets ou en affaiblir la violence. Si enfin la lutte est trop douloureuse, il lui arrive de s'accommoder, mais rarement, avec la passion, si elle ne l'amène à rien de déshonnête et si les risques sont pour lui seul, ou tout

au moins si les dommages sont facilement réparables.

Prenons par exemple l'amour. Il sait, par l'expérience et non passeulement par les arguments d'Épicure et de Lucrèce, que l'amour, plus peut-être que les autres passions, peut amener des agitations dangereuses et des troubles persistants. Il sait combien, en particulier, il asservit notre liberté. Renan ne s'était aperçu qu'assez tard, si nous l'en croyons, que « la nature ne tient pas du tout à ce que l'homme soit chaste¹ ». Montaigne s'en est aperçu dès sa prime jeunesse et, « à celui, dit-il, qui le louerait d'être chaste, il ne lui devrait pas plus grand merci qu'à celui qui l'appellerait traître ou voleur ou ivrogne, parce qu'il mentirait autant² ». Il s'était d'abord engagé dans l'amour, d'une affection pernicieuse et indiscrete, et il en a « souffert toutes les rages ». Il sait combien fâcheusement il altère notre jugement; aussi applique-t-il sa volonté, non pas à l'écarter à tout jamais, et à le fuir comme le fit une fois Socrate, malgré sa force d'âme, mais à en amortir la violence par la substitution et la stratégie épicurienne, le rompant à divers désirs, desquels il y en avait un régent et maître, afin qu'ils le gouvernent et le tyrannisent. Loin de le condamner et d'y renoncer, il l'apprivoise pour éviter de « s'esclaver à autrui » et pour s'en assurer la jouissance, sans faire courir trop de risques à sa tranquillité, « s'étudiant qu'il ne fut pas si agréable, qu'il vint à le forcener enfin et captiver du tout à sa merci ». En ce marché, il ne se laisse pas tout aller, il s'y plaît, mais ne s'y oublie pas. Un peu d'émotion, mais pas de rêveries. « L'amour est une agitation vive et gaie. » Il réussit enfin à n'en être ni troublé, ni affligé et, après expérience, il se rend ce témoignage qu'il a une âme capable de rabattre par effet

1. RENAN, *Souvenirs de jeunesse*, p. 359.

2. *Essais*, III, v.

cette parole d'Agésilas : « Que la prudence et l'amour ne peuvent aller ensemble¹. » Bien plus, l'amour lui-même a pu lui servir, à son tour, de dérivation modératrice contre d'autres passions. Quand enfin l'âge de l'amour est passé, c'est encore au procédé d'Épicure, à la déclinaison dérivative qu'il a recours pour faire revivre, par la substitution, les impressions passées. « Ji vais m'amusant en la recordation² des jeunesses passées; si cette belle jeunesse est expirée et échappe à mon sang et à mes veines, du moins n'en veux-je déraciner l'image de ma mémoire. C'est jouir deux fois, que de jouir de la vie passée³. »

En somme, Montaigne, tout porté qu'il était par complexion à l'amour, et en espérant avant tout des jouissances durables, ne s'est pas laissé dominer par cette passion; il a même fini par en être maître, puisqu'elle ne l'a pas empêché d'être prudent. Il en a vraisemblablement été de même pour les autres plaisirs et les autres passions. — Toujours le calcul des risques, toujours la mesure, toujours la possession de soi-même et toujours la conscience présente semblent avoir arrêté, en tout cas, l'impulsion, avant qu'une faute grave ait pu être commise. Mais nous sommes ici beaucoup plus, il faut le reconnaître, sur le domaine de l'art de vivre et de la sagesse que sur celui de la morale.

Si l'on se demande comment un disciple d'Épicure, qui conseillait de réduire le repas à un morceau de pain et de fromage, accompagné d'un verre d'eau, et de réduire ses besoins au minimum, a pu rester épicurien, tout en jouissant de presque tous les plaisirs de la vie, il nous semble qu'on peut en fournir l'explication. Voyons, en effet, quelle grande variété d'application

1. Voir *Essais*, III, v.

2. Au rappel à la mémoire.

3. *Essais*, III, v.

et quelle notable extension Montaigne va donner à sa méthode de diversion.

Plus encore qu'Épicure, il fait de la dérivation et de la substitution une méthode naturelle, que les hommes ont d'ailleurs toujours spontanément employée, un procédé conscient, systématique, auquel, comme nous venons de le voir, il faut s'exercer avec soin quand on en a bien compris toute l'utilité, et dont il s'agit surtout d'user à propos et avec souplesse. A mesure qu'il avance en âge, il en fait une application de plus en plus soignée à toutes les conditions de la vie morale : dans la douleur et les joies, dans la jouissance des biens de toutes sortes. Il l'emploie pour consoler ses amis dans l'affliction. Au lieu d'attaquer le mal à fond, il « décline », il « gauchit » peu à peu ses propos dans les sujets plus voisins, puis un peu plus éloignés, et réussit à leur dérober imperceptiblement la pensée douloureuse¹.

Montaigne pousse ce procédé plus loin encore, lorsque, ne se contentant pas de faire revivre le plaisir passé, il s'étudie — et il y réussit — à retenir avec force le plaisir présent, à le saisir et à en jouir au double quand il est bon, en le suivant et le « retardant ».

C'est, au maximum, la vraie sérénité, presque parfaite, non pas passive, mais fermement active d'Épicure, et même dépassée. Mais cette application si attentive et si soignée dans la jouissance de la vie, pour la ruminer et l'étendre, n'est pas, chez Montaigne, comme il pourrait sembler quand on se souvient du petit nombre de plaisirs que conseille Épicure lui-même, une interprétation hyperbolique de la doctrine de ce philosophe. En réalité, Montaigne est plus conséquent qu'Épicure, ou qu'Épicure ne veut le paraître.

1. *Essais*, III, iv : « De la Diversion ».

Nous allons le constater pour d'autres passions, comme nous l'avons fait pour l'amour. Les passions sont des désirs exaspérés, violents, des besoins devenus obsédants et très impérieux. Le stoïcisme prétend les éliminer purement et simplement, et, par là, méconnaît et mutilé la nature ; loin de la suivre comme il prétend le faire, il détruit l'homme au lieu de le corriger. Épicure conserve les sentiments, les désirs et les passions, mais, en pratique, il les atténue tellement par la modération, la tempérance et la prudence extrêmes que, si on le suivait à la lettre, il n'en resterait presque rien, ce qui le rapprocherait beaucoup de l'école du Portique. Logiquement, pour éviter la souffrance qui peut les suivre, et surtout pour assurer à l'âme son bien le plus précieux, la liberté, Épicure devrait borner sa rigueur à faire sa part à chacune des passions, en s'étudiant, par un constant effort de la volonté, à leur imposer la mesure et à les régler par la raison : « Usez, n'abusez pas. » En réalité, cette part, il ne la fait pas suffisante, sa mesure est trop restreinte. Montaigne, lui, pense, non sans raison, se montrer plus fidèle qu'Épicure lui-même à l'esprit épicurien.

Celui-ci classait les désirs et les besoins dans l'ordre suivant : les uns sont à la fois nécessaires et naturels et, par conséquent, impérieux et irrésistibles ; les autres sont naturels sans être nécessaires ; les autres ne sont ni naturels, ni nécessaires, ce sont des besoins purement artificiels. Montaigne adopte d'abord pleinement cette classification, et observant « combien peu il en faut à la nature pour se contenter », il semble conseiller aux sages de ne satisfaire que les besoins naturels et nécessaires et de ne considérer tout le reste que comme le développement de notre « fantaisie », et il paraît admirer Métrodore, vivant « du poids de 12 onces par jour et Épicure, à moins ». Mais bien-

tôt, se reprenant, il reconnaît que « ce que nature exactement et finalement nous demande pour la conservation de notre être est trop peu », et qu'on peut, sans cesser d'être sage et raisonnable, « se dispenser quelque chose autre » et « appeler encore nature l'usage et condition de chacun de nous. Taxons-nous à cette mesure, étendons nos appartenances jusque-là ». « L'accoutumance est une deuxième nature et non moins puissante ; et j'aimerais presque autant qu'on m'ôtât ma vie que si l'on me l'essimait (diminuait) et retranchait bien au delà de l'état actuel, je l'ai vécue si longtemps. » (III, x.) Dans la pensée de Montaigne, cette tolérance, cette mesure plus large, s'applique à toutes les inclinations naturelles et légitimes, et il donne une grande extension à nos « appartenances », à cet usage et condition de chacun de nous, et cela, je ne dirai pas sans contredire les formules d'Épiqueure, mais sans en contredire vraiment l'esprit. Si, en effet, en dehors de la conscience, celui-ci conseille de ne pas se livrer aux passions, c'est en partie à cause des conséquences qu'elles peuvent entraîner en compromettant l'ὕψις et la tranquillité de l'âme, en un mot parce qu'elles ne sont pas hygiéniques. Une partie de sa morale pratique étant d'abord une sagesse, elle est réglée en conséquence par le calcul des risques. Mais les éléments de ce calcul peuvent varier en chacun de nous, suivant « ses naturelles conditions ». Épicure, voulant placer le bonheur à la portée des moins favorisés et des plus déshérités, exagère tellement les risques, et réduit, non seulement les passions, mais les désirs et les plaisirs les plus naturels à un tel minimum, que même un sage peut les trouver insuffisants. Montaigne est vraiment plus sage que son maître ne croit devoir le paraître, pratiquant autrement le principe commun, et plus largement. M. Villey, ne s'apercevant pas que, dans la phrase suivante, il décrit un Montaigne ultra-

épicurien, y explique très bien comment notre moraliste applique pour son compte le calcul des risques : « La conduite de Montaigne, écrit-il, se ramène à un perpétuel examen de conscience, il faut qu'il tienne son moi constamment en vue. S'il voit paraître à l'horizon une inclination qui risque de devenir trop forte, un danger quelconque, il calcule si le danger qui y est joint l'emporte sur le risque à courir. Si le plaisir l'emporte, Montaigne s'y abandonne ; si le risque est plus grand, il recule, il avance jusqu'au point où l'avantage qu'il espère est supérieur au sort qu'il redoute. » Très bien, mais comment M. Villey ne reconnaît-il pas ici la théorie épicurienne ? S'il s'accorde beaucoup de plaisirs, s'il donne un jeu plus large à ses inclinations qu'Épicure n'en permet ou a l'air d'en permettre à son disciple, c'est qu'il juge, qu'il sent qu'il peut le faire sans trop de risques de s'en laisser posséder et de voir la douleur et la peine succéder au plaisir. Il se sent plus de force de résistance que n'en peuvent posséder la plupart de ceux à qui s'adresse Épicure. La sagesse, chez lui, ne « forçant pas les conditions naturelles » (III, XII), Montaigne se borne, en général, à moins que la conscience et l'honneur n'y soient intéressés, à modérer ses inclinations (II, XII) ; mais il se résigne parfois aussi à céder à celles qui sont trop vives, au regard de la résistance qu'il est capable de leur opposer. Comme la philosophie épicurienne est une adaptation, elle comporte aussi des degrés ; chacun peut l'appliquer à sa nature et à sa mesure. Le précepte principal, d'éviter les plaisirs qui peuvent être suivis d'une souffrance, entraîne beaucoup de relativité. C'est à chacun de voir jusqu'où il peut aller, sauf à se demander parfois si on entre dans le domaine de la morale ou si l'on reste simplement dans celui de la sagesse. Ce dernier cas est en effet celui où Montaigne nous conduit aussi sou-

vent qu'à la morale proprement dite ; ce qui n'empêche pas que son livre, en résumé, est devenu l'âme et le compagnon inséparable des plus honnêtes gens.

La volonté, malgré les premières apparences d'un examen superficiel, et bien qu'il dise souvent le contraire, était une des facultés maîtresses de Montaigne. Il a d'ailleurs écrit (I, xx) : « Nous sommes nés pour l'action. » Son goût pour l'action était en effet assez prononcé. La place nous manque dans cette Étude déjà longue pour traiter amplement cette question ; aussi nous reviendrons sur ce sujet dans d'autres pages de cette édition, nous bornant à en dire quelques mots ici. Nous l'avons déjà fait voir homme d'action et en pleine possession de sa volonté, lorsque nous l'avons montré concevant et mettant en jeu, tout le long de son livre, son système de contradictions artificielles ; or nous le voyons à chaque page exercer cette volonté persistante et énergique dans ses revendications incessantes contre l'intolérance et la cruauté. Nous retrouvons cette volonté et cette suite dans les idées, dans sa morale de tous les jours, et à travers toutes les souplesses et toutes les adaptations que nous avons constatées. Et nous sommes bien près de partager pleinement la pensée d'Émile Faguet sur le rôle si important joué par la volonté dans les *Essais* et dans la vie de Montaigne. Cette action de la volonté, tout en la voyant en partie telle que Faguet l'a dépeinte, nous la rattachons, en partie aussi, à l'influence de l'épicurisme sur l'esprit de Montaigne.

L'épicurisme, en effet, contrairement à ce qu'on a enseigné si souvent, est, aussi bien que le stoïcisme, une philosophie de l'effort ; il implique une perpétuelle tension de la volonté. Il faut au moins autant de volonté pour faire la part à chacun des besoins naturels et légitimes de notre nature, à chacun des penchants, à chacune des passions, pour leur imposer la mesure, les

régler par la raison, comme l'enseignent et pratiquent les épicuriens, que pour pratiquer même incomplètement les préceptes des stoïciens. Car il y a encore cette différence que le principe de l'épicurisme est souvent, en fait, appliqué avec une rigueur plus ou moins grande, tandis qu'il est bien rare qu'il en soit de même du stoïcisme, qui se contente de promulguer des préceptes en général inapplicables. C'est précisément pour le règlement des inclinations et des passions, que Montaigne, dans ses *Essais* et dans sa vie, montre habituellement et enseigne l'exercice énergique de la volonté qu'a dépeint si exactement É. Faguet¹. Et c'est bien dans Épicure qu'il en a trouvé l'exemple et l'application constante. Il n'est pas contestable, en effet, que le fondement de la morale de Montaigne, c'est de se connaître pour se posséder, d'acquérir la science du moi pour arriver à la possession de soi-même, à la pleine maîtrise de soi.

Personne, plus que lui, n'a employé sa volonté à atteindre ce but. Il montre à quel degré il estime cette faculté maîtresse dans son culte des héros. Les grands hommes, soit de l'action, soit de la pensée, y sont honorés quelquefois jusqu'à l'exaltation; et ce n'est pas la force de l'intelligence qu'il exalte le plus en eux, c'est la force de la volonté. Car ce que Montaigne aime à répéter souvent, c'est que l'homme fait lui-même sa destinée, que notre vie dépend principalement de nous, qu'une vie humaine est œuvre humaine. « Ce n'est pas autre chose, dit avec raison É. Faguet, que la foi en la volonté. Mais cette volonté que Montaigne admire chez les grands hommes, sous forme d'héroïsme, il la recommande à la généralité des hommes, sous la forme de modération, de patience, d'abstention énergiques, toutes choses qui ne démon-

1. É. FAGUET, *Seizième siècle*, p. 392-394.

trent pas moins de volonté que l'héroïsme au sommet. En pareille matière, la première chose à faire est de se connaître, de se mesurer, la seconde d'agir selon sa nature, ses forces, avec toute l'énergie dont on est capable : « Fais ton fait et te connais. » Or, pour la grande majorité des hommes, s'ils se connaissent bien, faire son fait, c'est supporter et s'abstenir avec courage, en y ajoutant un peu d'action, la quantité d'action que nous permettent nos moyens, laquelle est petite. »

A part la trop grande faiblesse de nos raisons d'agir et la trop faible idée de la valeur de notre initiative, que je regrette de rencontrer dans cette belle page de Faguet, j'y trouve la véritable expression de mon opinion personnelle sur cette partie de la morale de Montaigne, que je me souviens d'avoir rappelée dans un entretien avec Thiers, en octobre 1875¹.

1. J'eus sur cette question avec Thiers, à Arcachon, un entretien que je résumerai ici, parce que j'ai réussi à le faire revenir d'une opinion contraire qu'il avait sur Montaigne. Thiers était venu à Arcachon en villégiature, l'année qui avait suivi sa chute du pouvoir, à la fin de l'automne. Or, Jean Hameau, qu'il avait pris pour médecin, allait lui faire une visite tous les soirs, à neuf heures, et restait avec lui, écoutant sa conversation très intéressante, pleine de faits, de fines allusions, jusqu'à minuit. Me trouvant également à Arcachon cette année-là, il m'emmena chez lui dès les premiers jours. J'y fus reçu avec beaucoup de bienveillance, et je fus invité à y revenir tous les soirs avec mon ami. C'était un délice pour moi d'entendre l'ancien Président de la République raconter sa vie et les actes de sa vie publique et porter ses jugements sur les hommes et les événements. Un jour, ayant appris que je lisais Montaigne depuis 26 ans, il causa de l'auteur des *Essais*. Je me rappelai avoir lu, dans les *Portraits littéraires* de Sainte-Beuve, un article où il parlait des opinions de Thiers sur Montaigne. Je lui apportai cette étude critique qui avait pour objet un mémoire présenté en 1821 par Thiers, à l'âge de vingt et un ans, à l'Académie d'Aix, au concours ouvert sur l'éloge de Vauvenargues, et qui avait remporté le prix. Sainte-Beuve y disait que l'auteur

Montaigne a assurément pu, dans le cours de ses nombreuses analyses du cœur humain, de « son cœur humain à lui », se montrer non pas indifférent, quand on va au fond de sa pensée, mais indulgent pour certaines faiblesses et certains vices humains, dont la gravité pâlisait superbement à côté des grands vices régnants ; mais c'est vraiment manquer à la justice et

avait commencé sa thèse par un extrait sommaire des moralistes français qui ont précédé Vauvenargues. Or, parlant de Montaigne, il avait émis un jugement qui, par sa maturité, étonnait Sainte-Beuve ; entre autres choses, Thiers y disait qu'il y avait parmi les hommes deux catégories de caractères bien différents : les caractères *impressifs* qui, analysant l'homme, l'étudient, s'étudiaient eux-mêmes et qui sont suffisamment satisfaits quand ils ont trouvé quelques formules jugeant l'homme et les mobiles de sa conduite, sans beaucoup se préoccuper d'agir eux-mêmes, en un mot les esprits théoriques, méditatifs. Puis il y a les *esprits actifs*, surtout préoccupés d'agir. Thiers ajoutait que Montaigne était parmi les premiers, mais qu'il leur préférerait les seconds. Car Montaigne lui semblait décourager de l'action.

Je me permis de protester contre cette opinion. Thiers me dit alors que ses nombreuses occupations politiques et ses travaux sur la Révolution et sur l'Empire l'avaient tellement occupé qu'il n'avait pas lu Montaigne depuis l'époque de son mémoire, n'en ayant entendu parler assez longuement qu'une seule fois, en 1866, lorsqu'il avait écouté, chez son ami Mignet, Prévost-Paradol faire la lecture d'une étude qu'il préparait sur Montaigne et qui parut la même année. Il ajouta, pour me mettre à l'aise, qu'il ne demandait pas mieux que de partager mon opinion, si je voulais bien lui faire connaître mes arguments. Je lui apportai le lendemain un exemplaire des *Essais*, dont nous lûmes ensemble, pendant trois soirées, bien des pages choisies par moi. Je fus assez heureux pour le faire renoncer à son opinion ancienne, en lui mettant sous les yeux l'œuvre politique et critique de Montaigne, et en appelant son attention sur les preuves de son goût pour l'action qu'il a données si nombreuses. Je me rappelle, en particulier, l'avoir beaucoup intéressé en lui montrant avec évidence cette culture de la volonté dans *la vie de Montaigne comme dans les Essais*, et en lui faisant voir qu'il était tous les jours cité à tort, comme ayant écrit que le « doute était un mol oreiller et doux, pour reposer une tête bien faite », et qu'il n'a jamais écrit une pareille phrase.

aux égards qu'on lui doit, que d'écrire, comme l'a fait M. Paul Bonnefon, que, chez lui, « le manque de noblesse est évident ».

Il est encore plus injuste de dire, avec M. Guillaume Guizot, qu'il n'est pas d'écrivain en qui « le bien et le mal soient plus profondément mêlés et presque également couverts d'un style presque sans rival ». Nous croyons voir ici des traces du fanatisme de M. Guizot contre un livre anticalviniste, et contre un écrivain qui avait cependant pour lui un tel attrait et une telle séduction qu'il ne pouvait passer un seul jour sans le lire, mais dont l'indépendance et la hardiesse de jugement froissent profondément sa foi. Malgré sa grande indulgence pour la faiblesse humaine, Montaigne a en effet toujours agi noblement et conseillé à ses lecteurs des actes conformes à l'honnêteté, à la bonté et à la justice ; il se voyait si supérieur moralement à la plupart des meilleurs hommes de son temps, qu'il est bien pardonnable de n'avoir pas songé à s'élever encore davantage, et de s'être pardonné à lui-même quelques défauts de sa nature, que l'on peut toutefois lui reprocher d'avoir mis en évidence avec une sorte de complaisance dans ses moments de découragement, où son dilettantisme devenait moqueur et quelque peu cynique. Oui, je l'avoue, il eût mieux fait de supprimer cinq ou six passages des *Essais*, qui, par exception, éloignent le lecteur de l'action plutôt qu'ils ne l'y encouragent. Mais les sentiments nobles et élevés l'emportent tellement sur quelques faiblesses, que celles-ci s'aperçoivent peu, et que Montaigne, après quelques correctifs, peut être recommandé comme un conseiller de la vie digne d'être écouté. Nous venons, en effet, de montrer, et nous le verrons encore dans les chapitres suivants, que l'on trouve dans l'œuvre et dans la vie de Montaigne une morale uniquement fondée sur la

nature, la raison et la conscience. Cette morale est élevée et très droite ; elle est non seulement individuelle, mais sociale ; et il faut remarquer que les trois grands hommes qu'il recommande de se représenter constamment à l'esprit, comme patrons et modèles, sont trois hommes d'action et des héros de vertu : Aristide, Phocion, Caton. Il ne s'est pas borné à définir et à proclamer sa morale, il l'a, on ne saurait trop le répéter, pratiquée pendant toute son existence et en a donné l'exemple, aussi bien dans sa vie privée que dans sa vie publique. Mais s'il a été en cela supérieur à la plupart des moralistes, il est loin d'avoir été parfait, et si, comme nous l'avons déjà remarqué, les règles de sa sagesse, tout en visant surtout à lui procurer une vie heureuse, sont tout à fait compatibles avec l'obéissance aux lois de la morale proprement dite, il est certain qu'il a eu, par ailleurs, certaines faiblesses et certaines indulgences pour lui-même qui doivent, non pas être passées sous silence, mais au contraire signalées et blâmées, devant la jeunesse à qui l'on parle de Montaigne, à côté de ses grandes qualités. Mais, je le répète, Montaigne est tellement supérieur, moralement, dans les actes comme dans la pensée, à presque tous les hommes de son temps, que ses faiblesses sont peu visibles.

C'est, probablement aussi, l'opinion de M. le professeur Lanson, qui nous a dit, en commençant son cours à la Sorbonne sur Montaigne, en 1917, qu'il l'avait choisi, cette année-là, pour sujet de ses leçons, à cause des qualités morales qu'il reconnaissait en lui, et qui lui semblaient en pleine concordance avec les besoins du moment (nous étions à cette date en pleine guerre).

Non, Montaigne ne s'est jamais placé par égoïsme au-dessus des mêlées sociales et religieuses. Loin d'exposer ses lecteurs à perdre toute combativité et toute conviction agissante, il a lutté, je le répète, toute sa vie, et

dans des conditions dangereuses pour sa sécurité; il a lutté pour la paix sociale, il est intervenu avec efficacité pour réconcilier les chefs des partis meurtriers, et ses efforts ont porté des fruits. Il s'est employé, nous le montrerons au chapitre x, pendant plus de vingt ans, avec un zèle persévérant, à consacrer tous ses efforts à une œuvre politique pleine de discernement et de fermeté, à un but précis, à préparer, dans la mesure de son pouvoir, l'avènement de Henri de Navarre au trône de France, et il a en effet contribué pour sa part à rendre inévitable la loi de tolérance que fut l'édit de Nantes.

Il faut bien, d'ailleurs, que Montaigne, ait apparu aux hommes supérieurs de son temps comme dépassant beaucoup, moralement, les autres hommes, pour que des esprits tels que Antoine Loisel¹, Juste Lipse², Estienne Pasquier³, Jacques de Thou⁴ aient élevé aussi haut son caractère et sa conduite, et que Florimond de Raymond, conseiller au Parlement de Bordeaux, auteur d'ouvrages de controverse catholique très estimés et dont le témoignage est d'autant moins suspect qu'il était plutôt dans le camp des fanatiques, s'écriât après sa mort, dans un langage un peu emphatique et lourd, mais sincère : « La France, depuis peu de temps, est éclipsée de cette vive et incomparable lumière, d'éloquence et de suffisance, après la montre que nous avons

1. ANTOINE LOISEL, *De l'œil des rois et de la Justice*, Paris, 1595. (Voir l'addenda du septième volume.)

2. JUSTE LIPSE, *Lettres à Mlle de Gournay*, dans *Recherches et documents inédits sur Montaigne*, par le docteur PAYEN, 1855 (1 vol. tiré à 100 exemplaires), p. 18, où il le nomme : « le grand et vénéré Montaigne ». Dans une autre lettre, il le met « au nombre des sept sages de la Grèce » et dans une autre il l'appelle « le Thalès français ».

3. ESTIENNE PASQUIER, *Recueil de Lettres*. Lettres à son collègue du Parlement, le président Pelgè.

4. JACQUES DE THOU, *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou*, Rotterdam, 1711, in-4, p. 58. (Voir l'addenda du septième volume.)

eue de sa vertu et sa philosophie courageuse et stoïque¹... et de son exquis et prompt jugement par-dessus les hommes de son siècle en toutes concurrences d'affaires. Le cruel et impitoyable destin a dérobé à la Guyenne, ou plutôt à la France, ce riche trésor d'honneur, de vertu et de gloire immortelle. Ce rare personnage, par son décès, semble avoir laissé la vertu orpheline². »

Ce qui achèvera de montrer la grande supériorité morale de Montaigne sur son siècle, c'est sa dernière parole contre le machiavélisme et son jugement final sur les rapports de la morale avec la politique.

Au xvi^e siècle, la politique de presque tous les princes et rois était particulièrement machiavélique, et elle l'est encore souvent aujourd'hui, comme vient de le prouver la dernière guerre, si le machiavélisme consiste principalement à justifier par le but les moyens les plus suspects et les plus criminels. Or nous avons déjà vu Montaigne contre la politique machiavélique des princes contemporains en général. Mais il n'est pas sans intérêt de s'arrêter un instant sur quelques passages des *Essais* où il traite des rapports de la politique avec la morale, et sur ce qu'il a pensé du machiavélisme. Les paroles suivantes qu'il a deux fois écrites dans les *Essais* font déjà pressentir que, même en politique, il penchera vers la bonté, la douceur et la justice, et qu'on le trouvera toujours armé contre la méchanceté, la cruauté et la perfidie : « Si la fortune m'eût fait naître pour tenir quelque rang dans le monde, j'eusse été ambitieux de me faire aimer, non de me faire craindre ou admirer³. » Or, voici un

1. A cette date, l'épicurisme était fort peu connu, sinon de Montaigne et de quelques autres, et le mot de stoïcien s'appliquait généralement à toute philosophie enseignant la vertu.

2. FLORIMOND DE RAYMOND, *L'Anti-papesse*, Paris, Langlelier, MDCVII, p. 158-159.

3. *Essais*, II, VIII et III, IX.

résumé, court mais exact, de la marche des idées de Montaigne au sujet du machiavélisme. Contrairement à plusieurs des principaux publicistes français de son temps, il croit avec Machiavel que la politique et la morale sont deux choses bien différentes, en principe. La politique doit être basée sur les faits, sur l'expérience directe et immédiate. Mais il pense qu'il est presque toujours possible de réussir en politique, en conformant ses actes à la morale et à la justice. Et si l'on viole la justice, on ne réussit qu'en apparence, pour un temps, provisoirement. Dès la première édition des *Essais*, en 1580, il écrit que, quand même « aucune autre condition ne nous y convierait, le plus sûr est de se rejeter au parti qui a le plus de justice et d'honnêteté ». En 1588, il répète sous une autre forme que dans la majorité des cas où le politique croit qu'il ne peut réussir qu'en violant les règles de la morale, il se trompe; il pourrait presque toujours, en cherchant bien, réussir par des moyens honnêtes : « La naïveté et la vérité pure, en quelque siècle que ce soit, trouvent encore leur opportunité et leur mise¹. » Malheureusement, cette naïveté et cette vérité ne se rencontraient pas, en général, dans les actes politiques des gouvernants de son époque; aussi les *Essais* sont-ils remplis de morceaux où Montaigne s'élève contre presque tous les actes des princes régnants, qui sont faits de déloyautés et de cruautés inutiles. Dans les rares cas, au contraire, où il n'a réellement pu réussir qu'en violant la justice et la morale, le politique se prépare, par son succès même, des difficultés et des complications plus grandes, où il échouera finalement et sera lui-même dupe de ses propres tromperies. Toutefois il se présente vraiment des occasions où il est malheureusement de

1. *Essais*, III, 1, au commencement.

l'intérêt du prince et de celui de son pays « qu'il mente et qu'il trahisse ». Ici Montaigne avertit avec beaucoup de force et d'insistance qu'en pareil cas il ne faudrait pas compter sur lui pour aider le prince à réussir dans son dessein. Mais il n'est que trop certain qu'en fait le vice et le mal occupent dans la vie des peuples un office inévitable, que rien ne peut remplacer jusqu'à présent, et pour exécuter les mensonges et les trahisons les princes devront trouver et ne seront d'ailleurs jamais en peine de trouver d'ignobles agents. Oui, s'il s'agit réellement de sauver son pays (et cela donne partiellement raison à Machiavel), le prince commettra une action malhonnête, mais il devra intérieurement en souffrir, et « attribuer cette nécessité à un coup de verge de la raison divine ». Voilà ce que Montaigne se résigne à écrire entre 1582 et 1588. Mais entre 1588 et 1592, dans une addition manuscrite au même chapitre I du livre III, il se reprend, et, revenant sur ce qu'il vient d'accorder, il conseille fermement au prince qui se trouve dans l'alternative, ou de manquer à sa foi et à son honneur, ou de trahir l'intérêt du peuple et le sien propre, de s'abstenir, et par conséquent de rester fidèle à sa foi, et de « remettre la protection de son vaisseau à la pure conduite du Ciel », sa conscience « devant lui être plus chère que son propre salut et le salut de son peuple ». N'aura-t-il pas d'ailleurs à espérer, quand les bras croisés il appellera Dieu à son aide, « que la divine bonté n'est pas pour refuser la faveur de son intervention extraordinaire à une main pure et juste¹ » ? Telle

1. *Essais*, III, 1, quelques lignes après la citation latine : *Sed vitæ...* Nous soulignons encore ici un exemple de l'utilité qu'il y a, dans une édition des *Essais*, à indiquer, comme nous le faisons, la date de composition de chaque morceau, de chaque pensée de Montaigne. C'est, en effet, grâce à cette désignation que nous savons ici désormais

est la conclusion dernière de Montaigne en politique. Il reconnaît bien que les intérêts politiques peuvent être, dans certains cas, contraires à la morale, mais il proclame qu'alors il faut sacrifier les intérêts politiques. Il est donc antimachiavéliste ¹.

Nous avons dit plus haut que la morale de Montaigne n'est pas seulement individuelle, comme on l'a prétendu, mais qu'elle est aussi une morale sociale. Nous y revenons pour en rappeler encore quelques exemples. Témoin de la décadence de la Grèce, et justement convaincu que la chute de son pays était irrémédiable, Épicure n'avait rien fait pour relever l'esprit civique et le patriotisme helléniques. Il avait conseillé l'abstention politique à ses disciples. Il pensait qu'au milieu de la

que cette phrase est vraisemblablement la véritable conclusion du présent chapitre.

1. Peut-être certains lecteurs trouveront-ils qu'il l'est trop ici ; et, pour la même raison, approuveront-ils, au contraire, le morceau du livre I, xxvi : *De l'Institution des enfants*, où Montaigne conseille au gouverneur d'un enfant destiné à représenter son pays à l'étranger de le rendre commode à toutes nations et compagnies, voir au dérèglement et aux excès si besoin est... « Il rira, follâtrera, il se débauchera avec son prince. Je veux qu'en la débauche même il dépasse en vigueur et en fermeté ses compagnons, et qu'il ne laisse à faire le mal, ni faute de force ni de science, mais faute de volonté. » Il ajoute une phrase où il raconte un fait curieux, qui a eu son analogue en France après la guerre de 1870. « Je pensais, dit-il, faire honneur à un seigneur aussi éloigné de ces débordements qu'il soit en France, de m'enquérir à lui, en bonne compagnie, combien de fois il s'était enivré pour la nécessité des affaires du roi en Allemagne. Il le prit de cette façon et me répondit que c'était trois fois, lesquelles il récita : « J'en sais qui, faute de cette faculté, se sont mis en grand-peine, ayant à pratiquer cette nation. » — Il est intéressant de rappeler que les historiens du traité de Francfort racontent que Pouyer-Quertier, le ministre chargé de le négocier avec Bismarck, suivit avec utilité pour la France le conseil donné par Montaigne, en tenant tête au chancelier allemand dans une lutte de fourchettes et de verres devenue homérique.

licence et de la corruption croissantes, il fallait surtout réagir contre l'entraînement général du luxe et du plaisir vulgaire, en montrant aux hommes qu'ils ne trouveraient le bonheur ni dans l'asservissement aux besoins factices, aux désirs inassouvissables, ni dans le mépris absolu des inclinations et des besoins naturels, mais dans la prudence, la frugalité, la modération et la mesure en toutes choses, seuls moyens, en y ajoutant la bienveillance et la justice, d'assurer la paix de l'âme. Le stoïcisme, d'ailleurs, non plus que l'épicurisme, n'a pu et ne pouvait, en quoi que ce fût, réveiller les vertus civiques des Grecs ou aider ce qui en restait à relever la Grèce. Montaigne, nous l'avons vu et nous le reverrons, à certains moments de sa vie et à certains moments de la vie politique de son pays, s'est aussi justement accordé des raisons de s'abstenir et de suivre les conseils de Sénèque, ici encore conformes à ceux d'Épicure. Mais chaque fois qu'il a pu entrevoir que, soit par sa plume, soit par une action honnête, il pouvait espérer de servir utilement son pays, il sortit de sa réserve et de sa retraite. C'est principalement par cette participation à la vie publique que Montaigne a été supérieur à Épicure. Il a été un patriote, en un temps où le vrai patriotisme existait à peine, et peu d'hommes, même parmi les plus grands du xvi^e siècle, ont montré plus de désintéressement que lui. Dans l'essai III, x, il a écrit ces belles paroles : « Je ne veux pas qu'on refuse, aux charges qu'on prend, les pas, les paroles, l'attention et la sueur, et le sang au besoin » ; et il ajoute avec Horace : « Tout prêt moi-même à mourir pour mes amis et pour ma patrie. » Il est vrai qu'il ajoute aussi : « Mais c'est par emprunt et accidentellement, l'esprit se tenant toujours en repos et en santé, non pas sans action, mais sans vexation, sans passion. » Mais il faut comprendre ces paroles dans

leur véritable sens. Il nous l'explique très bien dans le contexte. Il entend par là qu'il « faut ménager la liberté de notre âme, de notre volonté », ne l'hypothéquer (ne la livrer) qu'aux occasions justes, lesquelles sont en bien petit nombre, si nous jugeons sainement. « Voyez les gens appris à se laisser emporter et saisir, ils le font partout, aussi bien aux petites choses qu'aux grandes. » Et voici la conclusion : « Cette âpreté et violence de désir empêche plus qu'elle ne sert à la conduite de ce qu'on entreprend, nous remplit d'impatience envers les événements ou contraires ou tardifs.... Nous ne conduisons jamais bien la chose de laquelle nous sommes possédés et conduits ; la passion n'est jamais un bon guide ; celui qui n'y emploie que son jugement et son adresse, il y procède plus gaiement ; il feint, il ploie, il diffère tout à son aise, selon le besoin des occasions ; ...prêt et entier pour une nouvelle entreprise, il marche toujours la bride à la main. » — Peut-on parler avec plus de justesse et de raison ? Et n'est-on pas amené à conclure que, lorsque Montaigne calcule les risques à courir, ce ne sont pas des dangers personnels qu'il cherche à éviter, ce sont les risques que courrait la chose publique, si elle était gérée légèrement et sans prudence ?

On a encore faussement interprété les paroles suivantes : « Je suivrai le bon parti jusqu'au feu exclusivement, si je puis¹. » On y a vu l'expression d'un sentiment égoïste. Rien au contraire n'est plus compatible avec le plus pur sentiment de l'intérêt public : « Jusqu'au feu exclusivement » ne veut pas dire, comme certains l'ont cru, qu'il soit incapable de se sacrifier pour la bonne cause, mais simplement qu'il aimerait mieux survivre aux effets de son dévouement que d'y

1. Dans ce même chapitre x du livre III.

succomber, d'autant plus qu'alors il pourrait de nouveau se dévouer. La fin de la phrase, que l'on néglige communément de citer, ne permet pas d'autre interprétation : « Que Montaigne, dit-il en effet, s'engouffre, quand et quand la ruine publique, si besoin est. Mais s'il n'est pas besoin, je saurai gré à la fortune, s'il se sauve. » Quel est l'homme non dénué de raison qui puisse penser autrement ?

CHAPITRE IX

LA RELIGION DE MONTAIGNE ET LA PRÉPARATION DE L'ÉDIT DE NANTES

Nous savons que Montaigne était fils d'un père chrétien et d'une mère, Antoinette de Louppe ou Lopez, issue d'une famille juive, qui, d'Espagne, d'où elle avait été expulsée au xv^e siècle, était venue se fixer à Toulouse et à Bordeaux. Antoinette, de même, probablement, que sa famille, s'était convertie, non pas au catholicisme, mais à la religion réformée. Montaigne, au chapitre xiv du livre I, fait allusion, avec une émotion contenue, aux cruautés inouïes des rois du Portugal à l'égard des compatriotes de sa mère, et il nous montre ceux-ci tuant eux-mêmes leurs propres enfants, plutôt que de se convertir au catholicisme, pour obtenir d'être conservés sur le territoire du Portugal. Il ajoute que peu de Portugais, cent ans après, étaient convaincus de la sincérité de ceux qui s'étaient soumis. Il est vraisemblable que Montaigne appliquait ce dernier jugement aux parents de sa mère et à sa mère elle-même.

En ce qui concerne son père, il est évident que, quoique catholique, il était très tolérant, puisqu'il avait épousé une femme tout au plus protestante, et que sur ses huit enfants, une fille, Jeanne, et un fils, Thomas, furent protestants.

Cette origine explique, nous l'avons déjà remarqué, les dispositions exceptionnellement libérales et accom-

modantes et le caractère souple de Montaigne. Mais s'il lui est arrivé quelquefois de présenter certaines opinions hardies sous le nom d'autres écrivains, il s'en faut de beaucoup que ce soit toujours sous le couvert des autres qu'il ait exprimé des opinions dangereuses à soutenir. Il en a souvent produit de très hardies sous son propre nom. En effet, à partir de l'époque où il composa les *Essais*, il n'avait en réalité aucune foi, ne croyait à aucun dogme, soit catholique, soit protestant.

Et pourtant j'ai pu citer dans une étude présentée à la *Société des Amis de Montaigne*¹, en 1913, cinq écrivains français qui ont écrit que Montaigne était croyant : l'abbé Labouderie, Bigorry de Laschamps, M. F. Strowski, M. P. Villey et M. Mazel, pour lequel Montaigne est même « un dévot ». Tous les autres écrivains ou commentateurs que nous avons nommés : Sainte-Beuve, Prévost-Paradol, MM. Paul Bonnefon, Gustave Lanson, Paul Stapfer, Edme Champion, Guillaume Guizot, Albalat, le général Michaud, affirment, au contraire, que Montaigne était incrédule.

On voit que MM. Strowski et Villey ne sont pas, littérairement, en aussi haute compagnie que les auteurs qui croient à l'incrédulité de Montaigne ; mais ils ont eux-mêmes assez d'autorité pour qu'il soit, je crois, utile de leur répondre, et nous espérons pouvoir y employer des arguments décisifs, qui étaient assurément dans l'esprit des critiques qui nous ont précédés, eux et moi, mais qui n'ont pas été suffisamment rapprochés, comme il nous paraît convenir, et dont ces critiques n'ont pas tiré toute la force probante.

Et puis, il importe de répondre surtout aux plus récents défenseurs du christianisme de Montaigne, si, comme tout semble le faire croire, les catholiques ne

1. *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, fasc. 2 année 1913, p. 121-126.

se résignent pas encore tous à voir exclure de leur communauté un écrivain dont l'ouvrage a été mis à l'index par Rome en 1676 et dont l'impression a été interdite en France pendant les quarante-cinq dernières années du règne de Louis XIV, qui est le véritable initiateur des philosophes et des écrivains libres des siècles qui l'ont suivi, et qui, quand on examine impartialement ses vraies pensées, se montre si complètement incroyant, qu'il a bien mérité cette disgrâce.

Commençons par le chapitre xii du livre II qui, par le nombre des pages, représente la cinquième partie des *Essais*, et qui, par le talent, les ressources et l'habileté consommée que Montaigne y a déployés, paraît tout d'abord le plus important du livre.

Le titre du chapitre : *Apologie de Raymond Sebon*, laisse croire que l'intention de Montaigne est de prendre en grande considération le livre de l'auteur qu'il avait, lui-même, sur la demande de son père, traduit de la langue espagnole « baragouinée en terminaisons latines », et de s'en appuyer pour démontrer les vérités de la foi. Or, quand on lit très attentivement ce chapitre, on constate que ce n'est qu'une feinte, et qu'il a pour but, dans cet essai, de montrer que la raison naturelle invoquée par Raymond Sebon est absolument incapable d'arriver à cette fin, et qu'elle ne peut atteindre que des connaissances relatives et expérimentales.

En poursuivant à fond l'examen, on s'aperçoit que Montaigne n'a pas agi autrement vis-à-vis de la foi elle-même, et que l'*Apologie* est une suite d'arguments contradictoires, où se cache la vraie conclusion, sous des dehors d'orthodoxie et sous le manteau de la religion. L'intention réelle, de renverser ce qui fait l'objet de la foi et de n'en rien laisser dans l'esprit du lecteur averti et non prévenu, s'y dévoile clairement. Dans la

présente édition, j'ai marqué dans les notes au bas des pages un certain nombre de points où il est impossible de ne pas voir que Montaigne, après avoir écrit, avec une habileté consommée, tout le contraire de ce qu'il juge vrai, décèle sa véritable pensée; lorsque, par exemple, il conduit notre esprit à cette conclusion, comme le montre M. Émile Boutroux, « que notre raison déraisonne¹ », dès que, quittant le domaine des choses sensibles, elle aborde les questions religieuses et philosophiques, la nature nous étant, pour diriger notre conduite, un meilleur guide que ce prétendu privilège de notre espèce; que, « sous prétexte enfin de justifier l'emploi des raisons naturelles dans la démonstration de la religion², Montaigne en vient à nous montrer la nature indifférente en cette affaire et la raison impuissante, si bien que la religion flotte désormais dans le vide, sans que rien lui fasse obstacle, sans rien non plus qui la soutienne et la rattache aux réalités ».

Plaçons d'abord sous les yeux du lecteur un argument plus fort encore que celui que vient de nous montrer cette manière habile de réfuter Raymond Sebon, sous le prétexte de soutenir sa thèse. C'est la façon dont il traite directement de la révélation. Il en parle, en effet, de trois manières différentes. Ici, il dira que, la nature et notre raison nous laissant ignorants de notre origine et de notre destinée, Dieu est heureusement venu nous prêter extraordinairement la main, et par une communication directe, nous poussant par sa grâce, par ses moyens célestes, nous a ainsi instruits des vérités divines. Plus loin, devenu moins affirmatif, il dira seulement que l'homme ne s'élèvera

1. É. BOUTROUX, *Pascal*, p. 59.

2. Lorsqu'il feint de défendre les arguments de la raison invoqués en faveur de la foi par Raymond Sebon; après avoir dit cependant qu'il ne croit pas que les moyens humains en soient aucunement capables.

aux vérités divines que *si* Dieu lui prête extraordinairement la main, que *si*, par une divine et miraculeuse métamorphose, l'homme s'élève au-dessus de l'humanité. Et il ajoute que c'est seulement à notre foi chrétienne d'y *prétendre*. Cela est déjà du doute, car il ne dit plus que Dieu lui a réellement apporté, pour le hausser et le soulever, le seconder, ses moyens célestes. Enfin, dans d'autres pages et sous les formes les plus variées, il dit que Dieu ne nous a pas réellement apporté ce secours céleste et développe, par des raisons évidentes, cette idée que nous n'avons pas été touchés par sa parole, qu'il ne nous a pas tendu la main; qu'aussi nous ne croyons pas les dogmes religieux avec la même conviction que nous croyons une histoire ordinaire qui nous est contée. Si Dieu nous avait réellement parlé, marcherait-il au même rang que nos affections, que les richesses, que la gloire et nos amis? « Une si divine et céleste institution ne marque les chrétiens que par la langue. » Et l'on peut ajouter que ce démenti donné par lui-même à ce qui avait voulu paraître une affirmation de la croyance révélée ne se trouve pas seulement dans ces quelques pages, mais qu'il se confirme et règne dans tout le cours de cet énorme chapitre.

Après avoir recommandé au croyant d'appuyer sa foi sur la raison, il lui enlève cet appui, en renversant l'autorité de cette même raison, ce qu'il vient encore renforcer par un autre passage du même chapitre : après avoir dit, en effet, que le scepticisme nous rend d'autant plus aptes à la foi qu'il annule notre jugement et nous décharge de toute science pour faire place à la révélation, il accompagne cette concession d'une petite remarque qui la détruit d'une façon absolue : « L'homme, dit-il, ne peut voir que de ses yeux, saisir que de ses prises. » Une fois la raison ruinée et notre jugement

annulé, comment en effet distinguer la science divine de la science humaine? « Les voix qui prétendent nous faire entendre les paroles de Dieu sont elles-mêmes produites par les facultés humaines et par conséquent sujettes elles aussi à cette infirmité qu'elles dénoncent. » Et nous voyons ainsi ses vrais desseins apparaître par intervalles; de temps à autre il introduit négligemment une phrase de sens équivoque, où son incrédulité non seulement semble se trahir, comme le dit M. Villey, mais se trahit et s'affirme réellement. Et sa vraie conclusion est celle-ci : « Notre religion, qui est faite pour extirper les vices, les couve, les nourrit, les incite »; et encore celle-ci : « Tout cela (tout ce qu'il vient de dire), c'est un signe très évident que nous ne recevons notre religion qu'à notre façon et par nos mains, et non autrement que les autres la reçoivent. Nous nous sommes rencontrés au pays où elle était en usage, nous sommes chrétiens au même titre que nous sommes Périgourdins ou Allemands. » Et enfin, en 1588-1592, il ajoute : « Ils font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas. Les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant ce que c'est que croire. »

Il est vraiment incompréhensible que M. P. Villey, après avoir lu ces passages des *Essais*, et après avoir reconnu que, chez Montaigne, la raison règne en maîtresse et que la religion n'a pas eu sur son esprit et sa conduite la plus mince influence, que M. Villey continue de le présenter comme un chrétien. « Alors chez Montaigne, dit-il, la religion reste sans action aucune; la raison au contraire gagne du terrain tous les jours, organise toute la vie. La religion est devenue un point mort, toute la vitalité est passée du côté du rationalisme païen; de sentiment religieux, il n'y en a pas trace dans le courant quotidien de la pensée de Mon-

taigne. En fin de compte le principe catholique qui paraissait triompher se trouve joué dans la combinaison. Montaigne a réduit sa domination à presque rien; en fait on n'entend plus que la raison qui commande¹. »

Mais que lui commande-t-elle, cette raison? Elle lui commande de ne pas croire à l'objet de la foi, de ne pas laisser la foi s'imposer à lui par la force de la tradition, et lui a toujours commandé l'attitude de l'incrédulité.

Voici d'ailleurs encore une nouvelle preuve directe et irréfutable de son incroyance : « Certes, écrit-il², c'est mettre ses conjectures à un bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif. » On a beaucoup cité cette phrase comme une formule vivante, énergique et originale, que lui a dictée son esprit de tolérance. Mais comme nous l'avons dit au chapitre v, on n'a pas suffisamment remarqué le mot *conjectures*. Or ce mot, étant appliqué par Montaigne aux croyances des deux religions, catholique et protestante, montre que, pour lui, ces dogmes ne sont pas des vérités démontrées, mais des textes quelconques, auxquels il ne croit pas. Cet aphorisme suffirait donc, à lui seul, pour établir l'incrédulité de Montaigne³.

1. P. VILLEY, *Sources et Évolution des Essais*, t. II, p. 334.

2. *Essais*, III, xi.

3. Voyez avec quelle verve, dans l'*Apologie*, il raille la doctrine chrétienne et les causes finales : « Car, pourquoi un oison ne dirait-il pas aussi : Toutes les pièces de l'univers me regardent; la terre me sert à marcher, le soleil à m'éclairer, les étoiles à m'inspirer leur influence; j'ai telle commodité des vents, telle des eaux; il n'est rien que cette voûte regarde si favorablement que moi; je suis le mignon de nature. Est-ce pas l'homme qui me traite, qui me loge, qui me sert? C'est pour moi qu'il fait et semer et moudre; s'il me mange, aussi fait-il bien l'homme son compagnon; et si fais-je, moi, des vers qui le tuent et qui le mangent.... »

« Or donc, par ce même train (c'est-à-dire : par les mêmes raisons, et sans raisons plus plausibles), pour nous sont les

Un autre argument décisif qui n'a pas été et ne peut être réfuté, c'est que, Montaigne ne croyant pas à l'immortalité de l'âme, son christianisme est impossible.

Or, il n'y a aucun doute sur ce point : Montaigne n'a jamais cru à l'immortalité de l'âme.

Dans plusieurs passages il repousse l'idée de la survivance. Au chapitre III du livre I, il rappelle que Solon se demande si un homme, avant sa mort, peut être dit heureux? Car celui-là même qui a vécu et est mort, selon quel ordre peut-il être considéré comme heureux, s'il laisse une mauvaise renommée et s'il laisse une postérité misérable?

Et Montaigne répond à Solon qu'après notre mort nous n'avons plus aucune communication avec nos amis, avec ce qui est, et que Solon aurait dû dire que « jamais homme n'est donc heureux, puisqu'il ne l'est qu'après qu'il n'est plus », et il appuie cette proposition des vers de Lucrèce : « Il n'y a presque personne qui s'arrache totalement à la vie. Ignorant, l'homme s' imagine qu'une partie de lui-même lui survit, il ne peut se détourner et s'affranchir de son être misérable ¹. »

Livre I, chapitre xx, il dit : « Comme notre naissance nous apporta la naissance de toutes choses, ainsi fera la mort de toutes choses notre mort. »

Et encore au chapitre III de ce livre I, il s'écrie avec Sénèque : « Veux-tu savoir où tu seras après la mort? Où sont les choses à naître. » Peut-on enfin lire dans la phrase suivante autre chose que l'incrédulité la plus complète vis-à-vis de la vie future : « Il faut retenir à tous nos dents et nos griffes l'usage des plaisirs de la vie.... Jouissons; les seuls jours que nous donnons aux

destinées, pour nous le monde; il luit, il tourne pour nous, et le créateur et les créatures, tout est pour nous. C'est le but et le point où vise l'université des choses. »

1. LUCRÈCE, III, 890 et 895.

plaisirs sont à nous. Tu ne seras bientôt qu'un peu de cendres, une fable ¹. »

Montaigne, non seulement n'a jamais parlé de la mort en chrétien, mais la façon dont il en parle est d'un païen résolu. Non seulement il dit plusieurs fois qu'il désire une mort subite, ce qui n'est guère chrétien, mais il souhaite de mourir au milieu des voluptés sensuelles, comme Cléopâtre et Antoine l'avaient voulu, et comme l'a fait Pétrone, ce qui est anti-chrétien ². Sa fin chrétienne, laquelle n'est pas absolument prouvée puisqu'elle n'a été racontée que par Estienne Pasquier qui n'y assistait pas et qui ne nous nomme pas celui qui la lui a apprise, — mais qui est très croyable, — ne prouve rien, puisqu'il a toujours professé qu'un esprit libre et indépendant devait penser librement en son intérieur, mais, au dehors, vivre et agir comme le veulent l'opinion et les mœurs du temps ³.

Enfin il ne croit ni au péché originel, ni à la pénitence, ni à la rédemption, ni à la résurrection, et c'est avec pleine raison que les jansénistes Arnauld et Nicole, dans leur *Logique de Port-Royal*, traitent les déclarations de Montaigne « de paroles honteuses, et qui marquent une extinction entière de tout sentiment religieux ».

Aussi Guillaume Guizot s'écrie-il : « Aucun homme n'a plus complètement que Montaigne fait abstraction de la vie éternelle; non seulement il conteste toute évidence, toute efficacité aux preuves dont la théologie ou les philosophes se servent en faveur de l'immortalité de l'âme; il fait bien plus, il rabat sans cesse le désir de l'immortalité de l'homme, et à force de s'être con-

1. *Essais*, I, xxxix; cf. PERSE, *Sat.*, V, 151.

2. *Essais*, III, ix.

Essais, I, xxiii. — Montaigne mourut le 13 septembre 1592, à l'âge de cinquante-neuf ans; nous dirons dans quelles circonstances au septième volume.

vaincu que rien ne peut être certifié au delà du monde étroit où nos regards saisissent les formes, il travaille infatigablement à y enfermer nos vœux, à nous distraire et nous décourager de tout essor à travers des espaces plus larges et vers un ordre plus pur ¹. »

Au milieu d'un chapitre qui paraît très orthodoxe à première vue, le chapitre LIV du livre I, Montaigne déclare formellement qu'il se trouve être compris parmi les « métis » qui, ayant dédaigné les premiers sièges de l'ignorance des lettres, et n'ayant pu joindre le second (celui des philosophes et savants chrétiens), sont placés « le cul entre deux selles, dangereux, ineptes et importuns et qui troublent le monde », c'est-à-dire parmi les penseurs libres; et il termine son chapitre en confirmant cette déclaration par celle-ci : « Si ces *Essais* étaient dignes qu'on en jugeât, il en pourrait advenir, à mon avis, qu'ils ne plairaient guère aux esprits communs et vulgaires, ni guère aux singuliers et excellents : ceux-là n'y entendraient pas assez; ceux-ci y entendraient trop; ils pourraient vivoter en la moyenne région (celle des métis qui placés entre deux selles troublent le monde et sont dangereux). » De quelque façon que l'on tourne et retourne les différents morceaux de ce curieux chapitre, il est impossible d'échapper à cette conclusion (bien que personne d'ailleurs jusqu'à présent n'ait vraiment eu l'air de s'en apercevoir) : Montaigne se classe lui-même parmi les esprits qui troublent le monde et doivent être considérés par les croyants comme dangereux.

L'admirable chapitre *De l'Institution des enfants* ² confirme la preuve que Montaigne est incroyant et ne tient aucun compte des idées chrétiennes. Il traite en effet, dans ce long chapitre, de la culture de la raison,

1. G. GUIZOT, *Montaigne, Études et Fragments*, p. 140.

2. Chapitre xxvi du livre I.

du jugement et de la conscience. Et cette raison, il en fait la base d'une éducation purement laïque, dans tout le cours de ce chapitre, sans faire intervenir une seule fois la religion, alors que cette religion ne maintient les préceptes et contraintes que par l'espérance et la crainte. Et non seulement il apprend à l'homme à bien vivre et à bien mourir, sans faire appel aux préceptes de la religion, mais il insiste beaucoup sur la nécessité d'inculquer aux élèves l'esprit critique ; il veut qu'on leur enseigne à ne rien croire par autorité, et qu'une vérité et une croyance ne puissent être acquises que grâce à la vérification et au contrôle de la raison et de l'expérience.

Montaigne, par ce chapitre, est le véritable initiateur de la pensée libre moderne, ce qui explique la mise à l'index des *Essais* en 1676.

Après des preuves aussi précises que celles que nous venons de donner, et dont la plupart ne me paraissent pas avoir été présentées jusqu'ici tout à fait dans leur vrai jour par aucun commentateur, je pourrais, me semble-t-il, considérer la cause comme gagnée ! Si je continue à en apporter de nouvelles, c'est seulement pour montrer que Montaigne avait envisagé la question sous les aspects les plus divers. On arrive en effet à la même conclusion en lisant les passages suivants des *Essais*, dont l'un a déjà été cité pour un autre objet.

Au chapitre XXI du livre I, il affirme : « Le principal crédit des *miracles*, des visions, des enchantements et de tels effets extraordinaires, vient de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les âmes vulgaires où il y a moins de résistance. On leur a si fortement saisi la créance, qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voient pas. »

L'ensemble même de ce chapitre est d'ailleurs fortement imbu de l'esprit naturaliste et expérimental, et il a

pour but d'établir, en général, que les faits attribués à des influences surnaturelles sont des faits naturels, et d'expliquer par le jeu des lois naturelles l'influence du moral sur le physique et du physique sur le moral.

Le nombre est grand des passages des *Essais* où Montaigne a semé des maximes que Port-Royal appelle non sans raison des maximes impies et s'étonne qu'il « se soit trouvé des personnes d'esprit qui n'y ont pas senti le venin ».

Au début du chapitre xxxii du livre I, par exemple, il se montre très décidément hostile au dogme des Églises qui enseignent des doctrines « inconnues » : « Le vrai champ et subject de l'imposture sont les choses inconnues, d'autant qu'en premier lieu l'étrangeté même donne crédit; et puis n'étant point subjects à nos discours ordinaires, elles nous ôtent les moyens de les combattre. A cette cause, dit Platon : Est-il bien plus aisé de satisfaire, parlant de la nature des dieux que de la nature des hommes, parce que l'ignorance des auditeurs prête une belle et large carrière et toute liberté au maniement d'une matière cachée. Il advient de là que rien n'est cru si fermement que ce que l'on sait le moins, ni gens si assurés que ceux qui nous content des fables, comme alchimistes, pronostiqueurs, judiciaires, chiromanciens, médecins, *id genus omne*, auxquels je joindrais volontiers, si j'osais, un tas de gens, interprètes et contrôleurs ordinaires des desseins de Dieu, faisant état de trouver les causes de chaque accident, et de voir, dans les secrets de la volonté divine, les motifs incompréhensibles de ses œuvres. » Montaigne témoigne dans ce chapitre d'une véritable hostilité à l'égard du christianisme, à propos des prières publiques qui se font dans les guerres pour obtenir la victoire. Il va jusqu'à insinuer (et c'est vraiment une des conclusions principales du chapitre) que le peuple vaincu

devrait remercier Dieu de sa défaite, le vainqueur pouvant passer pour celui qui avait le bon droit de son côté.

Au livre II, chapitre XII, après avoir pendant 80 pages développé la thèse si nettement anti-chrétienne de la raison des animaux et de leur communauté de nature avec l'homme, il fait la critique malicieuse et vigoureuse de la théorie des causes finales et raille les chrétiens de leur prétention à ce que « toutes les choses de l'univers les regardent » et que pour eux a été créé le monde, leur monde, « qui est le but et le point où vise l'université des choses ».

La revendication courageuse de Montaigne contre les procès de sorcellerie commandés par Rome était également anti-chrétienne, ainsi que la négation de la réalité même de la possession des démons, qui était aussi déclarée vraie par le pape. Il en était de même de la torture appliquée pour la question judiciaire, que Montaigne repoussait, quoique reconnue et acceptée par l'autorité chrétienne. Dans ce même chapitre XII du livre II, il émet l'idée, d'une manière indirecte et discrète, mais très claire, que la révélation chrétienne apportée par Moïse est une fiction de la même nature que celle qui fut faite à Numa par la nymphe Égérie, et à Sertorius par sa biche blanche, « chaque religion ayant son origine en des commencements fabuleux et enrichis de mystères surnaturels; car ils peuvent être très utiles, les hommes ne se pouvant assez payer d'une bonne monnaie, qu'on y emploie encore la mauvaise ». Et au même chapitre encore, il remplace, en ce qui le concerne, la croyance chrétienne par un déisme spécial, qui devient parfois du panthéisme¹.

1. On se montre vraiment trop disposé à croire à la sincérité des pratiques religieuses de Montaigne. M. Villey dit même qu'elles apportent des témoignages très forts. Il cite,

Aux citations précédentes qui prouvent l'incrédulité absolue de Montaigne, ajoutons-en une autre qui nous le montre dénigrant la religion. A l'avant-dernière page du dernier chapitre des *Essais*, Montaigne, après avoir rendu un hommage ironique aux « âmes vénérables qui, élevées par ardeur de dévotion et religion, à une constante méditation des choses divines, dédai-

comme un exemple caractéristique et probant, une page de son *Journal de voyage*, où il dit qu'il va « ouïr la messe ». « De pareils témoignages, écrit-il, sont innombrables. Montaigne pratique la religion chrétienne et il ne cesse de la pratiquer jusqu'à sa mort. »

Il est vraiment un peu enfantin de venir nous citer, comme une preuve particulière de sa croyance, les pratiques qu'il suivait en Italie, identiques d'ailleurs à celles qu'il suivit systématiquement toute sa vie dans son pays, y compris celles de sa mort, surtout si elle devait avoir lieu au milieu des siens. Montaigne a dans sa tour une chapelle où il entend régulièrement les offices. Et cela en vertu de la maxime qu'il a formulée au début de la composition des *Essais*, au chapitre I, xxiii, pour toute sa vie : « Le sage doit au dedans retirer son âme de la presse, et la tenir en liberté et puissance de juger librement les choses; mais, quant au dehors, il doit suivre entièrement les façons et formes reçues. » Ne nous a-t-il pas dit plusieurs fois que, si la vraie monnaie n'était pas acceptée, il fallait employer la fausse, et nourrir l'esprit des hommes de toutes sortes de fictions et d'exemples simulés? Les pratiques de Montaigne n'auront toute sa vie aucune signification de croyance sincère; elles en ont encore d'autant moins dans les États du pape qu'il n'y était venu que pour sa santé et pour son agrément et qu'il avait, par conséquent, grand besoin de se rendre les chefs favorables. Quant au signe de croix qu'il déclare faire chaque fois qu'il bâille, ce n'est pas une pratique religieuse, mais une habitude, un tic plutôt irrespectueux, dans ces conditions, pour la religion. J'ai eu autrefois un ami, Charles Robin, familier et collaborateur de Littré, qui, tout à fait positiviste, me parlait d'un ami qui, libre penseur comme lui, avait le tic de faire le signe de la croix chaque fois qu'il montait à cheval ou en descendait. Il tenait ce tic de son père et ne pouvait s'en affranchir. Qu'on ne nous parle donc plus de la croyance de Montaigne, d'autant qu'il a lui-même déclaré que ses pratiques sont indépendantes de la croyance vraie.

gnent de s'attendre ¹ à nos nécessaireuses commodités », termine le morceau par ces mots injurieux : « Entre nous, ce sont choses que j'ai toujours vues de singulier accord, les opinions supercélestes et les mœurs souterraines. » Et ceci ne fait que compléter et aggraver les quelques lignes suivantes qui s'adressent déjà aux mêmes destinataires : « Ils veulent se mettre hors d'eux et échapper à l'homme. C'est folie : au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bêtes ; au lieu de se hausser, ils s'abattent. »

Il me semble qu'on peut, après toutes ces citations, s'écrier avec M. Guillaume Guizot : « Montaigne chrétien, est-il possible que cela ait été jamais dit ? Pour marier un tel mot à un tel nom, ne faut-il pas diffamer également le christianisme et Montaigne ? Et à quoi bon ? Ceux qui tiennent au christianisme ne gagnent rien à revendiquer un Montaigne qui n'a jamais existé ; ni ceux qui aiment Montaigne, à le parer d'un christianisme qui ne ressemble en rien à celui de l'Évangile. Aucun philosophe n'a fait, plus que lui, pour décimenter et désagréger l'édifice intérieur que le Christ a érigé pour chacun de ses fidèles ². »

Combien, en effet, Émile Boutroux a-t-il eu raison d'écrire que Montaigne a voulu ruiner la croyance dans le cœur de l'homme, comme Pascal a voulu, de toute sa volonté, l'y établir ³ ! Et il était bien naturel que, comme le dit Sainte-Beuve dans *Port-Royal*, les Jansénistes se signassent en passant devant lui.

Dira-t-on que Montaigne, en s'éloignant non seulement du christianisme, mais même de toute religion véritable, supprime les fondements mêmes de la société ? Nous répondrons avec Bossuet qu'« il n'est pas

1. S'astreindre.

2. G. GUIZOT, *Montaigne*, p. 144.

3. É. BOUTROUX, *Pascal*, p. 167.

nécessaire de conserver la religion pour maintenir la société civile et ce qui est l'essence de cette société. Car la société civile pourrait subsister et se soutenir, même dans un état de perfection, en supposant la vraie religion anéantie¹. » Nous répondrions encore avec saint Thomas d'Aquin, Hugo Grotius et Leibnitz que, dans le cas même où il n'y aurait ni Dieu, ni peines, ni récompenses, nous serions obligés d'observer les lois du Droit naturel, qui n'en serait après tout ni moins sacré ni moins inviolable. Enfin nous pourrions remonter, pour y retrouver des déclarations semblables, à Lactance, à Clément d'Alexandrie, à Origène, et à presque tous les Pères de l'Église, etc.

Concluons donc que Montaigne, en professant que la morale est laïque, humaine, et en enseignant qu'elle est indépendante de la croyance religieuse, ne détruit pas la morale, et que si, comme c'est le cas, il lui fait occuper la place d'une morale chrétienne, qui, à son époque, non seulement n'est généralement pas appliquée, mais laisse le champ libre à la cruauté, à l'injustice et à l'immoralité, il fait œuvre de conservateur de la société.

Et cependant, dans les *Essais*, il affirme sa foi à plus de vingt reprises. Il déclare, par exemple, qu'« il ne propose que des fantaisies informes et irrésolues, et les soumet au jugement de ceux... à qui ils touchent de régler, non seulement ses actes et ses écrits, mais encore ses pensées »; et il ajoute qu'il est né dans la religion catholique et qu'il y mourra². Vingt déclarations plus orthodoxes que celle-ci se rencontrent dans son livre.

Il y a une complète opposition entre les paroles, les unes chrétiennes, les autres anti-chrétiennes, que nous

1. BOSSUET, *Défense de la déclaration de l'Assemblée du Clergé de 1682*, Amsterdam, 1745, l. II, ch. xxxv.

2. *Essais*, I, lvi, début.

avons citées, et au milieu desquelles nous avons été obligé de discerner sa vraie pensée.

On m'accordera, je pense, que quand un auteur écrit dans un temps où domine la croyance religieuse, bien plus, où presque tous les hommes affirment cette croyance, et où ceux qui la rejettent sont persécutés, il est bien évident que cet auteur ne parle sincèrement que lorsqu'il parle contre la croyance, et que lorsqu'il la professe, c'est uniquement pour échapper au châtement, à la cruauté, à la malveillance des croyants. Il se trouve en fait dans le cas de légitime défense.

Nous allons montrer qu'à ces raisons il ajoutait des motifs d'une nature très élevée, qui l'obligeaient, plus impérieusement encore, à ne jamais abandonner extérieurement les pratiques religieuses et à revêtir avec soin d'un manteau de christianisme les idées hardies et dangereuses pour sa sécurité qu'il tenait beaucoup à répandre.

Je n'ai pas ici à faire un tableau complet de la vie politique et religieuse au temps de Montaigne. Il me suffira d'en rappeler assez pour qu'on aperçoive le double dessein qui, vers 1574-1575 au plus tard, mais probablement dès 1573, s'est formé dans son esprit, et qui l'a conduit, non pas plus loin qu'il ne désirait, mais plus loin peut-être qu'il ne s'y attendait.

Le xvi^e siècle est l'un des plus vivants et des plus intéressants de l'histoire de France. Mais c'est aussi l'un de ceux où les mœurs étaient le plus corrompues. Le clergé et principalement le pape et les évêques avaient abusé de leur influence et de leur pouvoir, et leurs mœurs étaient loin d'être irréprochables. Des réformes, de grandes réformes s'imposaient à l'Église. Elle tarda trop à donner satisfaction aux justes revendications d'une partie du clergé et d'un très grand nombre de croyants honnêtes et sincères.

La Réformation éclata, l'Allemand Luther en prit la

direction, et la guerre civile fut bientôt allumée dans les principales nations chrétiennes. En France, à partir de 1561, les égorgements et les supplices ne cessèrent plus pendant 45 ans. Les Français étaient si cruels qu'ils étaient la plupart convertis en tigres. Les exemples de férocité donnés par les Montluc, les Des Adrets, les Montpensier et par leurs auxiliaires, par Coligny lui-même et ses coreligionnaires, aussi bien que par les catholiques, étaient suivis par presque toute la population. « Nous offrons à la Cour de France un spectacle vraiment bien étrange, disait Henri de Navarre, nous sommes toujours prêts à nous couper la gorge les uns aux autres. Nous portons dagues et cottes de mailles, et bien souvent la cuirasse sous la cape. »

Dans le parti de la Réforme comme dans le parti catholique, les gens les plus honnêtes jusque-là recevaient chaque jour des conseils non seulement téméraires, mais violents et injustes, et la société presque tout entière était pourrie.

Nous remplirions de nombreuses pages si nous voulions citer même une faible partie des protestations de Montaigne contre les mœurs de son temps, et contre les horreurs dont il est témoin tous les jours et au milieu desquelles il garde son sang-froid, la maîtrise de soi-même et une complète lucidité.

Mais en voilà assez pour faire comprendre comment, à peine installé dans sa retraite du Périgord, et après avoir commencé en 1571-72 la composition du livre où il apprend au lecteur l'art de vivre heureux en évitant les maux que nous nous créons nous-mêmes par notre absence de mesure, Montaigne fut profondément ému par les atrocités chaque jour renouvelées devant lui, et amené ainsi à agrandir son dessein, à faire un livre de protestation et à s'efforcer de réagir contre le fanatisme de son temps.

Montaigne n'a peut-être jamais pensé que l'homme soit « un animal religieux », mais en tout cas, il n'a jamais senti ce qu'a fait de grand et de salubre à certaines époques de l'histoire le christianisme et la part qui lui revient dans l'évolution morale de l'humanité. Il pensait plutôt, selon l'expression d'Émile Faguet, et ce qu'il voyait autour de lui était fait pour le confirmer dans cette pensée, que « la religion est une forme que prend chez l'homme le besoin de haïr, ou un prétexte à la satisfaction de ce besoin¹ ». Indigné de cette infatuation monstrueuse qui permet à un homme de tuer qui ne pense pas comme lui, il a jugé qu'il y avait lieu d'enseigner les hommes, puisqu'ils sont obligés de vivre ensemble et que la religion ne semble pas leur fournir des règles de vie qui puissent devenir communes à tous et leur permettre de vivre en paix, puisées qu'elles seraient dans la conscience naturelle.

Que la composition des *Essais* lui ait été suggérée, comme nous le croyons, par le succès du *Discours de la servitude volontaire* qui lui avait fait comprendre qu'il avait dans sa plume une arme de combat très puissante dont il pourrait se servir pour remuer les esprits et pour exercer une action sur les événements, ou bien que cette suggestion lui soit venue peu à peu au contact des événements et au fur et à mesure qu'il écrivait, — ce qui est certain, c'est qu'il a écrit les *Essais*, et que dans ce livre il a proclamé non seulement des préceptes, mais aussi des règles de morale sociale et politique qui, tout en étant présentées sous la forme la plus douce, la plus indulgente et la plus bienveillante, n'en sont pas moins devenues, vu les nécessités causées par les circonstances, des armes de combat. Ayant vu, en effet,

1. É. FAGUET, *Seizième siècle*, p. 391.

que la religion ne moralisait pas ses compatriotes, que, comme il le dit, au lieu de semer l'amour, de répandre la pratique de la charité et de l'humanité, elle les animait les uns contre les autres et suscitait des luttes mortelles, il a voulu, pour sa part, enrayer le courant homicide.

Il prendra ses préceptes dans la philosophie ancienne dont il est profondément nourri depuis son enfance, et qui ne conseille rien qui ne soit humain et en complet accord avec les besoins et les sentiments naturels.

Mais pour que les *Essais* pussent atteindre ce but, plusieurs conditions étaient indispensables. Il fallait d'abord que ce manuel de la tolérance fût écrit par un catholique, par un écrivain qui se présentât comme un croyant orthodoxe et comme un adversaire déterminé de la Réforme. Quelle influence aurait eue, en effet, une propagande pour la tolérance des « nouvelles », si l'auteur s'était présenté comme Réformé? On aurait vu en lui un avocat qui prêche pour sa cause personnelle; il n'aurait eu aucune autorité sur les esprits, pas plus chez les Réformés que chez les Catholiques. Mais un homme qui vient dire à ses lecteurs : « Je suis catholique et je blâme le parti nouveau, sans le haïr; je viens conseiller aux uns et aux autres, dans l'intérêt de tous, la conciliation et la paix sociale, et je vous apporte une morale qui, ne différant que sur quelques points de votre catéchisme, éloigne cependant des rapports des hommes entre eux tout ce qui peut vous diviser »; je pense qu'un tel écrivain pouvait réussir, pour peu que les circonstances vinssent favoriser ses efforts, s'il avait beaucoup d'éloquence, si sa personne était sympathique, et plus encore s'il était habile et simple à la fois, et encore mieux s'il était un fascinateur inconscient¹.

1. Nous avons vu, en effet, qu'il avait, par sa physionomie et son attitude, sur son entourage immédiat une certaine influence qui ressemblait à de la fascination.

Or c'était précisément le cas de Montaigne. Toutes les qualités, tous les talents, tous les dons qui étaient nécessaires pour atteindre ce résultat, Montaigne les possédait. Cette première condition fut donc facilement remplie.

Montaigne, dans les circonstances où la lutte était engagée, ne pouvait espérer faire naître, chez les chefs des deux partis religieux et politiques, les vrais et sincères sentiments de conciliation et de tolérance qui étaient indispensables pour amener la paix sociale. Ils étaient aussi intransigeants, aussi haineux les uns que les autres. Il s'agissait donc de détacher progressivement des deux partis militants, sinon les chefs, du moins un grand nombre de leurs adhérents, les plus justes, les plus humains, les plus modérés, les moins intéressés à la continuation de ces affreuses luttes, les convainquant que l'ordre, la vie commune et la paix étaient compatibles avec la coexistence côte à côte de deux religions différentes. Pour les convaincre, Montaigne emploie plusieurs moyens. Il fait pénétrer le doute, en ébranlant et atténuant la force de la foi chez les moins ardents et les moins convaincus des deux partis, par les arguments de la raison, mais de manière à leur laisser croire que les religions peuvent subsister malgré ces doutes, quoique moins impérieuses et moins exigeantes, puisque, il le déclare lui-même, il les respecte, qu'il a l'air d'en conserver une pour son usage personnel, et qu'il la pratique.

Il s'attache, par contre, à faire comprendre aux « gens d'entendement » et « aux esprits éveillés » qui « savent rencontrer son air » que les déclarations de foi qu'il prodigue ne sont que des concessions et des précautions utiles pour calmer les seuls croyants ardents.

Il enseigne aux uns et aux autres une morale qui est en dehors de tout dogme religieux, qui a soutenu l'hu-

manité dans sa marche pendant de longs siècles, et qui peut, nous le répétons, donner des règles communes à tous, en laissant à chaque catégorie de croyants d'y ajouter celles de sa religion. Il éloigne avant tout de l'esprit toute opinion assez violente, assez furieuse pour devenir homicide pour ceux qui ne la partagent pas.

Mais deux points restent à examiner : comment a-t-il trouvé dans l'Église une tolérance assez large pour lui permettre de nier et quelquefois de bafouer ses dogmes ? Enfin Montaigne doit-il être excusé de s'être souvent proclamé catholique, alors qu'il ne l'était certainement à aucun degré ni sous aucune forme ? Quelques commentateurs ont pensé que le Maître du Sacré Palais n'avait pas lu attentivement les déclarations hérétiques qui sont semées dans les *Essais*. Il nous paraît difficile d'admettre que le Vatican, qui avait fait examiner son livre dès son arrivée en Italie, en 1580, et qui d'ailleurs lui avait recommandé « d'habiller les parties » qu'on lui signalait, dans l'édition suivante, n'ait pas lu, ou tout au moins n'ait pas été averti par de zélés catholiques de la présence, dans l'édition même de 1580, de passages tels que, dans le livre I, celui du chapitre XXI, où les « miracles » sont attribués « à la puissance de l'imagination » ; du chapitre XXXII, où il est dit que « le vrai champ et subject de l'imposture sont les choses inconnues, et que l'ignorance des auditeurs prête une longue carrière au maniement d'une matière cachée » ; enfin du chapitre de l'*Institution des enfants*, où nous avons vu qu'il fait l'éducation complète de la volonté et de la conscience de l'enfant sans aucune religion. La raison vraisemblable du silence de l'Église est la suivante. Bien que sa mère, un de ses frères et une de ses sœurs eussent embrassé le protestantisme, Montaigne s'est nettement prononcé contre la Réforme ; et, dans son livre, à

vingt reprises, il se montre opposé, non pas à la liberté de conscience et à la liberté du culte, mais à ces « nouvellétés dogmatiques » et aux troubles qu'elles sont venues apporter dans les esprits et dans l'État.

Il est vrai qu'au chapitre XIII du livre III, il fait connaître que cette cause des Réformés qu'il blâme l'a néanmoins « concilié à soi », quand il l'a vue « misérable et accablée », mais cela n'a été ajouté aux *Essais* qu'en 1588, date à laquelle Montaigne n'avait plus rien à craindre de Rome.

Si les *Essais* ont combattu pour la tolérance et la paix sociale, ils étaient donc en même temps un livre contre la Réforme elle-même¹. En outre, Montaigne, tout en niant ou en mettant en doute les dogmes de l'Église, et d'une manière beaucoup plus efficace qu'elle ne l'avait probablement cru, tient à déclarer nettement que l'homme sage, tout en pensant librement, doit néanmoins vivre extérieurement comme tout le monde. Enfin, l'Église a dû penser qu'un homme qui se contredit à chaque page et se déclare tantôt croyant, tantôt incrédule, ne pouvait avoir beaucoup d'autorité sur les lecteurs résolument catholiques.

C'est, vraisemblablement, cet ensemble de conditions qui a arrêté complètement les sévérités de l'Église et l'a rendue très tolérante pour les hardiesses des *Essais*.

Je n'en suis pas moins convaincu que l'influence des comtes de Foix, cousins et amis intimes de Henri de Navarre, et également amis très dévoués de Montaigne, a pu contribuer, pour une part, à le préserver des colères de Rome et du pouvoir politique.

Le blâme énergique des efforts de la Réforme, dans les *Essais*, a pu en outre lui ménager des sympathies

1. Ce qui n'a point empêché Montaigne d'avoir autant de succès parmi les Réformés que parmi les Catholiques. Sa tolérance était absolue.

parmi les lecteurs catholiques modérés, et les rendre moins regardants pour ses libres paroles.

Mais on est amené à se poser cette question : Comment les négations anti-religieuses et anti-chrétiennes de Montaigne, qui sont pour nous et qui seront, croyons-nous, pour tous les lecteurs, l'expression reconnue sincère de ses véritables opinions, ont-elles pu trouver grâce devant les lecteurs foncièrement et étroitement catholiques des *Essais*, qu'il s'agisse soit des nombreux passages nettement contraires aux dogmes, soit de ceux qui ne peuvent être interprétés comme tels que parce que Montaigne nous a donné des clefs qui permettent de voir ce qu'ils contiennent réellement ? Telle est la fameuse phrase du chapitre IX du livre III, où Montaigne nous avertit qu'il a quelque obligation à ne dire qu'à moitié. Tel est aussi le morceau non moins curieux du chapitre I, XL, où il nous fait savoir qu'il ne faut pas toujours prendre ses assertions dans le sens où il les présente, mais souvent dans le sens opposé.

Que le lecteur veuille bien se rappeler que nous avons, dans cette Étude, au chapitre sur la prétendue ondoyance et diversité de Montaigne, essayé d'établir que les contradictions non sincères, artificielles, celles qui sont dans ses paroles et non dans son esprit, avaient pour but réel de faire passer des idées hardies, qui autrement eussent fait scandale. Eh bien, c'est ici que s'appliquent les conclusions que nous avons données à ce chapitre. C'est ici que nous voyons, plus encore que partout ailleurs, le calcul, la feinte de Montaigne atteindre les résultats cherchés. Sans ce subterfuge, les nombreuses hardiesses de Montaigne eussent choqué bien des lecteurs ; grâce à lui, le lecteur averti, à l'esprit éveillé, qui savait « rencontrer son air » et qui était déjà, en tout ou en partie, de connivence avec lui, apaisait le lecteur scandalisé, en lui faisant remar-

quer que la lecture de Montaigne ne présentait aucun danger, qu'il se contredisait sur le même sujet, plusieurs fois, d'un chapitre à l'autre; qu'il n'était pas un écrivain sérieux dont l'opinion eût une portée réelle et fût écoutée; que par conséquent on pouvait le lire sans crainte et que l'on pouvait jouir sans péril de son esprit et de son charme incomparables. Et grâce à ces détours et à ces équivoques de celui que Guillaume Guizot appelle un endormeur de consciences, le lecteur continuait à parcourir son livre et, bien souvent, se laissait prendre et apprivoiser à sa pensée; ou bien, s'il y restait rebelle, il pardonnait néanmoins à la hardiesse de l'idée, grâce à la magie du style et de la forme.

Telle est pour nous la principale explication¹ d'un des traits les plus saillants et les plus caractéristiques du livre des *Essais*.

Ces précautions, savantes et assez compliquées pour nous, mais peut-être plus simples à cette époque, paraissant en tout cas aisées et faciles à l'esprit de Montaigne, celui-ci les a employées pour faire passer avec moins de dangers ses idées hardies et émancipatrices, qui ne diminuent en rien la grandeur de son courage. D'abord, l'évaluation du courage n'est nullement affaiblie par les précautions que l'on prend contre les dangers auxquels on s'expose, pas plus que ne sont défendus les habiletés et les artifices employés pour vaincre les effets d'autres habiletés ou artifices; ensuite et surtout, parce que les grands actes de courage que nous avons applaudis chez Montaigne, au chapitre III de cette Étude, et ceux aussi que nous ferons connaître au chapitre X, sont, pour la plupart, des actes de cou-

1. Nous disons la principale explication, parce que nous ne serions pas surpris que Montaigne se fût aperçu assez vite que ce jeu des contradictions et des ondoyances ajoutait beaucoup au charme de son livre.

rage directs, simples et spontanés, qui n'ont été accompagnés ni suivis d'aucune précaution, et dont quelques-uns même vont immédiatement au-devant du danger.

Enfin Montaigne doit-il être blâmé, au point de vue de la conscience et de la dignité, d'avoir, pour les besoins de la cause qu'il croyait être celle de la justice et de l'humanité, affirmé des croyances qu'en réalité il n'avait pas?

Notre réponse à cette question sera courte, car elle est implicitement contenue dans ce qui précède. Montaigne, qui vivait au milieu de meurtriers animés les uns contre les autres par une foi haineuse et cruelle, avait chaque jour sous les yeux les crimes terribles, inspirés par l'attachement à une religion, dont la plupart des défenseurs des deux partis qui se combattaient, non seulement ne pratiquaient pas le devoir de charité qu'elle prêchait, mais ne remplissaient aucun des devoirs que leur prescrivait leur cathéchisme.

Montaigne a pensé — et le résultat semble lui avoir donné raison — que, s'il publiait un livre pour ouvrir les yeux de ses compatriotes, leur montrant et leur reprochant que, loin d'agir en fils de Dieu, ils agissaient comme des bêtes malfaisantes, il pourrait contribuer à atténuer ces maux, que leurs luttes féroces qui ont déjà duré bien longtemps ne finiront plus, et qu'ils s'extermineront mutuellement jusqu'au dernier, si un troisième parti n'intervient pas pour les séparer. Si, par la publication d'un livre qu'il répand à des milliers d'exemplaires parmi l'élite des deux partis en lutte, il a contribué à un tel accroissement de ce tiers parti, si, grâce à l'intervention de ces hommes justes, tolérants et humains, les combattants ont été séparés, et si la paix religieuse a été généralisée, il s'est cru, avec raison, excusé d'avoir, vis-à-vis des fanatiques et des hypocrites, employé des moyens détournés. Pour

amener ainsi, du ciel sur la terre, comme l'avait déjà fait Socrate, la sagesse humaine qui y perdait son temps, en la « rendant à l'homme, où est sa plus forte et laborieuse besogne¹ », il crut devoir employer quelque diplomatie. Quand on pensait, en 1572-1592, comme écrit Montaigne, il fallait se taire ou mourir; or il ne pouvait se résigner ni à l'un ni à l'autre, en sacrifiant du même coup les résultats auxquels il visait. Et s'il y a honte de s'être présenté faussement comme catholique, pour assurer le succès de ses revendications vis-à-vis de certains croyants, ce n'est pas à lui que revient cette honte, mais à ceux qui menaçaient d'enlever la vie, ou tout au moins la liberté, soit aux hérétiques, soit aux catholiques.

Les assassinats, qui dans l'un et l'autre parti se commettaient chaque jour à propos de l'hérésie, ont bien prouvé qu'il risquait sa vie en parlant comme il l'a fait. Il a toutefois agi de manière à réduire le danger sans le supprimer, en même temps qu'il s'acquerrait beaucoup plus d'autorité pour atteindre ses fins, en se présentant comme catholique à ceux à qui il prêchait la paix et l'humanité.

Remarquons que ceux qui lui reprochent d'avoir été hypocrite sont les coreligionnaires du grand évêque de Genève, François de Sales, qui a écrit, dans son *Introduction à la vie dévote*², « que l'on ne doit pas apporter de déguisement à la vérité ni la couvrir de quelque artifice de paroles, à moins que le service de Dieu le requière manifestement ». Or, on m'accordera bien que le service de la justice et de la paix sociale peut le requérir tout aussi justement.

Non, il n'appartenait pas à l'Église de blâmer les arti-

1. *Essais*, III, XII.

2. SAINT FRANÇOIS DE SALES, *Introduction à la vie dévote*, édition Silvestre de Sacy, t. II, p. 182.

fices et les feintes de Montaigne, elle qui se croyait le droit, depuis la Lettre 93 de saint Augustin, de martyriser les gens qui avouaient leur incrédulité. N'oublions pas d'ailleurs qu'il s'agit du xvi^e siècle et que, depuis lors, chaque parti est devenu plus respectueux des convictions du parti opposé. La lutte des chrétiens les uns contre les autres, en France, a cessé, depuis plus de trois cents ans, d'être ouvertement religieuse, et les hommes ont pu vivre à peu près, non pas sans haine et sans querelles, mais sans d'aussi indignes cruautés. Et si catholiques et protestants regrettent ces atrocités commises, et ne les recommenceraient pas, c'est en partie à Montaigne qu'on le doit, car il ne paraît pas douteux qu'il a préparé, pour sa part, les esprits à désirer et à accepter l'institution d'une loi de tolérance et de concorde.

Je terminerai ce chapitre sur la religion de Montaigne en rappelant un fait de son époque, qui démontre une fois de plus qu'il risquait sa vie par sa hardiesse anti-religieuse et par les flétrissures du roi et de la reine-mère, qu'il a lancées dans ses *Essais*.

M. Roger Chauviré, docteur ès lettres, a présenté à la Sorbonne et publié en 1914 une belle thèse, dont le sujet, à cause de la guerre, n'a pas attiré l'attention des lecteurs autant qu'il l'aurait mérité, sur le *Colloque* de Jean Bodin, dont il a établi le vrai texte en le traduisant du latin (*Colloquium Heptaplomeres*) avant de l'analyser.

C'est un livre de l'un des plus grands publicistes du xvi^e siècle, contemporain de Montaigne. Or, Jean Bodin professait extérieurement le catholicisme. Indépendamment de son beau livre sur *La République*, il a même écrit un livre sur *La Démonomanie et les Sorciers*, où il approuve tous les traitements cruels qu'on fait subir aux sorciers et leur mise à mort. Or c'est ce même auteur qui a écrit, en 1593, le *Colloque*, livre dont les

opinions sont si contraires à celles qu'il professait dans ses livres déjà publiés et à ses actes publics, qu'il y conclut contre toutes les religions, y compris la religion chrétienne, et en faveur de l'établissement d'une religion unique, naturelle et universelle et sans culte. Il est à remarquer qu'il s'est bien gardé de le publier de son vivant; il l'a caché jusqu'à sa mort. Cette prudence ne justifie-t-elle pas les précautions employées par Montaigne?

CHAPITRE X

LA POLITIQUE DE MONTAIGNE ¹

Il me semble, d'après les faits actuellement connus, que les commentateurs n'ont pas été tout à fait complets sur Montaigne politique ; ils ont trop restreint son action et l'ont réduite presque exclusivement à ses fonctions de maire qui sont d'ailleurs bien souvent assez mal connues.

Il me paraît avoir exercé une influence fort supé-

1. Nous rappelons ici, à propos de la part que Montaigne a prise à la politique, un *Avis de Catherine de Médicis à son fils*, qui a été présenté comme ayant été rédigé par l'auteur des *Essais*. Nous ne tiendrons pas compte, dans cette Étude, de cet *Avis*, parce qu'on a contesté qu'il en fût l'auteur. Amaury Duval, dans son édition des *Essais*, en 1820, et Jay, dans un opuscule spécial, avaient publié cet *Avis*. Mais les éditions suivantes des *Essais* ne l'ont pas reproduit, parce que Payen et Grün ont cru démontrer qu'il était impossible que Montaigne eût rédigé ce document. Nous nous bornerons à faire remarquer que Catherine a parcouru la Guyenne en 1578 et qu'elle a séjourné à la Cour de Nérac, que Montaigne l'y a certainement vue et qu'il ne serait pas impossible qu'elle l'eût chargé de rédiger cet *Avis*. Michel de Montaigne, qu'elle connaissait déjà par ses séjours antérieurs à la Cour de France, dont le jugement était fort estimé, comme le prouve sa médiation en 1574-75 entre Navarre et Guise, était déjà reconnu comme un conseiller utile de Henri IV. Nous montrerons au volume VII que les raisons pour lesquelles on a prétendu démontrer qu'il est impossible que Montaigne soit l'auteur de ce morceau et en désigner sûrement un autre sont mal fondées, et que, ces raisons écartées, non seulement il est possible, mais il n'est pas improbable qu'il en soit l'auteur.

rieure à celle qu'ils lui attribuent. Un seul d'entre eux, Grün, lui a reconnu une vie publique digne d'être l'objet d'une étude spéciale, et dans son livre¹, qui a plus de mérite qu'il n'a eu de succès, il a déjà, en 1855, fait connaître une grande partie de ses actes politiques.

Dans ses articles du *Journal des Savants* de la même année, Villemain me paraît avoir joué sur les mots en prétendant qu'il n'y avait pas de vie publique au xvi^e siècle, et en affirmant à tort que Montaigne n'était presque pas sorti de la vie privée, et qu'il était plus fait pour étudier les hommes que pour les gouverner, ce qui demande peut-être rectification. Grün lui-même, tout en mêlant beaucoup plus Montaigne à la politique de Henri de Navarre qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, ne l'a pas encore assez rapproché du Béarnais. M. P. Bonnefon enfin, qui a complété quelques-unes des indications de Grün, n'a pas cependant vu entièrement jusqu'où a pu aller l'amitié de Montaigne avec le roi de Navarre, et surtout toutes les conséquences de cette intimité.

Henri IV, en effet, nous semble avoir été le grand objet de la préoccupation de Montaigne en politique. Sans son amitié pour lui, il nous paraît même possible qu'il n'aurait pas fait, des *Essais*, un livre d'action et de combat et ne serait peut-être jamais sorti de son abstention politique.

Grün remarque que nous savons en gros les fonctions et les honneurs dont il a été revêtu, mais que, des circonstances de ces dignités et de ces emplois, on ne semble pas plus se préoccuper que s'il s'agissait du plus obscur des citoyens perdu dans les foules. Cette remarque contient une exagération. On se préoccupait beaucoup de connaître, au contraire, les détails de la vie politique

1. A. GRÜN, *La Vie publique de Montaigne*, Paris, Amyot, 1855.

de Montaigne, mais, les *Essais* étant trop sobres sur ce sujet, on était presque dans l'impossibilité d'en rien savoir, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, où quelques textes perdus, heureusement retrouvés, ont suffi à faire connaître non pas pleinement la place occupée par l'action dans sa vie, mais assez de faits nouveaux pour éclairer d'un certain jour sa politique et nous permettre d'entrevoir avec vraisemblance qu'elle a pu être plus vivante encore qu'elle ne le paraît, donner enfin un sens nouveau ou plus clair à certaines pages des *Essais* et à certains actes de Montaigne.

La politique de Montaigne, dans les *Essais*, est à la fois très conservatrice et très émancipatrice, et même révolutionnaire. Ici il veut que l'on respecte toutes les coutumes, que la moindre loi soit maintenue; il pense que les institutions et que les lois se tiennent si intimement les unes les autres, que le détachement d'une seule d'entre elles risquerait à faire tomber l'édifice tout entier. Ailleurs, au contraire, il déclare la guerre à toute coutume, il professe que les principales lois sont mauvaises et seraient à reviser. Citons quelques exemples de ces contradictions manifestes qui sont innombrables. Au chapitre I, xxiii, il dit et répète plusieurs fois « qu'il y a grand doute s'il se peut trouver si évident profit au changement d'une loi reçue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer ». Dans une autre page il affirme que la crainte du changement est si profonde dans son esprit, que « pour la difficulté de nous mettre en meilleur état, et le danger de ce croulement, s'il pouvait planter une cheville à notre roue et l'arrêter en ce point, il le ferait de bon cœur ¹ ». Puis il déclare que « qui voudra se défaire de ce violent préjudice de la coutume, il trouvera plusieurs choses reçues

1. II, xvii, immédiatement avant la citation latine : *Nunquam adeo*.

d'une résolution indubitable, qui n'ont d'appui que dans la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompagne; mais, ce masque arraché, rapportant les choses à la vérité et à la raison, il sentira son jugement comme tout bouleversé et remis pourtant en bien plus sûr état¹ ».

Et de là il part pour faire en gros un examen critique des principales lois et institutions qui régissent la France, sur les mariages, les donations, les testaments, ventes et achats, l'organisation de la justice, la division des trois ordres de l'État, etc. Bien plus, personne, parmi les écrivains de son temps, n'a peut-être porté, en paroles, de plus rudes coups que lui au principe d'autorité et à la majesté du pouvoir royal, et n'a dit plus de mal de la personne même du roi. « Ce n'est pas ma raison qui se plie, ce sont mes genoux. » « Vus de derrière le rideau, les rois ne sont que des hommes du commun, et, à l'aventure, plus vils que les moindres de leurs sujets, dont ils ne diffèrent qu'en leurs chausses². » Pour lui, les rois sont généralement des imposteurs : « C'était (l'empereur Tibère), me direz-vous, un *affronteur*. Je le crois, ce n'est pas grand miracle à gens de sa profession³. »

Il ajoute « qu'au service des rois, c'est peu d'être secret, si l'on n'est menteur encore ». Il raconte, avec sympathie pour les sauvages, à la fin du chapitre des *Cannibales*, qu'il a entendu le jeune roi Charles IX parler à trois d'entre eux, qui lui dirent, entre autres choses, « qu'ils trouvaient fort étrange que tant d'hommes grands, portant la barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à un enfant, et qu'on ne

1. *Essais*, I, XXIII.

2. I, XLII.

3. III, 1, à la première page.

choisit plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ». Ils ajoutaient « qu'ils avaient aperçu parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés (leurs semblables, leurs frères) étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté, et trouvaient étrange comme ces moitiés, si nécessiteuses, pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge et ne missent le feu à leurs maisons¹ ». Et Montaigne remarque : « Tout cela ne va pas trop mal, mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses. » Voilà qui n'est pas non plus une parole conservatrice.

Ces oppositions de sentiments et d'idées ne sont pas de celles, si nombreuses dans les *Essais*, qui sont purement artificielles et rentrent dans le jeu ordinaire de ses contradictions. Il les pense réellement quand il les exprime, envisageant tour à tour les lois, les institutions, les hommes sous deux aspects différents. Mais combien a raison M. Gustave Lanson lorsqu'il écrit : « Ce gentilhomme périgourdin qui vivait solitairement dans son château, de l'humeur dont il était, ne pouvait être que conservateur. Mais son livre ne le fut jamais. On ne dit pas impunément à un homme : « Vous vivez dans l'absurde et dans l'injustice. » On peut ajouter que c'est pour le mieux et qu'ils n'ont qu'à rester tranquilles : les hommes écoutent la critique et ne suivent pas le conseil. Jamais l'optimisme essentiel à la vie ne prendra la coutume et le risque pour des raisons suffisantes de conserver le mal, et de ne pas chercher le mieux dans le changement ; les traditionalistes n'ont de succès qu'aux heures où tradition signifie une révolution de plus². »

Donc Montaigne se montre tour à tour conservateur

1. *Essais*, I, xxxi, vers la fin.

2. Journal *Le Matin*, n° du 5 février 1913.

et révolutionnaire. J'ajouterai — et je pense, un peu plus loin, le rendre vraisemblable — qu'il pourrait bien se faire qu'indépendamment de l'obligation où il se trouvait souvent, pour le succès de son livre et la sécurité de sa personne, de se dire conservateur des institutions, il avait une autre raison pour agir ainsi. Il était sincère dans ses déclarations royalistes, mais, dans sa pensée, elles étaient faites en vue de Henri de Navarre, cherchaient à préparer son accession future au trône de France, et avaient pour but de maintenir indemne de toute atteinte, en sa faveur, l'état d'esprit monarchique, et, si, comme il l'espérait, ce prince devenait plus tard roi de France, de lui faciliter l'exercice du pouvoir et de lui préparer une opinion accueillante. Il est vrai que ses coups de boutoir contre les rois et contre les princes pouvaient produire des effets contraires, mais ces effets étaient plus que contre-balancés par ses actes et par les passages des *Essais* où il faisait une exception motivée en faveur du Béarnais, dont il traçait les plus beaux éloges.

Si donc la politique de Montaigne, dans les *Essais*, est consciemment et volontairement à la fois conservatrice et révolutionnaire, voyons ce qu'elle a été dans ses actes.

On a beaucoup répété et l'on croit assez généralement que Montaigne s'est presque complètement abstenu de la vie politique, et que c'était par nonchalance et égoïsme, pour se mettre à l'abri des grands risques auxquels était soumise de son temps l'action politique. Nous ne partageons pas cette opinion et nous pensons, au contraire, que si Montaigne ne s'est pas occupé plus officiellement et extérieurement de la politique de son temps, c'est qu'il était honnête et scrupuleux, et qu'il lui répugnait de se mêler aux actes, si souvent, si habituellement criminels, des rois, des princes et des partis de son temps.

Il n'a jamais été plus véridique et plus sincère que lorsqu'il nous dit — et il l'a répété souvent — que les princes n'acceptent pas les hommes à moitié, et méprisent les services limités et conditionnés ; qu'il ne veut être serviteur, ni si affectionné, ni si loyal, qu'on le trouve bon à trahir personne. « Il n'y a remède, je leur dis franchement mes bornes ; car, esclave, je ne le dois être que de la raison ;... aussi ne sont aucunement de mon gibier les occupations publiques ; ce que ma profession en requiert, je l'y fournis en forme que je puis la plus privée.... Qui voudrait m'employer à mentir, à trahir et à me parjurer pour quelques services notables, non que d'empoisonner et d'assassiner, je dirais : « Si j'ai volé ou dérobé quelqu'un, envoyez-moi plutôt aux galères... » et ajouterais comme le Lacédémonien : « Vous pouvez commander des charges poissantes et dommageables autant qu'il vous plaira, mais de honteuses et déshonnêtes, vous perdrez votre temps à nous en commander¹. »

On comprend qu'un homme imbu de pareils sentiments n'ait voulu accepter aucune charge permanente, active et officielle, sauf celle de sa mairie, où il était à peu près assuré de pouvoir conserver son indépendance et d'être utile au bien public, et qu'il ait réservé, de propos délibéré, son intervention pour des questions très précises et limitées, dans le maniement desquelles, n'étant bridé par aucune condition étrangère à sa volonté et à sa conscience, il était certain de pouvoir se retirer, s'il risquait de faillir à l'honneur.

Mais l'action politique de Montaigne n'en a pas été, croyons-nous, moins considérable. Rien n'est plus incomplètement exact, cependant, que les paroles suivantes de M. Guillaume Guizot² : « A force de plaire,

1. *Essais*, l. III, ch. I.

2. G. GUIZOT, *Montaigne*, p. 238-239.

Montaigne a fait bien davantage, *il a agi, lui qui ne s'en souciait guère*, lui qui redoutait et fuyait tout pouvoir comme une chose gênante; et, du fond de son manoir gascon, ce gentilhomme oisif a contribué au moins autant qu'aucun autre à donner aux esprits, en France, quelques-unes des impulsions les plus décisives dont ils se sont ressentis depuis trois cents ans. Il a séduit tout le monde en ne voulant que se plaire à lui-même.... Il ne faut pas confondre Montaigne avec ses disciples, mais il faut expliquer en quoi ils lui appartiennent et comment *il a favorisé ce qu'il redoutait le plus : les nouveautés et les révolutions.* » Oh! oui, Montaigne a beaucoup agi, oui, il a favorisé les nouveautés et indirectement les révolutions! mais ce n'est pas innocemment et comme par mégarde. M. Guillaume Guizot n'a pas vu, et presque personne ne semble avoir vu qu'en « prenant parti contre tous les partis », il a poursuivi un dessein ferme et bien défini, et qu'il l'a réalisé : celui d'être le philosophe agissant du parti politique, aboutissant pour sa part, par une action volontaire et persévérante, au règne de la paix et de la tolérance. S'il a favorisé les « nouveautés » et les émancipations, ce n'est pas seulement comme initiateur de la pensée libre et comme précurseur des Molière, des Bayle, des Voltaire et des Montesquieu, mais c'est qu'il a aussi agi d'une manière efficace sur les événements de son temps.

Dégageons d'abord notre sujet de ce que nous considérons comme une erreur commise jusqu'à ce jour par les commentateurs, en ce qui concerne le premier acte politique attribué à Montaigne.

On savait, par une courte note de Montaigne dans les *Éphémérides de Beuther*¹, qu'il avait été chargé en mai

1. *Les Éphémérides de Michel de Montaigne*, dans *Recherches et documents inédits sur Montaigne*, publiés par le D^r PAYEN, in-8, Paris, 1855.

1574 d'une mission auprès du duc de Montpensier, chef de l'armée royale du Sud-Ouest, au camp de la Sainte-Hermine, près de Poitiers. Mais on ignorait quel était l'objet de cette mission et chacun se livrait à des suppositions. On a dit notamment ceci : « Montaigne a fait du zèle. Il est allé offrir ses services au duc de Montpensier, général en chef de l'armée royale. » Et M. Strowski a opposé à ma thèse sur le *Contr'un*, que cette mission et ce zèle ne permettent pas de croire que, la même année, Montaigne ait fait du *Contr'un* l'usage que je propose.

Je lui ai répondu en lui opposant un document officiel nouveau dont je dois la communication à mon ami M. Céleste, alors conservateur de la bibliothèque municipale de Bordeaux, document qu'il venait de trouver en 1906, dans le seul exemplaire à peu près complet du *Registre secret du Parlement de Bordeaux*, parmi les papiers de Montesquieu à La Brède.

Dans le compte rendu de la séance du 11 mai 1574 du Parlement de Bordeaux, résumé dans ce registre, il est rapporté que Montaigne ne se rendit pas spontanément auprès du duc de Montpensier, mais qu'il fut chargé par Montferrand, Sénéchal de Guyenne, de se rendre auprès de lui pour l'informer que des « divisions et particularités étaient survenues entre les sieurs de Limeuil et Bourdeille, dans l'armée du Périgord », et lui demander de désigner « lequel des deux devait commander pendant la maladie et l'absence du sieur de Losse ».

Montaigne fit ce qu'on lui avait demandé et vint en rendre compte à Bordeaux, au commencement de mai 1574, au Sénéchal. Mais Montpensier semble avoir profité de sa présence pour lui donner une mission auprès du Parlement de Bordeaux. Toutefois, le procès-verbal de la séance du Parlement où il rendit

compte de cette mission, et qui est le seul document qui la mentionne, ne nous dit pas ce que Montaigne a rapporté à la Cour. Il se borne à signaler que Montaigne en donne le texte ou le résumé.

Il y a loin d'une pareille mission aux offres spontanées et empressées de service que Montaigne aurait faites au duc de Montpensier. M. Strowski pense que cette mission ne permet pas de croire que, quelques mois auparavant ou quelques mois après, il ait pu favoriser les intérêts des protestants. Or cette argumentation peut être retournée et l'on peut dire : « Si Montaigne est l'auteur du *Contr'un* et qu'il l'ait publié en 1574, il lui était impossible de refuser cette mission qui n'était pour ainsi dire qu'une commission pour le service du roi, et qu'on était peut-être en droit de lui demander. » N'oublions pas en effet que lui seul possédait le manuscrit du *Discours de la servitude volontaire*; le monde bordelais le savait, parce qu'il l'avait annoncé dans la préface des *Œuvres de La Boétie*; le soupçon de l'avoir transmis aux protestants qui en faisaient, au même moment, un usage injurieux pour le roi, pouvait d'un moment à l'autre se reporter sur lui, ce qui aurait mis sa vie en danger. Il était donc impossible à Montaigne de refuser son concours au Sénéchal sans appeler ou confirmer le soupçon d'infidélité. Chez Montaigne, une conduite pleine de prudence accompagne souvent des actes fort hardis. Ce qui est certain, c'est que nous ne connaissons pas la substance, pas même le sens de la mission donnée à Montaigne par Montpensier. Elle pouvait avoir beaucoup d'intérêt, mais elle pouvait aussi en présenter fort peu. Donc, il est impossible de tirer de cette mission une conclusion quelconque.

Mais, indépendamment du remaniement et de la publication du *Discours de la servitude volontaire*, que

je lui attribue, l'année 1574 paraît avoir été pour Montaigne, en dehors aussi de la mission de Montpensier, une période intéressante, car il se passa à la Cour, à la fin du règne de Charles IX, certains faits d'un réel intérêt politique, que, très probablement, Montaigne a connus, et qui ont dû beaucoup agir sur son esprit et sur ses actes. Avant de les relater, je dois revenir sur la vie antérieure et sur les relations de Montaigne avec la grande famille des comtes de Foix, car c'est son amitié avec cette famille et ses collatéraux, qui, à mon humble avis, a eu la plus grande influence sur ses résolutions politiques. Gaston de Foix, marquis de Trans, habitait le château de Gurson, voisin du sien ; ils se voyaient souvent ; les trois fils de ce seigneur avaient été camarades de Montaigne au collège de Guyenne, ce qui a certainement resserré leur liaison. Je rappellerai, pour la caractériser, que c'est à Gaston de Foix, autant qu'à son mérite, qu'il a dû, en 1571, la croix de l'ordre royal de Saint-Michel ; et j'ajouterai qu'il a négocié le mariage d'un de ses fils, Louis de Foix, avec sa cousine Diane de Foix Candale, fille du comte Frédéric de Foix Candale, captal de Buch, en 1579 ; il dédia à la jeune épouse son chapitre des *Essais*, *De l'Institution des enfants*. En 1581, Gaston de Foix fut un des personnages qui, pendant qu'il était à Rome, contribua à le faire désigner comme maire de Bordeaux ; enfin, il fut jusqu'à la fin de sa vie dans les termes de la plus grande amitié avec leur parent Paul de Foix, ambassadeur à Venise et en Angleterre, un des plus grands esprits et des plus honnêtes du xvi^e siècle, avec lequel il vivait familièrement à Rome, où ce seigneur était devenu ambassadeur de France, depuis la venue de Montaigne en Italie¹. Or, les Foix étaient

1. Paul de Foix a été ambassadeur de Catherine de Médicis, mais n'a jamais participé à ses crimes politiques. Il a

très proches parents de la reine Jeanne d'Albret et de son fils Henri de Navarre. Par eux il est très probable que Montaigne fit la connaissance, dès son jeune âge, de Henri, car celui-ci venait souvent chez ses parents, les Foix, et avait d'ailleurs des domaines tout proches de ceux de Montaigne. Ce qui est certain, c'est que peu de temps après le mariage de Henri de Navarre, deux ans environ après la Saint-Barthélemy, et au moment où Henri était retenu prisonnier à la Cour de France, Montaigne, étant convié chaque année à y venir assister à la réunion de l'Ordre de Saint-Michel et à y séjourner de temps à autre comme gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi de France, des relations s'établirent entre lui et Henri de Navarre; ces relations furent assez intimes pour que, de 1574 à 1576, le prince le priât d'accepter la mission délicate et de haute confiance de servir de médiateur dans les différends qui survinrent entre lui et le duc Henri de Guise, mission qu'il poursuivit à la satisfaction des deux partis, et qu'il a racontée, en 1588 aux États de Blois, à son ami Jacques de Thou, qui nous l'a fait connaître dans son *Histoire universelle*¹. La liaison avec Henri de Navarre s'est, à partir de cette date, de plus en plus resserrée. Ces relations ont pris un caractère tel que, dès cette année 1574, c'est-à-dire dix ans avant que Henri de Navarre devint l'héritier présomptif du trône, Montaigne, qui l'avait vu d'assez près pour entrevoir ce que la grandeur de la France pouvait espérer de lui,

prononcé, en 1574, à Lyon, au Conseil du Roi, au moment de la rentrée de Henri III en France, un discours pour la paix et la tolérance, qui est admirable de clairvoyance et de libéralisme, et que l'on est très étonné de ne pas voir cité par les historiens français modernes. Il a été reproduit *in extenso* par de Thou, dans son *Histoire universelle*, t. VII, p. 138-149.

1. DE THOU, *Histoire universelle*, t. I.

a dû penser à la possibilité de sa future accession à la couronne de France. Et il n'est même pas, selon nous, exagéré de supposer que, dès cette date et au moment même où il concevait le dessein que je lui ai supposé touchant la destination principale des *Essais*, il forma le projet politique, parallèle et concordant, de favoriser, pour le cas dès lors presque probable où les circonstances viendraient l'aider, cette accession de Henri, qui lui apporterait du même coup deux grandes satisfactions : celle de voir son ami occuper le pouvoir, et cette autre, sur laquelle il avait le droit de compter et à la réalisation de laquelle il pouvait bien aussi contribuer par les conseils donnés à Henri, de voir ses idées de tolérance et de paix enfin appliquées. Nous sommes loin de donner ces inductions et d'autres qui suivent comme une démonstration absolue, mais seulement comme très vraisemblables.

Voici les faits peu connus, en tout cas inutilisés jusqu'à ce jour pour l'objet qui nous occupe, survenus en 1574 à la Cour du Louvre, qui appellent notre attention :

Dès les premiers mois du règne de Henri III (1574) l'accession de Henri de Navarre au trône de France était une éventualité à prévoir dans un avenir plus ou moins éloigné. C'était une opinion assez répandue, partagée par Catherine de Médicis, que Henri III et son frère le duc d'Alençon, tous deux ruinés de santé, ne vivraient pas longtemps et mourraient sans enfants. La haine des deux frères l'un contre l'autre paraissait encore rapprocher du trône Henri de Navarre, car ils étaient toujours sur le point de s'entre-tuer. Or, il est très vraisemblable que Montaigne, qui séjourna à la Cour pendant cette année 1574, en tout cas sûrement en 1575-1576, comme l'indique la médiation que nous a fait connaître de Thou, n'a guère pu, vivant en amitié

avec les grands personnages de la Cour, et étant très observateur, ne pas connaître ces faits. Il n'a guère pu non plus ne pas être mis au courant des deux autres faits suivants relatifs au même objet, qui se passèrent encore à la Cour, la même année, dont l'un est survenu quelques mois avant, et l'autre quelques mois après l'avènement de Henri III, et dont il a dû être particulièrement informé par son ami Philibert de Grammont, attaché à la personne du Béarnais.

Dans les premiers mois de 1574, au moment même où la mort de Charles IX était prévue comme prochaine, les protestants et les politiques (du moins la fraction du parti qui suivait la cause de l'ambitieux duc d'Alençon) visaient à changer l'ordre de succession au trône au profit du duc d'Alençon et au détriment de Henri de Valois. On accusait Catherine, dont Henri de Valois était le préféré, d'avoir projeté, pour conjurer cette éventualité, de se défaire de son fils d'Alençon et de son gendre Henri de Navarre. Par contre, quelques mois plus tard, Henri III devenu roi de France depuis très peu de temps, atteint d'un violent mal d'oreilles et d'horribles souffrances dans la tête, se suppose empoisonné par d'Alençon et propose à Henri de Navarre (qui refuse) de tuer d'Alençon afin de le faire roi de France après lui¹. Ces faits devant être connus, je le répète, de Montaigne, ne devient-il pas très vraisemblable qu'à ses yeux, au cas d'une vacance du trône

1. Le fait est rapporté par Pierre Mathieu, historien grave et bien informé, qui, on le sait, a recueilli des faits ignorés des autres historiens, de la bouche même de Henri IV, dont il était l'historiographe : « Je tiens ce dernier point de Henri le Grand qui, prenant plaisir à me dire plusieurs choses qu'il jugeait dignes de son histoire, me dit sur l'occasion de cette maladie ces paroles que je rapporte précédemment. » (P. MATHIEU, *Histoire de France de François I^{er} à Henri IV*, Paris, 1631, t. I, p. 417.)

envisagée à la Cour comme pouvant être prochaine par suite de la maladie de Henri III et de l'état de santé précaire du duc d'Alençon, l'accession de Henri de Navarre ne rencontrerait aucune difficulté de la part de Catherine, ce qui paraît d'ailleurs prouvé par le document suivant : « Je veux, écrit l'ambassadeur vénitien Jean Michel¹ à son gouvernement, montrer toute l'étendue de la finesse de la reine Catherine à votre Sérénité; comme les prédictions des astrologues (qui lui avaient déjà prédit la brièveté de la vie du roi Henri III et sa stérilité) annoncent à Monsieur lui-même (le duc d'Alençon) une vie courte et sans postérité, et comme en ce cas la couronne reviendrait à son gendre le roi de Navarre, Catherine se sert de sa fille qui est la femme de ce roi, pour le gagner, et elle pense y avoir réussi. Son but est de toujours rester maîtresse et de conserver son autorité dans le cas même où la succession royale parviendrait à son gendre, comme si elle ne pensait jamais mourir, quoique âgée de cinquante-neuf ans, assurée, ainsi qu'elle le dit, qu'en ayant le roi de son côté, elle ne perdra rien de son pouvoir et de sa réputation, quand même le royaume tout entier serait contre elle. » (1574.)

Dans mon livre sur le *Contr'un*², j'ai fait remarquer que la connaissance de ces faits par Montaigne s'accordait très bien avec l'acte que je lui attribue, d'avoir fait passer, la même année, le texte du *Discours de la servitude volontaire* aux protestants, au moment même

1. *Relations des ambassadeurs vénitiens en France*, Bibliothèque royale, 1838, t. II, p. 247-249. Je ne crois pas que cette information si importante ait été citée et utilisée par nos historiens; il semble d'ailleurs que, d'une manière générale, la source assez précieuse d'information qui se trouve dans ces relations des ambassadeurs vénitiens en France n'a pas été suffisamment utilisée.

2. *L'Énigme du Contr'un*, Paris, Hachette, 1909, p. 148-152.

(plus probablement à la fin de l'année 1574), où l'entente était complète entre ses amis les politiques et les Réformés. Cette dernière circonstance n'ajoutait-elle pas à la vraisemblance que Montaigne, déjà attaché à Henri de Navarre, fût de plus en plus disposé à favoriser les revendications des Réformés et la politique des confédérés? — Mais, pour ceux-là même qui n'admettent pas les conclusions de ma thèse sur le *Contr'un*, n'est-il pas vraisemblable que les faits que nous venons de rappeler dans les pages précédentes concernant Henri de Navarre, qu'il connaissait de si près, l'estimant et l'aimant, et qui était prisonnier à la Cour, où sa vie était constamment menacée, aient dû à la fois fortifier Montaigne dans son affection pour lui, dans son espoir de le voir parvenir au trône de France, et dans son dessein politique de favoriser cette accession?

Cette pensée s'accroît encore dans notre esprit par la lecture du passage de la lettre que, seize ans après, le 18 janvier 1590, Montaigne adressa à Henri IV devenu roi de France, et que nous ferons bientôt connaître à nos lecteurs¹. Montaigne lui dit ces paroles : « J'ai de tout temps regardé en vous cette même fortune où vous êtes, et vous peut souvenir que *lors même qu'il m'en fallait confesser à mon curé, je ne laissais de voir aucunement de bon œil vos succès* ; à présent avec plus de raison et de liberté, je les embrasse de pleine affection. » Ce qu'on n'a pas, en effet, remarqué suffisamment, et même ce que je crois qu'on n'a pas du tout fait remarquer jusqu'à ce jour, c'est que Montaigne avoue dans cette lettre, non seulement (ce qui va de soi) la grande et ancienne affection qu'il avait pour Henri IV, mais aussi qu'il voyait d'un bon œil le succès de ses efforts pour accéder au trône de

1. Voir cette lettre, plus loin, p. 249.

France, non seulement depuis le mois de juin 1584, date à laquelle il était devenu, par la mort du duc d'Alençon, l'héritier présomptif légitime de Henri III, mais bien avant, puisqu'il était obligé de s'en confesser. Donc, cela n'est pas douteux, Montaigne reconnaît que, sous le règne de Henri III et au moment même où il se déclarait le sujet fidèle du roi de France et se montrait d'un loyalisme absolu, il faisait des vœux pour le succès des actions militaires et diplomatiques de Henri de Navarre contre le roi qui occupait alors le trône de France. De là à agir politiquement dans le sens de ses sympathies et des vœux si ardents de son cœur, il n'y a guère de distance appréciable. Nous allons voir dans les actes politiques de Montaigne, entre 1574 et 1590, une série de faits qui semblent confirmer ces probabilités.

Nous sommes assez disposé à placer à l'une des deux années 1574 ou 1575 la date où naquit dans l'esprit de Montaigne la pensée de remplir auprès d'un roi l'office permanent de conseiller intime et absolument indépendant, dont il nous parle avec tant de franchise, de noblesse et de précision, au chapitre XIII du livre III. Nous en avons déjà fait mention; il nous paraît utile d'y revenir en ajoutant quelques détails.

Montaigne eût volontiers accepté, nous dit-il, une semblable charge, mais à la condition qu'il pût dire les vérités au roi, contrôler ses mœurs, l'avertir sans crainte de tout ce qui pourrait lui être utile, et s'opposer à ses flatteurs, les rois étant si facilement dominés et corrompus par cette « canaille de gens ».

Il ne se dissimule pas que, pour qu'un pareil office pût être rempli, il eût fallu de la part du souverain une grande supériorité d'esprit, et de la part du conseiller non seulement beaucoup d'amitié et de franchise, mais de courage. Il paraît évident que ce roi dont il aurait

voulu être le mentor ne peut être que Henri de Navarre; la différence d'âge (il avait vingt ans de plus que lui), le jeune âge auquel il l'avait connu au milieu même de sa famille, l'affection qu'il avait pour lui et qui est prouvée par de nombreux traits, la réelle connaissance qu'il devait avoir de son caractère, et le fait même de la médiation dont nous venons de parler, transforment la vraisemblance de notre opinion presque en certitude¹.

Tous ces faits rendent très probable que c'est dans cette période de 1574-1576 que se formèrent avec plus de précision, de force et de vigueur, l'expérience et l'esprit politiques de Montaigne, et concordent avec les raisons qui nous ont déjà amené à penser que c'est à cette même date qu'a été suggéré à son esprit le dessein de faire de son livre des *Essais* un livre de combat pour la tolérance. C'est encore pendant ces années 1574-1576 que Montaigne a probablement écrit au chapitre XXI du livre II le morceau où il flétrit la conduite de Henri III; car c'est bien la période pendant laquelle son abstention absolue de toute participation à la guerre, pour s'enfermer avec ses mignons et y vivre une vie de mollesse, était d'autant plus remarquée, qu'il venait, cette même

1. Il est à noter aussi que Montaigne et Henri de Navarre avaient, au point de vue moral et religieux, des conceptions identiques. Montaigne, dans les deux pages de l'*Apologie* où il expose ce qui doit être sa véritable opinion, aboutit à un déisme indéterminé, à un Dieu reconnu comme incompréhensible et indéfinissable, origine et conservateur de toutes choses, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la révérence que les humains lui rendent sous quelque visage, sous quelque nom et de quelque manière que ce soit.

Or voici une déclaration, qui paraît sincère, de la conception vraiment intérieure de Henri de Navarre sur le même sujet : « Ceux qui suivent tout droit leur conscience, écrit-il à M. de Batz, sont de ma religion, et moi je suis de celle de tous ceux qui sont braves et bons. » (Lettre de Henri IV à M. de Batz, 1577, donnée par P. BONNEFON, *Montaigne*, II, 163.)

année 1574, d'arriver de Pologne et de prendre possession de son trône.

Un petit nombre d'hommes justes et modérés avaient réussi à fonder un troisième parti, dont une fraction importante visait à concilier les belligérants religieux acharnés. C'était Michel de L'Hospital, de Montmorency, Paul de Foix, Jacques de Thou, Antoine Loisel, Estienne Pasquier, Du Harlay, etc. Les tueries n'ont duré si longtemps que parce que le nombre des membres de ce tiers parti était trop faible, et c'était pourtant presque sur la seule prévision et la seule possibilité de son développement que pouvait être fondée l'espérance de les voir finir un jour. S'il ne s'était accru progressivement, et si Henri de Navarre n'était venu profiter de ses intentions libérales et finalement se mettre à sa tête, la France était peut-être perdue, ou se serait très affaiblie, et eût été très difficile à relever. Or Montaigne, tout porte à le croire, avait conçu le dessein d'apporter sa part à l'extension et au développement de ce parti. Il y a contribué non seulement par l'aide beaucoup plus effective qu'on ne le suppose qu'il a fournie à l'homme dont la figure et l'action dominant tout le dernier quart du xvi^e siècle, à son ami Henri de Navarre; mais aussi, comme nous l'avons déjà marqué, en détachant un grand nombre d'esprits du fanatisme religieux, il est parvenu à préparer et à faciliter son avènement au trône de France.

Continuons à suivre Montaigne dans ses actes politiques.

Henri de Navarre, sur les instances de plusieurs de ses amis, notamment de d'Aubigné, parvient à s'échapper, le 20 février 1576, de la Cour du Louvre, accompagné de son ami Philibert de Grammont, le futur époux de la belle Corisande, et prend immédiatement la direction du parti des Réformés. Il entre en cam-

pagne et obtient, deux mois après, en avril 1576, la paix de Beaulieu ou de Monsieur, qui donnait la liberté du culte dans tout le royaume aux Réformés, qui triomphaient sur tous les points; la Saint-Barthélemy était désavouée. De là naquit la première ligue, sous la direction des Guise, qui reprit les hostilités, pour aboutir à la paix de Bergerac, en septembre 1577, laquelle confirmait les clauses du traité de Monsieur.

C'est après ces succès momentanés de son parti, que Henri de Navarre, en septembre 1577, un an et demi après son évasion de la Cour du Louvre, nomma Montaigne gentilhomme de sa Chambre¹.

On peut supposer des causes diverses, spéciales, pour expliquer l'élévation de Montaigne à cette dignité de la Cour de Henri de Navarre; par exemple, une négociation qu'il semble avoir remplie cette même année entre la ville de Bordeaux qui ne voulait pas recevoir le roi en ce moment et le prince qui s'en irritait². Mais leur amitié déjà ancienne, et en tout cas le souvenir de la très probable publication du *Contr'un* par Montaigne en 1574 et en 1576, suffiraient largement à expliquer cette nomination.

En 1579, nous l'avons déjà dit, Montaigne négocie le mariage de Diane de Foix, cousine de Henri de Navarre, dont les deux frères, les fils du comte de Foix Candale, ainsi que son mari, servaient, quoique catholiques, dans l'armée de Henri de Navarre.

1. Voir les *Éphémérides* de Montaigne, publiées en 1855 par le Dr PAYEN.

2. En 1574, il fut désigné pour apaiser le courroux de Henri de Navarre, que la ville de Bordeaux, en s'excusant, ne consentit pas à recevoir, bien qu'il fût gouverneur de la Guyenne; Montaigne l'inclina à une attitude pacifique. — Nous allons d'ailleurs trouver encore bien souvent, en suivant les actes de la vie de Montaigne, des traces de ses rapports, soit avec Henri de Navarre, soit avec ses cousins les Foix.

En 1580, il assiste au siège de La Fère dans l'armée royale. Son ami Philibert de Grammont, devenu le mari de la belle Corisande, ami de Henri de Navarre, y est tué. Montaigne est un des gentilshommes qui accompagnent le corps à Soissons.

Avant de commencer son voyage en Italie, Montaigne se rend à la Cour de France. Henri III, auquel il avait envoyé, par son beau-frère de La Chassaigne, son livre des *Essais* tout récemment paru, et qui évidemment ne l'avait pas lu tout entier, le remercia et lui dit que son livre lui plaisait beaucoup. « Sire, lui réplique Montaigne, il faut donc nécessairement que je plaise à Votre Majesté, car mon livre ne contient autre chose qu'un discours de ma vie et de mes actions¹. » Je rappelle ici la témérité de Montaigne offrant au roi un livre dans lequel il flétrit sa mollesse et sa lâcheté, alors qu'immédiatement après il lui oppose la vaillance de son beau-frère Henri de Navarre.

Il commença son voyage, partant de Beaumont-sur-Oise, le 5 septembre 1580, parcourut le Nord-Est de la France, s'achemina vers le duché de Bade, l'Allemagne et l'Italie, entouré de quatre compagnons : son plus jeune frère Mattecoulon, son beau-frère de Cazalis, accompagné du jeune Charles d'Estissac, et le comte du Hautoy. Montaigne a donné lui-même la relation de ce voyage². Sa santé ne fut pas la seule cause de ce déplacement, et il paraît assez vraisemblable que d'autres raisons sont venues s'y joindre : d'abord son goût du déplacement, et aussi la pensée de fournir à son jugement sur les hommes de nouveaux éléments de comparaison. En outre, il était trop proche voisin du roi et de la reine de Navarre. L'un et l'autre s'aban-

1. LA CROIX DU MAINE, *Bibliothèque française*, Paris, 1584, p. 389.

2. *Journal de voyage*, par Montaigne, Paris, 1774.

donnaient à une vie scandaleuse. Les conseillers du roi blâmaient la conduite des deux époux. Montaigne devait désirer s'éloigner pendant quelque temps de leur voisinage.

En passant à Bâle, il rencontra François Hotman, le célèbre auteur du pamphlet protestant *De furoribus Gallicis* qui, avec la publication du *Contr'un*, contribua, en 1574 et en 1576, à faire révolter les protestants; et auteur aussi de traités de politique démocratique qui proclamaient contre les Valois la suprématie populaire. Il l'invite à dîner et, quelques semaines plus tard, il lui écrit de Bozen pour lui faire part de ses impressions de voyage. Ces rapports amicaux avec le plus considérable des publicistes protestants, le plus puissant organisateur de la campagne de presse contre la Saint-Barthélemy et contre le pouvoir despotique des rois, avec cet ami de Goulart, éditeur du recueil où fut publié, pour la première fois, le texte complet du *Contr'un*, doivent être retenus¹.

1. Il n'est pas sans intérêt d'appeler l'attention sur les relations, les fréquentations de Montaigne à cette période de sa vie. Ses amis sont connus en grande partie; il les a presque tous désignés à notre sympathie, soit dans les *Essais*, soit dans ses *Lettres* et dans son *Journal de voyage*; les autres ont témoigné dans leurs écrits de leur estime et de leur amitié pour lui.

Voici les noms des plus connus ou des plus illustres, avec un très court extrait de leur dossier politique :

MICHEL DE L'HOSPITAL. — Le grand chancelier qui, de 1561 à 1568, eut la direction de la politique, l'un des hommes les plus libéraux, les plus honnêtes et les plus courageux du xvi^e siècle. Montaigne le vit probablement pour la première fois à Bordeaux, en 1565, lors de sa fameuse *mercuriale* au Parlement. Il alla le voir, en 1570, dans sa retraite de Vignay, près d'Étampes, où il vécut depuis sa disgrâce, et lui envoya publiquement la lettre courageuse dont nous avons parlé au chapitre III.

PAUL DE FOIX. — Un des plus grands hommes du

Les incidents de ce long voyage pendant lequel il a séjourné surtout en Italie seront commentés dans le volume de la présente édition où il sera publié. Nous

xvi^e siècle, magistrat, puis archevêque et ambassadeur de France. Fut, toute sa vie, suspect de ne pas croire à l'eucharistie et de pencher vers la Réforme. Presque seul, parmi les princes et les conseillers du roi, dans le Grand Conseil réuni à Lyon en 1574, osa déclarer que la paix religieuse était indispensable, stigmatiser la Saint-Barthélemy et réclamer la liberté de conscience.

DE BRACH. — Avocat et conseiller au Parlement de Bordeaux, le véritable éditeur des *Essais* en 1595, si on adopte l'opinion de notre grand érudit bordelais, Reinhold Dezeimeris; rendit un public hommage à la vertu de Michel de L'Hospital et flétrit dans ses vers la Saint-Barthélemy.

D'OSSAT. — Disciple de Ramus, défenseur de la liberté de conscience; ami et collaborateur de Henri IV.

HENRI DE MESMES. — Admirateur de L'Hospital et négociateur du traité de Saint-Germain, par lequel il croyait sincèrement, semble-t-il, avoir assuré la paix et la liberté de conscience. Fit tout ce qu'il put pour éviter les massacres.

GUY DU FAUR DE PIBRAC. — Défenseur, au concile de Trente, des libertés gallicanes contre le pape. Racheta ses premières faiblesses politiques par plusieurs actes de courage et par une attitude indépendante; fut disgracié pour avoir témoigné ses sympathies aux victimes du 24 août et réclaté la liberté religieuse.

PHILIBERT DE GRAMMONT. — Ami intime de Henri de Navarre avec lequel il s'évada de la Cour de France en 1576. Époux de la belle Corisande.

DE LANSAC. — Agent de Catherine de Médicis et de Henri III. A dû fournir à Montaigne des renseignements précieux, après la paix de Saint-Germain, sur les dessous de la politique de Catherine.

HENRI DE NAVARRE. — Les relations d'amitié entre Montaigne et le roi de Navarre commencèrent chez les Foix dès la jeunesse du prince, et durèrent sans interruption jusqu'à la mort de l'auteur des *Essais*. Montaigne reçut Henri deux fois au moins dans son château du Périgord, et fut nommé par lui gentilhomme de sa Chambre.

ESTIENNE PASQUIER. — L'un des plus fermes défenseurs de la tolérance religieuse.

JACQUES-AUGUSTE DE THOU. — Le grand historien, ministre de Henri IV, un des inspirateurs et rédacteur de l'édit de Nantes.

avons été le premier à constater que Montaigne ne fut pas impressionné par les œuvres d'art de la Renaissance¹. Ce voyage se trouva brusquement interrompu au dix-septième mois par la nouvelle qu'en son absence le Corps de la ville de Bordeaux l'avait nommé maire. Il trouva à Rome la lettre officielle de nomination et quitta cette ville au bout de quinze jours pour rentrer en France, espérant bien se soustraire à l'honneur tout à fait inattendu qu'on venait de lui réserver. Mais en arrivant à Bordeaux, le 30 novembre 1581, il est rejoint par une lettre de Henri III qui était un ordre d'accepter, aussi formel que flatteur². « M. de Montaigne,

FRANÇOIS HOTMAN dont il est question dans la présente page.

Citons encore, parmi les amis de Montaigne : ANTOINE LOISEL, le grand jurisconsulte, dont il fit l'éloge en 1582, à Bordeaux. Loisel fut mis à l'écart par la Cour des Valois, comme indépendant et défenseur de la tolérance;

GASTON DE FOIX, marquis de Trans, dont les trois fils suivirent le parti de Navarre et qui fut un des introducteurs de Montaigne à la Cour de Charles IX, et son parrain dans l'ordre royal de Saint-Michel;

DU FERRIER, le plus intime ami de Michel de L'Hospital. Fut, toute sa vie, défenseur de la liberté religieuse; se fit plus tard protestant et devint chancelier de Henri IV;

DUPLESSIS-MORNAY, surnommé le Pape des Huguenots, principal conseiller de Henri IV, et auteur des *Vindiciæ contra tyrannos*.

Enfin, nous avons la preuve des relations de Montaigne avec D'AUBIGNÉ, et avec le vicomte de TURENNE, catholique que les horreurs de la Saint-Barthélemy convertirent à la Réforme.

Nous ne parlons pas ici de ses intimes amis, PIERRE DE BRACH, Mlle DE GOURNAY, PIERRE CHARRON, dont il a déjà été parlé et dont il sera question de nouveau au VII^e volume.

1. Dans un mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1921 et publié dans la *Revue politique et parlementaire* de la même année, j'ai essayé d'expliquer ce silence qui paraît tout d'abord singulier.

2. Cette lettre est donnée aux pages 45-46 du tome II de Bonnefon. Elle a été découverte par Buchon aux archives de Bordeaux.

disait le roi, pour ce que j'ai en estime grande votre fidélité et votre zèle à mon service, ce m'a été plaisir d'entendre que vous avez été élu major de ma ville de Bordeaux, ayant eu très agréable et confirmé la dite élection, et d'autant plus volontiers qu'elle a été faite sans brigue et en votre lointaine absence. A l'occasion de quoi mon intention est de vous ordonner bien expressément, que sans délai ou excuse vous reveniez au plutôt que la présente vous sera rendue, faire le dû et service de la charge où vous avez été si légitimement appelé. Et vous ferez chose qui me sera agréable et le contraire me déplairait grandement¹. »

Il n'est pas inutile de remarquer que l'on aperçoit, quand on étudie les intérêts politiques, plus grands qu'on ne pense, qui se trouvaient en jeu en ce moment autour de cette élection de Montaigne à la fonction de maire de Bordeaux, qu'elle fut le résultat du commun désir et du commun concours de Henri III et de Henri de Navarre. Elle secondait leurs vues à tous les deux. Mais, bien que les deux rois eussent à y gagner, ce sont sûrement les intérêts de Henri de Navarre qui avaient le plus à en bénéficier ; non pas que Montaigne, malgré sa grande sympathie pour lui, fût capable de suivre, soit par action, soit par abstention intentionnelle, une politique qui serait en même temps favorable à sa cause et contraire à celle du roi de France, mais parce qu'il était vraisemblablement arrivé rapidement, par un jugement net sur les choses politiques pourtant si compliquées du moment, à s'apercevoir que, par sa politique de conciliation, les intérêts du roi de Navarre, qui n'étaient pas au fond si contraires qu'ils pouvaient le paraître à ceux de Henri III, seraient

1. Paris, 17 novembre 1581. — Voir D^r PAYEN, *Documents inédits sur Montaigne*, p. 28.

encore plus favorisés. Montaigne qui, jusque-là, avait pensé si justement qu'il devait honnêtement, et conformément à sa droiture et à sa conscience, s'abstenir de prendre une part quelconque au pouvoir, et qu'il ne pouvait agir utilement qu'à titre de conciliateur et de conseiller, avait probablement aperçu assez vite que les fonctions de maire et de gouverneur de Bordeaux pourraient lui permettre de contribuer à cette politique de paix et d'union, si particulièrement utile à la cause de Henri de Navarre.

Il fut cependant, lui qui avait espéré gouverner et administrer la ville plutôt par abstention que par action, obligé de commencer, dès le mois de juin 1582, l'exercice de sa charge par un acte de vigueur et de rigueur. J'ai déjà raconté, au chapitre III, le grave incident sur l'enquête des enfants abandonnés, ouverte contre les Jésuites, dans laquelle il se montra courageux, résolu et prompt à prendre un parti. Il devint vite l'ami, le collaborateur dévoué et le conseiller du maréchal de Matignon, gouverneur de Guyenne, homme aussi clairvoyant que ferme et conciliant, et qu'il connaissait déjà, l'ayant rencontré au siège de La Fère, en 1580. Les jurats ayant tout le souci de l'administration de la ville, Montaigne, à part l'incident notable dont nous venons de parler, put presque se borner, pendant les deux premières années de sa charge, à offrir à ses concitoyens les pompes luxueuses qu'ils aimaient et à figurer avec dignité au premier rang des cérémonies publiques, réservant son activité pour les incidents d'importance qui pouvaient surgir. Les affaires furent calmes en effet pendant les deux premières années. Pendant les deux dernières elles furent au contraire agitées et mouvementées, car des complications nombreuses survinrent en Guyenne. Alors, le gouverneur de la province fut trop heureux d'avoir un collaborateur d'un

si grand « entendement » et aussi « esveillé » que prudent. Entre temps, le 8 février 1582, Montaigne se rendit à Cadillac remplir un devoir de sa charge, en venant y saluer le roi Henri de Navarre et sa femme, qui se trouvaient de passage chez son parent de Foix Candale. Peu de jours auparavant, le 26 janvier 1582, Montaigne avait assisté, en sa qualité de maire, à la séance d'ouverture de la nouvelle Cour de justice de Guyenne, constituée à Bordeaux par le roi, en vertu de la convention de Flers de 1580, et composée de quatorze membres envoyés de Paris, parmi lesquels se trouvaient des hommes éminents, notamment Jacques de Thou, Loisel, avocat général, Pithou, etc. Montaigne se lia alors avec Jacques de Thou, le futur ministre de Henri IV. De Thou, dans son *Histoire universelle*, nous dit que Montaigne connaissait et jugeait très bien l'histoire de son pays; aussi le consulta-t-il, et il en tira, ajoute-t-il, « de grandes lumières », qu'il utilisa dans la rédaction de son ouvrage. Montaigne, au mois d'août 1582, se rendit à la Cour de Paris pour une affaire importante et compliquée, comme semble le prouver cette mention de la *Chronique Bordelaise* : « M. de Montaigne, maire, envoyé en Cour pour les affaires de la ville avec amples mémoires et instructions. » Entre autres affaires, il y allait pour s'occuper de la question en débat des privilèges de la ville de Bordeaux; il paraît avoir obtenu satisfaction, puisqu'au mois de juillet suivant, le roi conférait des privilèges aux bourgeois de Bordeaux; mais nous ignorons pour quelles autres affaires il allait à Paris.

C'est le 31 juillet 1583 que les pouvoirs de Montaigne comme maire expirèrent. Comme il avait sérieusement et consciencieusement conduit les affaires de la ville, il fut soumis à une élection nouvelle et réélu. Cette deuxième période commença par un acte important : ce fut la

remontrance au roi de France contre la mauvaise répartition des impôts, qui rentraient d'ailleurs fort mal; le texte de cette remontrance débute par des considérations générales sur les besoins du pays, que Montaigne rédigea en termes pleins de dignité et d'un véritable amour pour le bien public.

Ce langage est singulièrement courageux et hardi, ajoute M. Bonnefon, on y retrouve des idées chères à Montaigne et un ton indépendant et courageux, qui montre qu'il savait que sa fidélité était assez éprouvée et qu'il avait assez d'autorité politique pour qu'on lui permit de parler fermement.

Il prit ensuite des mesures favorables au collège de Guyenne. Enfin il rédigea une remontrance adressée au roi de Navarre en sa qualité de gouverneur de la Guyenne, et réclamant la liberté pour le commerce de Bordeaux avec les villes situées en amont et en aval; il fut chargé, avec de Lurbe, de se rendre auprès du roi pour la défendre. Mais les événements se précipitèrent et devinrent tout à coup très graves. A la fin de novembre 1583, les rapports se brouillèrent entre le Béarnais et Henri III, toujours représenté en Guyenne par Matignon. Henri de Navarre, poussé à fond par les circonstances, prit tout à coup une double décision: il refusa de recevoir sa femme Marguerite qui allait le rejoindre à Nérac et que le roi de France, son frère, avait publiquement déshonorée; puis il s'empara de la ville de Mont-de-Marsan et s'y installa. Tout le monde fut stupéfié de ces deux déterminations. Pour qu'on ne l'accusât pas de les avoir prises sans raison, le Béarnais s'empressa d'en dénoncer les causes et de les faire connaître le plus qu'il put. Il n'avait pas d'autre moyen que les correspondances; il s'adressa donc à Matignon, représentant du roi, par l'intermédiaire de Montaigne qui était déjà en rap-

port avec son conseiller et confident Duplessis-Mornay. Montaigne, dont l'opinion avait alors tant de poids par sa haute raison et par sa charge de maire de la capitale de la Guyenne, servit activement d'intermédiaire, par Duplessis-Mornay, entre le Béarnais et le maréchal de Matignon. Il remplit un rôle très efficace et très précieux de modérateur, recevant les lettres pour les communiquer à Matignon et les commenter, et emportant les réponses au Béarnais, également commentées par lui. Et ce ne fut pas seulement dans l'affaire de Mont-de-Marsan qu'il fut un véritable négociateur et un conseiller écouté, mais il remplit en partie le même rôle pour la question si difficile et si longue de la réconciliation du Béarnais avec sa femme, comme le démontrent les deux lettres de la reine Marguerite à Montaigne, qu'a publiées la *Revue du XVI^e siècle*¹ et que nous donnerons dans les notes. La correspondance de Montaigne avec Duplessis-Mornay du 9 novembre 1583 au 6 juin 1585² montre combien est franche et profonde l'estime de Henri IV et de son conseiller pour Montaigne, et combien son jugement et ses conseils ont eu d'influence sur leurs décisions. « A vous, lui écrit Duplessis, qui n'êtes ni remuant ni remué pour peu de chose, nous écrivons à autre fin, non pour vous assurer de notre intention qui vous est connue et ne peut vous être cachée, soit par votre franchise, soit par la pointe de votre esprit, mais pour vous rendre plège et témoin, si besoin est, envers ceux qui jugent mal de nous, faute de nous voir. Au reste, faites état de notre amitié

1. *Revue du XVI^e siècle*, année 1916.

2. Cette correspondance, que l'on trouvera dans le septième volume de la présente édition, a été rencontrée au milieu du XIX^e siècle dans les *Mémoires* de Duplessis-Mornay et reproduite par A. Grün, dans son livre sur *La Vie publique de Montaigne*, 1855. Cf. *Mémoires* de DUPLESSIS-MORNAY, t. I, p. 273, 288 et 297; t. II, p. 401; t. IV, Supplément, p. 184.

comme très ancienne et toutefois toujours récente. » Et encore : « Monsieur, si nos lettres vous plaisent, les vôtres nous profitent et vous savez combien le profit passe le plaisir. »

Quand on suit les événements qui se déroulent à mesure que cette correspondance se poursuit, elle prouve aux yeux d'un critique impartial que Montaigne a vraiment contribué, grâce à l'autorité de son jugement et à « la pointe de son esprit¹ », aux suggestions de sa prudence clairvoyante et modératrice, et à son évident désintéressement, à atténuer les maux de la guerre civile et à préparer et provoquer l'entente finale entre Henri III et le futur Henri IV. Montaigne a agi tout le temps dans le sens de la paix et de l'intérêt loyalement compris des deux rois. Et les conséquences de cette intervention ont dû certainement continuer à se faire sentir malgré la séparation momentanée des deux Henri, et furent surtout confirmées par les conseils que Montaigne continuera plus tard à donner à Henri de Navarre.

Enfin la lettre du mois de mai 1585, adressée par le vicomte de Turenne, ami et collaborateur de Henri de Navarre, ajoute encore une preuve de toute la confiance qui règne dans l'entourage du Béarnais en la valeur des services que Montaigne lui a déjà rendus :

« Monsieur, je vous dirai comme nous partons pour aller voir M. le Prince. Au retour, le roi de Navarre se résout à voir le maréchal de Matignon ; je vous prie y tenir la main, car on sait bien ici qu'à votre persuasion cela se pourra faire pour le bien du service du roi, pour le roi, pour tous les gens de bien. Nous avons vu l'autre maréchal. Mais, que je vous voie, je vous en dirai les particularités. Je vous prie de croire que j'affectionne infiniment votre amitié ; aussi vous

1. Expressions de Duplessis-Mornay, dans la lettre du 25 novembre 1583.

pouvez vous servir de moi comme de votre humble et assuré ami à vous obéir. TURENNE. »

J'ajoute que Montaigne semble avoir réussi dans l'intervention demandée par Turenne, car quelques jours après, le 10 juin, à Clairac, le Béarnais rencontra Matignon, et c'est vraisemblablement grâce aux conseils de Montaigne que celui-ci surmonta les répugnances qu'il avait d'abord témoignées à se prêter à cette rencontre.

Pendant que Montaigne servait si utilement d'intermédiaire et de conseiller entre les représentants de Henri III et de Henri IV, un changement subit s'opéra, le 12 juin 1584, dans la situation du Béarnais. Le duc d'Alençon mourait, et Henri de Navarre devenait, de ce seul fait, officiellement l'héritier légitime du trône de France. Henri III s'empressa d'envoyer le duc d'Épernon au roi de Navarre pour l'engager à se faire catholique, afin de s'assurer la succession du trône, lui offrant de grands avantages, s'il y consentait. Le Béarnais refusa de façon catégorique, ce qui, entre autres conséquences malheureuses, décida inévitablement Henri III (juillet 1585), qui ne pouvait épouser la cause de Henri de Navarre, à s'allier pour un temps à la Ligue.

Non seulement nous allons trouver, à la fin de cette même année 1584, une preuve de plus de la vive amitié du Béarnais pour Montaigne, mais nous y pourrions peut-être saisir avec une grande vraisemblance un des moments où ils ont dû se concerter. Auparavant, pour éclairer encore la physionomie des rapports des deux hommes à cette date, signalons un document que nous avons eu plusieurs fois devant les yeux, à la bibliothèque municipale de la ville de Paris, où il est en dépôt, et que l'on a confié à notre examen. La ville de Paris l'a recueilli dans la collection Filon. Ce sont des notes écrites de la main de Montaigne au regard de quelques-uns des nombreux articles d'un projet de

réformation des procédures et autres mesures judiciaires, présenté par les syndics du Béarn à l'approbation de la Cour souveraine de ce pays, le 8 mai 1584. On y rencontre quelques idées de Montaigne qui sont faciles à reconnaître. Sur la marge du titre se trouvent les mots suivants : « Soit communiqué par le sieur Duplessis-Mornay au sieur de Montaigne avec ce cahier. »

Ce document montre que le gouvernement de Béarn avait une très grande confiance dans l'intérêt que portait Montaigne à la province, ainsi que dans son jugement et dans son expérience¹.

Avant la fin de cette année 1584 survint un événement qui nous paraît avoir une signification singulière. Le duc d'Alençon, nous l'avons mentionné, était mort le 12 juin; or, le 19 décembre, Henri de Navarre fait une visite avec toute sa Cour au château de Montaigne : il y dîne, y couche, y chasse et y demeure deux jours.

Dans le courant de l'année, Montaigne était retourné dans son château et y avait passé les derniers mois. Aucune rencontre pendant les six derniers mois ne paraît avoir eu lieu entre le Béarnais et Montaigne. Ils ne s'étaient donc pas revus depuis que Henri de Navarre était devenu l'héritier légitime du trône de France.

1. Faute de place ici, nous ne reproduirons ce document qu'au septième volume.

Il paraît qu'il y a quelques années des érudits avaient contesté l'authenticité de l'écriture de Montaigne dans ces notes. Je tiens à déclarer qu'après un examen attentif plusieurs fois répété du document, je ne doute pas qu'il s'agisse réellement de l'écriture de Montaigne, que j'ai eue durant une partie de ma vie devant les yeux, pendant les nombreuses années où j'étudiais attentivement le manuscrit de Bordeaux, avec M. Céleste et avec M. Cagneuil, et aussi les 133 notes manuscrites de Montaigne sur les *Annales* de Nicole Gilles, que M. Dezeimeris, avant que je les possédasse moi-même, avait si souvent mises à ma disposition.

N'est-il pas très vraisemblable que cette visite a eu pour résultat, si elle n'en était le but principal, des entretiens relatifs à la nouvelle situation de Henri dans l'État, qui donnait à sa conduite politique une plus grande portée et une orientation plus nette? Il est possible que Montaigne, dans cette rencontre, définit avec quelque précision quelle devait être son attitude. Toujours franc, loyal et indépendant, il dut vraisemblablement dire au Béarnais que la meilleure et la plus utile manière de contribuer à lui assurer la possession du trône, quand il deviendrait vacant, était, pour lui Montaigne, de continuer, dans le présent, à se montrer défenseur du pouvoir royal et de rester dans le camp momentanément opposé à ses intérêts apparents, pour travailler à l'échec de la Ligue. Il dut aussi faire amicalement allusion à ses amours trop ardentes et trop publiques, et au tort qu'elles lui portaient. Montaigne s'en inquiétait beaucoup et, après avoir fait part de ses appréhensions au maréchal de Matignon, il écrivait lui-même à la maîtresse de Henri, la belle Corisande, veuve de son ami Philibert de Grammont, qu'il connaissait depuis longtemps et à laquelle il avait dédié le chapitre xxviii du I^{er} livre des *Essais* : il lui recommandait vivement de sacrifier ses sentiments aux intérêts de son royal amant, « de n'engager à ses passions la fortune du prince, et, puisqu'elle pouvait tout sur lui, de regarder plus à l'utilité d'Henri qu'à ses humeurs particulières¹ ». Il est très probable également que Montaigne, sachant très bien que Henri rencontrerait les plus grandes difficultés, sinon même une impossibilité absolue à monter sur le trône, s'il ne se convertissait au catholicisme, dut conseiller la conversion; mais il dut probablement aussi comprendre la valeur provi-

1. Il rappelle cette lettre dans celle qu'il envoie à Matignon le 18 janvier 1585.

soire des raisons qu'avait Henri de Navarre pour ajourner cette décision.

Montaigne put jouir, pendant la fin de l'année 1584 et le commencement de 1585, d'un peu de calme, et passer ce temps dans son château; mais il dut bientôt renoncer à ce doux loisir. Sa mairie fut en effet agitée par de graves événements, et jusqu'au milieu de juin il eut à déployer une grande énergie et un réel dévouement aux intérêts de son pays. La Ligue, commandée par le duc de Guise, se remuait, Bordeaux devenait le point visé par les plus ardents ligueurs. Le château Trompette qui dominait la ville était aux mains du baron de Vaillac, dévoué à la Ligue et disposé à lui remettre la forteresse. La conduite du maréchal de Matignon et de Montaigne était très difficile; les gens de la Ligue s'agitant beaucoup, une sédition était sur le point d'éclater. Matignon, secondé activement par Montaigne, réussit à la prévenir. Le maréchal fit venir Vaillac à son hôtel et, en présence du maire, des principaux fonctionnaires et des officiers de la ville, lui dit qu'il connaissait les projets des Ligueurs et son infidélité personnelle au roi, qui désirait qu'il remît le château Trompette entre ses mains. Bref, il l'obligea à rendre les clefs du château et lui enleva son gouvernement.

Matignon, sur l'ordre de Henri III, partit immédiatement pour Agen, dont la reine de Navarre menaçait de s'emparer.

Pendant cette absence, les menaces de révolte des Ligueurs recommençaient à Bordeaux. C'est alors que Montaigne, remplaçant le lieutenant général du roi, eut à déployer une grande vigilance et beaucoup de dévouement. Il veille à tout, avec courage et sang-froid, car les esprits étaient de plus en plus agités. Nous allons apprendre par la correspondance de Montaigne

comment, dans cette circonstance grave et périlleuse, il comprit son devoir, et nous connaissons aussi les incidents survenus pendant l'intérim. Montaigne écrit, le 22 mai 1585, à Matignon :

« Monseigneur, j'ai reçu ce matin vostre lettre que j'ai communiquée à M. de Gourgue et avons disné ensamble chez M. de Bourdeaux; quand à l'inconveniant du transport de larjant contenu en nostre mémoire, vous voyez cōbien c'est chose malaisée a pourvoir; tant y a que nous orons leuil de plus près que nous pourrons.

« Je fis toute diligence pour trouver l'home de quoi vous nous parlates. Il n'a point esté ici et m'a M. de Bourdeaux mōtré une lettre par laquelle il mande ne pouvoir venir trouver le directeur de Bourdeaux come il délibérait, aiant esté averti que vous vous deffies de lui. La lettre est de avant-hier, si je l'eusse trouvée, j'eusse a l'avanture suivi la voie plus douce, estant incertain de vostre résolution, mais je vous supplie pourtant de faire nul doubte que je refuse rien à quoi vous serés résolu, et que je fay ny choisis ny distinction, où ira de votre commandement. Je souhète que vous aiès en Guyenne beaucoup de volontés autant vostre qu'est la miene. On fait bruict que les galeres de Nantes s'en viennent vers Brouage. M. le Maréchal de Biron n'est encore deslogé. Ceux qui avoient charge d'avertir M. d'Ilse disent ne l'avoir pu trouver et croi qu'il ne soit plus icy, s'il y a esté. Nous somes après nos portes et gardes, et y regardons un peu plus attentivement en vostre absance, laquelle je creins non seulement pour la cōservation de cette ville, mais aussi pour la conservation de nous mesme, connaissât que les ennemis du service du roy santent assés combien vous y estes necessaire et combien lon se porterait mal sans vous. Je creins que les affaires vous surprendront

de tant de costés au cartier ou vous estes, que vous serés longtemps a pōurvoir partout et y aurez beaucoup et longues difficultés. S'il survient aucune nouvelle occasion et importante, je vous despescherai soudain home expres, et devés estimer que rien ne bouge si vous n'avés de mes nouvelles; vous suppliant aussi de considérer que telles sortes de mouvemens ont acostumé d'estre si impourvus que s'ils devoient advenir on me tiendera à la gorge sans me dire gare. Je ferai ce que je pourrai pour santir nouvelles de toutes pars, et pour cet effaict visiterai et verrai le gout de toute sorte d'hommes. Jusques à cette heure rien ne bouge. M. de Londel m'a veu ce matin et avons regardé à quelques agencemens pour sa place ou j'irai demain matin. Depuis ce comâcemant de lettre, j'ai appris aux Char treux qu'il est passé près de cette ville deux jantilshomes qui se disent à mosieu de Guise, qui viennent d'Agen, sans avoir peu scavoir quelle route ils ont tiré. On attend à Agen que vous y alliés. Le sieur de Mauvesin vint iusques à Canteloup et de là s'en retourna ayant appris quelques nouvelles. Je cherche un capitaine Rous à qui Masparraute escrit pour le retirer à lui avecque tout plein de promesses. La nouvelle des deus galères de Nantes prestes à descendre en Brouage est certaine avecq deux compaigies de jans de pied. M. de Mercure est dans la ville de Nantes.

« Le sieur de la Courbe a dict à M. le Président Nesmond que M. d'Elbeuf est en deça d'Angiers, et a logé chés son père, tirant sur le bas Poitou avecq quatre mill'hommes de pied et quatre ou cinq çans chevaux, aiant recueilli les forces de M. de Brissac et d'autres, et que mosieu de Mercure se doit joindre à lui. Le bruit court aussi que mosieu du Mène vient prandre ce qu'on leur a assamblé en Auvergne, et que par le païs de forest il se rendra en Rouergue et à nous,

c'est-à-dire vers le roi de Navarre contre lequel tout cela vient. Monsieur de Lansac est à Bourg et a deux navires armés qui le suivent. Sa charge est pour la marine. Je vous dis ce que j'aprans et mesle les nouvelles des bruits de ville que je ne trouve vraisemblables, avecq des vérités, affin que vous sachiez tout, vous suppliant tres humblement vous en revenir incontinent que les affaires le permettront, et vous assure que nous n'espargnerons cependât ny nostre souin ny, s'il est besouin, nostre vie, pour conserver toutes choses en lobéissance du roy.

« Mōseigneur je vous baise tres hūblement les meins et supplie Dieu vous tenir en sa garde. De Bourdeaux, ce mercredi, la nuit 22 mai (1585).

« Vostre tres hūble servitur,

MÔTAIGNE ¹. »

A une date très rapprochée devait avoir lieu la revue annuelle des troupes de la ville. Montaigne avait à se préoccuper de la mission qui lui incombait ce jour-là et de la responsabilité que les événements pouvaient lui faire encourir.

Aussi les jurats furent-ils réunis sous sa présidence, à cette occasion. Ils furent généralement d'avis qu'il fallait ajourner cette « montre » de soldats pour ne pas fournir aux rebelles une occasion favorable de fomenter des révoltes et des coups de mains. Mais Montaigne fit prévaloir une opinion contraire. Il fut d'avis qu'il fallait bien se garder d'imiter la fausse prudence qui, dans des circonstances analogues, avait coûté la vie,

1. Cette lettre, si importante, se trouve au British Museum. Elle a été découverte par Horace de Viel-Castel, et publiée pour la première fois par le Dr Payen, dans ses *Nouveaux documents inédits ou peu connus sur Montaigne*, Paris 1850.

trente-trois ans auparavant, à M. de Moneins, maire de Bordeaux, devant qui l'émeute grondait.

« Mon avis, écrit-il lui-même dans les *Essais*¹, parlant de la présente délibération avec le conseil de ville, mon avis fut qu'on évitât surtout de donner aucun témoignage de ce doute (et de cette crainte des dangers que couraient le maire et les adjoints dans cette revue), et qu'on s'y trouvât et mêlât parmi les files, la tête droite et le visage ouvert, et qu'au lieu d'en retrancher aucune chose (à quoi les autres opinions visaient le plus), qu'au contraire on sollicitât les capitaines d'avertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes, en l'honneur des assistants, et de n'épargner la poudre. » La revue eut donc lieu le lendemain. Montaigne se mit en tête de la manifestation avec les jurats, pour en imposer ainsi aux esprits révoltés par Vaillac, et la « montre » se fit dans le plus grand calme; l'émeute avait été prévenue par l'attitude énergique du maire. « Cela servit, dit-il, parlant de la mise en pratique de sa décision et de la plus grande solennité donnée à la fête, servit de gratifications envers les troupes suspectes et nous engendra dès lors en avant une mutuelle et utile confiance². »

Mais, cette alerte évitée grâce à l'énergie courageuse de Montaigne, la situation de la ville continuait à être critique et périlleuse. Les événements étant de tous côtés menaçants, Montaigne passa tout son temps, nuits et jours, à tout surveiller d'un point à l'autre de la ville; il écoutait les bruits divers, l'annonce répétée d'attaques prochaines : il veilla à tout et suffit à tout. Il trouva, comme dit Grün, une occasion où « il fait besoin de vigueur et liberté, et des affaires ayant une conduite droite et courte et encore hazardeuse »,

1. *Essais*, I, xxiv.

2. Confiance.

comme il dit qu'il en fallait pour se servir de lui.

Le baron de Vaillac continuait ses tentatives aux alentours de Bordeaux, cherchant à profiter de la moindre occasion. Aussi Montaigne, cinq jours après sa première lettre, écrit-il au maréchal celle que voici :

« Le voisinage de Vaillac nous remplit d'allarmes et n'est jour qu'on ne m'en donne cinquante bien pressantes. Nous vous supplions très humblement de vous en venir, incontinent que vos affaires le pourront permettre. J'ai passé toutes les nuits, ou par la ville en armes, ou hors de la ville sur le port; et avant votre avertissement, y avais déjà veillé une nuit sur la nouvelle d'un bateau chargé d'hommes armés qui devaient passer. Nous n'avons rien vu, et avant-hier soir, y fumes jusques après minuit, ou M. de Gourgues se trouva, mais rien ne vint. Je me servis du capitaine Saintes, ayant besoin de nos soldats. Lui et Massip remplirent les trois pataches. Pour la garde du dedans de la ville, j'espère que vous la trouverez en l'état que vous la laissâtes. J'envoie ce matin deux Jurats avertir la cour du Parlement de tant de bruits qui courent, et des hommes évidemment suspects que nous savons y être. Sur quoi, espérant que vous soyez ici demain au plus tard, je vous baise très humblement les mains, etc. » Et en *post-scriptum*, Montaigne ajoute le détail suivant : « Il n'a été jour que je n'aie été au Château Trompette. Nous trouverons la plate-forme faite. Je vois l'archevêché tous les jours¹. »

Il fallait que Matignon fût retenu par des dangers bien pressants, et qu'il eût aussi, peut-être, plus de confiance en la vigueur et en la puissance de Mon-

1. Cette lettre a été publiée pour la première fois par Feuillet de Conches, dans les *Causeries d'un curieux*, t. III, p. 310.

taigne que celui-ci n'en avait lui-même, pour ne pas rentrer sans retard à son appel. Car il ne rentra que plusieurs jours après. Les complications avaient d'ailleurs été écartées.

Les deux lettres que nous venons de citer sont, on le voit, tout à fait précieuses par la connaissance qu'elles nous donnent de l'étroite et utile collaboration de Montaigne avec le lieutenant général du roi, et comme preuve de son dévouement, jusqu'au sacrifice de la vie, à la chose publique, et particulièrement de son zèle contre la Ligue.

Ces événements précédèrent de quelques semaines seulement la fin de la mairie de Montaigne qui eut lieu le 31 juillet. Nous avons raconté l'accusation imméritée et absurde, sinon de lâcheté, du moins de nonchalance et d'absence de sentiment du devoir, dont Montaigne a été l'objet, non de son vivant, mais trois cents ans après sa mort, à l'occasion de la peste qui envahit Bordeaux à ce moment, et nous l'avons réfutée de telle manière qu'il n'en restera, espérons-nous, aucune trace.

Montaigne, rentré chez lui, travailla pendant la fin de l'année 1585 et la plus grande partie des années 1586 et 1587 à une nouvelle édition des *Essais*, qu'il augmenta d'un livre. Peut-être, pendant une partie de l'année 1586, servit-il dans l'armée royale, non loin de chez lui. Nous savons, en effet, par les *Essais*, que Montaigne prit les armes à plusieurs reprises, mais nous sommes sur ce sujet livrés aux conjectures, et nous pensons avec Grün, après avoir passé en revue sa vie depuis l'époque où il abandonna le Parlement, que ses années de service doivent être les années 1576, 1580, 1586 et 1587.

Mais, avec les dispositions d'esprit que nous lui connaissons, et quand on considère ses opinions sur la

guerre elle-même, quand on sait que pour lui les deux partis qui luttent depuis plusieurs années avec acharnement se battent pour des « conjectures » qu'ils mettent à un trop haut prix, il est évident que Montaigne n'a jamais dû être un soldat zélé. Quoi qu'il en soit, il est en somme très vraisemblable qu'il fit partie de l'armée royale, à la bataille de Coutras, qui eut lieu en 1587, non loin de son château, entre Henri de Navarre et l'armée royale commandée par le duc de Joyeuse, qui fut vaincu et y perdit la vie. Le service de Montaigne dans l'armée adverse n'empêcha pas, en tout cas, Henri de Navarre, deux jours après sa victoire, d'aller souper et coucher au château de Montaigne. Cette visite, très importante, je crois, dans sa signification probable, et dont ne parle pas M. Bonnefon dans son livre sur Montaigne, est absolument certaine. Elle nous paraît d'ailleurs naturelle et est en pleine conformité avec leurs rapports d'amitié, avec l'état d'esprit de chacun d'eux, et avec la pensée d'une entente telle que celle que nous avons déjà définie, mais désormais plus complète, plus étroite et plus précise que celle que nous avons jusqu'ici supposée entre eux.

Aussi je considère comme probablement justifiée la supposition émise par Callière dans sa *Vie du maréchal de Matignon*, que ce dernier, qui commandait à la bataille de Coutras une partie de l'armée royale, et qui venait pour l'aider à battre l'armée de Henri de Navarre, mais n'est pas arrivé à temps pour la secourir, a bien pu agir volontairement. M. E. Courbet ajoute que cette inaction calculée de Matignon, favorable à Henri IV, est due à son entente muette avec Montaigne. J'irai jusqu'à adopter cette supposition. Montaigne, en effet, et peut-être aussi Matignon, pouvait penser que la victoire de Henri de Navarre serait plus favorable au véritable intérêt de Henri III que la

victoire de ce dernier, parce qu'elle était contraire aux intérêts de la Ligue. Montaigne devait être bien convaincu que l'abjuration de Henri de Navarre était nécessaire pour qu'il pût monter sur le trône, s'il devenait vacant; mais il était d'autre part également persuadé, cela ressort de ce qu'il dit à Jacques de Thou dans leur entretien aux États de Blois, que Henri ne demeurerait protestant que dans la crainte d'être abandonné par les Réformés, et qu'il pensait, comme il l'avait écrit en 1577 à M. de Batz, que « ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de sa religion et qu'il est de celle de tous ceux qui sont braves et bons ». D'autre part, il croyait par ses entretiens avec les chefs de tous les partis, à l'exception des grands ambitieux de la Ligue, que, par l'agrandissement croissant du parti de la tolérance, Henri serait bientôt amené à la possibilité d'abjurer, tout en conservant avec lui le parti des protestants, ce qui débarrasserait Henri III de son principal ennemi : la Ligue. Or, la défaite de l'armée royale à Coutras le rapprochait de cette solution, tandis que sa victoire l'en aurait éloigné.

N'oublions pas non plus de noter que le frère de Montaigne, Mattecoulon, celui qui l'avait accompagné dans son voyage en Italie, était attaché à la maison de Henri de Navarre.

En 1588, Montaigne, ayant terminé la composition et la forme nouvelle de son édition des *Essais*, à laquelle il avait ajouté un troisième livre, partit pour Paris. Il la fit imprimer chez Langelier. Quelques jours après son arrivée, il suivit à Rouen le roi, qui était chassé de la capitale par le duc de Guise, puis il revint à Paris où il avait à faire. Dès son arrivée, il y fut traité en ami du roi et emprisonné à la Bastille comme otage par les Guise, mais il fut remis en liberté, huit heures

après, par les soins de Catherine de Médicis¹, qui était à ce moment de fortune avec les chefs de la Ligue. Cet incident, pourtant notable, ne nous a été révélé que par le plus grand des hasards, par la découverte dans son château, deux cents ans après sa mort, des *Éphémérides de Beuther*, livre où Montaigne notait les principaux événements de sa famille.

A cette date, Montaigne fit la connaissance de Mlle de Gournay, savante fille qui, vers l'âge de vingt ans, ayant lu les *Essais*, en fut prise d'un grand enthousiasme et souhaita d'entrer en relations avec l'auteur, ce qui se réalisa quelque temps après par la présence de Montaigne à Paris. Ils devinrent très amis; il la désigna sous le nom de « sa fille d'alliance », et Mlle de Gournay, comme nous l'avons vu, fut chargée après la mort de Montaigne de surveiller l'impression à Paris de l'édition posthume de 1595², dont le texte avait été établi à Bordeaux par Pierre de Brach, un des meilleurs amis de Montaigne.

Jusqu'au 15 octobre, Montaigne séjourna à Paris, où vint le rejoindre Pierre de Brach. Ayant été pris d'un accès de goutte très violent, il faillit mourir entre ses bras, et Pierre de Brach a raconté dans une lettre³ l'admirable courage qu'il déploya au moment où il voyait la mort presque certaine. Il n'est pas inutile de remarquer que Montaigne, d'après cette lettre, au moment où il attendait la mort, loin de son pays natal et de sa famille, n'a pas fait la moindre part à des devoirs

1. Voir le récit par Montaigne lui-même de cette mise en prison, qui fut la seule qu'il subit dans sa vie, dans les *Éphémérides de Beuther*, publiées par le D^r PAYEN, *Documents inédits*, 1855.

2. Voir l'Avertissement qui commence le présent volume.

3. Lettre de de Brach à Juste Lipse. (Voir l'addenda du septième volume.)

religieux, mais évoqua les seules pensées des philosophes païens.

Le 15 octobre, bien qu'aucun mandat officiel n'exigeât sa présence à Blois, et probablement au seul titre de gentilhomme ordinaire du roi, peut-être aussi comme simple observateur, Montaigne partit pour les États de Blois. C'est là qu'il eut avec Jacques de Thou l'entretien dont nous avons parlé, et que nous rappelons en note, *in extenso*¹.

1. Voici un écho de la conversation de Montaigne avec de Thou, que celui-ci a noté dans ses *Mémoires*. Montaigne conseillait à de Thou d'accepter l'ambassade de Venise, qui lui était offerte, et lui promettait même, pour l'y décider, d'aller vivre auprès de lui là-bas, au moins pendant un certain temps. On s'entretenait aussi des troubles et de leurs causes, et Montaigne en parlait librement et en homme franc et indépendant. « Montaigne lui dit qu'autrefois il avait servi de médiateur entre le roi de Navarre et le duc de Guise, lorsque les deux princes étaient à la Cour ; que ce dernier avait fait toutes les avances par ses soins, ses services et ses assiduités pour gagner l'amitié du roi de Navarre, mais qu'ayant reconnu qu'il le jouait, et qu'après toutes ses démarches, au lieu de son amitié, il n'avait rencontré qu'une haine implacable, il avait eu recours à la guerre comme la dernière ressource qui pût défendre l'honneur de sa maison contre un ennemi qu'il n'avait pu gagner ; que l'aigreur de ces deux esprits était le principe d'une guerre qu'on voyait aujourd'hui allumée ; que la mort seule de l'un ou de l'autre pouvait la faire finir ; que le duc, ni ceux de sa maison ne se croiraient jamais en sûreté tant que le roi de Navarre vivrait ; que celui-ci, de son côté, était persuadé qu'il ne pourrait faire valoir ses droits à la couronne de France pendant la vie du duc. Pour la religion, ajouta-t-il, dont tous les deux font parade, c'est un beau prétexte pour se faire suivre par ceux de leur parti ; mais son intérêt ne les touche ni l'un ni l'autre ; la crainte d'être abandonné des protestants empêche seule le roi de Navarre de rentrer dans la religion de ses pères, et le duc ne s'éloignerait point de la Confession d'Augsbourg que son oncle Charles, cardinal de Lorraine, lui a fait goûter, s'il pouvait la suivre sans préjudicier à ses intérêts ; que c'étaient là les sentiments qu'il avait reconnus dans ces princes, lorsqu'il se mêlait de leurs affaires. »

Il quitta Blois quelques jours avant l'assassinat prévu du duc de Guise, et rentra à Bordeaux vers la fin de décembre. Nous n'avons aucun renseignement certain sur les actes politiques auxquels Montaigne fut mêlé pendant l'année 1589. Mais, indépendamment du passage de la *Vie de Mademoiselle de Gournay* où celle-ci écrit, en parlant de Montaigne : « Montaigne retourné en Guyenne, d'où la guerre de la Ligue embrassait toute la France, s'attacha par le commandement et pour le service du Roi », un grand nombre de faits énumérés par Grün dans son chapitre sur les *Dernières années de Montaigne* rendent à peu près certain qu'il passa une bonne partie de l'année 1589 à Bordeaux, pour y aider le maréchal de Matignon dans ses efforts contre les nouveaux mouvements de la Ligue, qui avaient suivi la mort du duc de Guise, et notamment contre les Jésuites qui dirigeaient ces tentatives de révolte, et que le maréchal chassa de Bordeaux, probablement sur le conseil ou avec l'approbation de Montaigne, qui, on se le rappelle, avait déjà sévi contre eux pendant sa mairie.

La Guyenne étant désormais en paix, Montaigne se retira dans son château vers la fin de 1589. Le 2 août 1589, Henri III était assassiné, et Henri de Navarre devenait l'héritier légitime du trône de France. Montaigne écrit à Henri IV, à son avènement au trône. Le 30 novembre, le roi lui répond en le priant de venir le voir. A cet appel, Montaigne fait une belle réponse contenue dans une lettre du 18 janvier 1590, trouvée en 1849 par Jubinal, à la Bibliothèque nationale¹. Montaigne lui a adressé une deuxième lettre, plus belle encore, datée du 2 septembre. Voici le texte de ces lettres :

1. Collection Dupuy, t. 61 et 62.

Sire,

C'est estre audessus du pois et de la foule de vos grans et importans affaires que de vous sçavoir prester et desmettre aus petits a leur tour suivant le devoir de vostre autorité royalle qui vous expose a toute heure a toute sorte de degré d'hommes et d'occupations, toutesfoys que vostre majesté a déigné considérer mes lettres et y comander response j'eime mieux le devoir a la benignité qu'a la vigur de son ame. J'ay de tout temps regardé en vous cette mesme fortune ou vous estes et vous peut souvenir que lors mesme qu'il m'en falloit confesser a mon curé je ne laissois de voir aucunement de bon euil vos succez. A presant aveq plus de raison et de liberté je les embrasse de pleine affection. Ils vous servent là par effaict mais ils ne nous servent pas moins icy par réputation. Le retentissement porte autant que le coup. Nous ne saurions de la justice de vostre cause des argumans si fors a meintenir ou reduire vos subjetz comme nous fasons des nouvelles de la prospérité de vos entreprises et puis assurer vostre majesté que les changemens nouveaux qu'elle voit pardeça a son avantage son heureuse issue de Diepe y a bien a point secondé le franc zelle et merveilleuse prudance de Monsieur le Mareschal de Matignon : duquel je me fais accroire que vous ne recevés pas journellement tant de bons et seignalez services sans vous souvenir de mes assurances et espérances. J'atans de ce prochein esté non tant les fruits a me nourrir come ceus de nostre commune tranquillité et qu'il passera sur vos affaires aveq mesme tenur de bon heur faisant évanouir come les precedantes tant de grandes promesses de quoi vos adverseres nourrissent la volonté de leurs hommes. Les inclinations des peuples se maintent a ondées, si la pente est une fois prinse a vostre faveur

elle l'emportera de son propre branle jusques au bout. J'eusse bien désiré que le guein particulier des soldats de vostre armée et le besoin de les contanter ne vous eut desrobé nomeement en cette ville principale de la belle recommandation d'avoir treté vos subjeztz mutins en pleine victoire aveq plus de solagement que ne font leurs protecteurs et qu'à la différance d'un crédit passagier et usurpé vous eussies montré qu'ils estoient vostres par une protection paternelle et vraiment royalle. A conduire tels affaires que ceux vous avés en main il se faut servir de voies non communes. Si s'est il tousiours veu que les conquestes par leur grandeur et difficulté ne se pouvoient bonement parfaire, par armes et par forces, elles ont esté parfaites, par clémence et magnificence, excellans leurres a attirer les homes, spécialement vers le juste et légitime parti. S'il y eschoit rigur et chastement il doit estre remis apres la possession de la maistrise. Un grand conquerur du temps passé se vante d'avoir doné autant d'occasion a ses ennemis subjuguez de l'eimer qu'a ses amis. Et icy nous sentons desia quelque effaict de bon prognostique de l'impression que recoivent vos villes des voies par la comparaison de leur rude tretimement a celluy des villes qui sont sous votre obeissance. Desirant a vostre majesté une félicité plus presante et moins hasardeuse et qu'elle soit plustost chérie que creinte de ses peuples et tenant son bien necessairement attaché au leur je me réjouis que ce mesme avancement qu'elle faict vers la victoire l'avance aussi vers des conditions de paix plus faciles. Sire vostre lettre du dernier de novambre n'est venue à moi qu'asture¹ et audela du terme qu'il vous plaisoit me prescrire de votre séjour à Tours. Je reçois a grace

1. A cette heure.

singulière qu'ell'aie deigné me faire sentir qu'elle pranderait a gré de me voir, personne si inutile mais siene plus par affection encore que par devoir. Ell'a très louablement rangé ses formes externes à la hauteur de sa nouvelle fortune, mais la debonaireté et facilité de ses humeurs internes elle faict autant louablement de ne les changer. Il luy a pleu avoir respect non seulement a mon eage mais a mon desir aussi de m'appeler en lieu ou elle fut un peu en repos de ses laborieuses agitations. Sera ce pas bientôt a Paris, Sire, et y ara il moiens ni santé que je n'estande pour m'y randre.

Votre tres hūble et tres obeissāt serviteur et subjet.

Môtaigne.

de Montaigne, le 18 de janvier 1590.

Sire,

Celle qu'il a pleu a vostre majesté mescrire du vintiesme de juillet ne m'a esté rendue que ce matin et ma trouvé engagé en une fiebure tierce très violente, populaire en ce pais depuis le mois passé. Sire, je prends a tres grand honneur de recevoir vos commandemens et nay point failly descrire a Monsieur le Mareschal de Matignon trois fois bien expressement la deliberation et obligation enquoy j'estoy de laler trouver, et jusques a luy merquer la route que je prendrois pour laler joindre en seureté s'il le trouvoit bon. A quoy n'ayant eu aucune response, j'estime qu'il a considéré pour moy la longueur et le hasard des chemins. Sire, vostre majesté me fera s'il luy plaist ceste grace de croyre que je ne plaindroy pas ma bource aux occasions auxquelles je ne voudrois espargner ma vie. Je nay jamais receu bien quelconque de la liberalité des roys non plus que demandé ny mérité, et nay receu nul

payement des pas que j'ay employés a leur service desquels vostre majesté a heu en partie cognoissance, ce que j'ay faict pour ses prédecesseurs, je le feray encores beaucoup plus volontiers pour elle. Je suis, Sire, aussy riche que je me souhaite, quand j'auray espuisé ma bource auprès de vostre majesté, a Paris, je prendray la hardiesse de le luy dire, et lors, sy elle mestime digne de me tenir plus longtemps a sa suite, elle en aura meilleur marché que du moindre de ses officiers.

Sire,

Je supplie dieu pour vostre prospérité et santé.

Vostre tres hūble et tres obeissā servitur et subject.

Mōtaigne.

de Montaigne, ce second septembre 1590.

Le grand écrivain n'était homme à rien demander, mais il aimait le roi. Celui-ci était enfin presque parvenu au point où il avait si ardemment désiré le voir arriver. Aussi Montaigne annonce-t-il au roi qu'il ira le trouver à Paris quand il en aura pris possession, si sa santé lui permet alors de se déplacer, ce qui, espère-t-il, aura lieu bientôt. Malheureusement la prise de Paris se fit beaucoup attendre, et Montaigne était trop malade alors pour pouvoir, malgré le vif désir qu'il en avait, exécuter son dessein. C'est dans cette première lettre que se trouve la fameuse phrase : « Lors même qu'il m'en fallait confesser à mon curé.... » D'où j'ai tiré, je crois, les conclusions qui s'en dégagent. Les deux lettres contiennent l'une et l'autre une preuve nouvelle de l'intimité de leurs relations et du grand intérêt, presque paternel, que Montaigne portait à tout ce qui touchait Henri IV; il

lui donne des conseils qui les honorent tous les deux.

Le roi ayant répliqué à la première lettre en le chargeant d'une mission de confiance pour le maréchal de Matignon, Montaigne écrit la seconde lettre qui a été trouvée plus belle encore, car elle montre une fois de plus son désintéressement. Le roi, supposant qu'il ne serait peut-être pas insensible à la question d'intérêt, lui avait offert quelques libéralités. Or Montaigne réplique sous une forme respectueuse et affectueuse à la fois, mais ferme, qu'il n'avait jamais rien reçu pour les services qu'il avait rendus au roi, et « qu'il fera encore plus volontiers pour lui ; mais qu'il est aussi riche qu'il se souhaite ; et quand il aura épuisé sa bourse auprès de Sa Majesté, à Paris, il prendra la hardiesse de le lui dire, et, dès lors, si elle l'estime digne de le tenir plus longtemps à sa suite, elle en aura meilleur marché que du moindre de ses officiers ». Quel est l'homme de son temps qui eût eu le droit et même le courage de parler ainsi ? Aucun n'aurait probablement su joindre, dans un langage aussi digne et aussi noble, l'expression de l'indépendance à celle du dévouement.

Je ne saurais mieux terminer ce chapitre qu'en mettant sous les yeux du lecteur les six passages des *Essais* qui, de l'avis unanime des commentateurs, sont à l'adresse de Henri de Navarre. Il est à remarquer, en effet, que ce prince est le seul de ses compatriotes dont Montaigne parle aussi souvent, et que, tandis qu'il ne fait allusion à Henri III que pour le rabaisser, il n'a jamais en vue le roi de Navarre qu'à son grand avantage. Cette pensée si constamment attachée à la personnalité du jeune roi, qu'il oppose à Henri III presque chaque fois qu'il parle de lui, me semble confirmer cette conclusion, à laquelle conduisent les

faits analysés dans le présent chapitre, que Henri IV a été le grand objet de la politique de Montaigne, et que cette politique a eu pour résultat principal de faciliter son avènement au trône de France.

Au chapitre II, XXI, après avoir, dès 1580, jeté à la face de Henri III une sanglante flétrissure et signalé au mépris du lecteur la mollesse et la lâcheté du roi qui « s'appoltronait » à des occupations lâches et vaines, « n'ayant soin que de sa conservation, en étant si nonchalant de la nôtre », il ajoute, en 1592, que « nul prince vertueux et courageux ne pourrait souffrir que sous couleur de conserver sa tête, comme la statue d'un saint, on le dégrade de son office, qui est tout en action militaire, et l'en rende incapable ». Puis il oppose immédiatement Henri de Navarre à celui dont il vient de parler. « J'en sais un qui aimerait bien mieux être battu que de dormir pendant qu'on se battrait pour lui, et qui ne vit jamais, sans jalousie, faire quelque chose de grand en son absence. »

Livre I, chapitre XXIV, après avoir dit, en 1580, que ceux qui conseillent aux princes la défiance attentive, sous couleur de leur prêcher leur sûreté, leur prêchent leur ruine et leur honte, et que « rien de noble ne se fait sans hasards » ; après avoir ajouté, parlant toujours de Henri III, que « tous les jours on corrompt sa bonne fortune par de telles persuasions, qu'il se resserre entre les siens, qu'il n'entende à aucune réconciliation de ses anciens ennemis, se tienne à part et ne se commette entre des mains plus fortes, quelque promesse qu'on lui fasse, quelque utilité qu'il y voye », Montaigne ajoute, en 1588-1592, faisant allusion à Henri de Navarre : « J'en scai un autre qui a inespérément avancé sa fortune, pour avoir pris conseil tout contraire. La hardiesse, de quoi ils cherchent si avidement la gloire, se représente quand il est besoin aussi

magnifiquement en pourpoint qu'en armes, en un cabinet qu'en un camp, le bras pendant que le bras levé. La prudence si tardive et circonspecte est mortelle ennemie de notre exécution. »

Au chapitre XXIX du livre I, après avoir écrit : « Leurs histoires (celles des livres) disent que, la persuasion étant probablement semée entre les Turcs de la totale et impitoyable prescription de leurs jours, aide apparemment à les assurer aux dangers », il ajoute : « Et je connais un grand prince qui y trouve noblement son profit, *si fortune continue à lui faire épaule*. » On remarquera ici ces derniers mots, partant du cœur, et qui sont empreints d'une sollicitude comme paternelle.

Au chapitre IV du livre III, Montaigne donne à Henri IV des conseils de bonté, de clémence, de magnanimité, et le détourne de la vengeance. « C'est une douce passion que la vengeance, de grande impression et naturelle. Je le vois bien, encore que je n'en aie aucune expérience. Pour en distraire dernièrement un jeune prince, je ne lui allais pas disant qu'il fallait prêter la joue à celui qui lui avait frappé l'autre, pour le devoir de charité, ni ne lui allais représenter les tragiques événements que la poésie attribue à cette passion; je la laissai là et m'amusai à lui faire goûter la beauté d'une image contraire, l'honneur, la faveur, la bienveillance qu'il acquerrait par la clémence et la bonté; je le détournai à l'ambition. Voilà comme l'on fait. »

Notons ici cette sollicitude pour Henri de Navarre prouvée par les conseils de Montaigne et l'application qu'il fait si habilement de la diversion. Il lui avait d'ailleurs déjà donné les mêmes conseils en 1580 (livre II, chapitre XVII) : « Il ne fut jamais temps et lieu où il y eut, pour les princes, loyer plus certain et plus grand,

proposé à la bonté et à la justice. Le premier qui s'aviserait de se pousser en faveur et en crédit par cette voie-là, je suis bien déçu si, à bon compte, il ne devance ses compagnons. La force, la violence peuvent quelque chose, mais pas toujours tout... Que le prince reluise d'humanité, de vérité, de loyauté, de tempérance et surtout de justice : marques rares, inconnues et exilées. C'est la seule volonté des peuples de quoi il peut faire ses affaires, et nulles autres qualités ne peuvent attirer leur volonté comme celles-là, leur étant les plus utiles. »

En 1588 (chapitre XII du livre III), il est bien évident qu'il a encore en vue Henri de Navarre, qui avait sauvé l'État en portant aide à Henri III, dont il était devenu, à la mort du duc d'Alençon, le successeur légitime. Après avoir fait allusion à Henri III dont la nature se corrompait tous les jours davantage, il écrit ¹, songeant certes à Henri de Navarre : « Si cela continue, on trouvera difficilement à qui confier la santé de cet État, au cas où il plairait à la fortune de la lui rendre : n'empêchez pas du moins ce jeune homme de relever un siècle qui croule (Virgile). »

Enfin, en 1588, Montaigne écrit, au chapitre x du livre III : « Lequel maître (Henri de Navarre) s'est ainsi peint soi-même : qu'il voit le poids des accidents comme un autre, mais qu'à ceux qui n'ont point de remède, il se résout soudain à la souffrance ; aux autres, après avoir ordonné les provisions nécessaires, ce qu'il peut faire promptement par la vivacité de son esprit, il attend en repos ce qui s'en peut suivre. De vray, je l'ai vu à même, maintenant une grande nonchalance et liberté d'action et de visage, à travers de bien grandes affaires et espineux. Je le trouve plus

1. Immédiatement avant la citation latine : *Hunc sattem....*

grand et plus capable en une mauvaise qu'en une bonne fortune. *Ses pertes lui sont plus glorieuses que ses victoires, et son deuil que son triomphe.* »

Nous ne sommes pas assez présomptueux pour affirmer que nous avons réussi, dans ce chapitre, à faire connaître pleinement la place occupée par l'action dans la vie de Montaigne et dans son livre. Il nous semble pourtant qu'en même temps que nous avons mieux éclairé les événements déjà connus, nous en avons aussi, mieux qu'il n'avait été possible jusqu'à ce jour, indiqué le sens, l'intérêt et la valeur. Nous pensons de même en avoir mieux présenté la suite, l'unité et l'enchaînement. Nous espérons, en outre, avoir apporté quelques faits nouveaux, qui, venant s'ajouter, les uns comme certains, les autres comme très probables, aux faits déjà connus, et mieux interprétés, éclairent d'un certain jour la politique de Montaigne. Ils nous ont permis, comme nous le disions en commençant ce chapitre, de montrer avec certitude que cette politique a été beaucoup plus vivante qu'elle ne l'a paru jusqu'ici. Nous croyons même avoir rendu presque évident que Henri de Navarre a été la plus constante préoccupation de Montaigne, et que l'écrivain a pour sa part contribué à préparer dans les esprits l'édit de Nantes.

D^r A. ARMAINGAUD.

ESSAIS
DE
MICHEL DE MONTAIGNE

EXPLICATION DES SIGNES

1° TEXTE.

La lettre *A* dans la marge du texte indique l'édition de 1580;

La lettre *B*, l'édition de 1582.

Les crochets [] renferment le texte des additions et corrections manuscrites.

2° APPAREIL CRITIQUE.

La lettre *a* indique, en caractères *italiques*, les variantes de 1580;

La lettre *a'*, les variantes de 1582;

La lettre *b*, les variantes de 1588.

Les variantes de 1595 sont indiquées par cette date.

Nous avons donné, pour le premier livre, à peu près toutes les variantes de 1595, même celles qui ne présentent aucun intérêt, afin que le lecteur puisse en juger. Pour les deux autres livres, au contraire, nous nous sommes borné aux seules variantes vraiment capitales de cette même édition de 1595.

3° ABRÉVIATIONS.

A. A.	D' A. Armaingaud.	E. J.	E. Johanneau.
C.	P. Coste.	J.-V. L.	J.-V. Le Clerc.
R. D.	R. Dezeimeris.	M.	Général Michaud.
R'. D'.	R. Doré.	P. V.	P. Villey.

AU LECTEUR¹

C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée. A

Ligne 3) *a, a'* : proposé *nulle fin*

I. Toutes les éditions des *Essais* donnent l'avis « Au Lecteur ». Une seule fait exception, du moins dans le plus grand nombre de ses exemplaires : c'est l'édition de 1595. Le texte de cet Avis, corrigé par Montaigne, que Mlle de Gournay devait y insérer, ayant été égaré au moment de l'impression, ne fut retrouvé qu'après l'écoulement presque complet de l'édition. Il fut alors introduit dans les exemplaires restants. J'ai en ma possession l'un d'entre eux. La petite préface de Montaigne y est imprimée au *verso* de la dernière page de la *Table des Chapitres*, qui est restée une page blanche dans la plupart des exemplaires. Mlle de Gournay s'étant d'ailleurs expliquée d'une manière très obscure, et seulement dans l'édition de 1598, relativement à cette préface égarée, nous reviendrons sur ses explications dans une note spéciale, au septième volume, concernant l'édition de 1598. Faute d'avoir eu sous les yeux un exemplaire de 1595 complété par la préface de Montaigne et d'en avoir pu confronter le texte avec celui de 1598 et l'explication de Mlle de Gournay, les auteurs des éditions, même les plus récentes, des

Je n'y ay eu nulle consideration de ton service, ny de ma gloire. Mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ay voué à la commodité particuliere de mes parens et amis : à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bien tost) ils y puissent retrouver aucuns traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve, la connoissance qu'ils ont eu de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, je me fusse [mieus paré et me presanterois en une marche estudiee]. Je veus qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans [contantion] et artifice : car c'est moy que je peins. Mes defauts s'y liront au vif, et ma forme naïfve, autant que la reverence publique me l'a permis. Que si j'eusse esté [entre] ces nations

Ligne 11) a, a', b : fusse paré de *beautés empruntées*, ou me fusse tendu et bandé en ma meilleure démarche. Je veus

1595 : fusse paré de *beautéz empruntées*. Je veux

— 14) a, a', b et 1595 : sans *estude* et artifice

— 16) a, a', b et 1595 : vif, *mes imperfections* et ma

— 18) a, a' b et 1595 : esté *parmy* ces

Essais donnent inexactement les variantes de 1595. L'édition municipale des *Essais* ne les mentionne pas du tout. L'édition Le Clerc (1826, 1836, 1844), qui a été copiée par la plupart des éditions modernes, ne reproduit pas tout à fait exactement cette préface; elle en diffère par un mot changé et des variantes orthographiques. (A. A.)

qu'on dict vivre encore sous la douce liberté des premières loix de nature, je t'assure que je m'y fusse tres-volontiers peint tout entier, et tout nud. Ainsi, lecteur, je suis moy-
 5 mesmes la matiere de mon livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subject si frivole et si vain. A Dieu donq, de Montaigne, ce [premier de Mars mille cinq cens quatre vins¹.]

Ligne 7) 1595 : donq. De Montaigne

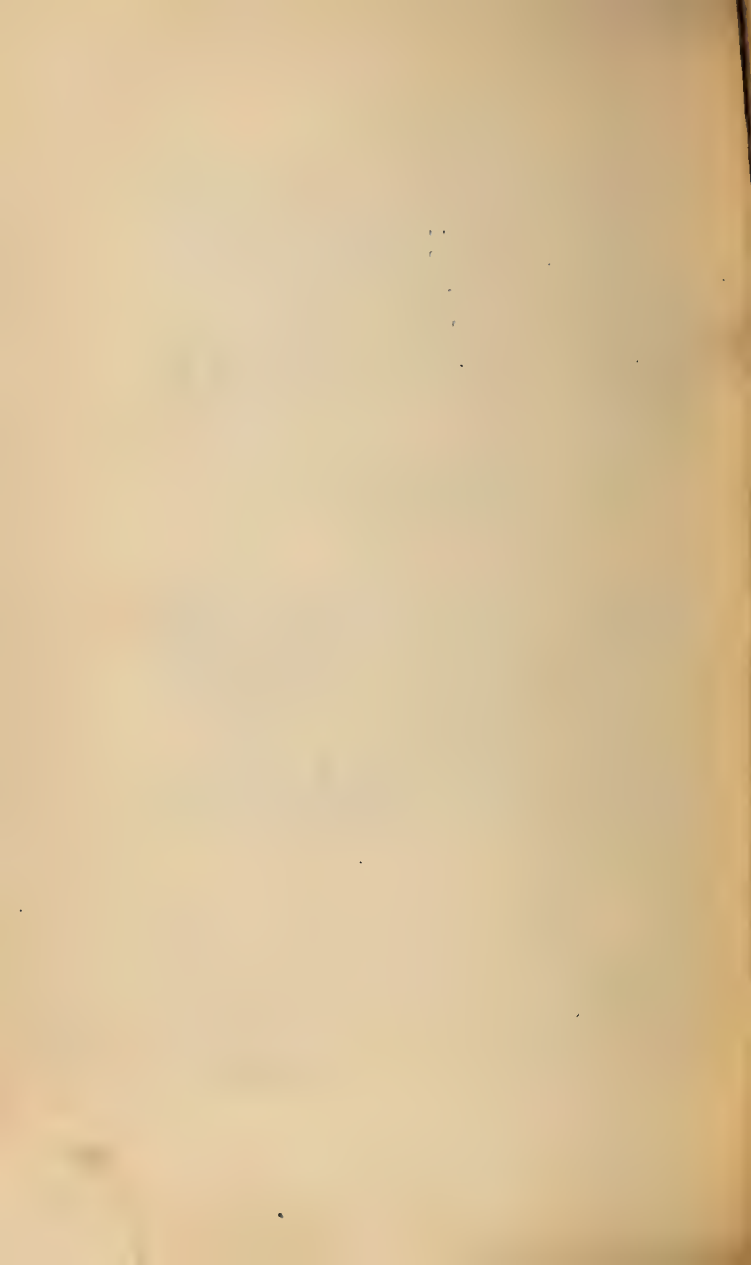
— 8) *a, a'* : de Mars. 1580

b : ce 12. juin. 1588.

1595 : ce 12. de juin. 1580

1. Comme on le voit, Montaigne qui, en 1588, avait mis la date qui correspondait à cette nouvelle édition, a biffé plus tard cette date sur son exemplaire (l'exemplaire de Bordeaux) pour y remettre de sa main celle de la première édition : 1580. Mais, au lieu d'imprimer le millésime en chiffres arabes, il l'imprime en toutes lettres.

Quant à la date du 12 juin 1580, qui est celle indiquée au bas de la préface de 1595, elle ne répond à aucune réalité connue : Si c'est *juin* qu'on a voulu mettre, il faut 1588; si c'est la date de 1580, il faut *mars*. (A. A.)



ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE

LIVRE PREMIER

CHAPITRE I

PAR DIVERS MOYENS ON ARRIVE
A PAREILLE FIN

La plus commune façon d'amollir les cœurs *A*
de ceux qu'on a offensez, lors qu'ayant la
vengeance en main, ils nous tiennent à leur
mercy, c'est de les esmouvoir [par summis-
5 sion] à commiseration et à pitié. Toutesfois
la braverie, [et] la constance, moyens tous

Ligne 2) *a* : ayant vengeance

— 6) *a*, *a'*, *b* : la braverie, la constance, et la réso-
lution, moyens

contraires, ont quelquefois servi à ce mesme effect.

Edouard prince de Galles¹, celui qui regenta si long temps nostre Guienne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offencé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne peut estre arresté par les cris du peuple, et des femmes, et enfans abandonnez à la boucherie, luy criants mercy, et se jettans à ses pieds, jusqu'à ce que passant tousjours outre dans la ville, il apperceut trois gentils-hommes François, qui d'une hardiesse incroyable soustenoient seuls l'effort de son armee victorieuse. La consideration et le respect d'une si notable vertu, reboucha premierement la pointe de sa cholere : et commença par ces trois, à faire misericorde à tous les autres habitans de la ville.

Scanderberch², prince de l'Epire, suyvant

Ligne 11) *a, a'* : Jusques à

— 21) *a, a'* : Scanderbech

1. L'événement est de 1370. Mais FROISSART (vol. I, ch. 289) dit au contraire que la générosité du Prince Noir envers les trois gentilshommes n'arrêta pas le sac de la ville.

2. Georges Castriot, prince albanais, surnommé Scanderberch (1414-1467), adversaire acharné des Turcs. — Le trait vient de Paul JOVE, *Cose dei Turchi*, éd. de 1541, ch. 42, à la fin.

un soldat des siens pour le tuer, et ce soldat ayant essayé par toute espee d'humilité et de supplication, de l'appaiser, se resolut à toute extremité de l'attendre l'espee au poing.

5 Cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui pour luy avoir veu prendre un si honorable party, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir autre interpretation de ceux, qui n'auront leu la [prodigieuse]
10 force et vaillance de ce prince là.

L'Empereur Conrad troisieme, ayant assiégué Guelphe duc de Bavieres¹, ne voulut condescendre à plus douces conditions, quelques viles et laches satisfactions qu'on luy
15 offrit, que de permettre seulement aux gentils-femmes² qui estoyent assiegées avec le Duc, de sortir leur honneur sauve à pied, avec ce qu'elles pourroyent emporter sur elles. Elles d'un cœur magnanime s'aviserent
20 de charger sur leurs espaules leurs maris, leurs enfans et le Duc mesme. L'Empereur print si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'aise : et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capi-

Ligne 10) a, a', b : la monstrueuse force

— 13) a, a' : à nules plus

1. En 1140, dans Weinsberg. Il s'agit de Conrad III, empereur de 1138 à 1152.

2. Aux femmes nobles. — C'est probablement dans BODIN, *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (préface), que Montaigne a pris cette anecdote. (P. V.)

tales, qu'il avoit portée contre ce Duc : et dès lors en avant le traita humainement luy et les siens.

B L'un et l'autre de ces deux moyens m'emporteroit aysement. Car j'ay une merveilleuse lascheté vers la miséricorde et [la mansuetude]. Tant y a qu'à mon advis, je serois pour me rendre plus naturellement à la compassion, qu'à l'estimation : si est la pitié passion vitieuse aux Stoïques : ils veulent qu'on secoure les affligés, mais non pas qu'on fléchisse et compatisse avec eux. 5 10

A Or ces exemples me semblent plus à propos : d'autant qu'on voit ces âmes assaillies et essayées par ces deux moyens, en soustenir l'un sans s'esbranler, et [courber] sous l'autre. Il se peut dire, que de [rompre son cœur] à la [commiseration], c'est l'effect de la facilité, de bonnairété, et mollesse, d'où il advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfans, et du vulgaire y sont plus sujettes; mais ayant eu à desdaing les larmes et les [prieres], de se rendre à la seule 15 20

Ligne 2) 1595 : avant traita humainement

— 6) *b* : et *le pardon*; tant

1595 : et mansuétude

— 16) *a*, *a'*, *b* : et *fléchir* sous

— 17) *a*, *a'*, *b* : que de *se laisser aller à la compassion et à la pitié*, c'est

— 20) *a*, *a'* : celle des

— 23) *a*, *a'*, *b*, 1595 : et les *pleurs* de

reverence de la sainte image de la vertu, que
 c'est l'effect d'une ame forte et imployable,
 ayant en affection et en honneur une [vi-
 geur] masle, et obstinée. Toutesfois és ames
 5 moins genereuses, l'estonnement et l'admira-
 tion peuvent faire naistre un pareil effect.
 Tesmoin le peuple Thebain : lequel ayant
 mis en justice d'accusation capitale ses capi-
 taines, pour avoir continué leur charge outre
 10 le temps, qui leur avoit esté prescript et
 preordonné, absolut à toutes peines¹ Pello-
 pidas, qui plioit sous le faix de telles ob-
 jections, et n'employoit à se garantir que
 requestes et supplications : et au contraire
 15 Epaminondas, qui vint à raconter magnifique-
 ment les choses par luy faites, et à les repro-
 cher au peuple, d'une façon fiere [et arro-
 gante], il n'eut pas le cœur de prendre seule-
 ment les balotes² en main; et se departit
 20 l'assemblée, louant grandement la hauteesse
 du courage de ce personnage³.

Ligne 1) *a, a', b* : reverence et respect de

— 4) *a, a', b* : une vertu vive, masle

— 17) *a, a', b* : fiere et asseurée, il

— 19) 1595 place la virgule après *départit*, et la
 supprime après *l'assemblée*, ce qui établit
 un contre-sens.

1. A grand'peine.

2. Boules de scrutin.

3. PLUTARQUE, *Comment on peut se louer soi-même*,
 ch. 8.

[Dionisius le vieil, apres des longurs et difficultez extremes aiant pris la ville de Rege, et en icelle le capitene Phyton grand home de bien, qui l'avoit si obstineement defandue, volut en tirer un tragique exemple de van- 5
jance. Il luy dict premierement, comant le jour avant il avoit faict noyer son filx et tous ceus de sa paranté. A quoi Phyton respondit sulement, qu'ils en estoient d'un jour plus hureus que luy. Apres il le fit depouiller et 10
sesir a des bourreaus et le trainer par la ville en le foitant tres ignominieusement et cruellement, et en outre le chargeant de felones paroles et contumelieuses¹. Mais il eut le corage tousjours constant sans se perdre : et 15
d'un visage ferme, alloit au contrere raman-
tevant² a haute voix l'honorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son païs entre les mains d'un tirant : le menaçant d'une procheine punition des Dieus. 20
Dionisius lisant dans les yeus de la commune de son armee que au lieu de s'animer des bravades de cet ennemi veincu, au mespris de leur³ chef et de son triomfe ell' aloit s'amol-
lissant par l'estonement d'une si rare vertu et 25

1. Outrageantes.

2. Rappelant, remémorant.

3. *Leur*. Montaigne avait d'abord écrit « aux yeux des soldats », au lieu de « la commune de son armée » ; *leur* se rapportait dans sa pensée à cette première rédaction (f° 2 r° de l'exemplaire de Bordeaux).

marchandoit de se mutiner, estant a mesmes d'arracher Phytton d'entre les mains de ses sergens, fit cesser ce martyre, et a cachetes l'envoia noyer en la mer¹.]

- 5 Certes c'est un subject merveilleusement vain, divers, et ondoyant, que l'homme. Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme². Voyla Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins contre laquelle
10 il estoit fort animé, en consideration de la vertu et magnanimité du citoyen Zenon³, qui

Ligne 1) 1595 : se mutiner *et* mesmes d'arracher

— 7) a, a' : fonder *et établir nul* jugement

b : fonder *et établir* jugement

1. DIODORE DE SICILE, XIV, 112.

2. Montaigne s'attribue souvent cette ondoyance et cette diversité, qu'il constate chez la plupart des hommes. C'est que, malgré la franchise de son caractère (c'est l'homme le plus franc du xvi^e siècle), il a ses raisons, que le lecteur apercevra en lisant les *Essais*, pour se présenter tour à tour comme un homme inconstant, et comme un homme ayant au contraire de la tenue dans l'esprit et dans le caractère. En réalité, Montaigne, en dépit des contradictions qui se rencontrent dans son livre — et dont quelques-unes sont plus apparentes que réelles — était très sérieux et très bien équilibré : son livre a pour visée principale et pour effet de proposer des règles de vie et de morale fondées sur la raison et l'expérience. Mais il le fait en voilant si bien sa profondeur de charme, d'enjouement et de fantaisie, que le lecteur ne voit pas toujours où il est conduit. (A. A.)

3. Sthénon, d'après PLUTARQUE (*Instruction pour ceux qui manient les affaires d'État*, ch. 17), qui le nomme ailleurs Stennius et Sthénis.

se chargeoit seul de la faute publique, et ne requeroit autre grace que d'en porter seul la peine. Et l'hoste de Sylla ayant usé en la ville de Peruse¹ de semblable vertu, ny gaigna rien, ny pour soy ny pour les autres. 5

B Et directement contre mes premiers exemples, le plus [hardi des] hommes [et si] gracieux aux vaincus, Alexandre, forçant apres beaucoup de grandes difficultez, la Ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit, pendant ce siege, senty des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despecées, tout couvert de sang et de playes, combattant encores au milieu de plusieurs Macedoniens, qui le chamailloient de toutes parts : et luy dict, tout piqué d'une si chere victoire, car entre autres dommages, il y avoit receu deux fresches blessures sur sa personne : Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis; fais estat qu'il te faut souffrir toutes les sortes de tourmens qui se pourront inventer contre un 10 15 20

Ligne 5) *a, a'* : pour *autrui*. Et

— 7) *b* : le plus *courageux* homme qui fut onques et le plus *gracieux*

— 18) 1595 : Il avoit reçu

1. *Préneste*, ville du Latium, et non *Péruse*, en Étrurie.
— PLUTARQUE, *Instruction pour ceux qui manient les affaires d'État*, ch. 17. L'erreur qui se trouve seulement dans la première édition de la traduction d'Amyot en 1572, a été rectifiée dans les éditions suivantes, preuve que Montaigne a utilisé cette édition.

captif. L'autre, d'une mine non seulement assëuree, mais rogue et altiere, se tint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre, voyant [son fier et obstiné silence] : A-il flechy un genouil ? luy est-il eschappé quelque
 5 voix suppliante ? Vrayment je vainqueray [ta taciturnité] : et si je n'en puis arracher parole, j'en arracheray au moins du gémissement. Et tournant sa cholere en rage, commanda
 10 qu'on luy perçast les talons : et le fit ainsi trainer tout vif, deschirer et desmembrer au cul d'une charrete¹. Seroit-ce, que la [hardiesse] luy fut si commune, que pour ne l'admirer point, il [la] respectast moins ? [Ou
 15 qu'il l'estimat si proprement siene qu'en cette hautur il ne peut souffrir de la voir en un autre sans le despit d'une passion envieuse, ou que l'impetuosite naturelle de sa cholere fut incapable d'opposition. De vrai si ell' eut
 20 receu la bride, il est a croire qu'en la prinse et desolation de la ville de Thebes² elle l'eut receue, a voir cruellement mettre au fil de

-
- Ligne 4) *b* : voyant *l'obstination à se taire* : a il
 — 6) *b*, 1595 : vainqueray *ce silence*, et si
 — 10) *b* : talons, *et qu'on y traversast une corde* : et le fit
 — 13) *b* : la *force de courage* luy fut si *naturelle et commune*
 — 14) *b* : point, il *l'estimast et respectast*
-

1. QUINTE CURCE, IV, 6.

2. DIODORE DE SICILE, XVII, 13-14.

l'espee tant de vaillans homes perdus et
 n'ayant plus moien de desfance publique. Car
 il en fut tue bien six mille des quels nul ne
 fut veu ny fuiant ny demandant merci, au
 rebours cherchans qui ça qui la par les rues 5
 a affronter les enemis victorieus, les provo-
 quant a les faire mourir d'une mort hono-
 rable. Nul ne fut veu si abatu de blessures
 qui n'essaiat en son dernier soupir de se van-
 ger encores, et a tout¹ les armes du desespoir 10
 consoler sa mort en la mort de quelque enemi.
 Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune
 pitie, et ne suffit la longur d'un jour a assou-
 vir sa vanjance. Dura ce carnage jusques a la
 derniere goutte de sang qui se trouva espan- 15
 dable, et ne s'arreta que aus persones desar-
 mees, vieillars, fames et enfans, pour en tirer
 trante mille esclaves.]

Ligne 8) 1595 : ne fut vu qui n'essayât en

— 14) 1595 : Ce carnage dura jusques à

— 15) 1595 : sang expandable, et ne s'arresta

I. Avec.

CHAPITRE II

DE LA TRISTESSE

Je suis des plus exempts de cette passion¹. *B*
[Et ne l'aime ny l'estime, quoi que le monde
aÿe prins come a pris faict de l'honorer de
faveur particuliere. Ils en habillent la sagesse,
5 la vertu, la conscience : sot et monstrueux
ornement. Les Italiens ont plus sortablement
baptisé de son nom la malignité². Car c'est
une qualité tousjours nuisible, tousjours fole,
et come tousjours couarde et basse. Les
10 Stoïciens en defandent le sentiment a leur
sage.]

Mais le conte dit³, que Psammenitus Roy *A*

Ligne 5) 1595 : et *vilain* ornement

— 12) *a, a'* : sage. Le conte

1. Montaigne est d'humeur gaie. Ce qu'il n'estime pas, ce ne sont pas les sentiments tristes, naturels, inévitables, qu'amènent la souffrance et les malheurs, mais la disposition naturelle à la tristesse, l'humeur triste. Car, précisément, la plus grande partie du présent chapitre est consacrée à la peinture des chagrins profonds et des grandes douleurs morales, tracée avec autant de finesse que de force. (A. A.)

2. Le mot italien *tristezza* signifie *malignité*.

3. HÉRODOTE, III, 14.

d'Egypte, ayant esté deffait et pris par Cambise[z] Roy de Perse, voyant passer devant luy sa fille prisonniere habillée en servante, qu'on envoyoit puiser de l'eau, tous ses amis pleurans et lamentans autour de luy, se tint 5
coy sans mot dire, les yeux ficez en terre : et voyant encore tantost qu'on menoit son fils à la mort, se maintint en cette mesme contenance ; mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques¹ conduit entre les captifs, il 10
se mit à battre sa teste, et mener un dueil extreme.

Cecy se pourroit apparier à ce qu'on vid dernièrement d'un Prince des nostres², qui 15
ayant ouy à Trante, où il estoit, nouvelles de la mort de son frere aîné, mais un frere en qui consistait l'appuy et l'honneur de toute sa maison, et bien tost apres d'un puisné, sa seconde esperance, et ayant soustenu ces deux 20
charges d'une constance exemplaire, comme quelques jours apres un de ses gens vint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident, et quittant sa resolution, s'abandonna

Ligne 1) *a, a', b* : Cambises

1. Un de ses familiers.

2. Le cardinal de Lorraine, qui apprit, pendant qu'il étoit au concile de Trente, la mort tragique du duc de Guise, survenue le 24 février 1563, et celle de François de Lorraine, grand prieur de France, survenue le 6 mars suivant.

au dueil et aux regrets, en maniere qu'aucuns en prindrent argument, qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette derniere secousse. Mais à la verité ce fut, qu'estant d'ailleurs
 5 plein et comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrieres de la patience. Il s'en pourroit (di-je) autant juger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adjouste, que Cambises s'enquerant à Psammenitus, pourquoy
 10 ne s'estant esmeu au malheur de son fils et de sa fille, il portoit si impatiemment celui d'un de ses amis : C'est, respondit il, que ce seul dernier desplaisir se peut signifier par larmes, les deux premiers surpassans de bien loin tout
 15 moyen de se pouvoir exprimer.

A l'aventure reviendrait à ce propos l'invention de cet ancien peintre¹, lequel ayant à représenter au sacrifice de Iphigenia le dueil des assistans, selon les degrez de l'interest que
 20 chacun apportoit à la mort de cette belle fille innocente, ayant espuisé les derniers efforts de

Ligne 5) a, a' : et comble de

— 8) a, a' : Cambisés.

1. VALÈRE MAXIME, VIII, c. II, *in externis*, 6. — QUINTILIEN, II, 13 — Ce peintre est Timanthis, de Cythnos (une des Cyclades), d'après Quintilien; contemporain de Zeuxis et de Parrhasios. Il y avait encore de lui, au temps de Vespasien, à Rome, un Héros dans le temple de la Paix.

son art, quand se vint au pere de la fille, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit représenter ce degré de dueil. Voyla pourquoy les poëtes feignent cette miserable mere Niobé, ayant perdu premierement sept fils, et puis de suite autant de filles, sur-chargée de pertes, avoir esté en fin transmuée en rochier,

Diriguise malis¹,

pour exprimer cette morne, muette et sourde stupidité, qui nous transit, lors que les accidens nous accablent surpassans notre portée.

De vray, l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme, doit estonner toute l'ame, et lui empescher la liberté de ses actions : comme il nous advient à la chaude alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis, et comme perclus de tous mouvemens, de façon que l'ame se relaschant apres aux larmes et aux plaintes, semble se desprendre, se demesler et se mettre plus au large, et à son aise,

B Et via vix tandem voci laxata dolore est².

Ligne 1) 1595 : au père de la *vierge* il

— 3) 1595 : pouvait *rapporter* ce

1. Pétrifiée par la douleur. OVIDE, *Métam.*, VI, 304.

2. La douleur ouvre enfin avec peine un passage à sa voix. VIRGILE, *Énéide*, XI, 151.

[En la guerre que le Roy Ferdinand fit contre la veufve de Jan Roy de Hongrie autour de Bude, Raïsciac, capiteine Alemand, voïant rapporter le corps d'un home de cheval, a qui
 5 chacun avoit veu excessivement bien faire en la meslee, le pleignoit d'une plainte commune; mais curieus aveq les autres de reconoistre qui il estoit, apres qu'on l'eut desarme, trouva
 10 publiques luy sul se tint sans espandre ny vois ny pleurs, debout sur ses pieds, ses yeus immobiles, le regardant fixement, jusques a ce que l'effort de la tristesse venant a glacer ses

Ligne 1) 1595 : *En la guerre que le Roy Ferdinand mena contre la veufve du Roy Jean de Hongrie, autour de Bude, un gendarme fut particulierement remerqué de chacun, pour avoir excessivement bien faict de sa personne, en certaine meslee : et incognu, hautement loué, et plaint y estant demeuré : mais de nul tant que de Raïsciac seigneur Alemand, esprins d'une si rare vertu : le corps estant rapporté, cetui-cy d'une commune curiosité, s'approcha pour voir qui c'estoit : et les armes ostées au trespasé, il reconnut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistants : luy seul, sans rien dire, sans siller les yeux, se tint debout, contemplant fixement le corps de son fils : jusques à ce que la vehemence de la tristesse, aiant accablé ses esprits vitaux, le porta roide mort par terre.*

(Contrairement à Droz, à Éloi Johanneau, à Amaury Duval et à Victor Le Clerc, nous pensons, avec R. Dezeimeris, que la leçon du manuscrit, celle qui fait partie du présent texte, est mieux réussie que celle de 1595.)

esprits vitaus, le porta en cet estat roide mort
par terre¹.]

A Chi puo dir com' egli arde é in picciol fuoco²

disent les amoureux, qui veulent représenter
une passion insupportable :

misero quod omnes
Eripit sensus mihi. Nam simul te
Lesbia aspexi, nihil est super mi
Quod loquar amens.

Lingua sed torpet, tenuis sub artus
Flamma dimanat, sonitu suo pte
Tinniunt aures, gemina teguntur
Lumina nocte³.

B [Aussi] n'est [ce] pas en la vive et plus
cuyante chaleur de l'accès que nous sommes
propres à desployer nos plaintes et nos persua-
sions : l'âme est lors aggravée de profondes pen-
sées, et le corps abbatu et languissant d'amour.

Ligne 5) a, a' : insupportable. *Ce qu'exprime naïve-
ment le divin poème* : Misero,

— 14) b : *De vray ce n'est pas*

1. M. P. Villey pense, et je suis de son avis, que ce
morceau a été emprunté à Paul JOVE, *Histoire de son
temps*, trad. Sauvage, 1581, t. II, p. 472. Le texte de
l'exemplaire de Bordeaux est plus voisin du récit de
Paul Jove.

2. C'est brûler peu que de pouvoir dire combien
l'on brûle. PÉTRARQUE, Sonnet 137.

3. Je me plains que l'amour me prive de tous mes
sens ; car aussitôt que je te vois, Lesbie, je deviens, dans
mon trouble, incapable de parler ; ma langue est paraly-
sée, un feu subtil court dans mes membres, mes oreilles
tintent et mes yeux s'obscurcissent. CATULLE, LI, 5.

Et de là s'engendre par fois la defaillance *A*
 tortuite, qui surprenent les amoureux si hors de
 saison, et cette glace qui les saisit par la force
 d'une ardeur extreme, au giron mesme de la
 5 jouïssance. Toutes passions qui se laissent
 gouter et digerer, ne sont que mediocres,

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent¹.

La surprise d'un plaisir inespéré nous *B*
 estonne de mesme,

10 Ut me conspexit venientem, et Troïa circum
 Arma amens vidit, magnis exterrita monstribus,
 Diriguit visu in medio, calor ossa reliquit,
 Labitur, et longo vix tandem tempore fatur².

Outre la femme Romaine, qui mourut *A*
 15 surprise d'aise de voir son fils revenu de la
 route³ de Cannes, Sophocles et Denis le
 Tyran, qui trespasèrent d'aise, et Talva⁴ qui

Ligne 1) *a, a'* : de la *se peut engendrer* par

— 4) *a, a'* : extreme. Toutes

— 5) *b* : jouïssance : *accident qui ne m'est pas incogneu*. Toutes

1. Les petits chagrins parlent, les grands se taisent.
 SÉNÈQUE, *Hipp.*, acte II, sc. 3, v. 607.

2. Dès qu'elle m'aperçut, dès qu'elle reconnut à
 l'entour les guerriers troyens, hors d'elle-même, comme
 devant une vision effrayante, on la vit se figer; la
 chaleur abandonne ses membres, elle tombe, et ce
 n'est que longtemps après qu'elle retrouve enfin sa voix.
 VIRGILE, *Énéide*, III, 306.

3. De la dérouté de Cannes. *Dérouté*, de l'italien
rotta. PLINÉ, *Hist. nat.*, VII, 54.

4. Thalna. VALÈRE MAXIME, IX, 12.

mourut en Corse¹, lisant les nouvelles des honneurs que le Senat de Rome luy avoit decerne², nous tenons en nostre siecle que le Pape Leon dixiesme ayant esté adverty de la prinse de Milan, qu'il avoit extremement 5 souhaitée, entra en tel excez de joye, que la fievre l'en print et en mourut³. Et pour un plus notable tesmoignage de l'imbecilité [humaine], il a esté remarqué par les anciens⁴, que Diodorus le Dialecticien mourut sur le 10 champ, espris d'une extreme passion de honte, pour en son eschole et en public ne se pouvoir desvelopper d'un argument qu'on luy avoit faict⁵.

B Je suis peu en prise de ces violentes pas- 15 sions. J'ai l'apprehension naturellement dure; et l'encrouste et espessis tous les jours par discours⁵.

Ligne 4) *a, a'* : que Pape

— 6) *a* : *souhaité*, entra

— 8) *a, a', b* : imbecilité *naturelle*, il

1. L'île de Corse, en latin *Corsicam*.

2. GUICHARDIN, XIV, 4. En 1521.

3. PLIN, *Hist. nat.*, VII, 53.

4. Le contradicteur de Diodore était Stilpon.

5. Ces deux dernières phrases ont été interprétées très différemment. Le Clerc pense que Montaigne veut dire que plus il pensait et raisonnait, moins il concevait la nature des choses, plus son appréhension devenait dure et s'encroûtait. L'éditeur Michaud pense, et je suis de son avis, qu'il veut simplement dire que par

nature il ne s'émeut pas aisément, et qu'il se raisonne tous les jours pour s'affermir davantage dans cette disposition. J'ajouterai qu'il semble que cette déclaration n'est vraie qu'à moitié, et que Montaigne, se sentant impressionnable, s'efforçait de devenir moins sensible. (A. A.)

CHAPITRE III

NOS AFFECTIONS S'EMPORTENT AU DELÀ DE NOUS

B Ceux qui accusent les hommes d'aller toujours beant¹ après les choses futures, et nous apprennent à nous saisir des biens presens, et nous rassoir en ceux-là, comme n'ayant aucune prise sur ce qui est à venir, voire assez 5 moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeller erreur chose à quoy nature mesme nous achemine, pour le service de la continuation de son ouvrage, [nous 10 imprimant come asses d'autres cete imagination fauce : plus jalouse de nostre action que de nostre sciance.] Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes tousjours au delà. La crainte, le desir, l'esperance nous eslancent 15 vers l'advenir, et nous desrobent le sentiment et la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne

1. Désirant avec avidité les choses futures.

serons plus. [*« Calamitosus est animus futuri anxius¹. »*]

Ce grand præcepte est souvent allegué en

I. L'esprit inquiet de l'avenir est malheureux.
SÉNÈQUE, *Lettre* 98.

Le sens dans lequel Montaigne a pris cette sentence de Sénèque ne semble pas avoir été compris par les éditeurs. — « Montaigne, écrit J.-V. LE CLERC (édit. des *Essais*, 1826, t. I, p. 19), a tort de blâmer la prévoyance, son excès seul est répréhensible. » « Cette pensée de Montaigne, écrit un autre, a été justement blâmée. » (LOUANDRE, édition des *Essais*, 1854, t. I, p. 16.) Or Montaigne ne vise nullement ici la prévoyance de l'homme sage et prudent qui sait, en attendant mieux, se contenter du présent sans être trop exigeant, en jouit raisonnablement, et prévoit cependant les biens et les maux de l'avenir pour s'assurer les premiers et s'efforcer d'éviter les seconds. Rien, en effet, de plus contraire que l'imprévoyance et l'imprévision de l'avenir à sa philosophie de la vie, telle qu'il l'explique si clairement en tant de pages. Rien non plus ne serait plus contraire au sens vrai des sentiments de Sénèque et d'Épicure, qu'il rappelle ici : Sénèque, dans l'Épître 98, d'où la citation est extraite, s'explique nettement : « Je me garde bien, écrit-il à Lucilius, de te prêcher l'insouciance; je t'avertis de prendre garde aux écueils; tout ce que la sagesse peut prévoir, prévois-le; observe, détourne avant qu'il n'arrive ce qui peut te porter dommage. » Épicure, préoccupé de libérer ses contemporains de la pensée d'une survie malheureuse et tourmentée, d'un enfer en un mot, n'écarte le souci de l'avenir qu'en ce qui concerne la vie supraterrrestre. Pour l'existence actuelle, loin de préconiser, comme Aristippe, la vie au jour le jour et l'indifférence pour l'avenir, Épicure professe que le sage qui saura suivre ses préceptes, saura jouir à la fois du présent, du passé, et, par une anticipation nécessaire, de l'avenir. La prévision de l'avenir est un des traits principaux de la morale épicurienne; la prévoyance qui préside aux actions les

Platon : Faicts ton faict et te conois¹. Chacun de ses deus membres envelope generalement tout nostre devoir, et semblablement envelope son compaignon. Qui aroit a faire son faict, verroit que sa premiere leson c'est conestre ce qu'il est et ce qui luy est propre. Et qui se conoit, ne prend plus l'estrangier faict pour le sien : s'aime et se cultive avant toute autre chose : refuse les occupations superflues et les pensees et propositions inutiles. « *Ut stultitia etsi adepta est quod concupivit nunquam se tamen satis consecutam putat : sic sapientia semper eo contenta est quod adest, neque eam unquam sui pœnitet*². »

Ligne 10) 1595 : inutiles. Come la folie, quand on lui octroyera ce qu'elle désire, ne sera pas contente, aussi est la sagesse contente de ce qui est présent, ne se déplaît jamais de soi. Epicurus

soumet à une règle et les subordonne à une fin supérieure dont le bonheur de l'avenir est le point principal. La préoccupation de l'avenir que Montaigne dénonce, avec Sénèque et Épicure, comme contraire à la tranquillité et à la santé de l'âme, c'est la préoccupation ambitieuse, anxieuse et avide de ces hommes (et ils sont légion) qui, quelques biens qu'ils possèdent, n'en sont jamais satisfaits, et dont les aspirations trop ardentes à de plus grands biens les empêchent de « se saisir des biens présents et de se rasseoir en eux » (A. A.)

1. Dans le *Timée*.

2. Cette réflexion est la reproduction d'un passage de CICÉRON (*Tusculanes*, V, 18). Montaigne, sans

Epicurus dispense son sage de la prévoyance et sollicitude de l'avenir¹.]

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide, qui oblige
5 les actions des Princes à estre examinees apres leur mort². Ils sont compagnons, si non maistres des loix : ce que la Justice n'a

Ligne 2) 1595 : et *souci* de

renvoyer à Cicéron (souvent il ne nomme pas les auteurs dont il donne les extraits), marque néanmoins, en inscrivant ce texte latin, qu'il n'est pas de lui. L'édition de 1595, au contraire, en l'incorporant *en français* au texte même de Montaigne, laisse à croire au lecteur que la pensée est de lui. J.-V. Le Clerc, persuadé que l'exemplaire corrigé et augmenté que Montaigne destinait à l'impression, n'était pas « l'exemplaire de Bordeaux », mais un autre exemplaire portant les corrections et additions définitives, tire argument en faveur de sa thèse, de ce que dans « l'exemplaire de Bordeaux » il n'y a encore, écrit en marge par l'auteur, que le texte latin. J'y vois plutôt, ajouté à bien d'autres, un argument en faveur de la thèse contraire. Le Clerc, n'ayant jamais vu « l'exemplaire de Bordeaux », dont il affirme si souvent qu'il est inférieur à l'édition de 1595, retombe fréquemment dans le même parti pris, dans la même erreur d'appréciation, au cours de ses nombreuses annotations des *Essais*. (A. A.)

1. La sollicitude de l'avenir, dont parle ici Épicure, ne peut être que la préoccupation constante, inquiète, et contraire à la tranquillité de l'âme, des biens que l'on désire avec trop d'ardeur et des maux que l'on craint mais qui peuvent ne jamais arriver, et nullement la prévoyance calme pour obtenir les premiers et la prévoyance pour éviter les seconds. Autrement, elle serait contraire à la doctrine d'Épicure et de Montaigne que nous venons d'expliquer à la page 25.

2. DIODORE DE SICILE, I, 72.

peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle l'ayt
 sur leur reputation, et biens de leurs succes-
 seurs : choses que souvent nous preferons à
 la vie. C'est une usance qui apporte des com-
 moditez singulieres aux nations où elle est 5
 observee, et desirable à tous bons princes
 [qui ont à se plaindre de ce, qu'on traite la
 memoire des meschants come la leur. Nous
 devons la subjection et l'obeissance esgale-
 mant a tous Roys, car elle regarde leur 10
 office¹ : mais l'estimation non plus que
 l'affection nous ne la deuons qu'a leur vertu.
 Donons a l'ordre politique de les souffrir
 patiammant indignes, de celer leurs vices,
 d'aider de nostre recomandation leurs actions 15
 indifferantes pendant que leur autorite ha
 besoin de nostre appui². Mais nostre com-

Ligne 3) *b* : successeurs *qui sont* choses

— 14) 1595 : de les souffrir patiemment, indignes
 de celer leurs vices.

(Le déplacement de la virgule amène
 ici un contresens.)

1. A moins qu'ils ne commandent le crime ; car le
 vicomte d'Orthe eut le droit de répondre à Charles IX :
 « Sire, j'ai communiqué le commandement de V. M. à
 ses fidèles habitants et gens de guerre de la garnison
 (de Bayonne) ; je n'y ai trouvé que bons citoyens et
 fermes soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoi
 eux et moi supplions très humblement V. M. vouloir
 employer en choses possibles, quelques hasardeuses
 qu'elles soient, nos bras et nos vies. » (J.-V. L.)

2. Montaigne n'est pas resté fidèle à cette idée ; il

merce fini, ce n'est pas raison de refuser a la justice et a nostre liberté l'expression de nos vrais ressentimans, et nomeemant de refuser aus bons sujets la gloire d'avoir reveram-
 5 mant et fidelemant servi un maistre, les imperfections du quel leur estoient si bien conues : frustrant la posterite d'un si utile exemple. Et ceus qui par respect de quelque obligation privee espousent iniquement la
 10 memoire d'un prince meslouable, font justice particuliere aus despens de la justice publique. Tite Live dict vrai ¹, que le langage des homes nourris sous la royauté est tousjours plein de folles ostentations et vains tesmouignages :
 15 chacun eslevant indifferemment son roy a l'extreme ligne de valur et grandur souveraine.

On peut reprouver la magnanimité de ces deus soldats qui respondirent a Neron a
 20 sa barbe. L'un enquis de luy pourquoy il luy voulait mal : Je t'eimois quand tu le valies ² ;

n'a pas attendu la mort du roi pour accorder à la justice et à la liberté l'expression de sa vraie pensée. L'on trouve dans plusieurs passages des *Essais* l'expression de ses véritables sentiments sur les rois, et principalement sur celui qui règne. Voir notamment livre II, ch. XXI, « Contre la fainéantise » et livre III, ch. VI, « Des coches », les allusions à Henri III. (A. A.)

1. TITE-LIVE, XXXV, 48. — Cette pensée de Montaigne, comme beaucoup d'autres, contrarie les déclarations conservatrices qu'il a émises ailleurs. (A. A.)

2. Quand tu le valais.

mais depuis que tu es venu parricide, bou-
tefu, batelur, cochier, je te hai come tu me-
rites. L'autre, pourquoi il le vouloit tuer :
Parce que je ne treuve autre remede a tes
continuelles meschancetez¹. Mais les publi- 5
ques et universels tesmouignages qui apres
sa mort ont este randus et le seront a tout
jamais de ses tiranniques et vilains desporte-
mans, qui de sain entandemant les peut
reprouver? 10

Il me desplait qu'en une si sainte police
que la Lacedemonienne se fut mesle une si
feinte ceremonie. A la mort des Roys tous les
confederez et voisins, tous les Illotes, homes,
femmes, pesle mesle, se descoupint le front 15
pour tesmouignage de deuil et disoint en leurs
cris et lamentations que celuy la, quel qu'il
eut este, estoit le meillur Roy de tous les
leurs² : attribuans au ranc le los³ qui apartenoit
au merite, et qui apartenoit au premier me- 20
rite au postreme et dernier ranc. Aristote qui
remue toutes choses, s'enquiert sur le mot de
Solon que nul avant sa mort ne peut estre

Ligne 5) 1595 : tes *continuels maléfices*. Mais

— 8) 1595 : jamais à lui et à tous *méchants comme*
lui, de ses

1. Subrius Flavius et Sulpitius Afer. TACITE, *Annales*, XV, 67-68.

2. HÉRODOTE, VI, 58.

3. La louange.

dict hureus¹, si celui la mesmes qui a vescu
 et qui est mort selon ordre, peut estre dict
 hureus, si sa renomée va mal, si sa posterite
 est miserable. Pendant que nous nous re-
 5 muons, nous nous portons par præoccupation
 ou il nous plait : mais estant hors de l'estre,
 nous n'avons aucune communication aveq ce
 qui est. Et seroit meillur de dire a Solon, que
 jamais home n'est donq hureus, puis qu'il ne
 10 l'est que après qu'il n'est plus.]

Quisquam

Vix radicitus e vita se tollit, et ejicit :
 Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse,
 Nec removet satis a projecto corpore sese, et
 15 Vindicat².

Bertrand du Glesquin mourut au siege du *A*
 chasteau de Rancon, pres du Puy en Au-
 vergne. Les assiegez s'estant rendus apres,
 furent obligez de porter les clefs de la place
 20 sur le corps du trespasé³.

Barthelemy d'Alviane, General de l'armée

Ligne 2) 1595 : mort à souhait, peut

— 21) a, a' : Berthelemi

1. HÉRODOTE, I, 32 ; ARISTOTE, *Morale à Nicomaque*, I, 10.

2. Il n'y a presque personne qui s'arrache totalement à la vie. Inconsciemment, l'homme s' imagine qu'une partie de son être lui survit ; il ne peut se détourner et s'affranchir de ce corps misérable. LUCRÈCE, III, 890-895. — Montaigne a fait des changements au texte de Lucrèce.

3. Le 13 juillet 1380. — Montaigne a pris ce fait dans les *Annales d'Aquitaine* de Jean BOUCHET, f° 127 r°.

des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant à estre raporté à Venise par le Veronois, terre ennemie, la plupart de ceux de l'armée estoient d'advis qu'on demandast saufconduit pour le 5 passage à ceux de Verone. Mais Theodore Trivolce y contredit; et choisit plustost de le passer par vive force, au hazard du combat : N'estant convenable, disoit-il, que celuy qui en sa vie n'avoit jamais eu peur de ses ennemis, estant 10 mort fist demonstration de les craindre¹.

B De vray, en chose voisine, par les loix Grecques, celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonçoit à la victoire, et ne luy estoit plus loisible d'en dres- 15 ser trophée. A celuy qui en estoit requis, c'estoit tiltre de gain. Ainsi perdit Nicias l'avantage qu'il avoit nettement gagné sur les Corinthiens. Et au rebours, Agesilaus assura celuy qui luy estoit bien douteuse- 20 ment acquis sur les Bæotiens².

A Ces traits se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps, non seulement d'estendre le soing que nous avons de

Ligne 2) 1595 : ayant été rapporté

1. GUICHARDIN (que Montaigne a traduit ici fort exactement), livre XII, ch. 5. — Le fait est de 1515; on le retrouvera dans Brantôme au XVII^e siècle.

2. PLUTARQUE, *Vie de Nicias*, c. 2; *Vie d'Agesilas*, c. 6. (C.)

nous au delà cette vie, mais encore de croire que bien souvent les faveurs celestes nous accompagnent au tombeau, et continuent à nos reliques. Dequoy il y a tant d'exemples
 5 anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que je m'y estende. Edouard premier Roy d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre luy et Robert Roy d'Escosse, combien sa presence donnoit d'avantage à
 10 ses affaires, rapportant tousjours la victoire de ce qu'il entreprenoît en personne; mourant¹, obligea son fils par solennel serment, à ce qu'estant trespasé, il fist bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avec les os, laquelle
 15 il fit enterrer; et quant aux os, qu'il les reservast pour les porter avec luy et en son armée, toutes les fois qu'il luy adviendroit d'avoir guerre contre les Escossois. Comme si la destinée avait fatalement attaché la victoire à ses
 20 membres.

Jean Vischa² qui troubla la Boheme pour la B
 deffence des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'escorchast apres sa mort, et de sa peau qu'on fist un tabourin à porter à la guerre contre ses

-
- Ligne 1) 1595 : le soin de nous, au-delà.
 — 6) a, a' : que j'en fournisse. Edouard
 — 9) a, a' : combien la présence
-

1. En 1307. — Source incertaine.

2. Zischa, mort en 1424. Toutes les éditions anciennes donnent Vischa.— Cf. ZWINGER, *Theatrum vitæ humanæ*, Paris, 1571, col. 852. (P. V.)

ennemis: estimant que cela ayderoit à continuer les avantages qu'il avait eu aux guerres [par luy] conduites contre eux. Certains Indiens portoient ainsin au combat contre les Espagnols, les ossemens de l'un de leurs Capitaines, en consideration de l'heur qu'il avoit eu en vivant. Et d'autres peuples en ce mesme monde, trainent à la guerre les corps des vaillans hommes, qui sont morts en leurs batailles, pour leur servir de bonne fortune et d'encouragement¹. 10

A Les premiers exemples ne reservent au tombeau, que la reputation acquise par leurs actions passées : mais ceux-cy y veulent encore mesler la puissance d'agir. Le fait du capitaine Bayard est de meilleure composition, lequel se sentant blessé à mort d'une harquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la meslée, respondit², qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy : et ayant combatu autant qu'il eut de force, se sentant defaillir et eschapper du cheval, commanda à son maistre d'hostel, de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce fut 15 20

Ligne 2) *b* : avait eus aux guerres *qu'il avoit* conduites

— 12) *a, a'* : premiers ne

— 14) *a, a'* : mais *cetuy* cy y veut encore *trainer* la

1. GOMARA, III, 22.

2. MARTIN DU BELLAY, II, p. 185. Bayard fut tué à la bataille de Romagnano en 1524, âgé de cinquante-cinq ans. Son véritable nom était Pierre du Terrail.

en façon qu'il mourut le visage tourné vers l'ennemy, comme il fit.

Il me faut adjouster cet autre exemple aussi remarquable pour cette consideration, que
 5 nul des precedens. L'Empereur Maximilian, bisayeul du Roy Philippes, qui est à present¹, estoit Prince [doué] de tout plein de grandes qualitez, et entre autres d'une beauté de corps singuliere. Mais parmy ces humeurs,
 10 il avoit cette-cy bien contraire à celle des princes, qui pour despecher les plus importants affaires font leur throsne de leur chaire² percée : c'est qu'il n'eust jamais valet de chambre, si privé, à qui il permit de le voir
 15 en sa garderobbe. Il se desroboit pour tomber de l'eau, aussi religieux qu'une [pucelle] à ne decouvrir ny à medecin ny à qui que ce fut, les parties qu'on a accoustumé de tenir

Ligne 3) *a* : cet exemple

— 7) *a, a', b* : Prince *garny* de

— 9) *a* : parmy ses humeurs

— 15) *a, a'* : desroboit *et cachoit* pour

— 16) *a, a', b* : qu'une *fille* à

1. Philippe II, roi d'Espagne, mort en 1598, très attaché au catholicisme, qu'il s'efforça constamment de faire triompher par les armes. A sa mort, il laissa finalement l'Espagne épuisée et diminuée.

2. Chaire percée, chaise percée. Le mot chaire, qui vient du grec *καθέδρα*, siège, est le seul mot primitif. Chaise est une prononciation vicieuse du peuple de Paris. Cette faute, acceptée par l'usage, a fini par faire deux mots : chaire et chaise, avec une acception différente.

- B* cachées. Moy, qui ay la bouche si effrontee, suis pourtant par complexion touché de cette honte. Si ce n'est à une grande suasion de la nécessité ou de [la] volupté, je ne communique guiere aux yeux de personne les mem- 5
bres et actions, que nostre coustume ordonne estre couvertes. J'y souffre plus de contrainte, que je n'estime bien seant à un homme, et sur tout, à un homme de ma profession. Mais
- A* luy, * en vint à telle superstition, qu'il or- 10
donna par paroles expresses de son testament, qu'on luy attachast des calessons, quand il seroit mort. Il devoit adjoûter par codicille, que celuy qui les luy monteroit eut les yeux 15
bandez. [L'ordonance que Cyrus faict a ses enfans, que ny eus ny autre ne voie et touche son cors apres que l'ame en sera separee¹, je l'attribue a quelque siene devotion. Car et son historien et luy entre leurs grandes qua- 20
lites ont seme par tout le cours de leur vie un singulier soin et reverence a la relligion.]
- B* Ce conte me desplaît qu'un grand me fit d'un mien allié, homme assez cogneu et en paix et en guerre. C'est que mourant bien 25
vieil en sa court, tourmenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses

Ligne 1) *a, a'* : cachées : et jusques à telle superstition, qu'il ordonna (l. 10)

— 22) *b* : grand Prince me fit

1. XÉNOPHON, *Cyropédie*, VIII, 7.

heures dernieres avec un soing vehement, à disposer l'honneur et la ceremonie de son enterrement, et [somma] toute la noblesse qui le visitoit, de luy donner parole d'assister à son convoi. A ce prince mesme, qui le vid sur ces derniers traits, il fit une instante supplication que sa maison fut commandee de s'y trouver, employant plusieurs exemples et raisons à prouver que c'estoit chose, qui appartenoit à un homme de sa sorte : et sembla expirer content, ayant retiré cette promesse, et ordonné à son gré la distribution, et ordre de sa montre. Je n'ay guiere veu de vanité si perseverante.

15 Cette autre curiosité contraire, en laquelle je n'ay point aussi faute d'exemple domestique, me semble germaine à cette-cy, d'aller se soignant et passionnant à ce dernier point à regler son convoi, à quelque particuliere et inusitee parsimonie, à un serviteur et une lan-
 20 terne. Je voy louer cett' humeur, et l'ordonnance de Marcus Æmilius Lepidus¹, qui defendit à ses heritiers d'employer pour luy les cerimonies qu'on avoit accoustumé en telles
 25 choses. Est-ce encore temperance et frugalité, d'éviter la despence et la volupté, desquelles l'usage et la cognoissance nous est inpercep-

Ligne 3) *b* : enterrement, et *pressa* toute

1. TITE-LIVE, *Epitome* du livre XLVIII.

tible? Voila un' aisee reformation et de peu de coust. [S'il estoit besouin d'en ordonner, je serois d'avis qu'en cele la come en toute actions de la vie, chacun en raportat la regle a la forme de sa fortune. Et le philosophe 5 Lycon præscrit sagement a ses amis de mettre son corps ou ils aviseront pour le mieus, et quand aus funerailles de les faire ny superflues ny mecaniques¹.] Je lairrai [puremant] la coustume ordonner de cette cerimonie; et m'en 10 remettray à la discretion des premiers à qui [je] tomberai en [charge. « *Totus hic locus est contemnendus in nobis non negligendus in nostris*². » Et est saintement dict a un saint : « *Curatio funeris, conditio sepulturæ, pompa 15 exequiarum magis sunt vivorum solatia, quam subsidia mortuorum*³. » Pour tant Socrates a

Ligne 4) 1595 : règle au degré de sa fortune

— 9) *b* : Je lairrais plustost la coustume

— 10) *b* : de ceste cerimonie et sauf les choses requises au service de ma religion, si c'est en lieu où il soit besoing de l'enjoindre, m'en remettray volontiers à la

— 11) *b* : des premiers à qui cette sollicitude tombera en partage. Si j'avois (p. 39, l. 3)

1. DIOGÈNE LAERCE, V, 74.

2. C'est un soin qu'il faut mépriser pour soi-même, et ne pas négliger pour les siens. CICÉRON, *Tuscul.*, I, 45.

3. Le soin des funerailles, le choix de la sépulture, la pompe des obsèques servent plus à consoler les vivants qu'à secourir les morts. SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, I, 12.

Crito qui sur l'heure de sa fin luy demande comant il veut estre enterre. Comme vous voudrez, respond il¹.] Si j'avois à m'en empêcher plus avant, je trouverois plus galand,
 5 d'imiter ceux, qui [entreprenent] vivans et respirans, jouyr de l'ordre et honneur de leur sepulture, et qui se plaisent de voir en marbre, leur morte contenance. Heureux, qui sçachent resjouyr et gratifier leur sens, par
 10 l'insensibilité, et vivre de leur mort.

[A peu² que je n'entre en haine irreconciliable contre toute domination populere, quoi qu'elle me semble la plus naturelle et æquitable, quand il me souvient de cette inhu-
 15 maine injustice du peuple Athenien, de faire mourir sans remission et sans les vouloir seulement ouir en leurs defances, ses braves capitenes, venans de gagner contre les Lacedemoniens la bataille navale pres des isles
 20 Arginuses³ : la plus contestee, la plus forte bataille que les grecs aïent onques doné en mer de leurs forces : par ce qu'apres la victoire ils avoint suivi les occasions que la loi de la guerre leur presantoit, plus tost, que de
 25 s'arreter a recevoir et inhumer leurs morts.

Ligne 5) *b* : qui *veulent* vivans

1. PLATON, à la fin du *Phédon*. CICÉRON, *Tusc.*, I, 43.

2. Peu s'en faut.

3. Au sud-est de l'île de Lesbos.

Et rent cete execution plus odieuse le fait de Diomedon. Cetui cy est l'un des condamnés, home de notable vertu, et militere et politique : lequel se tirant avant pour parler, apres avoir oui l'arrest de leur condemnation, 5 et trouvant sulement lors, temps de paisible audiance, au lieu de s'en servir au bien de sa cause et a descouvrir l'evidante injustice d'une si cruelle conclusion, ne representa qu'un souin de la conservation de ses juges : priant 10 les dieus de tourner ce jugement a leur bien; et affin qu'a faute de rendre les veus que luy et ses compaignons avoint voue en reconnaissance d'une si illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des dieux sur eus, les advertissant 15 quels veus c'estoit : et sans dire autre chose et sans marchander, s'achemina de ce pas couragement au supplice¹. La fortune quelques annees apres les punit de mesme pain soupe². Car Chabrias, capitene general 20 de l'armee de mer des Atheniens, aiant eu le dessus du combat contre Pollis admiral de Sparte en l'isle de Naxe, perdit le fruit tout net et contant de sa victoire, tres important a leurs affaires, pour n'encourir le malheur 25 de cet exemple. Et pour ne perdre peu des corps mors de ses amis qui flotoient en mer, laissa voguer en sauvete un monde d'enemis

1. DIODORE DE SICILE, XIII, 102.

2. C'est-à-dire : de la même manière.

vivans, qui depuis leur firent bien acheter cete importune superstition¹.

*Queris quo jaceas post obitum loco
Quo non nata iacent².*

- 5 Cet autre redone le sentiment du repos a un corps sans ame :

*Neque sepulchrum quo recipiatur, habeat portum corporis,
Ubi, remissa humana vita, corpus requiescat a malis³.]*

Ligne 8) 1595 : a malis. Tout ainsi que nature nous fait voir, que plusieurs choses mortes ont encore des relations occultes à la vie. Le vin s'altère aux caves, selon aucunes mutations des saisons de sa vigne. Et la chair de venaison changé d'estat aux saloirs et de goust, selon les loix de la chair vive, à ce qu'on dict.

L'édition municipale place ces lignes, ajoutées dans l'édition de 1595, dans le texte, mais comme ayant été coupées par le relieur. Nous ne pensons pas qu'il y ait, dans ce qui manque à la page de l'exemplaire de Bordeaux (f° 6 r°) la place nécessaire pour que ce passage ait été inséré. Aussi, et puisqu'il se trouve dans l'édition de 1595, nous le donnons ici comme propre à cette édition. (A. A.)

1. DIODORE DE SICILE, XV, 34-35.

2. Veux-tu savoir où tu seras après la mort? Où sont les choses à naître. SÈNÈQUE, *Troad.*, Chor., acte II, v. 30.

3. Qu'il n'ait pas, pour se réfugier comme en un port, de tombeau où son corps, ayant quitté la vie humaine, se puisse reposer de ses malheurs. ENNIUS, *apud* CICÉRON, *Tusc.*, I, 44.

CHAPITRE IV

COMME L'ÂME DESCHARGE SES PASSIONS
SUR DES OBJECTS FAUX,
QUAND LES VRAYS LUY DEFAILLENT

A Un gentil-homme des nostres merveil-
sement subject à la goutte, estant pressé par
les medecins de laisser du tout l'usage des
viandes salées, avoit accoustumé de respondre
fort plaisamment, que sur les efforts et tour- 5
ments du mal, il vouloit avoir à qui s'en
prendre, et que s'escriant et maudissant tan-
tost le cervelat, tantost la langue de bœuf et
le jambon, il s'en sentoit d'autant allegé. Mais
en bon escient, comme le bras estant haussé 10
pour frapper, il nous deult¹, si le coup ne
rencontre, et qu'il aille au vent; aussi que
pour rendre une veuë plaisante, il ne faut pas
qu'elle soit perduë et escartee dans le vague
de l'air, ains qu'elle aye bute pour la soustenir 15
à raisonnable distance,

Ligne 3) a : laisser l'usage

— 4) a : respondre plaisamment

1. Nous ressentons une douleur.

Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ B
 Occurant silvæ, spatio diffusus inani¹;

de mesme il semble que l'ame esbranlée et es- A
 meuë se perde en soy-mesme, si on ne luy
 5 donne prinse : et faut tousjours luy fournir
 d'object où elle s'abutte et agisse. Plutarque²
 dit à propos de ceux, qui s'affectionnent aux
 guenons et petits chiens, que la partie amou-
 reuse, qui est en nous, à faute de prise
 10 legitime, plustost que de demeurer en vain,
 s'en forge ainsin une faulce et frivole. Et
 nous voyons que l'ame en ses passions se
 pipe plustost elle mesme, se dressant un faux
 subject et fantastique, voire contre sa propre
 15 creance, que de n'agir contre quelque chose.
 Ainsin emporte les bestes leur rage à s'at- B
 taquer à la pierre et au fer, qui les a blessees,
 et à se venger à belles dents sur [soi] mesmes
 du mal qu'elles sentent.

20 Pannonis haud aliter post ictum sævior ursæ,
 Cum jaculum parva Lybis amentavit habena,
 Se rotat in vulnus, telumque irata receptum
 Impetit, et secum fugientem circuit hastam³.

Ligne 18) *b* : sur *elles* mesmes

— 21) *b*, 1595 : cui jaculum parva libis

1. Comme le vent répandu dans l'espace vide perd ses forces si d'épaisses forêts ne lui opposent résistance. *LUCAIN*, III, 362.

2. Dans la *Vie de Périclès*, au commencement.

3. Ainsi l'ourse de Pannonie, plus terrible après sa blessure, lorsque le Libien lui a lancé le javelot que retient une courte lanière, se tourne vers sa plaie et,

- A Quelles causes n'inventons nous des malheurs, qui nous adviennent? A quoy ne nous prenons nous à tort ou à droit, pour avoir ou nous escrimer? Ce ne sont pas ces tresses blondes, que tu deschires, ny la blancheur de 5 cette poitrine, que despite tu bas si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien aymé : prends t'en ailleurs. [Livius parlant de l'armée Romaine en Espagne apres la perte des deux freres¹, ses grans 10 capitaines : « *flere omnes repente et offensare capita*². » C'est un usage commun. Et le philosophe Bion de ce Roy qui de deuil s'arrachoit les poils, fut il pas plaisant : Cetuici pense il que la pelade soulage le deuil³.] Qui 15 n'a veu macher et engloutir les cartes, se gorger d'une bale de dets, pour avoir ou se venger de la perte de son argent? Xerxes foita la mer [de l'Helespont, l'enforgea et luy fit dire mille villanies,] et escrivit un cartel de 20 deffi au mont Athos⁴ : et Cyrus amusa toute une armée plusieurs jours à se venger de la

Ligne 3) a, a' : ou droit

— 19) 1595 : la mer et escrivit

furieuse, cherche le trait qu'elle a reçu, et poursuit le fer qui tourne avec elle. LUCAIN, VI, 220.

1. Publius et Cneius Scipion.

2. Chacun se mit aussitôt à pleurer et à se frapper la tête. TITE-LIVE, XXV, 37.

3. CICÉRON, *Tuscul.*, III, 26.

4. HÉRODOTE, VII, 24, 35; PLUTARQUE, *De la Colère*.

riviere de Gyndus, pour la peur qu'il avoit eu en la passant¹ : et Caligula ruina une tres belle maison, pour le plaisir² que sa mere y avoit [eu].

5 [Le peuple disoit en ma junesse, qu'un Roy de nos voisins³ ayant receu de Dieu une bastonade, jura de s'en vanger : ordonnant que de dix ans on ne le priat, ny parlat de luy, ny, autant qu'il estoit en son autorite, qu'on ne
10 creut en luy. Par ou on vouloit peindre non tant la sottise que la gloire naturelle a la nation de quoi estoit le conte. Ce sont vices tousjours conjoints, mais telles actions tienent a la verite un peu plus encore d'outrecuidance
15 que de bestise.]

Augustus Cesar ayant esté battu de la tempeste sur mer, se print à deffier le Dieu Neptuneus, et en la pompe des jeux Circenses fit oster son image du reng où elle estoit parmy
20 les autres dieux, pour se venger de luy⁴. En

Ligne 4). *a, a', b* : y avoit *receu*. Le peuple

1. HÉRODOTE, I, 189; SÉNÈQUE, *De Ira*, III, 21.

2. *Plaisir* est évidemment une faute d'orthographe, commise dans la première édition, et toujours reproduite depuis. Il faut lire *déplaisir*. « Caligula, dit Sénèque, fit démolir une belle maison dans le quartier d'Hercule, parce que sa mère y avait été détenue en quelque sorte en prison. » — SÉNÈQUE, *De Ira*, III, 22.

3. Il s'agit ici — Montaigne le dit clairement — d'une tradition orale dont on n'a pu retrouver de trace écrite. Le Clerc donne une référence fausse.

4. SUÉTONE, *Auguste*, c. 16.

quoi il est encore moins excusable que les precedens, et moins qu'il ne fut depuis lors qu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus en Allemaigne, il alloit de colere et de desespoir, choquant sa teste contre la muraille, 5 en s'escriant : Varus rens moy mes soldats¹. Car ceux la surpassent toute follie, d'autant que l'impieté y est joincte, qui s'en adressent à Dieu mesmes, ou à la fortune, comme si elle avoit des oreilles subjectes à nostre batterie, [a 10 l'exemple des Thraces qui quand il tone ou esclaire, se mettent a tirer contre le ciel d'une vangence tytaniene, pour ranger dieu a raison a coups de flesche².] Or, comme dit cet ancien poëte chez Plutarque³, 15

Point ne se faut courroucer aux affaires.
Il ne leur chaut de toutes nos choleres.

B Mais nous ne dirons jamais assez d'injures au desreglement de nostre esprit⁴.

Ligne 9) a : mesmes à belles injures, ou la
a', b : mesmes à belles injures, ou à la

1. SUÉTONE, *Auguste*, c. 23.

2. HÉRODOTE, IV, 94.

3. Dans son traité *Comment il faut refrèner la colère*, c. 4.

4. Montaigne revient bien souvent à cette pensée (qui est un de ses thèmes les plus ordinaires) du dérèglement de notre esprit par la domination habituelle, chez la plupart des hommes, des inclinations, des impulsions et des sentiments sur la raison. Ici, il fait, en 1588, de la formule qui exprime cette pensée, la conclusion très vive du chapitre iv.

CHAPITRE V

SI LE CHEF D'UNE PLACE ASSIEGÉE DOIT SORTIR POUR PARLEMENTER

Lucius¹ Marcius Legat des Romains, en la A
guerre contre Perseus Roy de Macedoine vou-
lant gagner le temps, qu'il luy falloit encore
à mettre en point son armée, sema des entre-
5 gets d'accord, desquels le Roy endormi accorda
tresve pour quelques jours, fournissant par ce
moyen son ennemy d'oportunité et loisir pour
s'armer : d'où le Roy encourut sa dernière
ruine. Si est-ce, que les [vieils du Senat,

Ligne 8) *a* : sa *dernier* ruine

— 9) *a, a', b* : Si est-ce, que le *Senat Romain*, à
qui le seul avantage de la vertu sembloit
moyen juste pour acquérir la victoire, trouva
cette pratique laide et deshonneste, n'ayant
encores ouy sonner à ses oreilles, cette belle
sentence, dolus an.... Quand (p. 50, l. 7)

1. TITE-LIVE nomme ce légat *Quintus* Marcius (XLII, 37). Il raconte, chap. 47, comment la ruse de *Quintus* Marcius fut blâmée par quelques membres du Sénat.

On voit qu'ici, en 1560-1588, Montaigne parlait du Sénat romain en général, tandis que dans sa correction il rectifie et ne fait plus l'éloge que du vieux Sénat de la période héroïque. Il est vraisemblable que cette correction provient de ses lectures postérieures de

memoratifs des meurs de leurs peres, accusa-
 rent cette pratique come enemie de leur stile
 antien : qui fut, disoient ils, combatre de vertu
 non de finesse : ny par surprinses et rencon-
 tres de nuict : ny par fuites apostees, et rechar- 5
 ges inopinees : n'entreprenant guerre qu'apres
 l'avoir denoncee, et souvant apres avoir assi-
 gne l'heure et lieu de la bataille. De cette
 consciance, ils renvoierent a Pyrrus son trahistre
 medcin, et aus Falisques leur meschant maistre 10
 d'escolle. C'estoient les formes vraiment Ro-
 meines, non de la Grecque subtilité et astuce
 Punique, ou le veincre par force est moins
 glorieus que par fraude. Le tromper peut
 servir pour le coup, mais celuy sul se tient 15
 pour surmonté, qui sçait l'avoir este ny par
 ruse ny de sort, mais par vaillance, de trope a
 trope, en une loyalle et juste guerre. Il appert
 bien par le langage de ces bones gens, qu'ils
 n'avoient encores receu cette belle sentence] : 20

dolus an virtus quis in hoste requirat¹?

Ligne 10) 1595 : *Phalisques* leur *déloyal* maître.

— 17) 1595 : de *troupe* à *troupe*

— 18) 1595 : une *franche* et juste guerre

Tite-Live et de Tacite, qui l'ont fait rabattre un peu de son admiration. Voir en particulier au chapitre I du livre III, les exemples en opposition avec sa première appréciation. (J.-V. L.)

1. Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse? VIRGILE, *Énéide*, II, 390; trad. de Delille. — Cité peut-être d'après Henri ESTIENNE, *Apologie pour Hérodote*, XVIII, 3. (P. V.)

[Les Achæiens, dict Polibe¹, detestoint toute
 voie de tromperie en leurs guerres, n'estimant
 victoire sinon ou les corages des enemis sont
 abatus. « *Eam vir sanctus et sapiens sciet veram*
 5 *esse victoriam, quæ salva fide et integra dignitate*
*parabitur*² », dict un autre.

Vos ne velit an me regnare hera quidve ferat fors
*Virtute experiamur*³.

Au royaume de Ternate⁴, parmi ces nations
 10 que si a pleine bouche nous apelons barbares,
 la costume porte qu'ils n'entreprenent guerre
 sans l'avoir premierement denoncee, y adjou-
 tant ample declaration des moïens qu'ils ont
 a y employer, quels, combien d'hommes, quelles
 15 munitions, quelles armes offansives et defan-
 sives. Mais cela faict aussi, si leurs enemis ne
 cedent et viennent a accort, ils se donent loy au
 pis faire et ne pensent pouvoir estre reproches
 de trahison, de finesse et de tout moïen qui
 20 sert a veincre.

Ligne 16) 1595 : Mais aussi cela faict, ils se donnent
 loy de se servir à leur guerre, sans reproche,
 de tout ce qui aide à vaincre. Les

1. POLYBE, XIII, 3. Cité d'après les *Politiques* de JUSTE
 LIPSE. (P. V.) — Les éditions modernes disent ἀρχαῖοι,
 les anciens, au lieu de Ἀχαιοί, les Achéens. (A. A.)

2. L'homme sage et vertueux doit savoir que la
 victoire véritable est celle qu'on remportera en observant
 la bonne foi et une absolue honnêteté. FLORUS, I, 12.

3. Éprouvons par le courage si c'est à vous ou a
 moi que la fortune toute puissante destine l'empire.
 ENNIUS apud CICÉRON, *De Officiis*, I, 12.

4. Le peuple des Moluques. — CASTANEDA, XIV, 10.

Les antiens Florentins estoient si eslouignes de vouloir gagner davantage sur leurs ennemis par surprinse, qu'ils les advertissoient un mois avant que de mettre leur exercite¹ aus champs par le continuel son de la cloche qu'ils nomoint 5
Martinella.]

Quand à nous moings superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le profit, et qui apres Lysander, disons que où la peau du lion ne peut suffire, il y faut coudre 10
un lopin de celle du renard², les plus ordinaires occasions de surprinse se tirent de cette praticque : et n'est heure, disons nous, où un chef doive avoir plus l'œil au guet, que celle 15
des parlemens et traités d'accord. Et pour cette cause, c'est une reigle en la bouche de tous les hommes de guerre de nostre temps, qu'il ne faut jamais que le gouverneur en une place assiegée sorte luy mesmes pour parler- 20
menter. Du temps de nos peres cela fut reproché aux seigneurs de Montmord et de l'Assigni, deffendans Mouzon³ contre le comte de Nansaut⁴. Mais aussi à ce conte, celuy la seroit excusable, qui sortiroit en telle façon, que la

Ligne 10) a, a', b : du Lyon ne peut suffire, qu'il

1. Armée. — VILLANI, *Chronique*, VI, 75. (P. V.)

2. PLUTARQUE, *Vie de Lysandre*, c. 4.

3. Mouzon (Ardennes) et non pas Pont-à-Mousson comme on l'a répété jusqu'ici. Ce siège est de 1521. — GUILL. DU BELLAY, I, p. 139.

4. Nassau.

seureté et l'avantage demeurast de son costé :
 comme fit en la ville de Regge le comte Guy
 de Rangon (s'il en faut croire du Bellay, car
 Guicciardin dit que ce fut luy mesmes¹⁾) lors
 5 que le Seigneur de l'Escut s'en approcha pour
 parlementer : car il abandonna de si peu son
 fort, qu'un trouble s'estant esmeu pendant
 ce parlement, non seulement Monsieur de
 L'Escut et sa troupe, qui estoit approchée
 10 avec luy, se trouva la plus foible, de façon
 que Alexandre Trivulce y fut tué, mais luy
 mesmes fust contrainct, pour le plus seur, de
 suivre le Comte, et se jetter sur sa foy à l'abri
 des coups dans la ville.

15 Eumenes en la Ville de Nora pressé par *B*
 Antigonus qui l'assiegeoit, de sortir parler à
 luy, et qui apres plusieurs autres entremises
 alleguoit, que c'estoit raison qu'il vint devers
 luy, attendu qu'il estoit le plus grand et le
 20 plus fort, apres avoir faict cette noble res-
 ponce : Je n'estimeray jamais homme plus
 grand que moy, tant que j'auray mon espee
 en ma puissance, [n'y] consentit, qu'Antigo-

Ligne 3) *a, a' b* : croire *Monsieur* du Bellay

— 4) *a, a'* : Guichardin

— 16) 1595 : sortir *pour lui parler alléguant* que
 c'était

— 23) *b* : puissance, *ne s'y* consentit

I. MARTIN DU BELLAY, I, p. 148 ; GUICHARDIN,
 XIV, 1. — Il s'agit de Reggio d'Émilie (1521).

nus ne luy eust donné Ptolomæus son propre neveu ostage, comme il demandoit¹.

A Si est-ce que encores en y a il, qui se sont tres bien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant. Tesmoing Henry de Vaux, chevalier Champenois, lequel estant assiégué dans le chasteau de Commercy par les Anglois, et Barthelemy de Bonnes², qui commandoit au siege, ayant par dehors faict sapper la plus part du Chasteau, si qu'il ne restoit que le feu 10 pour accabler les assiegez sous les ruines, somma ledit Henry de sortir à parlementer pour son profict, comme il fit luy quatriesme; et son evidente ruyne luy ayant esté monstrée à l'œil, il s'en sentit singulierement obligé à 15 l'ennemy : à la discretion duquel apres qu'il se fut rendu et sa troupe, le feu estant mis à la mine, les estansons de bois [venus] à faillir, le Chasteau fut emporté de fons en comble.

B Je me fie ayseement à la foy d'autrui. Mais 20 mal-aiseement le fairoy je lors que je donnerois à juger, l'avoir plustost faict par desespoir et faute de cœur, que par franchise, et fiance de sa loyauté.

Ligne 8) *a* : Berthelemy

— 18) *a, a', b* : bois venant à

— 21) *b* : je donnois à

1. PLUTARQUE, *Vie d'Eumènes*, ch. 5

2. FROISSART, vol. I, chap. 209.

CHAPITRE VI

L'HEURE DES PARLEMENS DANGEREUSE

Toutes-fois je vis dernièrement en mon A
voisinage de Mussidan¹, que ceux qui en
furent délogés à force par nostre armée, et
autres de leur party crioient comme de
5 trahison, de ce que pendant les entremises
d'accord, et le [treté] se continuant encores,
on les avoit surpris et mis en pieces : chose
qui eust eu à l'avanture apparence en un autre
siecle. Mais, comme je viens de dire, nos fa-
10 çons sont entierement esloignées de ces rei-
gles : et ne se doit attendre fiance des uns aux
autres, que le dernier seau d'obligation n'y
soit passé : encore y a il lors assés affaire.

[Et a tousjours este conseil hasardeus de
15 fier a la licence d'un' armee victorieuse l'ob-
servation de la foi qu'on a donee a une ville
qui vient de se rendre par douce et favorable
composition, et d'en laisser sur la chaude

Ligne 4) a, a' : leur *part*, crioient
— 6) a, a', b : et le *Parlement* se

1. Petite ville du Périgord (Dordogne), à six lieues
du château de Montaigne. Le fait est de 1569.

l'entree libre aus soldats. L. Æmylius Regillus prætur Romein aiant perdu son temps a essayer de prandre la ville de Phocæes a force, pour la singuliere prouësse des habitants a se bien desfandre, fit pache¹ aveq eus 5 de les recevoir pour amis du peuple Romein, et d'y entrer come en ville confederee : leur ostant toute creinte d'action hostile. Mais y aiant quand et luy introduit son armee, pour s'y faire voir en plus de pompe, il ne fut en 10 sa puissance, quelque effort qu'il y emploiat, de tenir la bride a ses gens : et vid davant ses yeus fourrager bone partie de la ville : les droits de l'avarice et de la vengence suppeditant² ceus de son autorité et de la discipline 15 militaire³.]

Cleomenes disoit, que quelque mal qu'on peut faire aux ennemis en guerre, cela estoit par dessus la justice, et non subject à icelle, tant envers les dieux, qu'envers les hommes. 20 Et ayant faict treve avec les Argiens, pour sept jours, la troisieme nuict apres il les alla charger tous endormis et les défict, alleguant qu'en sa treve il n'avoit pas esté parlé des nuicts. Mais les dieux vengerent cette perfide 25 subtilité⁴.

1. Pacte, convention, accord.

2. Foulant aux pieds.

3. TITE-LIVE, XXXVII, 32.

4. PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, à l'article Cléomène.

[Pendant le parlement et qu'ils musoient sur leurs surtez la ville de Casilinum¹ fut sesie par surprinse et cela pourtant aus siecles et des plus justes capiteines et de la plus par-

5 fette milice Romeine. Car il n'est pas dict, que en temps et lieu, il ne soit permis de nous prevaloir de la sottise de nos enemis, come nous faisons de leur lacheté. Et certes la guerre a naturellemant beaucoup de privi-

10 leges raisonnables au prejudice de la raison; et icy faut la regle : « *neminem id agere ut ex alterius prædetur inscitia*² ».

Mais je m'estone de l'estendue que Xenophon³ leur done, et par les propos et par

15 divers exploits de son parfaict emperur : auctheur de merveillus pois en telles choses, come grand capitene et philosofe des premiers disciples de Socrates. Et ne consens pas a la mesure de sa dispance, en tout et par tout.]

20 Monsieur d'Aubigny assiégeant Cappoüe, et apres y avoir fait une furieuse baterie, le Seigneur Fabrice Colonne, Capitaine de la Ville, ayant commancé à parlementer de dessus un bastion, et ses gens faisant plus

25 molle garde, les nostres s'en amparerent et mirent tout en pieces⁴. Et de plus fresche

1. Ville de Campanie. — TITE-LIVE, XXIV, 19.

2. Personne ne doit chercher à faire son profit de la sottise d'autrui. CICÉRON, *De Officiis*, III, 17.

3. Dans sa *Cyropédie*.

4. GUICHARDIN, V, 2. En 1501.

memoire à Yvoy¹ le Seigneur Jullian Rom-
 mero, ayant fait ce pas de clerc de sortir pour
 parlementer avec Monsieur le Connestable,
 trouva au retour sa place saisie. Mais afin que
 nous ne nous en aillions pas sans revanche : 5
 le marquis de Pesquaire assiegeant Genes, où
 le Duc Octavian Fregose commandoit sous
 nostre protection, et l'accord entre eux ayant
 esté poussé si avant, qu'on le tenoit pour fait,
 sur le point de la conclusion, les Espagnols 10
 s'estans coullés dedans, en userent comme
 en une victoire planiere². Et depuis en Ligny
 en Barrois, où le Comte de Brienne comman-
 doit, l'Empereur l'ayant assiégué en personne,
 et Bertheuille Lieutenant dudict Comte es- 15
 tant sorty pour [parler], pendant le [marché]
 la ville se trouva saisie³.

Fu il vincer sempre mai laudabil cosa,
 Vincasi o per fortuna o per ingegno⁴,

disent-ils. Mais le philosophe Chrisippus 20

Ligne 11) *a, a', b* : usarent

— 16) *a, a', b* : pour *parlemanter*, pendant le *par-*
lemanter la

1. Erreur : le fait s'est passé à Dinant en 1554. —
 PARADIN, *Continuation de l'histoire*, 1568, f° 228. (P. V.)

2. MARTIN DU BELLAY, II, p. 165; GUICHARDIN,
 XIV, 5.

3. MARTIN DU BELLAY, X, p. 541.

4. Que la victoire soit due au hasard ou à l'habileté,
 elle est toujours louable. ARIOSTE, *Roland*, XV, 1.

n'eust pas esté de cet advis, et moy aussi peu : car il disoit que ceux, qui courent à l'envy, doivent bien employer toutes leurs forces à la vitesse; mais il ne leur est pour-
 5 tant aucunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester, ny de luy tendre la jambe, pour le faire cheoir¹.

Et plus genereusement encore ce grand B
 Alexandre à Polypercon, qui luy suadoit de
 10 se servir de l'avantage que l'obscurité de la nuit luy donnoit pour assaillir Darius : Point, fit-il, ce n'est pas à moy d'employer des victoires desrobées; « *malo me fortunæ pæniteat, quam victoriæ pudeat*² ».

15 Atque idem fugientem haud est dignatus Orodem Sternere, nec jacta cæcum dare cuspide vulnus : Obvius, adversoque occurrit, seque viro vir Contulit, haud furto melior, sed fortibus armis³.

Ligne 12) 1595 : moy de chercher des

1. CICÉRON, *De Officiis*, III, 10.

2. J'aime mieux avoir à me plaindre de la fortune qu'à rougir de ma victoire. QUINTE CURCE, IV, 13.

3. [Mézence] ne daigne pas abattre Orode dans sa fuite, ni le blesser par derrière en lui lançant un trait qu'il ne verrait pas; il l'atteint, lui fait face, engage la lutte corps à corps; il ne veut pas vaincre par ruse, mais par un valeureux emploi de ses armes. VIRGILE, *Énéide*, X, 732.

CHAPITRE VII

QUE L'INTENTION JUGE NOS ACTIONS

A La mort, dict-on, nous acquitte de toutes nos obligations. J'en sçay qui l'ont prins en diverse façon. Henry septiesme Roy d'Angleterre fist composition avec Dom Philippe fils de l'Empereur Maximilian, ou pour le con- 5 fronter plus honnorablement, pere de l'Empereur Charles cinquiesme, que ledict Philippe remettoit entre ses mains le Duc de Suffolc de la rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit fuy et retiré au pays bas, moyennant 10 qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie dudict Duc : toutesfois venant à mourir, il commanda par son testament à son fils, de le faire mourir, soudain apres qu'il seroit decedé¹. Dernierement en cette tragedie, que 15 le Duc d'Albe nous fit voir à Bruxelles és

Ligne 7) *a* : Philippe *lui* remettroit

a' : Philippe *luy* remettoit

— 10) *a, a'* : estoit *enfuy* et

— 13) *a, a', b* : testament *expressement* à

1. MARTIN DU BELLAY, I, p. 121.

Comtes de Horne et d'Aiguemond, il y eust tout plein de choses remarquables, et entre autres que ledict Comte d'Aiguemond¹, soubz la foy et assurance duquel le Comte de Horne
 5 s'estoit venu rendre au Duc d'Albe, requit avec grande instance, qu'on le fit mourir le premier : affin que sa mort [l'affranchit] de l'obligation, qu'il avoit audict Comte de Horne. Il semble que la mort n'ait point des-
 10 chargé le premier de sa foy donnée, et que le second en estoit quite, mesmes sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au dela de nos forces et de nos moyens. A cette cause, par ce que les effects et executions ne sont aucune-
 15 ment en nostre puissance, et qu'il n'y a rien en bon escient en nostre puissance, que la volonté : en celle là se fondent par nécessité, et s'establissent toutes les reigles du devoir de l'homme. Par ainsi le Comte d'Aiguemond
 20 tenant son ame et volonté endebtée à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fut pas en ses mains, estoit sans doute absous de son devoir, quand il eust survescu le Comte de Horne. Mais le Roy d'Angleterre faillant

Ligne 1) *a, a' : d'Aiguemond, ausquels il fit trancher la teste, il*

— 7) *a, a', b : mort le garantit de*

1. Philippe de Montmorency Nivelles, comte de Horn, et Lamoral, comte d'Egmont, décapités le 5 juin 1568. Source probablement orale.

à sa parolle par son intention, ne se peut excuser pour avoir retardé jusques apres sa mort l'exécution de sa desloyauté : non plus que le masson de Herodote¹, lequel ayant loyalement conservé durant sa vie le secret 5 des thresors du Roy d'Egypte son maistre, mourant les descouvrit à ses enfans.

[J'ai veu plusieurs de mon temps conveincus par leur conscience retenir de l'autrui, se disposer a y satisfaire par leur testament, et 10 apres leur decez. Ils ne font rien qui vaille, ny de prandre terme a chose si pressante, ny de vouloir restablir un' injure aveq si peu de leur ressentiment et interest. Ils doivent du plus leur². Et d'autant qu'ils paient plus poi- 15 samment, et incommodeement : d'autant en est leur satisfaction plus juste et meritoire. La pænitance demande a se charger.

Ceus la font encore pis qui reservent la revelation de quelque haineuse volante³ envers 20 le proche a leur derniere volonté, l'ayant cachee pendant la vie; et montrent avoir peu de soin du propre honeur, irritant l'offancé a l'encontre de leur memoire, et moins de leur conscience, n'ayant pour le respect de la mort 25 mesme sceu faire mourir leur maltalent, et en

1. HÉRODOTE, II, 121. — Cité d'après H. ESTIENNE, *Apologie pour Hérodote*, XV, 16. (P. V.)

2. Ils doivent dédommager ceux qu'ils ont lésés avec ce qui leur appartient le plus réellement.

3. Volonté.

estendant la vie outre la leur. Iniques juges
qui remettent a juger alors qu'ils n'ont plus
de conoissance de cause.

Je me garderai, si je puis, que ma mort die
chose que ma vie n'ait premierement dict.]

Ligne 5) 1595 : dict *et apertement*.

CHAPITRE VIII

DE L'OISIVETÉ

A Comme nous voyons des terres oysives, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que pour les tenir en office, il les faut assubjectir et employer à certaines semences, pour 5
nostre service¹; et comme nous voyons, que les femmes produisent bien toutes seules, des amas et pieces de chair informes, mais que pour faire une generation bonne et naturelle, il les faut embesoigner d'une autre semence²: 10
ainsin est-il des esprits. Si on ne les occupe à certain sujet, qui les bride et contreigne, ils se jettent desreiglez, par-cy par la, dans le vague champ des imaginations,

B Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis 15
Sole repperussum, aut radiantis imagine Lunæ

Ligne 2) *a, a', b* : fertiles, qu'elles ne cessent de foisonner

1. Même image dans un chapitre des *Diverses leçons* de PIERRE DE MESSIE, qui porte le même titre (trad. Gruget, I, 29). (P. V.)

2. PLUTARQUE, *Préceptes de mariage*, 45.

Omnia pervolat late loca, jamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti¹.

Et n'est folie ny rêverie, qu'ils ne produisent *A*
en cette agitation,

5 velut ægri somnia, vanæ
Finguntur species².

L'ame qui n'a point de but estably, elle se
perd : car comme on dict, c'est n'estre en
aucun lieu, que d'estre par tout.

10 Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat³. *B*

Dernierement que je me retiray chez moy, *A*
deliberé autant que je pourroy, ne me mesler
d'autre chose, que de passer en repos, et à
part, ce peu qui me reste de vie : il me sem-
15 bloit ne pouvoir faire plus grande faveur à
mon esprit, que de le laisser en pleine oysi-
veté, s'entretenir soy mesmes, et s'arrester et
rasseoir en soy : ce que j'esperois qu'il peut
meshuy⁴ faire plus aisément, devenu avec le

Ligne 9) *a, a'* : en nul lieu

— 12) *a, a', b* : pourroy de ne

1. Ainsi, lorsque dans un vase d'airain la clarté
tremblante de l'eau, réfléchissant le soleil ou l'image
étincelante de la lune, voltige partout au loin, s'élève
vers le ciel et frappe les hauts lambris. VIRGILE,
Énéide, VIII, 22.

2. On se forge des chimères, qui ressemblent aux
songes d'un malade. HORACE, *Art poétique*, 7.

3. Celui qui habite partout, n'habite nulle part.
MARTIAL, VII, épigr. 73.

4. Désormais; *mes huy*, pour *mais huy*, du latin *magis*
hodie.

temps, plus poissant, et plus meur. Mais je trouve,

variam semper dant otia mentem¹,

que au rebours, faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus d'affaire à soy mesmes, 5
qu'il n'en prenoit pour autrui; et m'enfante tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre, et sans propos, que pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'estrangeté, j'ay commencé de les mettre 10
en rolle, esperant avec le temps luy en faire honte à luy mesmes.

Ligne 2) *a* : trouve comme *vanam* semper

a' : trouve comme *variam*

— 5) 1595 : plus de *carrière* à soy-mesme qu'il ne prenait

1. L'oisiveté rend toujours l'esprit incertain. LUCAIN, IV, 704.

CHAPITRE IX

DES MENTEURS

Il n'est homme à qui il siese¹ si mal de se A
mesler de parler de memoire. Car je n'en
reconnoy quasi trasse en moy, et ne pense
qu'il y en aye au monde une autre si mons-
5 trueuse en defaillance. J'ay toutes mes autres
parties viles et communes. Mais en cette-là
je pense estre singulier et tres-rare, et digne
de gagner par là nom et reputation.

Outre l'inconvenient naturel que j'en B
10 souffre, — [car certes veu sa necessite Pla-
ton² a raison de la nomer une grande et
puissante deesse] — si en mon païs on veut

-
- Ligne 2) *a, a'* : de la mémoire qu'a moy. Car
b : de mémoire qu'a moy. Car
— 3) *a, a'* : quasi nulle trasse chez moy
— 4) *a, a'* : une si monstrueuse
— 5) 1595 : si merveilleuse en défaillance
— 8) *a, a'* : réputation. J'en pourrais faire des
contes merveilleux, mais pour ceste heure il
vaut mieux suivre mon thème. Ce (p. 69, l. 5)
-

1. Présent du subjonctif, aujourd'hui inusité, du
verbe défectif *seoir*.

2. PLATON, *Critias*.

dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de memoire : et quand je me plains du defaut de la mienne, ils me reprennent et mescroient, comme si je m'accusois d'estre insensé. Ils ne voyent pas de 5
chois entre memoire et entendement. C'est bien empirer mon marché. Mais ils me font tort, car il se voit par experience plustost au rebours, que les memoires excellentes se joignent volontiers aux jugements debiles. Ils me font tort 10
aussi en cecy, qui ¹ ne sçay rien si bien faire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie, representent l'ingratitude. On se prend de mon affection à ma memoire; et d'un defaut naturel, on en faict 15
un defaut de conscience. Il a oublié, dict-on, cette priere ou cette promesse. Il ne se souvient point de ses amys. Il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moy. Certes je puis aisément ou- 20
blier, mais de mettre à nonchalloir² la charge que mon amy m'a donnee, je ne le fay pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une espece de malice, et de la malice autant ennemye de mon humeur. 25

Je me console aucunement. Premièrement

Ligne 26) *b* : Premièrement *de* ce que mon parler

1. Sous-entendu : *à moi* qui ne sais, etc.

2. Négliger par indifférence.

[sur] ce [que c'est un mal duquel principale-
ment j'ay tire la raison de corriger un mal
pire qui se fut facilement produit en moy,
sçavoir est l'ambition, car c'est une desfai-
5 lance insupportable a qui s'empesche des ne-
gotiations du monde; que come disent plusieurs
pareils exemples du progres de nature, ell' a
volontiers fortifie d'autres facultez en moi a
mesure que cettcey s'est affoiblie, et irois fa-
10 cilement couchant et alanguissant mon esprit
et mon jugement sur les traces d'autruy, come
faict le monde, sans exercer leurs propres
forces, si les invantions et opinions estran-
gieres m'estoint presantes par le benefice de
15 la memoire;] que mon parler en est plus court,
car le magasin de la memoire est volontiers
plus fourny de matiere, que n'est celuy de
l'invention : [si elle m'eut tenu bon, j'eusse
assourdi tous mes amis de babil, les sujets
20 esveillant cette telle quelle faculté que j'ay
de les manier et employer, eschauffant et at-
tirant mes discours.] C'est pitié. Je l'essaye
par la preuve d'aucuns de mes privez amys :
à mesure que la memoire leur fournit la chose
25 entiere et presente, ils reculent si arriere leur
narration, et la chargent de vaines circons-
tances, que si le conte est bon, ils en estout-
fent la bonté; s'il ne l'est pas, vous estes à

Ligne 11) 1595 : d'autruy, sans exercer— 26) 1595 : chargent *de tant de*

maudire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur jugement. [Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le couper depuis qu'on est arrouté¹. Et n'est rien ou la force d'un cheval se conesse plus qu'a faire un arrest ront et net. Entre les pertinans mesmes j'en voi qui veulent et ne se peuvent desfaire de leur course. Cependant qu'ils cherchent le point de clorre le pas, ils s'en vont balivernant et treinant come des homes qui desfaillent de foiblesse. Sur tout les vieillars sont dangereux, a qui la souvenance des choses passees demure, et ont perdu la souvenance de leurs redictes. J'ay veu des recits bien pleins devenir tresennuieus en la bouche d'un seigneur : chacun de l'assistance en ayant esté abbreve çent fois.] Secondement², qu'il me souvient moins des offences receuës, [ainsi que] disoit cet ancien³; [il me faudroit un protocole, come Darius pour n'oblier l'offance qu'il avoit receu des Atheniens, faisoit qu'un page a tous les coups qu'il se mettoit a table,

Ligne 17) *b* : fois. *Aussi*, qu'il me souvient moins des offenses receuës, *come* disoit

1. Mis en route, en train. (E. J.)

2. Cette locution est la suite de celle qui se trouve à la page 66, l. 26 : Premièrement.... — Il faut entendre : Je me console en second lieu de mon peu de mémoire, en ce qu'il me souvient moins..., etc.

3. CICÉRON, *Pro Ligario*, c. 12 : « oblivisci nihil soles nisi injurias ».

luy vint rechanter par trois fois a l'oreille : Sire souviene vous des Atheniens¹;] et que les lieux et les livres que je revoy me rient tous-jours d'une fresche nouvelleté.

5 Ce n'est pas sans raison qu'on dit, que qui A
ne se sent point assez ferme de memoire, ne se doit pas mesler d'estre menteur. Je sçay bien que les grammairiens² font difference entre dire mensonge, et mentir : et disent,
10 que dire mensonge c'est dire chose fauce, mais qu'on a pris pour vraye, et que la definition du mot de mentir en Latin, d'où nostre François est party, porte autant comme aller contre sa conscience, et que par consequent cela ne
15 touche que ceux qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels je parle. Or ceux icy, ou ils inventent marc et tout³, ou ils déguisent et alterent un fons veritable. Lors qu'ils déguisent et changent, à les remettre souvent en
20 ce mesme conte, il est mal-aisé qu'ils ne se desferrent, par ce que la chose, comme elle est, s'estant logée la premiere dans la memoire, et s'y estant empreincte, par la voye

1. Δέσποτα, μέμνεο τῶν Ἀθηναίων. HÉRODOTE, V, 104.

2. Nigidius, dans AULU-GELLE, XI, 11. Montaigne cite peut-être ce grammairien d'après *Les diverses leçons* de P. DE MEXIA, V, 18. (P. V.)

3. Terme de vigneron : le principal et l'accessoire ; comme on dit le vert et le soc, pour dire : par tous les moyens.

de la connoissance, et de la science, il est mal-
 aisé qu'elle ne se represente à l'imagination,
 délogeant la fauceté, qui n'y peut avoir le
 pied si ferme, ny si rassis, et que les circons-
 tances du premier aprentissage, se coulant à
 tous coups dans l'esprit, ne facent perdre le
 souvenir des pieces raportées, faulses ou abas-
 tardies. En ce qu'ils inventent tout à faict,
 d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire,
 qui choque leur fauceté, ils semblent avoir
 d'autant moins à craindre de se mesconter.
 Toutes-fois encore cecy, par ce que c'est un
 corps vain, et sans prise, eschappe volontiers
 à la memoire, si elle n'est bien assurée.

B Dequoy j'ay souvent veu l'experience, et
 plaisamment, aux despens de ceux qui font
 profession de ne former autrement leur pa-
 role, que selon qu'il sert aux affaires qu'ils
 negotient, et qu'il plaist aux grands à qui ils
 parlent. Car ces circonstances à quoy ils veu-
 lent asservir leur foy et leur conscience, estans
 sujettes à plusieurs changements, il faut que
 leur parole se diversifie quand et quand ; d'où
 il advient que de mesme chose ils disent gris
 tantost, tantost jaune ; à tel homme d'une
 sorte, à tel d'une autre : et si par fortune ces
 hommes raportent en butin leurs instruc-

Ligne 6) *a, a'* : tous les coups

— 13) *a, a'* : prise, il eschappe

— 24) 1595 : disent tantost gris, tantost

tions si contraires, que devient cette belle art? Outre ce qu'imprudemment ils se desferrent eux-mesme si souvent : car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de
5 diverses formes, qu'ils ont forgées à un mesme subject. J'ai veu plusieurs de mon temps, envier la reputation de cette belle sorte de prudence, qui ne voyent pas que, si la reputation y est, l'effect n'y peut estre.

10 [En verité le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes homes, et ne nous tenons les uns aus autres que par la parole. Si nous en conessions l'horreur et le pois, nous le poursuivrions a feu plus justement que d'au-
15 tres crimes. Je treuve qu'on s'amuse ordinairement a chastier aux enfans des erreurs innocentes tresmal a propos, et qu'on les tourmente pour des actions temereres qui n'ont ny impression ny suite. La manerie sule et
20 un peu au dessous l'opiniatrete me semblent estre celles des quelles on devroit a toute instance combattre la naissance et le progres. Elles croissent quand et eus. Et depuis qu'on a doné ce faus trein a la langue, c'est mer-
25 veille combien il est impossible de l'en retirer. Par ou il advient que nous voions des honestes homes d'ailleurs, y estre sujetz et asservis. J'ay un bon garçon de tailleur a qui

je n'ous jamais dire une verite, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilemant.

Si come la verite le mansonge n'avoit qu'un visage nous serions en meillurs termes. Car nous prenderions pour certain l'oppose 5 de ce que diroit le mantur. Mais le revers de la verite a cent mille figures et un champ indefini.

Les Pythagoriens font le bien certain et fini, le mal infini et incertain. Mille routes 10 desvoient du blanc¹, une y va. Certes je ne m'assure pas que je puisse venir a bout de moi, a garantir un dangier evident et extreme par un'effrontee et solemne mansonge.

Un antien pere² dict que nous somes mieus 15 en la compaignie d'un chien connu qu'en celle d'un home du quel le langage nous est inconu. « *Ut externus alieno non sit hominis vice*³. » Et de combien est le langage faus moins sociable que le silance.] 20

A Le Roy François premier se vantoit d'avoir mis au rouet par ce moyen Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce Duc de Milan, homme tres-fameux en science de parlerie. Cettuy-cy avoit esté depesché pour 25

1. Détournent du but.

2. SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, XIX, 7. (P. V.)

3. De sorte que, pour un homme, un étranger n'est pas un homme. PLIN, *Hist. natur.*, VII, 1. — Cité d'après VIVÈS, *Commentaire de la « Cité de Dieu »*, XIX, 7. (P. V.)

excuser son maistre envers sa Majesté, d'un fait de grande consequence, qui estoit tel. Le Roy pour maintenir tousjours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernièrement chassé, mesme au Duché de Milan, avoit advisé d'y tenir pres du Duc un gentilhomme de sa part, ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui fit la mine d'y estre pour ses affaires particulieres :
5 d'autant que le Duc, qui dependoit beaucoup plus de l'Empereur, lors principalement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce, fille du Roy de Dannemarc, qui est à present douairiere de Lorraine, ne pouvoit descouvrir
10 avoir aucune praticque et conference avecques nous, sans son grand interest¹. A cette commission se trouva propre un gentil'homme Milanois, escuyer d'escurie chez le Roy, nommé Merveille. Cettuy-cy despesché
15 avecques lettres secrettes de creance et instructions d'ambassadeur, et avecques d'autres lettres de recommandation envers le Duc en faveur de ses affaires particuliers pour le masque et la montre, fut si long temps aupres
20 du Duc, qu'il en vint quelque resentiment à l'Empereur, qui donna cause à ce qui s'ensuivit apres, comme nous pensons : qui fut,

Ligne 27) 1595 : pensons : *ce* fut, que

1. Qu'à son grand préjudice.

que sous couleur de quelque meurtre, voilà le Duc qui luy faict trancher la teste de belle nuict, et son procez faict en deux jours. Messire Francisque estant venu prest d'une longue deduction contrefaite de cette histoire, — car le Roy s'en estoit adressé, pour demander raison, à tous les princes de Chrestienté et au Duc mesmes, — fut ouy aux affaires du matin, et ayant estably pour le fondement de sa cause, et dressé à cette fin, plusieurs belles apparences du faict : que son maistre n'avoit jamais pris nostre homme, que pour gentil-homme privé, et sien sujet, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avoit jamais vescu là sous autre visage, desadvouant mesme avoir sceu qu'il fut en estat¹ de la maison du Roy, ny connu de luy, tant s'en faut qu'il le prit pour ambassadeur ; le Roy à son tour le pressant de diverses objections et demandes, et le chargeant de toutes pars, [l'accula] en fin sur le point de l'exécution faite de nuict, et comme à la desrobée. A quoy le pauvre homme embarrassé respondit, pour faire l'honneste, que pour le respect de sa Majesté le Duc eust esté bien marry, que telle exécution se fut faicte de jour. Chacun peut penser, comme il fut

Ligne 21) *b* : pars, *l'accusa* en

1. Qu'il fit partie de *l'état* de la maison du roi.

relevé, s'estant si lourdement coupé, et à l'endroit d'un tel nez, que celui du Roy François¹.

Le pape Jule second ayant envoyé un ambassadeur vers le Roy d'Angleterre, pour l'animer contre le Roy François, l'ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, et le Roy d'Angleterre s'estant arresté en sa responce aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs, qu'il faudroit pour combatre un Roy si puissant, et en alleguant quelques raisons, l'ambassadeur repliqua mal à propos, qu'il les avait aussi considerées de sa part, et les avoit bien dictes au Pape. De cette parole si esloingnée de sa proposition, qui estoit de le pousser incontinent à la guerre, le Roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet ambassadeur, de son intention particuliere, pendoit du costé de France. Et en ayant adverty son maistre, ses biens furent confisquez, et ne tint à guere qu'il n'en perdit la vie².

Ligne 1) 1595 : coupé à l'endroit

1. MARTIN DU BELLAY, IV, p. 258. — Ce fait est de l'an 1533.

2. Le pape Jules II mourut en 1513; le roi de France était donc Louis XII, qui mourut en 1515, et non François I^{er}. — Montaigne prend ce récit à Henri ESTIENNE (*Apologie pour Hérodote*, éd. de 1566, p. 207), qui l'emprunta lui-même à ÉRASME (*Tractatus de lingua*); Érasme nomme Louis XII, Estienne ne le fait pas. (P. V.)

CHAPITRE X

DU PARLER PROMPT OU TARDIF

A Onc ne furent à tous, toutes graces données¹.

Aussi voyons nous qu'au don d'eloquence, les uns ont la facilité et la promptitude, et ce qu'on dict, le boute-hors² si aisé, qu'à chaque bout de champ ils sont prests; les autres plus 5 tardifs ne parlent jamais rien qu'élabouré et premedité. Comme on donne des regles aux dames de prendre les jeux et les exercices du corps, selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau³, si j'avois à conseiller de mesmes, 10 en ces deux divers avantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle, que les prescheurs et les advocats facent principale

Ligne 1) a : *Onques* ne

1. Ce vers est de l'ami de Montaigne, Étienne de La Boétie. Il fait partie du recueil de *Vers français* publié par Montaigne en 1571; il y termine le quatorzième sonnet, f° 16 v°. On le trouve aussi dans les *Œuvres complètes* d'ÉTIENNE DE LA BOÉTIE, publiées par Paul Bonnefon, p. 277.

2. La faculté d'improviser.

3. Cf. CASTIGLIONE, *Cortegiano*, III, 8. (P. V.)

profession, le tardif seroit mieux prescheur, ce me semble, et l'autre mieux advocat : par ce que la charge de celuy-là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer, et
 5 puis sa carriere se passe d'un fil et d'une suite, sans interruption, là où les commoditez de l'avocat le pressent à toute heure de se mettre en lice, et les responces improuveues de sa partie adverse le rejettent hors de son
 10 branle, où il luy faut sur le champ prendre nouveau party.

Si est-ce qu'à l'entreveue du Pape Clement et du Roy François à Marseille, il advint tout au rebours, que monsieur Poyet¹, homme
 15 toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au Pape, et l'ayant de longue main pourpensée, voire, à ce qu'on dict, apportée de Paris toute preste, le jour mesme qu'elle devoit
 20 estre prononcée, le Pape se craignant qu'on luy tint propos, qui peut offencer les ambassadeurs des autres princes, qui estoient autour de luy, manda au Roy l'argument, qui luy sembloit estre le plus propre au temps et au

Ligne 7) *a, a'* : toute heurte de. (*Heurte* signifie très probablement ici coup, choc, rencontre.)

— 8) *a, a'* : et puis les

— 9) 1595 : rejettent de son branle

— 22) *a, a'* : ambassadeurs d'autres

1. Célèbre avocat, chancelier de France de 1538 à 1542.

lieu, mais de fortune tout autre que celui sur lequel monsieur Poyet s'estoit travaillé : de façon que sa harangue demeuroid inutile, et luy en falloit promptement refaire un autre. Mais s'en sentant incapable, il fallut que 5 Monsieur le Cardinal du Bellay en print la charge¹.

B La part de l'Advocat est plus difficile que celle [du] Prescheur, et nous trouvons pourtant ce [m'est avis] plus de passables Advocats 10 que Prescheurs, au moins en France.

A Il semble que ce soit plus [le propre] de l'esprit, d'avoir son operation prompte et soudaine, et plus [le propre] du jugement, de l'avoir lente et posée. Mais qui demeure 15 du tout muet, s'il n'a loisir de se preparer, et celui aussi, à qui le loisir ne donne avantage de mieux dire, ils sont en pareil degré d'estrangeté. On recite de Severus Cassius, qu'il disoit mieux sans y avoir pensé ; qu'il 20 devoit plus à la fortune, qu'à sa diligence ; qu'il luy venoit à profit d'estre troublé en parlant, et que ses adversaires craignoient de le picquer, de peur que la colere ne luy fit

-
- Ligne 9) *b* : celle d'un Prescheur
 — 10) *b* : pourtant ce *me semble* plus
 — 12) *a, a' b* : plus le rôle de
 — 14) *a, a' b* : et plus celui du
 — 17) *a, a'* : donne nul avantage
-

1. MARTIN DU BELLAY, IV, p. 264 et suiv. Le fait est de 1533.

redoubler son éloquence¹. Je cognois, par
 expérience, cette condition de nature, qui ne
 peut soustenir une vehemente premeditation
 et laborieuse. Si elle ne va gayement et libre-
 5 ment, elle ne va rien qui vaille. Nous disons
 d'aucuns ouvrages qu'ils puent l'huyle et la
 lampe, pour certaine aspreté et rudesse, que le
 travail imprime en ceux où il a grande part.
 Mais outre cela, la sollicitude de bien faire, et
 10 cette contention de l'ame trop bandée et trop
 tenduë à son entreprise, [la met au rouet], la
 rompt, et l'[empêche, ainsi qu'il advient à]
 l'eau qui par force de se presser de sa violence
 et abondance, ne peut trouver issuë en un
 15 [goulet] ouvert.

En cette condition de nature, de quoy je

Ligne 1) a : Je cognois *bien privément et par ordi-
 naire* expérience, cette condition de
 nature, qui ne peut soustenir une véhé-
 mente premeditation *tant pour le défaut
 de la mémoire et difficulté du choix des
 choses et de leur disposition, que pour le
 trouble qu'une attention véhémement lui apporte
 d'ailleurs*. Nous disons

a' : Je cognois... *pour défaut....* Nous disons

— 6) a, a', b : puent à l'huyle et à la lampe

— 8) a, a' : imprime *es ouvrages*, ou

a : il y a

— 12) a, a' : la rompt *et la trouble*. En cette

b : la rompt *et la trouble* : comme l'eau

1595 : entreprise la rompt et

— 15) b : un *passage* ouvert

1. SÉNÈQUE le rhéteur, *Controverses*, livre III,
 p. 241 de l'édition Teubner, 1872.

parle, il y a quant et quant aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranlée et piquée par ces passions fortes, comme la colere de Cassius (car ce mouvement seroit trop aspre), elle veut estre non pas secoüée, mais sollicitée : 5 elle veut estre eschaufée et reveillée par les occasions estrangeres, presentes et fortuites. Si elle va toute seule, elle ne fait que trainer et languir. L'agitation est sa vie et sa grace. 10

B Je ne me tiens pas bien en ma possession et disposition. Le hazard y a plus de droict que moy. L'occasion, la compagnie, le branle mesme de ma voix, tire plus de mon esprit, que je n'y trouve lors que je le sonde, et em- 15 ploye à part moy.

A Ainsi les paroles en valent mieux que les escripts, s'il y peut avoir choix où il n'y a point de pris.

[Ceci m'avient aussi : que je ne me treuve 20 pas ou je me cherche; et me treuve plus par rencontre que par l'inquisition de mon jugement. J'arai eslanche quelque subtilite en escri-

Ligne 3) *a, a'* : par ses passions

— 6) *a* : eschaufée et *recueillie* par [ou *receuillie*, suivant les tirages]

a' : receuillée

— 9) *a, a'* : l'agitation, c'est la vie et la grace de son langage : ses *escri*s le montrent au pris de ses paroles : au moins s'il y peut avoir du choix, ou il n'y a point de valeur.

vant (j'entans bien : mornee¹ pour un autre, affilee pour moy; laissons toutes ces honestez : cela se dict par chacun selon sa force); je l'ai si bien perdue que je ne sçai ce que j'ay
5 voulu dire : et l'a l'estrangier descouverte par-
fois avant moy. Si je portois le rasoir par tout ou cela m'avient, je me desferois tout. Le
rencontre m'en offrira le jour quelqu'autre
fois plus apparant que celuy du midi : et me
10 fera estoner de mon hesitation.]

1. Émoussée, c'est-à-dire : imparfaite.

CHAPITRE XI

DES PROGNOSTICATIONS

A Quant aux oracles, il est certain que bonne
pièce¹ avant la venue de Jesus-Christ, ils
avoient commencé à perdre leur credit : car
nous voyons que Cicero se met en peine de
trouver la cause de leur defaillance ; [et ces 5
mots sont a luy : « *Cur isto modo jam oracula
Delphis non eduntur non modo nostra ætate sed
jamdiu ut modo nihil possit esse contempsius² ?* »]
Mais quant aux autres prognostiques, qui se
tiroient de l'anatomie des bestes aux sacrifices, 10
[aus quels Platon³ attribue en partie la constitu-
tion naturelle des membres internes d'icelles,]
du trepignement des poulets, du vol des oy-
seaux, « *aves quasdam rerum augurandarum
causa natas esse putamus⁴* », des foudres, du 15

Ligne 13) a : *trépillement* des

— 14) a, a' : oyseaux et autres sur

1. Longtemps. C'est un italianisme, *un buon pezzo*. Montaigne dit ailleurs *pièce* : il y a quelque temps.

2. D'où vient que de nos jours, et même depuis longtemps, on ne rend plus de tels oracles à Delphes, et que maintenant il n'y a rien qui soit si méprisé? CICÉRON, *De Divinat.*, I, 57.

3. PLATON, *Timée*, trad. Ficin, 1546, p. 724. (P. V.)

4. Nous croyons qu'il est des oiseaux qui naissent exprès pour annoncer l'avenir. CICÉRON, *De Nat. deor.*, II, 64.

tournoiement des rivières, « *multa cernunt aruspices, multa augures provident, multa oraculis declarantur, multa vaticinationibus, multa somniis, multa portentis*¹ », et autres sur les-

5 quels l'ancienneté appuioit la plus part des entreprises, tant publiques que privées, nostre religion les a abolies. Et encore qu'il reste entre nous quelques moyens de divination és astres, és esprits, és figures du corps,
10 és songes, et ailleurs, — notable exemple de la forcenée curiosité de notre nature, s'amusant à preoccuper les choses futures, comme si elle n'avoit pas assez affaire à digérer les presentes :

15 cur hanc tibi rector Olympi B
Sollicitis visum mortalibus addere curam,
Noscant venturas ut dira per omina clades,
Sit subitum quodcunque paras, sit cæca futuri
Mens hominum fati, liceat sperare timenti²,

20 « *Ne utile quidem est scire quid futurum sit.*

1. Les aruspices voient quantité de choses ; les augures en prévoient aussi un grand nombre ; beaucoup sont annoncées par les oracles, et par les prophéties, par les songes, par les prodiges. CICÉRON, *De Nat. deor.*, II, 65.

2. Pourquoi, roi de l'Olympe, t'a-t-il plu d'ajouter aux tourments des humains cette inquiétude ? Pourquoi leur faire connaître, par d'affreux présages, leurs désastres à venir ? Fais que tout ce que tu leur réserves arrive soudain, que leur intelligence ne puisse deviner l'avenir et que, tout en craignant, il leur soit permis d'espérer. LUCAIN, II, 4 et 14.

- 4 *Miserum est enim nihil proficientem angere*¹ », — si est-ce qu'elle est de beaucoup moindre auctorité.

Voyla pourquoy l'exemple de François Marquis de Sallusse² m'a semblé remarquable. Car lieutenant du Roy François en son armée de la les monts, infiniment favorisé de nostre cour, et obligé au Roy du Marquisat mesmes, qui avoit esté confisqué de son frere, au reste ne se presentant occasion de le faire³, son affection mesme y contredisant, se laissa si fort espouvanter (comme il a esté adveré) aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de tous costez à l'avantage de l'Empereur Charles cinquiesme, et à nostre des-avantage, mesmes en Italie, où ces folles propheties avoyent trouvé tant de place, qu'à Rome fut baillé grande somme d'argent au change,

Ligne 16) a, a' : en l'Italie

1. On ne gagne rien à savoir ce qui doit arriver; car c'est une misère de se tourmenter en vain. CICÉRON, *De Nat. deor.*, III, 6.

2. Saluces. — Une fille de cette famille s'est alliée en 1586 à un Lur des environs de Bordeaux, fondant la branche des Lur-Saluces, qui existe encore, et deux de leurs petits-fils ont épousé les deux filles de la fille de Montaigne. (M.)

3. C'est-à-dire de *changer de parti*, comme Montaigne le dit plus bas. Mlle de Gournay, dans l'édition de 1635, a substitué aux mots *de le faire*, les mots : *de tourner sa robe*. C'est une de ces nombreuses altérations du texte des *Essais*, qu'elle s'est permises.

pour cette opinion de nostre ruine, qu'après
s'estre souvent condolu à ses privez, des
maux qu'il voyoit inevitablement preparez à
la couronne de France, et aux amis qu'il y
5 avoit, se revolta, et changea de party : à son
grand dommage pourtant, quelque constella-
tion qu'il y eut. Mais il s'y conduisit en homme
combattu de diverses passions. Car ayant et
villes et forces en sa main, l'armée ennemye
10 sous Antoine de Leve à trois pas de luy, et
nous sans soubçon de son faict, il estoit en
luy de faire pis qu'il ne fist. Car pour sa tra-
hison, nous ne perdismes ny homme, ny
ville que Fossan¹ : encore apres l'avoir long
15 temps contestée.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus,
Ridetque si mortalis ultra
Fas trepidat.

20 Ille potens sui
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse : Vixi. Cras vel atra
Nube polum pater occupato
Vel sole puro².

Ligne 20) a : *potens Laetusque*

1 Fossano, en Piémont, près Coni. Ce fait historique de l'an 1536 a sa source dans les *Mémoires* de GUILLAUME DU BELLAY, l. VI, p. 354.

2. C'est par sagesse que le dieu couvre d'une nuit épaisse l'avenir; il se rit d'un mortel qui s'inquiète plus qu'il ne doit.... Celui-là est maître de lui, celui-là vit heureux qui peut dire chaque jour : j'ai vécu; que

Lætus in præsens animus, quod ultra est,
Oderit curare¹.

[Et ceus qui croient ce mot au contrere, le croient a tort² : « *Ista sic reciprocantur, ut et, si divinatio sit, dii sint ; et, si dii sint, sit divinatio*³. » Beaucoup plus sagement Pacuvius :

*Nam istis qui linguam avium intelligunt,
Plusque ex alieno jecore sapiunt quam ex suo,
Magis audiendum quam auscultandum censeo*⁴.

Cette tant celebree art de diviner des Thoscans nasquit ainsi⁵. Un laboureur perçant de son coultre profondement la terre, en vid sourdre Tages demi-dieu d'un visage enfantin mais de senile prudance. Chacun y accourut et furent ses paroles et sciance receuillie et conservee a plusieurs siecles, contenant les principes et moïens de cette art. Naissance conforme a son progres.]

demain Jupiter emplisse le ciel de sombres nuages, ou d'un soleil radieux. HORACE, *Odes*, III, 29, v. 29 et 41.

1. Un esprit satisfait du présent se gardera bien de s'inquiéter de l'avenir. ID., *Ibid.*, II, 16, v. 25.

2. C'est-à-dire : *Et au contraire*, ceux qui croient ce mot (qui va suivre) le croient à tort.

3. Voici leurs arguments : s'il y a une divination, il y a des dieux ; et s'il y a des dieux, il y a une divination. CICÉRON, *De Divinatione*, I, 6.

4. Quant à ceux qui entendent le langage des oiseaux et qui consultent les entrailles d'un animal plutôt que leur propre cœur, je pense qu'il vaut mieux les écouter que les croire. PACUVIUS *apud* CICÉRON, *Ibidem*, I, 57.

5. ID., *Ibid.*, II, 23.

J'aymerois bien mieux regler mes affaires B
par le sort des dez que par ces songes.

[Et de vrai en toutes republiques on a
toujours laisse bone part d'autorité au sort.

5. Platon en la police qu'il forge a discretion
luy attribue la decision de plusieurs effaicts
d'importance. Et veut entre autres choses que
les mariages se facent par sort entre les bons :
et done si grand pois a cette eslection for-
10 tuite que les enfans qui en naissent, il or-
done qu'ils soient nourris au païs; ceus qui
naissent des mauves¹, en soient mis hors :
toutesfois si quelcun de ces banis venoit par
cas d'avanture a montrer en croissant quelque
15 bone esperance de soi, qu'on le puisse rapeler
et exiler aussi celuy d'entre les retenus qui
montrera peu d'esperance de son adoles-
cence².]

- J'en voy qui estudient et glosent leurs
20 Almanachs, et nous en alleguent l'autorité
aux choses qui se passent. A tant dire, il faut
qu'ils dient et la verité et le mensonge :
« *Quis est enim qui totum diem jaculans non
aliquando conlineet³?* » Je ne les estime de rien
25 mieux, pour les voir tomber en quelque ren-
contre : ce seroit plus de certitude, s'il y avoit

1. Mauvais; mauvaises gens.

2. PLATON, *République*, V.

3. Quel est celui qui, tirant tout le jour, n'atteint
pas quelquefois le but? CICÉRON, *De Divin.*, II, 59.

regle et verité à mentir tousjours. [Joint que
 persone ne tient registre de leurs mescontes,
 d'autant qu'ils sont ordineres et infinis : et
 faict on valoir leurs divinations de ce qu'elles
 sont rares, incroïables et prodigieuses. Ainsi 5
 respondit Diagoras qui fut surnome l'Athee,
 estant en la Samothrage, a celuy qui en luy
 montrant au temple force veus et tableaux de
 ceus qui avoint eschapé le naufrage, luy dict :
 Et bien, vous qui pensez que les dieus met- 10
 tent a nonchaloir les choses humaines, que
 dictes vous de tant d'hommes sauves par leur
 grace? Il se faict ainsi, respondit-il; ceus la ne
 sont pas peints qui sont demures noyes, en
 bien plus grand nombre¹. Cicero dict que le 15
 sul Zenophanes Colophonius entre tous les
 philosophes qui ont advoue les dieus, a essaie
 desraciner toute sorte de divination². D'autant
 est il moins de merveille si nous avons] veu
 par fois à leur dommage, aucunes de noz 20
 ames principesques s'arrester à ces vanitez.

[Je voudrois bien avoir reconu de mes yeus
 ces deus merveilles : du livre de Joachim,
 abbe calabrois, qui predisoit tous les papes
 futurs, leurs noms et formes; et celuy de 25
 Leon l'emperur, qui predisoit les emperurs

Ligne 1) *b* : tousjours. *J'ay* veu par fois (l. 19)

1. CICÉRON, *De Natura deorum*, III, 37.

2. IDEM, *De Divinatione*, I, 3.

et patriarches de græce¹. Cecy ai je reconu de mes yeus, qu'es confusions publiques les homes estonez de leur fortune se vont reje-
 tant come a toute superstition, a rechercher
 5 au ciel les causes et menaces antienes de leur malhur. Et y sont si estrangement hureus de mon temps, qu'ils m'ont persuade, qu'ainsi que c'est un amusement d'esperits aigus et oisifs, ceus qui sont duits a cette subtilite, de
 10 les replier et desnouer, seroint en tous escrits capables de trouver tout ce qu'ils y demandent. Mais sur tout leur preste beau jeu le parler obscur, ambigu et fantastique du jargon profectique, auquel leurs autheurs ne
 15 donent aucun sens cler, affin que la posterite y en puisse appliquer de tels qu'il luy plaira.]

Le demon de Socrates estoit à [l'avanture] certaine impulsion de volonté, qui se presen-
 20 toit à luy, sans [atandre] le conseil de son discours². En une ame bien espuree, comme la sienne, et preparee par continuel exercice de sagesse et de vertu, il est vray semblable

-
- Ligne 18) *b* : estoit à *mon advis* certaine
 — 20) 1595 : sans le conseil
 — 22) *b* : par *continuer* exercice
-

1. CHALCONDYLAS, *Hist. de la décadence de l'Empire grec*, trad. Vigenere, 1577, p. 535. (P. V.)

2. De sa raison.

que ces inclinations, quoy que [temeraires et indigestes], estoient tousjours [importantes] et dignes d'estre suyvies. Chacun [sent] en soy quelque image de telles agitations [d'une opinion prompte, vehemante et fortuite. C'est a 5
 moy de leur donner quelque autorité, qui en done si peu a nostre prudance. Et en ai eu de pareillement foibles en raison et violentes en persuasion : ou en dissuasion, qui estoit plus ordineres en Socrates¹], aus- 10
 quelles je me laissay emporter si utilement et heureusement, qu'elles pourroyent estre jugées [tenir] quelque chose d'inspiration divine.

Ligne 1) *b* : quoy que *fortuites*, estoient toujours
bonnes et dignes

— 3) *b* : Chacun *a* en soy quelque image de
 telles agitations. *J'en ay eu*, auxquelles je

— 13) *b* : jugées *avec* quelque

1. Προτρέπει δέ οὐδέποτε. PLATON, *Théagès*.

CHAPITRE XII

DE LA CONSTANCE

La Loy de la resolution et de la constance ne porte pas que nous ne nous devions couvrir, autant qu'il est en nostre puissance, des maux et inconveniens qui nous menassent, 5 ny par consequent d'avoir peur qu'ils nous surprignent. Au rebours, tous moyens honnestes de se garentir des maux sont non seulement permis, mais loüables. Et le jeu de la constance se jouë principalement à porter patiemment les inconveniens, où il n'y a point 10 de remede. De maniere qu'il n'y a souplesse de corps, ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous ruë.

15 [Plusieurs nations tres belliqueuses se servoit en leurs faicts d'armes de la fuite pour avantage principal et montroint le dos a l'enemi plus dangereusement que leur visage.

Les Turcs en retienent quelque chose.

20 Et Socrates en Platon, se moquant de

Ligne 9) *a, a', b* : patiemment, et de pié ferme, les
1595 : porter de pied ferme, les

Lachez qui avoit defini la fortitude : se tenir ferme en son ranc contre les enemis : Quoi, fit il, seroit ce donq lachete de les battre en leur faisant place ? Et luy allegue Homere qui louë en *Æneas* la sciance de fuir. Et parce 5 que Lachez se ravisant avoue cet usage aus Scithes et enfin generalemant aus gens de cheval, il luy allegue encores l'exemple des gens de pied Lacedemoniens, nation sur toutes duite a combatre de pied ferme, qui en la 10 journee de Platees, ne pouvant ouvrir la phalange Persiene, s'avisarent de s'escarter et sier¹ arriere, pour par l'opinion de leur fuite faire rompre et dissoudre cette masse en les poursuivant. Par ou ils se donarent la victoire². 15

Touchant les Scithes on dict d'eus, quand Darius alla pour les subjuguier, qu'il manda a leur Roy force reproches pour le voir tousjours reculant devant luy et gauchissant la meslee. A quoi Indathyrse³, car ainsi se nomoit il, fit 20 responce que ce n'estoit pour avoir peur ny de luy ny d'home vivant, mais que c'estoit la façon de marcher de sa nation, n'ayant ny terre cultivee, ny ville, ny maison a defandre et a creindre que l'enemi en peut faire profit. 25 Mais s'il avoit si grand faim d'y mordre, qu'il

Ligne 26) 1595 : faim *d'en manger*, qu'il

1. *Sier*, se retirer en arriere.

2. PLATON, *Lachés*.

3. Ou Idanthyrse. HÉRODOTE, IV, 127.

aprochat pour voir, le lieu de leurs antienes sepultures, et que la il trouverroit a qui parler.]

Toutes-fois aux canonades, depuis qu'on leur est planté en bute, comme les occasions
 5 de la guerre portent souvent, il est messeant de s'esbranler pour la menasse du coup : d'autant que pour sa violence et vitesse nous le tenons inevitable. Et en y a meint un, qui pour avoir ou haussé la main, ou baissé la
 10 teste, en a pour le moins appresté à rire à ses compagnons.

Si est-ce qu'au voyage que l'Empereur Charles cinquiesme fit contre nous en Provence, le Marquis de Guast estant allé reco-
 15 gnoistre la Ville d'Arle, et s'estant jetté hors du couvert d'un moulin à vent, à la faveur duquel il s'estoit approché, fut apperceu par les Seigneurs de Bonneval et Seneschal d'Age-
 20 nois, qui se promenoient sus le theatre aux arenes. Lesquels l'ayant monstre au Seigneur de Villier Commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une colouvrine, que sans ce que ledict Marquis voyant mettre le feu se lança à quartier, il fut tenu qu'il en avoit dans le
 25 corps¹. Et de mesmes quelques années aupa-

Ligne 2) 1595 : parler *tout son saoul*. Toutes-tois

— 16) *a, a'* : un *molín* à

— 19) *a, a'* : theatre *des* arènes

— 22) *a, a'* : une colluvrine

1. GUILLAUME DU BELLAY, VII, p. 410.

ravant, Laurens de Médicis, Duc d'Urbain, pere de la Royne, mere du Roy¹, assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la 5 cane². Car autrement le coup, qui ne luy rase que le dessus de la teste, luy donnoit sans doute dans l'estomach. Pour en dire le vray, je ne croy pas que ces mouvements se fissent avecques discours³ : car quel jugement pou- 10 vez vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine? Et est bien plus aisé à croire, que la fortune favorisa leur frayeur, et que ce seroit moyen un' autre fois aussi bien pour se jetter dans le coup, que pour l'eviter. 15

B Je ne me puis deffendre, si le bruit esclatant d'une harquebusade vient à me frapper les oreilles à l'improueu, en lieu où je ne le deusse pas attendre, que je n'en tressaille : ce que j'ay veu encores advenir à d'autres qui 20 valent mieux que moy.

[N'y n'entendent les Stoiciens que l'ame de leur sage puisse resister aus premieres visions et fantasies qui luy surviennent : ains come a une

Ligne 13) *a* : fortune ait ja favorisé leur fraieur

1. Catherine de Médicis. — GUICHARDIN, XIII, 2. Le fait est de 1517.

2. De faire le plongeon, comme la cane (de se baisser).

3. Avec réflexion.

subjection naturelle consentent qu'il cede au grand bruit du ciel ou d'une ruine pour exemple jusques a la pallur et contraction. Ainsin aus autres passions, pourveu que son opinion demeure 5
sauve et entiere et que l'assiete de son discours n'en souffre atteinte ny alteration quelconque et qu'il ne preste nul consentement a son effroi et souffrance. De celluy qui n'est pas sage il en va de mesmes en la premiere 10
partie, mais tout autrement en la seconde. Car l'impression des passions ne demeure pas en luy superficielle, ains va penetrant jusques au siege de sa raison, l'infectant et la corrompant. Il juge selon icelles et s'y conforme¹.
15 Voyez bien disertement et pleinemant l'estat du sage Stoique

*Mens immota manet, lachrimæ volvuntur inanes*².

Le sage Peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.]

1. Toutes ces pensées sont presque traduites d'AULUGELLE (XIX, 1) qui, dit-on, les avait traduites lui-même du cinquième livre, aujourd'hui perdu, des *Mémoires* d'ARRIEN sur Épictète. (J.-V. L.)

2. Il pleure en vain : son cœur demeure inébranlable. VIRGILE, *Énéide*, IV, 440. — Cité d'après SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, IX, 4. tr. Delille (P. V.)

CHAPITRE XIII

CEREMONIE DE L'ENTREVEUË DES ROIS

A Il n'est subject si vain, qui ne merite un rang en cette rapsodie. A nos regles communes, ce seroit une notable discourtoisie et à l'endroit d'un pareil et plus à l'endroit d'un grand, de faillir à vous trouver chez vous, quand il vous auroit adverty d'y devoir venir. Voire adjoustoit la Royne de Naverre Marguerite à ce propos, que c'estoit incivilité à un Gentil-homme de partir de sa maison, comme il se faict le plus souvent, pour aller au devant de celuy qui le vient trouver, pour grand qu'il soit : et qu'il est plus respectueux et civil de l'attendre, pour le recevoir, ne fust que de peur de faillir sa route : et qu'il suffit de l'accompagner à son partement.

B Pour moy j'oublie souvent l'un et l'autre de ces vains offices, comme je retranche en ma maison toute ceremonie. Quelqu'un s'en offense : qu'y ferois-je ? Il vaut mieux que je l'offence pour une fois, que à moy tous les

Ligne 18) 1595 : maison autant que je puis de la cérémonie

jours : ce seroit une subjection continuelle. A quoy faire fuyt-on la servitude des cours, si on l'en traine jusques en sa taniere.

C'est aussi une reigle commune en toutes 4
 5 assemblées, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieux deu aux plus apparans de se faire attendre. Toutesfois à l'entreveuë qui se dressa du Pape Clement¹, et du Roy François
 10 à Marseille, le Roy y ayant ordonné les ap- prets necessaires, s'esloigna de la ville, et donna loisir au Pape de deux ou trois jours pour son entrée et refreschissement, avant qu'il le vint trouver. Et de mesmes à l'entrée
 15 aussi du Pape² et de l'Empereur à Bouloigne, l'Empereur donna moyen au Pape d'y estre le premier, et y survint apres luy. C'est, disent-ils, une ceremonie ordinaire aux abouchements de tels Princes, que le plus grand soit avant
 20 les autres au lieu assigné, voyre avant celuy chez qui se faict l'assemblée; et le prennent de ce biais, que c'est, affin que cette apparence tesmoigne, que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, et le recherchent, non
 25 pas luy eux.

Ligne 14) a : à l'entreuë aussi des

1. Septième du nom, en 1533.

2. Du même pape Clément VII et de Charles-Quint, sur la fin de l'année 1529, à Bologne (Italie). La réflexion suivante est de GUICHARDIN, XIX, 6.

[Non sulement chaque païs, mais chaque cité a sa civilité particuliere, et chaque vacation¹. J'y ai este asses souigneusement dresse en mon enfance et ay vescu en assez bone compaignie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre françoise. 5 et en tienderois escole. J'aime a les ensuivre : mais non pas si couardement que ma vie en demure contrainte. Elles ont quelques formes penibles, les quelles pourveu qu'on oblie par discretion, non par errur, on n'en a pas moins 10 de grace. J'ai veu souvant des homes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie.

C'est au demurant une tresutile sciance que la sciance de l'entregent. Elle est, come la grace 15 et la beaute, conciliatrice des premiers abbors de la societe et familiarité ; et par consequant nous ouvre la porte a nous instruire par les exemples d'autrui, et a exploiter et produire nostre exemple, s'il a quelque chose d'ins- 20 truisant et communicable.]

Ligne 1) 1595 : chaque cité et chaque vacation a sa civilité

1. Chaque état, chaque profession.

CHAPITRE XIV¹

QUE LE GOUST DES BIENS ET DES MAUX
DEPEND EN BONNE PARTIE
DE L'OPINION, QUE NOUS EN AVONS

Les hommes (dit une sentence Grecque A
ancienne²) sont tourmentez par les opinions
qu'ils ont des choses, non par les choses
mesmes. Il y auroit un grand point gaigné
5 pour le soulagement de nostre miserable con-
dition humaine, qui pourroit establir cette
proposition vraye tout par tout. Car si les
maux n'ont entrée en nous que par nostre
jugement, il semble qu'il soit en nostre pou-
10 voir de les mespriser ou contourner à bien.

1. Dans toutes les éditions publiées du vivant de Montaigne, ce chapitre est le chapitre xiv. A partir de l'édition de 1595 il devient, sans raison connue, le chapitre xl. Les chapitres xiv-xxxix de l'édition de 1595 et des éditions suivantes correspondent respectivement aux chapitres xv-xl de la présente édition. — L'édition municipale des *Essais* a replacé, comme nous, ce chapitre à sa place primitive, qui paraît bien être sa vraie place. (A. A.)

2. ÉPICTÈTE, *Manuel*, 5. — Cette maxime est une de celles qui, dans leur texte grec, étaient (et sont encore) peintes sur les solives du plafond de la bibliothèque de Montaigne. — Elle a été prise probablement dans STOBÉE, *Sermo* cxvii.

Si les choses se rendent à nostre mercy, pourquoy n'en chevrons nous¹, ou ne les accommoderons nous à nostre avantage? Si ce que nous appellons mal et tourment, n'est ny mal ny tourment de soy, ains seulement 5 que nostre fantasie luy donne cette qualité, il est en nous de la changer. Et en ayant le choix, si nul ne nous force, nous sommes estrange-ment fols de nous bander pour le party qui nous est le plus ennuyeux, et de donner aux 10 maladies, à l'indigence et au mespris un aigre et mauvais goust, si nous le leur pouvons donner bon, et si la fortune fournissant simplement de matiere c'est à nous de luy donner la forme. Or que ce que nous appellons 15 mal, ne le soit pas de soy, ou au moins tel qu'il soit, qu'il depende de nous de luy donner autre saveur, et autre visage, car tout revient à un, voyons s'il se peut maintenir.

Si l'estre originel de ces choses que nous craignons, avoit credit de se loger en nous de son autorité, il logeroit pareil et semblable en tous : car les hommes sont tous d'une [espece], et sauf le plus et le moins, se trouvent 20 garnis de pareils outils et instrumens pour 25

Ligne 1) *a, a', b* : *mercy et dévotion*, pourquoy
 — 9) *a, a'* : *estrangelement fous* de
 — 24) *a, a', b* : *d'une façon*, et

1. Pourquoi n'en viendrons-nous à chef. à bout, n'en jouirons-nous.

concevoir et juger. Mais la diversité des opinions, que nous avons de ces choses là, montre clèrement qu'elles n'entrent en nous que par composition : tel à l'aventure les
 5 loge chez soy en leur vray estre, mais mille autres leur donnent un estre nouveau et contraire chez eux.

Nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties¹.

10 Or cette mort que les uns appellent des choses horribles la plus horrible, qui ne sçait que d'autres la nomment l'unique port des tourmens de ceste vie? le souverain bien de nature? seul appuy de nostre liberté? et com-
 15 mune et prompte recepte à tous maux? Et comme les uns l'attendent tremblans et effrayez, d'autres [la supportent plus aiseement que la vie].

Celuy-la se plaint de sa facilité :

B

20 Mors utinam pavidos vita subducere nolles,
 Sed virtus te sola daret².

[Or laissons ces glorieus corages : Theodorus respondit a Lysimachus menaçant de le

Ligne 17) *a, a', b* : d'autres ne la reçoivent-ils pas de tout autre visage? Celuy-là

— 19) *b* : de sa vilité et facilité

1. Ennemies.

2. O mort! plutôt aux dieux que tu dédaignasses de faire mourir les lâches, et que tu fusses seulement le prix du courage. LUCAIN, IV, 580.

tuer : Tu feras un grand coup d'arriver a la force d'une cantharide¹. La plus part des philosophes se treuvent avoir ou prevenu par dessein ou haste et secouru leur mort.]

- 4 Combien voit-on de personnes populaires, 5
 conduictes à la mort, et non à une mort
 simple, mais meslée de honte et quelque fois
 de griefs tourmens, y apporter une telle asseu-
 rance, qui par opiniatreté, qui par simplesse
 naturelle, qu'on n'y apperçoit rien de changé 10
 de leur estat ordinaire : establissans leurs
 affaires domestiques, se recommandans à leurs
 amis, chantans, preschans et entretenans le
 peuple : voire y meslans quelque-fois des mots
 pour rire, et beuvans à leurs cognoissans, 15
 aussi bien que Socrates. Un qu'on menoit au
 gibet, disoit que ce ne fut pas par telle ruë,
 car il y avoit danger qu'un marchand luy fist
 mettre la main sur le collet, à cause d'un vieux
 debte. Un autre disoit au bourreau qu'il ne 20
 le touchast pas à la gorge, de peur de le faire
 tressaillir de rire, tant il estoit chatoüilleux.
 L'autre respondit à son confesseur, qui luy
 promettoit qu'il soupperoit ce jour là avec
 nostre Seigneur : Allez vous y en, vous, car 25
 de ma part je jeusne. Un autre ayant de-
 mandé à boire, et le bourreau ayant beu le

Ligne 5) *a, a', b* : populaires et communes, conduictes

1. CICÉRON, *Tusculanes*, V, 40.

- premier, dict ne vouloir boire apres luy, de
 peur de prendre la verolle. Chacun a ouy
 faire le conte du Picard, auquel estant à
 l'eschelle on presenta une garse, et que
 5 (comme nostre justice permet quelque fois)
 s'il la vouloit espouser, on luy sauveroit la
 vie: luy, l'ayant un peu contemplée, et
 apperceu qu'elle boitoit : Attache, Attache,
 dit-il, elle cloche. Et on [dict] de mesmes qu'en
 10 Dannemarc un homme condamné à avoir la
 teste tranchée, estant sur l'eschaffaut, comme
 on luy presenta une pareille condition, la
 refusa, par ce que la fille, qu'on luy offrit,
 avoit les joües avallées, et le nez trop pointu¹.
 15 Un valet à Thoulouse accusé d'heresie, pour
 toute raison de sa creance [se] rapportoit à
 celle de son maistre, jeune escholier prison-
 nier avec luy; et ayma mieux mourir, que [se
 laisser persuader que son maistre peut faillir].
 20 Nous lisons de ceux de la ville d'Arras,
 lorsque le Roy Loys unziesme la print, qu'il
 s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui
 se laisserent pendre, plustost que de dire :
 Vive le roy².

Ligne 9) *a, a', b* : on conte de

— 18) *a* : que de se départir de ses opinions, quelles
 qu'elles fussent. Nous lisons

a', b : que se départir de... fussent. Nous

1. Depuis le début du paragraphe, Montaigne imite
 H. ESTIENNE, *Apol. pour Hérodote*, éd de 1566, p. 175.

2. BOUCHET, f° 160 v°.

[Au Royaume de Narsinque encores aujourd'huy les femes de leurs prestres sont vives ensevelies aveq leurs maris morts. Toutes autres femes sont brulees vives non constamment sulemant, mais gaïement aus funerailles 5 de leurs maris. Et quand on brule le corps de leur Roy trespasé, toutes ses femes et concubines, ses mignons et toute sorte d'officiers et serviturs qui font un peuple, accourent si allegrement a ce feu pour s'y jeter quant et leur 10 maistre, qu'ils semblent tenir a honeur d'estre compaignons de son trespas¹.]

Et de ces viles ames de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur [gaudisserie en] la mort mesme. Celuy [a] qui le 15 bourreau donnoit le branle, s'escria : Vogue la gallée, qui estoit son refrain ordinaire. Et

Ligne 3) 1595 : avec le corps de leurs maris. Toutes autres femmes sont brûlées aux funérailles des leurs, non constamment seulement, mais gaïement. A la mort du roi, ses femmes et concubines, ses mignons et tous ses serviteurs, qui font un peuple, se présentent si allègrement au feu où son corps est brûlé, qu'ils montrent prendre à grand honneur d'y accompagner leur maistre. Et de

— 14) a, a', b : abandonner leur mestier à la mort mesme : *tesmoing* celuy qui, comme le bourreau luy donnoit

1. OSORIO, IV, 12. — Ce paragraphe manuscrit a été mis, sans raison connue, dans l'édition de 1595, après le paragraphe qu'il précède ici; l'édition municipale l'a remis à sa vraie place.

[l'autre] qu'on avoit couché sur le point de rendre sa vie le long du foier sur une paille, à qui le medecin demandant où le mal le tenoit : Entre le banc et le feu, respondit-il.
 5 Et le prestre, pour luy donner l'extreme onction, cherchant ses pieds, qu'il avoit reserrez et contrains par la maladie : Vous les trouverez, dit-il, au bout de mes jambes. A [l'home] qui l'exhortoit de se recommander à
 10 Dieu : Qui y va? demanda-il; et l'autre respondant : Ce sera tantost vous mesmes, s'il luy plait; — Y fusse-je bien demain au soir, replica-il. — Recommandez vous seulement à luy, suivit l'autre, vous y serez bien tost.
 15 — Il vaut donc mieux, adjousta-il, que je luy porte mes recommandations moy-mesmes¹.

Pendant nos dernieres guerres de Milan et tant de prises et récousses², le peuple impatient de si divers changemens de fortune, print telle
 20 resolution à la mort, que j'ay ouy dire à mon pere, qu'il y veist tenir conte de bien vingt et cinq maistres de maison, qui s'estoient deffaits eux mesmes en une sepmaine. Accident approchant à celuy de la ville des Xantiens³, les-

Ligne 1) a, a', b : Et *celuy* qu'on

— 9) a, a', b : A *celuy* qui

1. Imité de la préface des *Nouvelles récréations* de BONAVENTURE DES PÉRIERS, 1558. (P. V.)

2. De prises et de reprises.

3. PLUTARQUE, *Vie de Brutus*, c. 8.

quels assiegez par Brutus se precipiterent pesle
mesle hommes, femmes, et enfans à un si
furieux appetit de mourir, qu'on ne fait rien
pour fuir la mort, que ceux-cy ne fissent pour
fuir la vie : en maniere qu'à peine peut Brutus 5
en sauver un bien petit nombre¹.

[Tout' opinion est asses forte pour se faire
espouser au pris de la vie. Le premier article
de ce beau sermant que la Græce jura et
maintint en la guerre Medoise, ce fut que 10
chacun changeroit plus tost la mort a la vie,
que les loix Persienes aus leurs². Combien voit
on de monde en la guerre des Turcs et des
Grecs, accepter plus tost la mort tresapre, que
de se descirconcire pour se baptiser. Exemple 15
de quoi nulle sorte de relligion n'est incapable.

Les Roys de Castille ayant bani de leurs
terres les Juifs, le Roy Jan de Portugal leur
vandit a huit escus pour teste la retrete aus
sienes, en condition que dans certain jour ils 20
aroient a les vuider : et luy, prometoit leur

Ligne 5) *a* : pour *finir* la

a' : Brutus *a toute son armée* en

— 18) 1595 : le Roy *Jehan* de

— 19) 1595 : retrète aux siennes *pour un certain*
temps : à condition que, *iceluy venu*, ils
auraient à les vider

1. Cinquante seulement, dit Plutarque, *loc. cit.*

2. Ce sont les premières paroles prononcées par les
Grecs avant la bataille de Platée. DIODORE DE SICILE,
XI, 29.

fournir de vesseaus a les trajecter en Afrique.
 Le jour venu, lequel passe il estoit dict que
 ceus qui n'aroint obeï demureroient esclaves,
 les vesseaus leur feurent fournis escharce-
 5 mant¹, et ceus qui s'y embarquarent rudement
 et vileinement traitez par les passagiers qui,
 outre plusieurs autres indignites, les amu-
 sarent sur mer tantost avant tantost arriere,
 jusques a ce qu'ils eussent consomme leurs
 10 vittoailles et fussent contreins d'en acheter
 d'eus si cheremant et si longuement qu'ils
 furent randus a bort apres avoir este du tout
 mis en chemise. La nouvelle de cette inhu-
 manite rapportee a ceus qui estoient en terre,
 15 la plus part se resolurent a la servitude :
 aucuns firent contenance de changer de relli-
 gion. Emanuel venu a la corone les mit pre-
 mierement en liberte : et changeant d'avis

Ligne 1) 1595 : Et lui promettoit fournir de vesseaux.
 (Ici, il n'y a pas de virgule après lui, et
 le mot *leur* qui vient avant *fournir* n'y
 est pas¹.)

— 17) 1595 : Emmanuel, *successeur de Jehan*, venu

1. Chichement, avec trop d'épargne.

1. Une note de l'édition municipale (t. I, p. 462), indique que Mlle de Gournay, après avoir mis *lui* sans virgule en 1595, avait supprimé plus tard ce mot, et l'avait remplacé par le mot *leur*, en sorte que le texte devint désormais : « et *leur* promettait fournir de vesseaux ». Cette indication est inexacte. Mlle de Gournay a maintenu la leçon erronée : *lui promettait*, jusque dans la dernière édition qu'elle a publiée, celle de 1635. C'est Coste qui, en 1724, a remplacé *lui* par *leur*, rétablissant, sinon le texte, du moins le sens de la phrase. (A. A.)

despuis, leur dona temps de vuider ses païs, assignant trois ports a leur passage. Il espe-
roit, dict l'evesque Osorius¹, le meillur histo-
rien Latin de nos siecles, que la faveur de la
liberte qu'il leur avoit rendue ayant failli de 5
les convertir au Christianisme, la difficulte
de se commettre come leurs compaignons a la
volerie des mariniers, d'abandoner un païs ou
ils estoient habitues aveq grandes richesses,
pour s'aler jetter en region inconue et estran- 10
giere, les y rameneroit. Mais se voiant descheu
de son esperance et eus tous deliberes au pas-
sage, il retrancha deus des ports qu'il leur
avoit promis, affin que la longur et incommo-
dite du trajet en ravisast aucuns : ou pour les 15
amonceler tous a un lieu pour une plus grande
commodite de l'exécution qu'il avoit destinee.
Ce fut qu'il ordona qu'on arrachat d'entre
les mains des peres et des meres tous les enfans
au dessous de quatorse ans, pour les trans- 20
porter hors de leur veue et conversation en
lieu ou ils fussent instruits a nostre relligion.
Ils disent que cet effaict produisist un horrible
spectacle : la naturelle affection d'entre les
peres et les enfans et de plus le zeile a leur 25
antiene creance combatant a l'encontre de
cette violante ordonance. Il y fut veu commu-

Ligne 3) 1595 : Osorius, *non méprisable* historien

1. OSORIO, I, 4.

neement des peres et meres se desfaisans eus mesmes et d'un plus rude exemple encores precipitant par amour et compassion leur junes enfans dans des puits pour fuir a la loy.

5 Au demeurant le terme qu'il leur avoit prefix, expiré, par faute de moiens, ils se remirent en servitude. Quelques uns se firent Chrestiens : de la foi des quels ou de leur race encores aujourd'huy cent ans apres peu de Portugois
10 s'assurent, quoi que la costume et la longur du temps soient bien plus fortes conseillieres que tout'autre containte. « *Quoties non modo ductores nostri, dict Cicero, sed universi etiam exercitus ad non dubiam mortem concurrerunt*¹. »]

15 J'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection, B et enracinee en son cueur par divers visages de discours, que je ne luy sceu rabatre, et à la premiere qui s'offrit coiffée d'un lustre
20 d'honneur s'y precipiter hors de toute apparence, d'une faim aspre et ardente.

Ligne 11) 1595 : *conseillères à telles mutations, que tout autre contrainte. En la ville de Castelnaudary, cinquante Albigeois hérétiques souffrirent à la fois d'un courage déterminé d'être brûlés vifs en un feu ardent, avant désavouer leurs opinions*¹. *Quoties*

— 21) 1595 : d'une *fin* âpre

1. Combien de fois n'a-t-on pas vu courir à une mort certaine, non pas seulement nos généraux, mais nos armées entières? CICÉRON, *Tusculanes*, I, 37.

1. DU HAILLANT, *Histoire de France*, 1576 p. 512.

A Nous avons plusieurs exemples en nostre temps de ceux, jusques aux enfans¹, qui de crainte de quelque legiere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos, que ne [creinderons] nous, dict un ancien², si nous 5 [creignons] ce que la couardise mesme a choisi pour sa retraite ? D'enfiler icy un grand rolle de ceux de tous sexes et conditions et de toutes sectes és siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherchée 10 volontairement, et recherchée non seulement pour fuir les maux de cette vie, mais aucuns pour fuir simplement la satieté de vivre, et d'autres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, je n'auroy jamais faict. Et en 15 est le nombre si infiny, qu'à la verité j'auroy meilleur marché de mettre en compte ceux qui l'ont crainte.

Cecy seulement. Pyrrho le Philosophe³, se trouvant un jour de grande tourmente dans 20 un batteau, montroit à ceux qu'il voyoit les plus effrayez autour de luy, et les encourageoit

Ligne 4) *a, a'* : donnez la

— 5) *a, a', b* : que ne *fuyons* nous..., si nous *fuyons* ce que

— 12) *a, a'* : pour *finir* les

1. Il en est de même aujourd'hui. En France, du 1^{er} janvier 1895 au 1^{er} janvier 1905, 695 enfans se sont donnés la mort pour des motifs absolument futiles.

2. SÉNÈQUE, *Lettre* 70.

3. DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Pyrrhus*, IX, 68.

par l'exemple d'un pourceau, qui y estoit, nullement soucieux de cet orage. Oserons nous donc dire que cet avantage de la raison, dequoy nous faisons tant de feste, et pour le
 5 respect duquel nous nous tenons maistres et empereurs du reste des creatures, ait esté mis en nous pour nostre tourment? A quoy faire la cognoissance des choses, si nous en perdons le repos et la tranquillité, où nous serions
 10 sans cela, et si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrho? L'intelligence qui nous a este donnée pour nostre plus grand bien, l'employerons nous à nostre ruine, combatans le dessein de nature, et
 15 l'universel ordre des choses, qui porte que chacun use de ses utils et moyens pour sa commodité?

Bien, me dira lon, vostre regle serve à la mort, mais que direz vous de l'indigence? Que
 20 direz vous encor de la douleur, que [Aristippus, Hieronimus et] la pluspart des sages ont estimé le [dernier] mal; et ceux qui le nioient de parole, le confessoient par effect¹? Possidonius estant extremement tourmenté
 25 d'une maladie aiguë et douloureuse, Pom-

Ligne 2) *a, a', b* : nullement effrayé ny soucieux
 — 17) *a, a', b* : commodité et avantage? Bien
 — 22) *a, a', b* : le souverain mal
 — 23) *a* : par l'effect

I. CICÉRON, *Tusculanes*, II, 6.

peius le fut voir, et s'excusa d'avoir prins
 heure si importune pour l'ouyr deviser de la
 Philosophie : Ja à Dieu ne plaise, luy dit Pos-
 sidonius, que la douleur gaigne tant sur moy,
 qu'elle m'empesche d'en discourir et d'en 5
 parler! et se jetta sur ce mesme propos du
 mespris de la douleur¹. Mais cependant elle
 jouoit son rolle et le pressoit incessamment.
 A quoy il s'escrioit : Tu as beau faire, dou-
 leur, si ne diray-je pas que tu sois mal. Ce 10
 conte qu'ils font tant valoir, que porte-il
 pour le mespris de la douleur? Il ne debat
 que du mot, et ce pendant si ces pointures
 ne l'esmeuvent, pourquoy en rompt-il son
 propos? Pourquoy pense-il faire beaucoup de 15
 ne l'appeller pas mal?

Icy tout ne consiste pas en l'imagination.
 Nous opinons du reste, c'est icy la certaine
 science, qui jouë son rolle. Nos sens mesme
 en sont juges,

20

Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis².

Ferons nous a croire à nostre peau que les
 coups d'estrivièr la chatoüillent? Et à nostre

Ligne 3) a : l'a Dieu

— 5) 1595 : d'en *discourir*; et se jetta

1. CICÉRON dit (*Tusculanes*, II, 25) : *de hoc ipso esse nihil bonum, nisi quod honestum esset*.

2. Si les sens ne sont pas vrais, toute raison aussi est fausse. LUCRÈCE, IV. 486.

goust que l'aloé soit du vin de graves¹? Le
 pourceau de Pyrrho est icy de nostre escot.
 Il est bien sans effroy à la mort, mais si on
 le bat, il crie et se tourmente. Forcerons
 5 nous la generale habitude de nature, qui se
 voit en tout ce qui est vivant sous le ciel, de
 trembler sous la douleur? Les arbres mesmes
 semblent gemir aux offences qu'on leur faict.
 La mort ne se sent que par le discours², d'au-
 10 tant que c'est le mouvement d'un instant :

Aut fuit, aut veniet, nihil est præsentis in illa,
 Morsque minus pœnæ quam mora mortis habet³.

Ligne 1) *a, a'* : que *de* l'aloé

— 5) 1595 : générale *loi* de nature

1. Montaigne exprime ici avec humour son opinion anti-stoïcienne. Posidonius est un philosophe stoïcien. Sa doctrine professe que la douleur n'est pas un mal; pour Montaigne, elle est le plus grand des maux. Au chapitre XII du livre II, il revient sur l'anecdote de Posidonius avec plus de force encore : « Tu as beau « faire, douleur, dit Possidonius, si ne dirai-je pas que « tu sois un mal. » Il sent les mesmes passions que mon laquais, mais il se gendarme sur ce qu'il contient au moins sa langue sous les lois de sa secte. Ce n'est que vent et parole. » (Texte de 1588.) Et c'est dans ce chapitre que M. P. Villey trouve que Montaigne « s'exhorte, avec Sénèque, à mépriser la douleur » ! (*Sources et Évolution des Essais*, t. II, p. 298.) (A. A.)

2. Par le raisonnement.

3. Ou elle a été, ou elle sera; il n'y a rien de présent en elle. — La mort est moins cruelle que l'attente de la mort.

Le premier de ces vers est pris d'une satire latine qu'Étienne de La Boétie avait adressée à Montaigne, qui

Mille bestes, mille hommes sont plustost mors que menassés. Et à la verité ce que [nous disons creindre] principalement en la mort, c'est la douleur, son avant-coureuse coustumiere.

[Toutesfois s'il en faut croire un saint pere : « *Malam mortem non facit, nisi quod sequitur mortem*¹. » Et je dirois encores plus vraisemblablement que ny ce qui va devant, ny ce qui vient apres, n'est des appartenances de la mort. Nous nous excusons faucement. Et je treuve par experiance que c'est plus tost l'impatiance de l'imagination de la mort qui nous rent impatians de la dolor, et que nous la santons doublemant griefve de ce qu'elle nous menace de mourir. Mais la raison accusant nostre lachete de creindre chose si soudeine, si inevitable, si insensible, nous prenons cet autre pretexte plus excusable.

Tous les maus qui n'ont autre dangier que

Ligne 3) a, a', b : ce que les Sages craignent principalement

en parle au chapitre xxviii : *De l'Amitié*. Cette pièce de vers offre un véritable intérêt. On y voit que si, dans cette union, Montaigne semble être le juge de l'esprit, par contre, comme le remarque Sainte-Beuve, La Boétie semble être le juge des mœurs. (A. A.) — L'autre vers est d'OVIDE, *Épître d'Ariane à Thésée*, v. 82.

1. La mort n'est un mal que par ce qui vient après elle. SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, I, 11.

du mal, nous les disons sans dangier : celui des dans ou de la goutte, pour grief qu'il soit, d'autant qu'il n'est pas homicide, qui le met en conte de maladie? Or bien præsupposons

5 le, qu'en la mort nous regardons principalement la doloür. Come aussi la pauvreté n'a rien à craindre que cela, qu'elle nous jette entre [ses] bras, par la soif, la faim, le froid, le chaud, les veilles, qu'elle nous fait souffrir.

10 Ainsi n'ayons affaire qu'à la douleur. Je leur donne que ce soit le pire accident de nostre estre, et volontiers : car je suis l'homme du monde qui luy veux autant de mal, et qui la [fuis] autant, pour jusques à present n'avoir
15 pas eu, Dieu mercy, grand commerce avec elle. Mais [il est] en nous, si non de l'aneantir, au moins de l'amoinrir par la patience, [et] quand bien le corps s'en esmouveroit, de maintenir ce neantmoins l'ame et la raison
20 en bonne trampe.

Et s'il ne l'estoit, qui auroit mis en credit parmy nous la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité et la resolution? Où jouëroyent elles leur rolle, s'il n'y a plus de douleur à

Ligne 6) *a, a', b* : Comme

— 8) *a, a', b* : entre les bras de la douleur par

— 14) *a, a', b* : qui la craints autant

— 16) *a, a', b* : mais qu'il ne soit pourtant en nous

— 17) *a, a', b* : patience : qu'il ne soit en nous, quand bien

— 20) *a, a', b* : trampe, je ne le croy pas. Et s'il

deffier : « *avida est periculi virtus*¹. » S'il ne faut coucher sur la dure, soustenir armé de toutes pieces la chaleur du midy, se paistre d'un cheval, et d'un asne, se voir detailler en pieces, et arracher une balle d'entre les os, se souffrir recoudre, cauterizer et sonder, par où s'acquerra l'avantage que nous voulons avoir sur le vulgaire? C'est bien loing de fuir le mal et la douleur, ce que disent les Sages, que des actions également bonnes, celle-là est plus souhaitable à faire, où il y a plus de peine. « *Non enim hilaritate, nec lascivia, nec risu, aut joco comite levitatis, sed sæpe etiam tristes firmitate et constantia sunt beati*². » Et à cette cause il a esté impossible de persuader à nos peres que les conquestes faites par vive force, au hazard de la guerre, ne fussent plus avantageuses, que celles qu'on faict en toute seureté par pratiques et menées :

Lætius est, quoties magno sibi constat honestum³.

D'avantage, cela doit nous consoler : que naturellement, si la douleur est violente, elle

1. La vertu est avide de péril. SÉNÈQUE, *De Providentia*, c. 4.

2. Ce n'est pas en effet dans la gaieté, le badinage, les ris et les jeux, compagnons de la frivolité, mais dans la fermeté et la constance que les sages, même affligés, trouvent le bonheur. CICÉRON, *De Finibus*, II, 20.

3. La vertu est plus douce quand elle nous coûte beaucoup. LUCAIN, IX, 404.

est courte; si elle longue, elle est legiere¹, « *si gravis brevis, si longus levis*² ». Tu ne la sentiras guiere long temps, si tu la sens trop; elle mettra fin à soy, ou à toy³ : l'un et l'autre

1. Pour confirmer son adhésion à la morale épicurienne, Montaigne ajoute cette sentence d'Épicure. Et M. P. Villey, qui ignore la doctrine épicurienne, la croit stoïcienne. (*Montaigne, Textes choisis*, p. 134.)

Ce sont surtout les idées développées dans le passage qui commence à : « Mais il est en nous sinon... » (p. 115, l. 16), et qui finit à : « D'avantage... » (p. 116, l. 20) qui ont paru stoïciennes à MM. F. Strowski et P. Villey. Or, ces idées sont, pour une part, aussi bien épicuriennes que stoïciennes et, pour une autre part, entièrement épicuriennes. Car l'épicurisme, comme le rappelle justement Montaigne (II, 11 et ailleurs), a mis parmi nous en crédit, tout aussi bien que le stoïcisme, « la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité, la résolution ». Tout aussi bien que les stoïciens, les épicuriens maintiennent leur âme en bonne trempe, « en bonne assiette » en face de la douleur, « bien disposée » à la vertu. En réalité, l'intention de Montaigne, dans ce morceau, est épicurienne, car pour « prendre notre contentement en l'âme », et pour faire jouer leur rôle à « la vaillance, à la force et à la résolution », c'est à la force d'âme épicurienne qu'il s'adresse, puisqu'il ne propose comme possible à l'âme humaine que d'amoindrir la douleur, et que la force d'âme stoïcienne a la prétention, reconnue vaine par Montaigne, de l'anéantir.

C'est donc dans le sens épicurien et non dans le sens stoïcien qu'il faut prendre les exhortations que Montaigne vient de donner dans cette page. Nous allons d'ailleurs, dans les pages suivantes, le voir faire encore appel à Épicure dans les conclusions du morceau. (A. A.)

2. Si la douleur est violente, elle est brève; si elle est longue, elle est légère. CICÉRON, *De Finibus*, II, 29.

3. SÈNÈQUE, *Lettre* 78.

revient à un. [Si tu ne la portes, elle t'emportera. « *Memineris maximos morte finire; parvos multa habere intervalla requietis; medicorum nos esse dominos : ut si tolerabiles sint feramus, sin minus, e vita, quum ea non placeat, tanquam e theatro exeamus*¹. »]

Ce qui nous fait souffrir avec tant d'impatience la douleur, c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre [principal] contentement en l'ame, [de ne nous atandre point asses a elle : qui est sule et souveraine maistresse de nostre condition et conduite. Le corps n'a, sauf le plus et le moins, qu'un trein et qu'un pli. Elle est variable en toute sorte de formes, et renga a soi et a son estat, quel qu'il soit, les sentimens du cors et tous autres accidans. Pour tant² la faut il estudier et enquerir, et esveiller en elle ses ressorts tout puissans. Il n'y a raison, ny præscription, ny force, qui puisse contre son inclination et son chois. De tant de milliers de biaiz qu'ell'

Ligne 10) a, a', b : l'âme, c'est d'avoir eu trop de commerce avec le corps. Tout ainsi (p. 120, l. 6)

1. Souviens-toi que les grandes douleurs se terminent par la mort; que les petites laissent de nombreux moments de répit, et que nous sommes maîtres des médiocres : ainsi, tant qu'elles sont supportables, nous les endurons, sinon nous sortons comme d'un théâtre de cette vie qui a cessé de nous plaire. — Ce sont les paroles que CICÉRON (*De Finibus*, I, 15) met dans la bouche de l'épicurien Torquatus.

2. C'est pourquoi.

a en sa disposition, donons luy en un propre
 a nostre repos et conservation, nous voila
 non couvers sulement de toute offance mais
 gratiffiez mesmes et flatez, si bon luy semble,
 5 des offances et des maus.

Elle faict son profit de tout indifferem-
 mant. L'errur, les songes luy servent utille-
 mant, come une loyale matiere a nous mettre
 a garant et en contantemant ¹.

10 Il est aisé a voir que ce qui aiguise en nous
 la dolur et la volupte, c'est la pointe de nostre
 esperit. Les bestes qui le tienent sous boucle,
 laissent aus corps leurs sentimens libres et
 naïfs, et par consequant uns a peu pres en
 15 chaque espee, come nous voions par la sem-
 blable application de leurs mouvemens. Si nous
 ne troblions pas en nos membres la jurisdiction
 qui leur apartient en cela, il est a crere que
 nous en serions mieus, et que nature leur a
 20 done un juste et modere temperamant envers
 la volupte et envers la dolur. Et ne peut faillir
 d'estre juste, estant esgal et commun. Mais
 puis que nous nous somes emancipez de ses
 regles, pour nous abandoner a la vagabonde
 25 liberte de nos fantasies, au moins aidons nous
 a les plier du costé le plus agreable.

Ligne 15) 1595 : espèce, ainsi qu'elles montrent par

1. A nous protéger et satisfaire.... *A garant* est pris
 ici dans le même sens que dans cette expression de
 Nicole : *je recours vers vous à garant.* (C.)

Platon¹ creint nostre engagement aspre a la dolur et a la volupte, d'autant qu'il oblige et atache par trop l'ame au corps. Moi plus tost au rebours, d'autant qu'il l'en desprend et descloue.]

Tout ainsi que l'ennemy se rend plus [aigre] à nostre fuite, aussi s'enorgueillit la douleur à nous voir trembler sous elle. Elle se rendra de bien meilleure composition à qui luy fera teste. Il se faut opposer et bander contre. En nous acculant et tirant arriere, nous appellons à nous et attirons la ruine qui nous menace. [Come le corps est plus ferme a la charge en le roidissant, aussi est l'âme.]

Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibier des gens foibles de reins, comme moi, où nous trouverons qu'il va de la douleur, comme des pierres qui prennent couleur ou plus haute ou plus morne selon la feuille où l'on les couche, et qu'elle ne [tient] qu'autant de place en nous, que nous luy en faisons. « *Tantum doluerunt*, dict S. Augustin, *quantum doloribus se inseruerunt*². » Nous sentons plus un coup de rasoir du Chirurgien, que dix

Ligne 6) *a, a', b* : plus aspre à
 — 16) *a, a'* : foibles des reins
 — 20) *a, a'* : ne prend que autant
 b : ne prend qu'

1. Dans le *Phédon*.

2. Autant ils se sont livrés à la douleur, autant ils ont souffert. SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, I, 10.

coups d'espée en la chaleur du combat. Les douleurs de l'enfantement par les medecins et par Dieu mesme estimées grandes¹, et que nous passons avec tant de ceremonies, il y a
 5 des nations entieres qui n'en font nul conte. Je laisse à part les femmes Lacedemonienes; mais aux Souisses, parmi nos gens de pied, quel changement y trouvez-vous? Sinon que
 10 aujourd'huy porter au col l'enfant, qu'elles avoyent hier au ventre. Et ces Egyptiennes contre-faites, ramassées d'entre nous, vont, elles mesmes, laver [les] leurs, qui viennent de naistre, et prennent leur baing en la pro-
 15 chaine riviere. [Outre tant de garses qui desrobent tous les jours leurs enfans tant en la generation qu'en la conception, cette honeste feme de Sabinus², patritien Romain, pour l'interest d'autrui supporta le travail de l'enfante-
 20 ment de deus jumeaus, sule, sans assistance, et sans voix et gémissement.] Un simple garçonnet de Lacedemone, ayant desrobé un renard [(car ils creignoient encore plus la honte de leur sottise au larrecin que nous ne crei-

Ligne 13) *a, a', b* : laver leurs enfans qui

— 16) 1595 : enfans en la génération comme en la

— 23) *a, a', b* : renard (car le larrecin y estoit action de vertu, mais par tel si, qu'il estoit plus vilain qu'entre nous d'y estre surpris) et l'ayant

1. *In dolore paries filios.* GENÈSE, III, 16.

2. PLUTARQUE. *Traité de l'Amour*, c. 34.

gnons sa peine)] et l'ayant mis sous sa cape, endura plustost qu'il luy eut rongé le ventre, que de se découvrir¹. Et un autre donnant de l'encens à un sacrifice, le charbon luy estant tombé dans la manche, se laissa brusler jusques à l'os, pour ne troubler le mystere². Et s'en est veu un grand nombre pour le seul essay de vertu, suivant leur institution, qui ont souffert en l'aage de sept ans d'estre foëtez jusques à la mort, sans alterer leur visage. [Et Cicero les a veus se battre a troupes : de poins, de pieds et de dens, jusques a s'évanouir avant que d'advouer estre veincus. « *Nunquam naturam mos vinceret : est enim ea semper invicta ; sed nos umbris, deliciis, otio, languore, desidia animum infecimus ; opinionibus maloque more delinitum mollivimus*³. »] Chacun sçait l'histoire de Scevola qui, s'estant coulé dans le camp ennemy pour en tuer le chef et ayant failli d'attaincte, pour reprendre son effect

Ligne 1) 1595 : craignons la peine de notre malice et
 — 4) 1595 : sacrifice, se laissa brûler jusqu'à l'os
 par un charbon tombé dans sa manche,
 pour ne

1. PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, c. 14.

2. VALÈRE MAXIME, III, 3, ext. 1. — C'était un jeune Macédonien.

3. CICÉRON, *Tusculanes*, V, 27 : Jamais l'usage ne pourrait vaincre la nature ; elle est invincible, mais nous corrompons notre courage par les ombrages, par les délices, l'oisiveté, l'indolence et la paresse ; une fois corrompu, nous l'amollissons par des opinions fausses et par de mauvaises habitudes.

d'une plus estrange invention et descharger sa patrie, confessa à Porsenna, qui estoit le Roy qu'il vouloit tuer, non seulement son desseing, mais adjousta qu'il y avoit en son
 5 camp un grand nombre de Romains complices de son entreprise tels que luy. Et pour montrer quel il estoit, s'estant faict apporter un brasier, veit et souffrit griller et rostir son bras, jusques à ce que l'ennemy mesme en
 10 ayant horreur [comanda oster] le brasier¹. Quoy, celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son livre pendant qu'on l'incisoit²? Et celuy qui s'obstina à se mocquer et à rire à l'envy des maux qu'on luy faisoit³ : de façon
 15 que la cruauté irritée des bourreaux qai le tenoyent, et toutes les inventions des tourmens redoublez les uns sur les autres luy donnerent gaigné. Mais c'estoit un philosophe. Quoy? un gladiateur de Cæsar endura tous-
 20 jours riant qu'on luy sondat et detaillat ses playes. [*« Quis mediocris gladiator ingemuit? quis vultum mutavit unquam? Quis non modo stetit, verum etiam decubuit turpiter? Quis cum*

Ligne 10) a, a', b : horreur lui osta le brasier

— 16) a, a', b : tenoyent en main, et

1. TITE-LIVE, II, 12.

2. SÉNÈQUE, *Lettre* 78.

3. Il s'agit peut-être d'Anaxarque, que Nicocréon, tyran de Chypre, fit mettre en pièces sans pouvoir vaincre sa constance. — DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Anaxarque*, IX, 58 et 59. (C.) Cf. SÉNÈQUE, *Lettre* 78.

decubuisset, ferrum recipere jussus, collum contraxit¹ ? » | Meslons y les femmes. Qui n'a ouy parler à Paris de celle qui se fit escorcher pour seulement en acquerir le teint plus frais d'une nouvelle peau ? Il y en a qui se sont fait arracher des dents vives et saines, pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons nous en ce genre ? Que ne peuvent elles ? Que craignent-elles ? pour peu qu'il y ait d'agencement à esperer en leur beauté :

B Vellere queis cura est albos a stirpe capillos,
Et faciem dempta pelle referre novam².

A J'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à point nommé de ruiner leur estomac, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espaignolé quelle geine ne souffrent elles, guindées et sanglées,

Ligne 5) a, a' : peau ? et l'en surnommoit-on Madame l'escorchée. Il y en a

— 6) a, a' : en acquerir la

— 19) 1595 : sanglées, avec de grosses

1. A-t-on jamais vu un mauvais gladiateur gémir ou changer de visage, non seulement combattre, mais même tomber honteusement ? Une fois renversé, le voit-on détourner la gorge quand on va l'achever ? CICÉRON, *Tusculanes*, II, 17.

2. Il en est qui s'occupent d'arracher leurs cheveux blancs et de se faire, en s'enlevant la peau, un nouveau visage. TIBULLE, I, 8, 45.

à tout de grosses coches sur les costez¹, jusques à la chair vive? Ouy quelques fois à en mourir.

[Il est ordinere a beaucoup de nations de nostre temps de se blesser a esciant, pour
 5 doner foi a leur parole, et nostre Roy² en recite des notables exemples de ce qu'il en a veu en Polouigne et en l'endroit de luy mesmes. Mais outre ce que je sçai en avoir este imite en france par aucuns, j'ay veu une fille, pour
 10 tesmoigner l'ardur de ses promesses, et aussi sa constance, se doner du poinçon qu'elle portoit en son poil, quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui luy faisoient craqueter la peau et la seignoient bien en bon esciant. Les
 15 turcs se font des grandes escarres pour leurs dames; et affin que la marque y demure, ils portent soudein du fu sur la plaie et l'y tiennent un temps incroyable pour arreter le sang et former la cicatrice. Gens qui l'ont veu, l'ont
 20 escrit et me l'ont juré. Mais pour dix aspres³, il se treuve tous les jours entre eus qui se

Ligne 1) a : les costes

— 9) 1595 : par aucuns, *quand je veins de ces fameux Estats de Blois, j'avais vu peu aubervant une fille en Picardie pour*

1. C'est-à-dire des *échisses* qui, pressées fortement sur les côtés par des ceintures, y rendaient la chair insensible, et aussi dure que la corne ou le cal qui vient aux mains de certains ouvriers. (C.)

2. Henri III, qui fut roi de Pologne de 1573 à 1574. Source peut-être orale.

3. Monnaie turque qui vaut à peu près un sou.

donrra une bien profonde taillade dans le bras ou dans les cuisses¹.]

Je suis bien ayse que les tesmoins nous sont plus à main, où nous en avons plus affaire : car la Chrestienté nous en fournit à suffisance. 5 Et apres l'exemple de nostre saint guide, il y en a eu force qui par devotion ont voulu porter la croix. Nous apprenons par tesmoing tresdigne de foy², que le Roy S. Loys porta la here jusques à ce que, sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa, et que, tous les vendredis, il se faisoit battre les espaules par son prestre de cinq chainettes de fer, que pour cet effet il portoit tousjours dans une boîte. Guil- 15 laume nostre dernier Duc de Guyenne, pere de cette Alienor, qui transmit ce Duché aux maisons de France et d'Angleterre, porta les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement, un corps de cuirasse, soubs un habit de religieux, par penitence³. Foulques Comte 20 d'Anjou⁴ alla jusques en Jerusalem, pour là se

Ligne 5) *a, a', b* : fournit *plus qu'a*

— 13) *a, a'* : prestre à tout cinq

— 14) 1595 : effet, on portait emmy ses besognes de nuit. Guillaume

1. POSTEL, *Histoire des Turcs*, 1560, I^{re} part., p. 108.

2. JOINVILLE, éd. de Rieux, 1547, ch. 94 : passage interpolé qui ne se trouve plus dans les éditions modernes.

3. BOUCHET, *Annales d'Aquitaine*, f^o 75 r^o.

4. PAUL-EMILE, *De rebus Francorum*, éd. de Paris, 1544, f^o 66 r^o.

faire foëter à deux de ses valets, la corde au col, devant le Sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne voit-on encore tous les jours le Vendredy S. en divers lieux un grand nombre
 5 d'hommes et femmes se battre jusques à se déchirer la chair et perçer jusques aux os? Cela ay-je veu souvent et sans enchantement : et disoit-on (car ils vont masquez) qu'il y en avoit, qui pour de l'argent entreprenoient en
 10 cela de garantir la religion d'autrui, par un mespris de la douleur d'autant plus grand, que plus peuvent les éguillons de la devotion, que de l'avarice.

[Q. Maximus enterra son fils consulere ;
 15 M. Cato le sien Preteur designé ; et L. Paulus les siens deus en peu de jours, d'un visage rassis et ne portant auscun tesmoignage de deuil¹. Je disois en mes jours de quelqu'un en gossant, qu'il avoit choué² la divine justice :
 20 car la mort violante de trois grands enfans luy aiant este envoiée en un jour pour un aspre coup de verge, com' il est a croire : peu s'en falut qu'il ne la print a gratification. Et j'en ai perdu, mais en nourrisse, deus ou trois³, si

Ligne 23) 1595 : prit à faveur et gratification singulière du ciel. Je n'ensuis pas ces humeurs monstrueuses, mais j'en ai perdu en nourrice deux

1. CICÉRON, *Tusculanes*, III, 28.

2. C'est-à-dire *éludé*.

3. Cette indifférence apparente est à remarquer.

non sans regret, au moins sans facherie. Si n'est il guere accidant qui touche plus au vif les homes. Je vois asses d'autres communes occasions d'affliction qu'a peine sentirois je, si elles me venoint, et en ai mesprise quand 5 elles me sont venues, de celles ausquelles le monde done une si atroce figure, que je n'oseroi m'en vanter au peuple sans rougir. « *Ex quo intelligitur non in natura, sed in opinione esse ægritudinem*¹. »]

B L'opinion est une puissante partie, hardie, et sans mesure. Qui rechercha jamais de telle faim la seurté et le repos, qu'Alexandre et Cæsar ont faict l'inquietude et les difficultez. Terez le Pere de Sitalcez² souloit dire que 15 quand il ne faisoit point la guerre, il luy estoit adviz qu'il n'y avoit point difference entre luy et son pallefrenier³.

[Caton consul pour s'assurer d'aucunes villes en Hespaigne aiant sulemant interdit aus 20 habitans d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuarent : « *ferox gens nullam vitam rati sine armis esse*⁴. »] Combien en sçavons

Ligne 17) b : point de différence

1. D'où l'on peut voir que l'affliction n'est pas un effet de la nature, mais de l'opinion. CICÉRON, *Tusculanes*, III, 28.

2. Roi de Thrace. DIODORE DE SICILE, XII, 50.

3. PLUTARQUE, *Apophthegmes*.

4. Peuple farouche, qui ne croyait pas qu'on pût vivre sans armes. TITE-LIVE, XXXIV, 17.

nous qui ont fuy la douceur d'une vie tranquille, en leurs maisons, parmi leurs cognoissans, pour suivre l'horreur des desers inhabitables; et qui se sont jettez à l'abjection, vilité, et mespris du monde, et s'y sont pleuz jusques à l'affectation. Le Cardinal Borromé¹ qui mourut dernièrement à Milan, au [milieu] de la desbauche, à quoy le convioit et sa noblesse, et ses grandes richesses, et l'air de l'Italie, et sa jeunesse, se maintint en une forme de vie si austere, que la mesme robe qui luy servoit en esté, luy servoit en hyver; n'avoit pour son coucher que la paille; et les heures qui luy restoyent des occupations de sa charge, il les passoit estudiant continuellement, planté sur ses genouz, ayant un peu d'eau et de pain à costé de son livre, qui estoit toute la provision de ses repas, et tout le temps qu'il y employoit. J'en sçay qui à leur escient ont tiré et profit et avancement du cocuage, dequoy le seul nom effraye tant de gens. Si la veuë n'est le plus necessaire de nos sens, il est au moins le plus plaisant; mais et les plus plaisans et utiles de nos membres, semblent estre ceux qui servent à nous engendrer : toutesfois assez

Ligne 7) *b* : au *travers* de la
 — 13) *b* : que *de* la
 — 25) *b* : nous *entr'*engendrer

1. Saint Charles Borromée, archevêque de Milan (1538-1584).

de gens les ont pris en hayne mortelle, pour cela seulement, qu'ils estoyent trop aymables, et les ont rejettez à cause de leur pris et valeur. Autant en opina des yeux celuy qui se les creva¹. 5

[La plus commune et plus saine part des homes tient a grand heur l'abondance des enfans, moi et quelques autres, a pareil heur le defaut.

Et quand on demande a Thales pour quoi 10 il ne se marie point : il respont qu'il n'aime point a laiser lignee de soi².

Que nostre opinion done pris aus choses, il se voit par celles en grand nombre aus 15 quelles nous ne regardons pas sulement pour les estimer, ains a nous; et ne considerons ny leurs qualites ny leurs utilites, mais sulement nostre coust a les recouvrer: come si c'estoit quelque piece de leur substance; et appelons 20 valeur en elles non ce qu'elles aportent, mais ce que nous y aportons. Sur quoi je m'advise que nous somes grands mesnagiers de nostre mise. Selon qu'elle poise, elle sert de ce mesmes qu'elle poise. Nostre opinion ne la 25 laisse jamais courir a faus fruit³. L'achat done

1. C'est Démocrite. Cf. CICÉRON, *De Finibus*, V, 29. Cité d'après AULU-GELLE, X, 17. (P. V.)

2. DIOGÈNE LAERCE, I, 26.

3. C'est-à-dire : d'après une trop faible appréciation.

titre au diamant, et la difficulté a la vertu, et la douleur a la devotion, et l'asprete a la medecine.]

Tel' pour arriver à la pauvreté jetta ses
5 escuz en cette mesme mer, que tant d'autres
fouillent de toutes pars pour y pescher des
richesses. Epicurus² dict que l'estre riche
n'est pas soulagement, mais changement d'affaires.
De vray, ce n'est pas la [disette], c'est
10 plustot l'abondance qui produict l'avarice.
Je veux dire mon experience autour de ce
subject.

J'ay vescu en trois sortes de condition,
depuis estre sorty de l'enfance. Le premier
15 temps, qui a duré pres de vingt années, je le
passay, n'ayant autres moyens, que fortuites,
et despendant de l'ordonnance et secours d'autrui,
sans estat certain et sans prescription. Ma
despence se faisoit d'autant plus allegrement
20 et avec moins de soing, qu'elle estoit toute en
la temerité de la fortune. Je ne fu jamais mieux.
Il ne m'est oncques advenu de trouver la
bourçe de mes amis close : m'estant enjoint au
delà de toute autre nécessité, la nécessité de ne
25 faillir au terme que j'avoy prins [a m'acquiter].

Ligne 9) b : pas la *nécessité*, c'est

1. Aristippe, dans DIOGÈNE LAERCE, II, 77, et dans HORACE, *Satires*, II, 3, v. 100.

2. Dans SÉNÈQUE, *Lettre* 17.

Lequel ils m'ont mille fois [alongé], voyant l'effort que je me faisoys pour leur satisfaire : en maniere que j'en rendoy une loyauté mesnagere et aucunement piperesse¹. Je sens naturellement quelque volupté à payer, comme 5 si je deschargeois mes espauls d'un ennuyeux poix, et de cette image de servitude; aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action juste, et contenter autrui. J'excepte les payements où il faut 10 venir à marchander et conter, car si je ne trouve à qui en commettre la charge, je les esloingne honteusement et injurieusement tant que je puis, de peur de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de par- 15 ler est du tout incompatible. Il n'est rien que je haisse comme à marchander. C'est un pur commerce de [trichoterie] et d'impudence : apres une heure de debat et de barquignage, l'un et l'autre abandonne sa parolle et ses ser- 20 mens pour cinq sous d'amandement. Et si empruntois avec desadavantage : car n'ayant point le cœur de requerir en presence, j'en

Ligne 1) *b* : fois *estendu*, voyant

— 18) *b* : de *menterie* et

1. Les commentateurs, attribuant au mot « aucunement » un sens négatif qu'il n'a pas à cette époque, ont donné de ce passage une explication erronée : Montaigne veut dire que sa loyauté lui profitait au détriment de ses créanciers puisque ceux-ci lui « allongeaient » le terme du remboursement. (A. A.)

renvoyois le hazard sur le papier, qui ne faict
 guiere d'effort, et qui preste grandement la
 main au refuser. Je me remettois de la con-
 duitte de mon besoiing plus gayement aux
 5 astres, et plus librement, que je n'ay faict
 depuis à ma providence et à mon sens.

La plus part des mesnagers estiment hor-
 rible de vivre ainsin en incertitude, et ne
 s'advisent pas, premierement que la plus part
 10 du monde vit ainsin. Combien d'honnestes
 hommes ont rejezté tout leur certain à l'aban-
 don, et le font tous les jours, pour chercher
 le vent de la faveur des Roys et de la fortune?
 Cæsar s'endebta d'un million d'or outre son
 15 vaillant, pour devenir Cæsar. Et combien de
 marchans commencent leur trafique par la vente
 de leur metairie, qu'ils envoient aux Indes

Tot per impotentia freta¹?

En une si grande siccité de devotion, nous
 20 avons mille et mille colleges², qui la passent
 commodeement, attendant tous les jours de
 la liberalité du ciel, ce qu'il faut à [leur] dis-
 ner. Secondement, ils ne s'advisent pas, que
 cette certitude sur laquelle ils se fondent, n'est
 25 guiere moins incertaine et hazardeuse que le

Ligne 22) *b* : faut à eux disner

1. A travers tant de mers agitées. CATULLE, IV, 18.

2. Mille congrégations qui passent la vie commo-
 dément, etc.

hazard mesme. Je voy d'aussi pres la misere, au delà de deux mille escuz de rente, que si elle estoit tout contre moy. Car outre ce que [le sort] a dequoy ouvrir cent breches à la pauvreté au travers de nos richesses, [n'y aiant 5 souvent nul moïen entre la supreme et infime fortune :

*Fortuna vitrea est; tunc cum splendet frangitur*¹ :]

et envoyer cul sur pointe toutes nos deffences et levees², je trouve que par diverses causes 10 l'indigence se voit [autant ordinerement] logee chez ceux qui ont des biens, que chez ceux qui n'en ont point : et qu'à l'avanture est elle aucunement moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en 15 compagnie des richesses. [Elles viennent plus de l'ordre que de la recette : « *faber est suæ*

Ligne 4) *b* : ce que la fortune a

— 11) *b* : se voit aussi souvent logee

1. PUBLIUS SYRUS, *Sentences*, n° 283. La fortune est de verre, lorsqu'elle brille, elle se brise. — Godeau, évêque de Grasse, a ainsi traduit ce vers :

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Corneille a transporté cette traduction dans *Polyeucte*.

2. Renverser, bouleverser toutes nos défenses et levées. On trouve dans le dictionnaire Cotgrave, *cul sur pointe*, *cul sur tête*, deux expressions synonymes rendues par cette expression anglaise *topsy-turvy*, laquelle répond exactement à notre *sens dessus-dessous*. (C.)

*quisque fortunæ*¹. »] Et me semble plus misérable un riche malaisé, necessiteux, affaireux, que celui qui est simplement pauvre. [*« In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissimum est*². »

- 5 Les plus grans princes et plus riches sont par povreté et disette poussés ordinerement à l'extreme necessite. Car en est il de plus extreme que d'en devenir tirans et injustes usurpateurs des biens de leurs subjects?]
- 10 Ma seconde forme, ç'a esté d'avoir de [l'argent. A quoi m'estant] prins, j'en fis bien tost des reserves notables selon ma condition : n'estimant que ce fut avoir, sinon autant qu'on possède outre sa despence ordinaire, ny
- 15 qu'on [se] puisse [fier] du bien qui est encore en esperance de recepte, pour claire qu'elle soit. Car quoy, disoy-je, si j'estois surpris d'un tel, ou d'un tel accident? Et à la suite de ces vaines et vitieuses imaginations, j'allois fai-
- 20 sant l'ingenieux à prouver par cette superflue reserve à tous inconveniens : et sçavois encore respondre à celui qui m'alleguoit que le

Ligne 10) *b* : d'avoir des biens, auxquels je me prins si chaudement, que j'en fis

— 13) 1595 : n'estimant pas que

— 14) *b* : despence et son usage ordinaire

— 15) *b* : qu'on puisse prendre assurance du bien

1. Chacun est l'artisan de sa fortune. SALLUSTE, *Deuxième lettre à César*, I.

2. L'indigence au sein des richesses est la plus cruelle de toutes les détresses. SÉNÈQUE, *Lettre 74*.

nombre des inconveniens estoit trop infiny, que si ce n'estoit à tous, c'estoit à aucuns et plusieurs. Cela ne se passoit pas sans penible sollicitude. [J'en faisois un secret : et moi qui ose tant dire de moi, ne parlois de mon argent qu'en mensonge, come font les autres, qui s'apovrissent riches, s'enrichissent povres, et dispensent leur conscience de jamais tesmouigner sincerement de ce qu'ils ont : Ridicule et honteuse prudance.] Allois-je en voyage, il ne me sembloit estre jamais suffisamment prouvé. Et plus je m'estois chargé [de monnaie], plus aussi [je m'estois chargé de crainte] : tantost de la seurté des chemins, tantost de la fidelité de ceux qui conduisoient mon bagage : duquel comme d'autres que je cognoys, je ne m'asseurois jamais assez si je ne l'avois devant mes yeux. Laissoy-je ma boyte chez moy, combien de soubçons et pen- sements espineux, et, qui pis est, incommu- nicables. J'avois tousjours l'esprit de ce costé. [Tout conté, il y a plus de peine a garder l'argent qu'a l'acquérir.] Si je n'en faisois du tout tant que j'en dis, au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De commodité, j'en tirois peu ou rien : [pour avoir plus de moien de despance, elle ne m'en poisoit pas moins.] Car, comme disoit Bion', autant se

Ligne 13) *b* : aussi j'avois d'alarme : tantost

I. SÉNÈQUE, *De Tranquillitate animi*, c. 8.

fache le chevelu comme le chauve, qu'on luy arrache le poil : et depuis que vous estes accoustumé et avez planté vostre fantasie sur certain monceau, il n'est plus à vostre service, [vous n'oseriez l'escorner.] C'est un bastiment qui, comme il vous semble, crollera tout, si vous y touchez. Il faut que la nécessité vous prenne à la gorge pour l'entamer. Et au paravant j'engageois mes hardes, et
10 vendois un cheval avec bien moins de contrainte, et moins envys¹, que lors je ne faisois bresche à cette bourçe favorie, que je tenois à part. Mais le danger estoit, que mal aysément peut-on establir bornes certaines
15 à ce desir [elles sont difficiles a trouver es choses qu'on croit bones] et arrester un point à l'espargne. On va tousjours grossissant cet amas et l'augmentant, d'un nombre à autre, jusques à se priver vilainement de la jouys-
20 sance de ses propres biens, et l'establir toute en la garde, et à n'en user point.

[Selon cette espee d'usage, ce sont les plus riches gens de monoie, ceus qui ont charge de la garde des portes et murs d'une
25 bone ville. Tout home pecunieux est avaritieux a mon gre.

Platon² range ainsi les biens corporels ou

1. C'est-à-dire : et moins à contre-cœur, *minus invitatus*. (C.)

2. *Des Lois*, livre I, trad. Ficin, 1546, p. 749.

humains : la sante, la beaute, la force, la richesse. Et la richesse, dict il, n'est pas aveugle mais trescler voiante, quand elle est illuminée par la prudance.]

Dionisius le fils¹ eust sur ce propos bonne 5
 grace. On l'advertit que l'un de ses Syracusains avoit caché dans terre un thresor. Il luy manda de le luy apporter, ce qu'il fit, s'en reservant à la desrobbée quelque partie, avec laquelle il s'en alla en une autre ville, où, 10
 ayant perdu cet appetit de thesaurizer, il se mit à vivre plus liberallement. Ce qu'entendant Dionysius luy fit rendre le demeurant de son thresor, disant que puis qu'il avoit appris à en sçavoir user, il le luy rendoit 15
 volontiers.

Je fus [quelques] annees en ce point. Je ne sçay [quel] bon [dæmon] m'en jetta hors tres-utilement, comme [le] Siracusain, et m'envoya toute cette conserve à l'abandon, le plaisir de 20
 certain voyage de grande despence², ayant mis au pied cette sottie imagination. Par où je suis retombé à une tierce sorte de vie (je dis ce

Ligne 17) *b* : Je fus *quatre ou cinq* années en ce point : je ne sçay *quelle* bonne fortune m'en

— 19) *b* : comme *au* Siracusain

1. Ou Denys le Père, selon PLUTARQUE, dans les *Apophthegmes*. (C.)

2. Il s'agit probablement du voyage d'Italie, en 1580 et 1581.

que j'en sens) certes plus plaisante beaucoup et plus reiglée : c'est que je fais courir ma despence quand et ma recepte; tantost l'une devance, tantost l'autre : mais c'est de peu
 5 qu'elles s'abandonnent. Je vis du jour à la journée, et me contente d'avoir dequoy suffire aux besoins presens et ordinaires : aux extraordinaires toutes les provisions du monde n'y sçauroyent [baster. Et est folie de s'atandre
 10 que fortune elie mesmes nous arme jamais suffisamment contre soi. C'est de nos armes qu'il la faut combattre. Les fortuites nous trahiront au bon du faict'.] Si j'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voisine em-
 15 ploite : non pour acheter des terres [de quoi je n'ay que faire], mais pour acheter du plaisir. « *Non esse cupidum pecunia est, non esse emacem vectigal est*². » Je n'ay ny [guere] peur que bien me faille, ny [nul] desir qu'il m'augmente :
 20 « *Divitiarum fructus est in copia, copiam declarat satietas*³. » Et me gratifie singulierement

Ligne 3) *b* et 1595 : quand et *quand* ma récepte

— 9) *b* et 1595 : sçauroyent *suffire*. Si

— 15) *b* : emploite *et* non

1. Au plus fort de l'événement, lorsque le besoin sera le plus urgent.

2. C'est être riche que de n'être pas avide; c'est un revenu que de n'avoir pas la passion d'acheter. CICÉRON, *Paradoxes*, VI, 3.

3. La jouissance des richesses se rencontre dans l'abondance et il y a abondance quand il y a satiété. *Id.*, *Ibid.*, VI, 2.

que cette correction me soit arrivee en un aage naturellement enclin à l'avarice, et que je me vois desfaict de cette maladie si commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies. 5

[Feraulez qui avoit passe par les deus fortunes, et trouvé que l'accroit de chevance n'estoit pas accroit d'appetit au boire, manger, dormir et embrasser sa fame; et qui d'autre part santait poiser sur ses espauls l'importunite de l'œconomie, ainsi qu'elle faict a moi : delibera de contanter un june home povre, son fidelle amy, abboiant apres les richesses, et luy fit presant de toutes les sienes, grandes et excessives, et de celles encore qu'il estoit en trein d'accumuler tous les jours par la liberalite de Cyrus son bon maistre, et par la guerre : moienant qu'il print la charge de l'entretenir et nourrir honestement come son hoste et son ami. Ils vescurent ainsi depuis treshureusement, et esgalemant contans du changemant de leur condition¹. Voila un tour que j'imiterois de grand corage. 10 15 20

Et louë grandement la fortune d'un vieil prelat que je vois s'estre si purement desmis de sa bourse, de sa recette et de sa mise, tantost a un serviteur choisi, tantost a un autre, 25

Ligne 4) *b* : vieux, laquelle j'ay toujours tenu la moins excusable, et la plus

1. XÉNOPHON, *Cyropédie*, VIII, 3.

qu'il a coulé un long espace d'annees, autant ignorant cette sorte d'affaires de son mesnage com'un estrangier. La fiance de la bonté d'autrui est un non leger tesmouignage de la
 5 bonté propre : partant la favorise Dieu volontiers. Et pour son regart, je ne voy point d'ordre de maison, ny plus dignement, ny plus constamment conduit que le sien. Hureus qui aye regle a si juste mesure son
 10 besouin que ses richesses y puissent suffire sans son soin et empeschement, et sans que leur dispensation ou assamblage interrompe d'autres occupations qu'il suit, plus sortables, tranquilles, et selon son cœur.]

15 L'aisance donc et l'indigence despendent de l'opinion d'un chacun; et non plus la richesse, que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beauté et de plaisir, que leur en preste celui qui les possède. [Chacun est bien
 20 ou mal selon qu'il s'en treuve. Non de qu'on le croit, mais qui le croit de soi, est constant. Et en cela sul la creance se done essance¹ et verité.

La fortune ne nous faict ny bien ny mal² :
 25 elle nous en offre sulemant la matiere et la

1. Montaigne a écrit ce mot, que l'édition de 1595 écrit *essense*, si peu lisiblement, que R. Dezeimeris a lu *essore* ou *essor*. On ne peut lire ni *essance* ni *essore*, bien qu'il soit probable que Montaigne ait voulu mettre *essence*, c'est-à-dire *réalité*, *existence*. (A. A.)

2. SÉNÈQUE, *Lettre* 98. (P. V.)

semance, la quelle nostre ame plus puissante qu'elle, tourne et applique com'il luy plait, sule cause et maistresse de sa condition hureuse ou malheureuse.]

Les accessions externes prennent [saveur] et 5
couleur de l'interne constitution, comme les accoustremens nous eschauffent, non de leur chaleur, mais de la nostre, laquelle ils sont propres à couvrir et nourrir; qui en abrieroit un corps froid, il en tireroit mesme service 10
pour la froideur : ainsi se conserve la neige et la glace¹.

A Certes tout [en la maniere] qu'à un faineant l'estude sert de tourment, à un yvrongne l'abstinence du vin; la frugalité est supplice 15
au luxurieux, et l'exercice geine à un homme delicat et oisif : ainsin est-il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses, ny difficiles d'elles mesmes : mais notre faiblesse et lascheté les fait telles. Pour juger des choses grandes 20
et haultes, il faut un' ame de mesme, autrement nous leur attribuons le vice, qui est le nostre. Un aviron droit semble courbe [en]

Ligne 5) *b* : prennent *goust* et

— 13) *a, a'* : tout *ainsi* qu'*a*
b : tout *de mesme* qu'*a*

— 16) *a, a'* : aux luxurieux

— 17) 1595 : ainsi *en* est-il

— 18) *a, a'* : ne sont *ny* douloureuses, *ny*

— 23) *a, b* : semble *toutes fois* courbé *dans* l'eau
a' : semble *toutes fois* courbe *dans* l'eau

1. PLUTARQUE, *Du vice et de la vertu*, 1.

l'eau. Il n'importe pas seulement qu'on voye la chose, mais comment on la voye¹.

Or sus, pourquoy de tant de discours, qui persuadent [diversement les homes] de mes-
 5 priser la mort, et de [porter] la douleur, n'en [trouvons] nous quelcun [qui face] pour nous? Et de tant d'especes d'imaginacions, qui l'ont persuadé à autrui, que chacun n'en [applique il a soi une] le plus selon son humeur? S'[il
 10 ne peut digerer la] drogue forte et abstersive, pour desraciner le mal, au moins qu'il la preigne lenitive, pour le soulager. « *Opinio est quædam effæminata ac levis, nec in dolore magis, quam eadem in voluptate : qua, cum liquescimus*
 15 *fluimusque mollitia, apud aculeum sine clamore ferre non possumus. Totum in eo est, ut tibi imperes*². » Au demeurant, on n'eschappe pas

Ligne 3) a, a', b : discours, qui nous persuadent de mespriser la mort et de ne nous tourmenter point de la douleur, n'en empoignons nous quelcun pour nous?

— 8) a, a', b : que chacun n'en prend il celle qui est le plus

— 9) a, a', b : humeur? Si ce n'est une drogue

1. Ce passage « Certes tout en la manière... mais comment on la voye » n'est pas, comme l'indiquent toutes les éditions, inspiré de la Lettre 81 de Sénèque, mais de la Lettre 71. (A. A.)

2. Il y a des âmes qui sont efféminées et débiles dans la volupté comme dans la douleur; en sorte que, quand nous nous corrompons et dissolvons dans la mollesse, une piqure d'abeille nous arrache des cris.... Tout consiste à savoir se commander. CICÉRON, *Tusculanes*, II, 22.

à la philosophie, pour faire valoir outre mesure l'aspreté des douleurs [et l'humeine faiblesse]. Car on la contraint de [se rejeter à ces invincibles repliques]. S'il est mauvais de vivre en nécessité, au moins de vivre en 5 nécessité, il n'est aucune nécessité¹.

[Nul n'est mal longtemps qu'à sa faute.

Qui n'a le cœur de souffrir ny la mort ny la vie, qui ne veut ny résister ny fuir, que luy feroit on ?]

10

Ligne 3) *a, a', b* : contraint de nous donner en payement cecy. S'il

— 6) *a, a'* : n'est nulle nécessité

1. SÉNÈQUE, *Lettre* 12. Montaigne accentue encore son adhésion à la morale épicurienne par cette maxime d'Épicure qu'il adopte dès 1572. La plupart des commentateurs, n'ayant pas lu la *Lettre* 12, parlent de cette maxime comme étant de Sénèque. — Voici le texte de Sénèque : « Quid enim hac voce præclarius quam illi [epistolæ meæ] trado ad te perferendam? Malum est in necessitate vivere : sed in necessitate vivere, necessitas nulla est.... Epicurus, inquis, dixit. Quid tibi cum alieno. Quod verum est meum est : perseverabo Epicurum tibi ingerere. » (A. A.)

2. Ce chapitre, composé en 1572-73, est le développement de la formule toute relativiste qui en fait le titre. A peine l'a-t-il énoncée que, pour la vérifier, Montaigne s'adresse aux faits, rien qu'aux faits. Or l'examen critique des faits lui apprend que la douleur, la mort et les autres grands maux n'ont pas de valeur absolue puisqu'ils sont ressentis si différemment. Et quand il s'agit de l'attitude à prendre pour souffrir le moins possible, il conclut avec les épicuriens contre les stoïciens parce que ceux-ci méconnaissent si évidemment la réalité des faits qu'ils en sont ridicules. (A. A.)

CHAPITRE XV

ON EST PUNY POUR S'OPINIASTRER
A UNE PLACE SANS RAISON

La vaillance a ses limites, comme les autres *A*
vertus : lesquels franchis on se trouve dans le
train du vice; en maniere que par chez elle
on se peut rendre à la temerité, obstination
5 et folie, qui n'en sçait bien les bornes : ma-
laiseez [en] verité à choisir [sur] leurs confins.
De cette consideration est née la coustume,
que nous avons aux guerres, de punir, voire de
mort, ceux qui s'opiniastrent à defendre une
10 place, qui par les reigles militaires ne peut
estre soustenuë. Autrement, sous l'esperance
de l'impunité il n'y auroit pouillier¹, qui n'ar-
restast un' armée. Monsieur le Connestable
de Mommorency au siege de Pavie, ayant
15 esté commis pour passer le Tesin, et se loger
aux fauxbourgs S. Antoine, estant empesché

Ligne 2) *a, a' b* : franchis et outrepassés, on

— 6) *a, a', b* : malaisez à la verité a choisir en
l'endroit de leurs

— 12) *a, a'* : auroit poullailler, qui

1. Poulailier (bicoque).

d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra
jusques à se faire battre, feist pendre tout
ce qui estoit dedans¹. Et encore depuis accom-
pagnant Monsieur le Dauphin² au voyage
delà les monts, ayant pris par force le chas- 5
teau de Villane, et tout ce qui estoit dedans
ayant esté mis en pieces par la furie des sol-
dats, hormis le Capitaine et l'enseigne, il les
fit pendre et estrangler, pour cette mesme
raison³ : comme fit aussi le Capitaine Martin 10
du Bellay lors gouverneur de Turin en cette
mesme contrée, le capitaine de S. Bony, le
reste de ses gens ayant esté massacré à la
prinse de la place⁴. Mais d'autant que le juge- 15
ment de la valeur et faiblesse du lieu se
prend par l'estimation et contrepois des forces
qui l'assaillent, car tel s'opiniatrerait juste-
ment contre deux couleuvrines, qui feroit
l'enragé d'attendre trente canons; ou se met
encore en conte la grandeur du prince con- 20
querant, sa reputation, le respect qu'on luy
doit, il y a danger qu'on presse un peu la
balance de ce costé là. Et en advient par ces
mesmes termes, que tels ont si grande opi-
nion d'eux et de leurs moiens, que ne leur 25

1. MARTIN DU BELLAY, II, p. 188.

2. François, fils aîné de François I^{er}, qui mourut
cette même année (1536), par suite d'une imprudence.

3. MARTIN DU BELLAY, VIII, p. 463.

4. ID., *Ibid.*, IX, p. 499.

semblant point raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste, passent le cousteau par tout, où ils trouvent resistance, autant que fortune leur dure : comm' il se voit par
 5 les formes de sommation et deffi, que les princes d'Orient, et leurs successeurs, qui sont encores, ont en usage, fiere, hautaine et pleine d'un commandement barbaresque.

[Et au quartier par ou les Portugalois escornerent les Indes, ils trouvarent des etasts avec
 10 cette loy universelle et inviolable, que tout ennemi veincu du Roy en presance, ou de son lieutenant, est hors de composition de rançon et de merci¹.]

15 Ainsi sur tout il se faut garder, qui peut, *B* de tomber entre les mains d'un Juge ennemy, victorieux et armé.

Ligne 6) *a, a', b* : d'Orient, les *Tamburlans, Mahumets*, et leurs

1. GOULARD, *Histoire du Portugal*, 1581, XIV, 15, f° 416.

CHAPITRE XVI

DE LA PUNITION DE LA COUARDEISE

A J'ouy autrefois tenir à un Prince et tresgrand Capitaine, que pour lascheté de cœur un soldat ne pouvoit estre condamné à mort : luy estant, à table, fait recit du procez du Seigneur de Vervins, qui fut condamné à mort 5 pour avoir rendu Boulogne¹.

A la vérité c'est raison qu'on face grande difference entre les fautes qui viennent de nostre foiblesse, et celles qui viennent de nostre malice. Car en celles icy nous nous sommes 10 bandez à nostre escient contre les reigles de la raison, que nature a empreintes en nous; et en celles là, il semble que nous puissions appeler à garant cette mesme nature, pour nous avoir laissé en telle imperfection et 15 deffaillance : de maniere que [prou] de gens ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous, que de ce que nous faisons contre nostre

Ligne 16) *b* : que *peu* de gens

1. Au roi d'Angleterre Henri VIII, qui l'assiégeait en personne. *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, X, p. 550. — En 1544.

conscience; et sur cette regle est en partie fondée l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux heretiques et mescreans, et celle qui establit qu'un advocat et
 5 un juge ne puissent estre tenuz de ce que par ignorance ils ont failly en leur charge.

Mais quant à la couârdise, il est certain, que la plus commune façon est de la chas-
 tier par honte et ignominie. Et tient on que
 10 cette regle a esté premierement mise en usage par le legislateur Charondas; et qu'avant luy les loix de Grece punissoient de mort ceux qui s'en estoyent fuis d'une bataille, là où il ordonna seulement qu'ils fussent par trois
 15 jours assis emmy¹ la place publique, vetus de robe de femme, esperant encores s'en pouvoir servir, leur ayant fait revenir le courage par cette honte². « *Suffundere malis hominis sanguinem quam effundere*³. » Il semble
 20 aussi que les loix Romaines condamnoient anciennement à mort, ceux qui avoient fuy. Car Ammianus Marcellinus raconte, que l'Empereur Julien condamna dix de ses soldats, qui avoyent tourné le dos [en] une charge

Ligne 24) a, a', b, 1595 : dos à une charge

1. *Emmy, in medio*, au milieu.

2. DIODORE DE SICILE, XII, 4.

3. Songez plutôt à faire rougir le coupable qu'à répandre son sang. TERTULLIEN, *Apologétique*, c. 4. — Cité d'après JUSTE LIPSE, *Adversus dialogistam*, éd. de 1637, f° 165 v°. (P. V.)

contre les Parthes, à estre dégradé, et apres à souffrir mort, suyvant, dict-il, les loix anciennes¹. Toutes-fois ailleurs pour une pareille faute il en condamne d'autres, seulement à se tenir parmy les prisonniers sous l'en- 5 seigne du bagage. [L'aspre condamnation du peuple Romain contre les soldats eschapez de Cannes et en cete mesme guerre contre ceus qui accompaignarent Cn. Fulvius en sa desfaicte, ne vint pas a la mort². 10

Si est il a creindre que la honte les desesperere et les rande non froits sulemant mais enemis.]

Du temps de nos Peres³ le Seigneur de Franget jadis Lieutenant de la compagnie de 15 Monsieur le Mareschal de Chastillon, ayant esté mis par Monsieur le Mareschal de Chabanes Gouverneur de Fontarrabie au lieu de Monsieur [du] Lude, et l'ayant rendue aux Espagnols, fut condamné à estre dégradé de 20 noblesse, et tant luy que sa posterité déclaré roturier, taillable, et incapable de porter ar-

Ligne 12) 1595 : non froids *amis* seulement, mais

— 19) *a, a', b* : Monsieur de Lude

— 22) *a, a'* : roiturier

1. AMMIEN MARCELLIN, XXIV, 4; et plus bas, XXV, 1.

2. TITE-LIVE, XXV, 6, 22; XXVI, 2, 3.

3. En 1523. Le seigneur Franget est nommé Frauget dans les *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, II, p. 176.

mes : et fut cette rude sentence executée à Lyon. Depuis souffrirent pareille punition tous les gentils-hommes qui se trouverent dans Guyse, lors que le Comte de Nansau¹ y
5 entra : et autres encore depuis.

Toutes-fois quand il y auroit une si grossiere et apparente ou ignorance ou couârdise, qu'elle surpassat toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante
10 preuve de meschanceté et de malice, et de la chastier pour telle.

1. Ou Nassau. — GUILLAUME DU BELLAY, VII, p. 395. — En 1536.

CHAPITRE XVII

UN TRAICT DE QUELQUES AMBASSADEURS

A J'observe en mes voyages cette pratique, pour apprendre tousjours quelque chose, par la communication d'autrui (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre), de ramener tousjours ceux avec qui je confere, aux 5 propos des choses qu'ils sçavent le mieux.

Basti al nocchiero ragionar de' venti,
Al bifolco dei tori, et le sue piaghe
Conti'l guerrier, conti'l pastor gli armenti¹.

Car il advient le plus souvent au rebours, 10
que chacun choisit plustost à discourir du
mestier d'[un autre] que du sien, estimant
que c'est autant de nouvelle reputation ac-

Ligne 6) *a* : le mieux. Car il

— 10) 1595 : au contraire, que chascun

— 12) *a, a', b* : mestier d'autrui que

1. Que le pilote se contente de parler de ses vents, le laboureur de ses taureaux, le guerrier de ses blessures, et le berger de ses troupeaux. Traduction italienne de PROPERCE, II, I, 43, empruntée à *La civile conversatione* de Stefano GUAZZO (1581) :

Navita de ventis, de tauris narrat arator ;
Enumerat miles vulnera, pastor oves.

quise : tesmoing le reproche qu'Archidamus fait à Periander, qu'il quittoit la gloire de bon medecin, pour acquerir celle de mauvais poëte¹.

5 [Voies combien Cesar se desploie largement a nous faire entendre ses invantions a bastir pons et engins²; et combien au pris il va se serrant, ou il parle des offices de sa profession, de sa vaillance et conduite de sa
10 milice.

Ses exploits le verifient asses capiteine excellent : il se veut faire conestre excellent
ingenieur³, qualite aucunement estrangiere. Un home de vocation juridique⁴, mené ces
15 jours passes voir un' estude fournie de toute sorte de livres de son mestier et de tout autre sorte, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir. Mais il s'arrete a gloser rudeiment et

Ligne 2) 1595 : d'un bon

— 4) a, a', b : poëte, et par ce train, vous ne faites
jamais rien qui vaille. Optat (p. 154)

— 14) 1595 : vacation

— 16) 1595 : tout autre mestier, n'y

1. PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, article *Archidamus, fils d'Agésilas*. (C.)

2. Voyez surtout la description du pont jeté sur le Rhin, *De Bello Gallico*, IV, 17.

3. Montaigne écrit *ingenieur* (ingénieur) du mot *engin* dont il se sert souvent.

4. Dans l'édition de 1595, le passage « Un homme de vocation... et sans offance » est placé plus bas, après « n'y savait rien » (p. 154).

magistralement une barricade logee sur la vis¹ de l'estude, que cent capitenes et soldats rencontrent tous les jours, sans remarque et sans offance.

Le vieil Dionisius estoit tresgrand chef de 5 guerre, come il convenoit a sa fortune ; mais il se travailloit a doner principale recomandation de soi par la poësie, et si n'y sçavoit rien².]

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus³.

[Par ce train vous ne faictes jamais rien qui 10 vaille.]

Ainsin, il faut rejeter tousjours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste, chacun à son gibier. Et à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le sujet de toutes 15 gens, j'ai accoustumé de considerer qui en sont les escrivains : si ce sont personnes qui ne facent autre profession que de lettres, j'en apren principalement le stile et le langage ; si

Ligne 10) *a, a', b* : caballus. Par ainsi il faut travailler de rejeter

— 12) 1595 : vaille. Ainsi, il faut travailler de rejeter

1. Le mot *vis* s'explique par ce fait que, dans le manuscrit de l'exemplaire de Bordeaux, Montaigne avait d'abord écrit : la *vis par où il était monté* (il s'agissait évidemment d'un escalier tournant) ; mais il a effacé les mots « par où il était monté », et il les a remplacés par « de l'étude », en laissant le mot *vis*.

2. DIODORE DE SICILE, XV, 2.

3. Le bœuf pesant voudrait porter la selle, et le cheval tirer la charrue. HORACE, *Épîtres*, I, 14, v. 42.

ce sont medecins, je les croy plus volontiers
 en ce qu'ils nous disent de la temperature de
 l'air, de la santé et complexion des Princes,
 des blessures et maladies; si Jurisconsultes, il
 5 en faut prendre les controverses des droicts,
 les loix, l'establissement des polices et choses
 pareilles; si Theologiens, les affaires de
 l'Eglise, censures Ecclesiastiques, dispenses et
 mariages; si courtisans, les meurs et les cere-
 10 monies; si gens de guerre, ce qui est de leur
 charge, et principalement les deductions des
 exploits, où ils se sont trouvez en personne;
 si Ambassadeurs, les menées, intelligences et
 pratiques, et maniere de les conduire.

15 A cette cause, ce que j'eusse passé à un
 autre, sans m'y arrester, je l'ai poisé et re-
 marqué en l'histoire du Seigneur de Langey¹,
 tres-entendu en telles choses. C'est qu'après
 avoir conté ces belles remonstrances de l'Em-
 20 pereur Charles cinquiesme, faictes au consis-
 toire à Rome, present l'Evesque de Ma[s]con
 et le Seigneur du Velly nos Ambassadeurs, où
 il avoit meslé plusieurs parolles outrageuses
 contre nous, et entre autres que, si ses Capi-
 25 taines, soldats et subjects n'estoient d'autre
 fidelité et suffisance en l'art militaire, que

Ligne 2) *a* : température, de l'air

— 9) *a*, *a'* : ceremonies

— 25) 1595 : capitaines et soldats n'estoient

ceux du Roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la corde au col, pour luy aller demander misericorde (et de cecy il semble qu'il en creut quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie depuis il luy advint de redire ces mesmes 5 mots); aussi qu'il défia le Roy de le combattre en chemise avec l'espée et le poignard, dans un bateau, ledit seigneur de Langey, suivant son histoire, adjouste que lesdicts Ambassadeurs, faisans une despesche au Roy de ces 10 choses, luy en dissimulerent la plus grande partie, mesmes luy celerent les deux articles precedens. Or j'ai trouvé bien estrange qu'il fut en la puissance d'un Ambassadeur de dispenser sur les advertissemens qu'il doit faire 15 à son maistre, mesme de telle consequence, venant de telle personne, et dites en si grand' assemblée. Et m'eut semblé l'office du serviteur estre de fidelement représenter les choses en leur entier, comme elles sont advenües : 20 affin que la liberté d'ordonner, juger et choisir demeurast au maistre. Car de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la preigne autrement qu'il ne doit, et que cela ne le pousse à quelque mauvais party, et ce pendant le laisser ignorant de ses affaires : cela 25 m'eut semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la reçoit, au curateur et maistre d'escholle, non à celuy qui se doit

Ligne 7) a : poingnard

penser inferieur, non en autorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil. Quoy qu'il en soit, je ne voudroy pas estre servy de cette façon, en mon petit faict.

5 [Nous nous soustraions si volantiens du comandement sous quelque prætexte, et usurpons sur la maistrise; chacun aspire si naturellement a la liberté et autorité, qu'au supérieur nulle utilité ne doit estre si chere, venant de ceus qui le servent, come luy doit
10 estre chere leur naïfve et simple obeïssance.

On corrompt l'office du commander, quand on y obeit par discretion, non par subjection¹. Et P. Crassus, celuy que les Romeins estimarent cinq fois hureus, lors qu'il estoit en
15 Asie consul, aiant mandé un ingénieur grec de luy faire mener le plus grand des deus mas de navire qu'il avoit veu a Athenes, pour quelqu'engin de batterie qu'il en vouloit faire, cetuicy, sous titre de sa sciance, se dona loi
20 de choisir autremant, et mena le plus petit, et, selon la raison de son art, le plus commode : Crassus aiant patiammant oui ses raisons, luy fit tresbien doner le foit : estimant
25 l'interest de la discipline plus que l'interest de l'ouvrage.

Ligne 1) 1595 : inférieur, *comme* en autorité, aussi

1. Pensée traduite d'AULU-GELLE, I, 13, à qui Montaigne emprunte aussi le fait suivant. *Par discretion* signifie avec indépendance.

D'autre part, pourtant, on pourroit aussi
considerer que cet' obeissance si contreinte
n'appartient qu'aus comandemens precis et
prefix. Les ambassadeurs ont une charge plus
libre, qui en plusieurs parties despart souve- 5
reinement de leur disposition : ils n'exécutent
passimplement, mais forment aussi et dressent
par leur conseil la volenté du maistre. J'ai
veu en mon temps des personnes de commande-
ment repris d'avoir plus tost obeï aus parolles 10
des lettres du Roy qu'a l'occasion des affaires
qui estoient pres d'eus.

Les homes d'entendement accusent encores
l'usage des Roys de Perse de tailler les mour-
ceaux si courts a leurs agens et lieutenans, 15
qu'aus moindres choses ils eussent a recourir
a leur ordonnance : ce delai en une si longue
estendue de domination aiant souvent apporte
des notables damages a leurs affaires.

Et Crassus, écrivant a un home du mestier 20
et luy donant advis de l'usage auquel il desti-
nait ce mas, sembloit il pas entrer en confe-
rence de sa deliberation et le convier a inter-
poser son decret?]

Ligne 13) 1595 : encore *aujourd'huy*, l'usage

CHAPITRE XVIII

DE LA PEUR

Obstupui. steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit¹. *A*

Je ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent)
et ne sçay guiere par quels ressorts la peur
agit en nous; mais tant y a que c'est une
5 estrange passion: et disent les medecins qu'il
n'en est aucune qui emporte plustost nostre
jugement hors de sa deuë assiette. De vray,
j'ay veu beaucoup de gens devenus insensé
de peur; et [aus] plus rassis, il est certain,
10 pendant que son accès dure, qu'elle engendre
de terribles esblouissemens. Je laisse à part
le vulgaire, à qui elle représente tantost les
bisayeulx sortis du tombeau, enveloppez en
leur suaire, tantost des Loups-garous, des
15 Lutins, et des chimeres. Mais parmy les [sol-
dats] mesme, où elle devrait trouver moins

Ligne 6) *a, a'* : est *nulle*, qui

— 9) *a, a', b* et 1595 : et *au* plus

— 15) *a, a', b* : les *guerriers* mesme

1. Je demeurai interdit, mes cheveux se dressèrent
et ma voix s'arrêta dans ma gorge. VIRGILE, *Énéide*,
II, 774.

de place, combien de fois a elle changé un troupeau de brebis en esquadron de corselets¹? des roseaux et des cannes en gens-d'armes et lanciers? nos amis en nos ennemis? et la croix blanche à la rouge?

5

Lors que Monsieur de Bourbon print Rome², un port' enseigne, qui estoit à la garde du bourg saint Pierre, [fut sesi de] tel effroy à la premiere alarme, que par le trou d'une ruine il se jetta, l'enseigne au poing, hors la ville, droit aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville, et à peine en fin, voyant la troupe de Monsieur de Bourbon se renger pour le soustenir, estimant que ce fut une sortie que ceux de la ville fissent, il se reco- gneust, et, tournant teste, r'entra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorty plus de trois cens pas avant en la campagne. Il n'en advint pas du tout si heureusement à l'enseigne du Capitaine Juille, lors que S. Pol fut pris sur nous par le Comte de Bures et Monsieur du Reu : car estant si fort esperdu de la frayeur que de se jeter à tout³ son enseigne

10

15

20

Ligne 8) *a, a', b* : Pierre, *print* tel

— 9) *a'* : première *a l'arme* que

1. C'est-à-dire des cavaliers couverts de corselets, sorte de demi-cuirasses.

2. En 1527. *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, II, p. 206.

3. *A tout*, avec.

hors de la ville par une canonnière¹, il fut mis en pièces par les assaillans². Et au même siège fut memorable la peur qui serra, saisit et glaça si fort le cœur d'un gentil-homme,
 5 qu'il en tomba roide mort par terre à la bresche, sans aucune blessure.

Pareille [peur] saisit par foys [toute une *B* multitude]. En l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, deux grosses
 10 troupes prindrent d'effroy deux routes opposites, l'une fuyoit d'où l'autre partoît³.

Tantost elle nous donne des aisles aux *A* talons, comme aux deux premiers; tantost elle nous cloûe les pieds et les entrave, comme on
 15 lit de l'Empereur Theophile, lequel, en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes, devint si estonné et si transi, qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr : * « adeó, pavor etiam auxilia *B* formidat⁴ », * jusques à ce que Manuel, l'un des *A*

Ligne 1) *a* : hors la ville

— 7) *b* : Pareille *rage* saisit parfois des armées entières : en

1595 : Pareille *rage* pousse parfois

— 9) *b* : Allemans, la frayeur s'estant mise en leur armée, deux

1. Une embrasure.

2. MARTIN DU BELLAY, *Mémoires*, VIII, p. 449. Il fut aussi témoin du fait suivant : *Ibidem*, p. 450.

3. TACITE, *Annales*, I, 63.

4. Tant la peur redoute même ce qui pourrait porter secours. QUINTE CURCE, III, 11 (addition de 1588).

principaux chefs de son armée, l'ayant tirassé et secoüé, comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dit : Si vous ne me suivez, je vous tueray; car il vaut mieux que vous perdiez la vie, que si, estant prisonnier, vous veniez à [perdre] l'Empire¹. 5

[Lors exprime elle sa derniere force, quand pour son service elle nous rejette a la vaillance qu'elle a soustrait a nostre devoir et a nostre honeur. En la premiere juste bataille que les Romeins perdirent contre Annibal sous le consul Sempronius, une trope de bien dix mille homes de pied, aiant pris l'espouvante, ne voyant ailleurs par ou faire passage a sa lacheté, s'ala jeter au travers le gros des ennemis, le quel elle perça d'un merveillus effort aveq grand meurtre de Carthaginois, achetant une honteuse fuite au mesme pris qu'elle eut eu d'une glorieuse victoire². C'est ce de quoi j'ay le plus de peur que la peur. 10 15 20

Aussi surmonte elle en aigrur tous autres accidans.

Ligne 3) *a, a'* : somme

— 6) *a, a'* : vous perdez la
a, a', b : à ruyner l'Empire

— 22) 1595 : accidans. *Quelle affection peut estre plus aspre et plus juste, que celle des amis de Pompeius, qui estoient en son navire, spectateurs de cet horrible massacre ? Si est-ce que*

1. ZONARAS, *Chroniques*, trad. Millet de Saint-Amour, 1560, 3^e partie, f^o 58 v^o. (P. V.)

2. TITE-LIVE, XXI, 56.

Ceus qui aront este bien frotez en quelque estour¹ de guerre, tous blessez encores et ensanglantez, on les rameine bien landemein a la charge : mais ceux qui ont conceu quelque
 5 bone peur des enemis, vous ne les leur fairies pas sulement regarder en face. Ceus qui sont en pressante creinte de perdre leur bien, d'estre

la peur des voiles Egyptiennes, qui commençoient à les approcher, l'estouffa, de maniere qu'on¹ a remarqué qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter, et de se sauver à coups d'aviron ; jusques à ce qu'arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur pensee à la perte qu'ils venoient de faire, et lascher la bride aux lamentations et aux larmes, que cette autre plus forte passion avoit suspendues.

Tum pavor sapentiam omnem mihi ex animo expectorat².
 Ceux qui

1. Un *estour*, dit Nicot, c'est un conflit ou combat. (C.)
 — Peut-être du latin *turbo*, mêlée, d'où *disturbare*.

1. CICÉRON, *Tuscul.*, III, 27. (C.)

2. L'effroi loin de mon cœur a chassé ma vertu. ENNIUS, d'après CICÉRON, *Tuscul.*, IV, 8. (J.-V. L.)

L'édition municipale a placé dans le texte ce passage, qui figure dans l'édition de 1595, mais n'est pas dans l'exemplaire de Bordeaux. La raison de cette insertion est qu'il existe, sur l'exemplaire de Bordeaux, un indice qui paraît être un signe de renvoi. M. F. Strowski suppose que ce signe renvoie au texte en question, écrit sur une feuille ajoutée qui existait au recto du folio 27, où l'on remarque une surface rude, qui pourrait être la trace d'un fragment de pain azyme. Sans être impossible, la chose n'est pas très probable : Montaigne, en effet, avait, sur les marges du verso du folio 26, où se trouve le signe que M. Strowski considère comme un renvoi, toute la place nécessaire pour y insérer le texte de l'addition. Or, la marge a été laissée libre. Pourquoi Montaigne aurait-il renvoyé son addition à une feuille volante accolée à la page suivante dont toutes les marges sont libres ? Dans le doute, nous pensons qu'il faut l'insérer comme variante de 1595. (A. A.)

exilez, d'estre subjuguez, vivent en continue angoisse, en perdant le boire, le manger et le repos : la ou les povres, les banis, les serfs vivent souvant aussi joyeusement que les autres. Et tant de gens qui de l'impatience des pointures de la peur se sont pendus, noyez et precipitez, nous ont bien appris qu'elle est encore plus importune et insupportable que la mort. 5

Les Grecs en reconessent une autre espece qui est outre l'erreur de nostre discours¹, venant, disent-ils, sans cause apparante et d'une impulsion celeste. Des peuples entiers s'en voient souvant sesis, et des armées entieres. Telle fut cele qui apporta a Carthage une merveilleuse desolation. On n'y oioit que cris et voix effraiees. On voioit les habitans sortir de leurs maisons come a l'alarme, et se charger, blesser et entretuer les uns les autres, come si ce fussent ennemis qui vinsent a occuper leur ville. Tout y estoit en desordre et en tumulte : jusques a ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent appaisé l'ire des Dieux². Ils noment cela terrurs Paniques.] 10 15 20

Ligne 22) 1595 : et en *fureur*; jusques

1. C'est-à-dire : qui n'est pas causée par une erreur de notre jugement. (C.)

2. DIODORE DE SICILE, XV, 7.

CHAPITRE XIX

QU'IL NE FAUT JUGER DE NOSTRE HEUR,
QU'APRÈS LA MORT

Scilicet ultima semper
Expectanda dies homini est, dicique beatus
Ante obitum nemo, supremaque funera debet¹.

A

Les enfans sçauent le conte du Roy Crœsus
5 à ce propos² : lequel, ayant esté pris par Cyrus
et condamné à la mort, sur le point de l'ex-
ecution, il s'escria : O Solon, Solon ! Cela
rapporté à Cyrus, et s'estant enquis que
c'estoit à dire, il luy fist entendre qu'il veri-
10 fioit lors à ses despens l'avertissement qu'au-
trefois luy avoit donné Solon, que les hommes,
quelque beau visage que fortune leur face, ne
se peuvent appeller heureux, jusques à ce

Ligne 12) *a, a', b* : face, quelques richesses, Royautez et
Empires qu'ils se voyent entre mains, ne se

1. L'homme doit toujours attendre son dernier jour
et nul ne peut être tenu pour heureux avant la mort
et les honneurs suprêmes. OVIDE, *Métam.*, III, 135.

2. HÉRODOTE, I, 86. — VALÈRE MAXIME, VII, 42.

qu'on leur aye veu passer le dernier jour de leur vie, pour l'incertitude et variete des choses humaines, qui d'un bien leger mouvement se changent d'un estat en autre, tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un 5 qui disoit heureux le Roy de Perse, de ce qu'il estoit venu fort jeune à un si puissant estat : [Ouy] mais, dit-il, Priam en tel aage ne fut pas malheureux¹. Tantost, des Roys de Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, 10 il s'en faict des menuisiers et greffiers à Rome²; des tyrans de Sicile, des pedantes à Corinthe. D'un conquerant de la moitié du monde, et Empereur de tant d'armées, il s'en faict un miserable suppliant des belitres officiers d'un 15 Roy d'Egypte : tant cousta à ce grand Pompeius [la prolongation] de cinq ou six mois de vie³. Et du temps de nos peres, ce Ludovic Sforce, dixiesme Duc de Milan, soubz qui avoit si long temps branslé toute l'Italie, on l'a 20 veu mourir prisonnier à Loches⁴; mais apres

Ligne 8) *a, a', b* : estat, voire mais

— 11) *a, a'* : des *menuisiers* et

— 12) *a, a'* : de Sicile

— 17) *a, a', b* : Pompeius *l'alongement* de

1. PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

2. Cf. PLUTARQUE, *Paul-Émile*, 29. (P. V.)

3. Cf. CICÉRON, *Tusc.*, I, 35. (P. V.)

4. Il y fut enfermé en 1500 et y mourut en 1507. Son cachot se voit encore dans le château.

y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché. [La plus belle roine¹, veufve du plus grand Roy de la Chrestiente, vient elle pas de mourir par main de bourreau?] Et mille
 5 tels exemples. Car il semble que, comme les orages et tempestes se piquent contre l'orgueil et hautaineté de nos bastimens, il y ait aussi la haut des esprits envieux des grandeurs de ça bas,

10 Usque adeo res humanas vis abdita quædam
 Oberit, et pulchros fascès sævasque secures
 Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur².

Et semble que la fortune quelquefois guette à point nommé le dernier jour de notre vie,
 15 pour montrer sa puissance de renverser en un moment, ce qu'elle avoit basti en longues années; et nous fait crier apres Laberius : « Nimirum hac die una plus vixi, mihi quam vivendum fuit³. »

20 Ainsi se peut prendre avec raison ce bon advis de Solon. Mais d'autant que c'est un

Ligne 4) 1595 : bourreau. *Indigne et barbare cruauté.* Et

1. Marie Stuart, reine d'Écosse, et mère de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, décapitée au château de Fotheringay, par l'ordre de la reine Élisabeth, le 18 février 1587. Elle avait été mariée trois fois, la première fois à François II.

2. Tant il est vrai qu'une force secrète se joue des choses humaines, paraît se plaire à fouler aux pieds les beaux faisceaux et les haches cruelles. LUCRÈCE, V, 1231.

3. J'ai trop vécu d'un jour. MACROBE, *Saturnales*, II, 7, 14.

philosophe, à l'endroit desquels les faveurs et disgraces de la fortune ne tiennent rang ny d'heur, ny de mal'heur; et sont les grandeurs, et puissances, accidens de qualité à peu pres indifferente : je trouve vray-semblable 5 qu'il aye regardé plus avant, et voulu dire que ce mesme bon-heur de notre vie, qui dépend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien né, et de la resolution et assurance d'un' ame réglée, ne se doive jamais attribuer 10 à l'homme, qu'on ne luy aye veu jouer le dernier acte de sa comedie, et sans doute le plus difficile¹. En tout le reste il y peut avoir du masque : ou ces beaux discours de la Philosophie ne sont en nous que par contenance; 15 ou les accidens, ne nous essayant pas jusques au vif, nous donnent loysir de maintenir tousjours nostre visage rassis. Mais à ce dernier rolle de la mort et de nous, il n'y a plus que faindre, il faut parler François, il faut 20 montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot,

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur, et eripitur persona, manet res².

Ligne 3) *a, a', b* : grandeurs, *richesses* et puissances
 — 10) *a, a'* : réglée et *bien assenée*, ne
 — 20) *a, a'* : parler *bon* François.

1. Voir, p. 31, ce que Montaigne répond à Solon en 1588-92.

2. Alors des paroles sincères jaillissent du fond du cœur; le masque tombe, et le vrai reste. LUCRÈCE, III, 57.

Voyla pourquoy se doivent à ce dernier traict
toucher et esprouver toutes les autres actions
de nostre vie. C'est le maistre jour, c'est le
jour juge de tous les autres : c'est le jour,
5 dit un ancien¹ qui doit juger de toutes mes
années passées. Je remets à la mort l'essay du
fruit de mes estudes. Nous verrons là si mes
discours me partent de la bouche, ou du cœur.

J'ay veu plusieurs donner par leur mort *B*
10 reputation en bien ou en mal à toute leur vie.
Scipion, beau pere de Pompeius, rabilla en
bien mourant la mauvaise opinion qu'on
avoit eu de luy jusques lors². Epaminondas,
interrogé lequel des trois il estimoit le plus,
15 ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soy-mesme :
Il nous faut voir mourir, fit-il, avant que d'en
pouvoir resoudre³. De vray, on desrobéroit
beaucoup à celuy là, qui le poiserait sans
l'honneur et grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu
20 comme il luy a pleu : mais en mon temps
trois les plus execrables personnes que je co-
gneusse en toute abomination de vie, et les
plus infames, ont eu des mors réglées et en
toute circonstance composées jusques à la
25 perfection.

Ligne 13) 1595 : jusques alors. Epaminondas.

1. SÉNÈQUE, *Lettres* 26 et 102.

2. ID., *Lettre* 24.

3. PLUTARQUE, *Dits notables des anciens rois*, c. 72.

[Il est des mors braves et fortunees. Je luy ai veu trancher le fil d'un progres de merveilleus avancement, et dans la fleur de son croit, a quelcun, d'une fin si pompeuse, qu'a mon avis ses ambitieus et corageus desseins n'avoient 5 rien de si haut que fut leur interruption. Il arriva sans y aller ou il pretandoit : plus grandement et glorieusement que ne portoit son desir et esperance. Et devança par sa chute le pouvoir et le nom ou il aspiroit par sa 10 course¹.]

Au Jugement de la vie d'autrui, je regarde tousjours comment s'en est porté le bout ; et des principaux estudes de la mienne, c'est

1. Le général Michaud suppose qu'il est ici question d'Henri de Lorraine, duc de Guise, qui fut assassiné à Blois par ordre de Henri III, en 1588. La plupart des commentateurs s'accordent à penser que Montaigne veut parler de son ami Étienne de La Boétie, à la mort duquel il assista en 1563. Mais la qualification de « pompeuse » ne convient à la mort d'aucun de ces deux personnages et, pour ce qui est du second, on ne saurait parler de ses « ambitieux desseins ».

Il est vrai que les paroles de Montaigne : « Je remets à la mort l'essai du fruit de mes études ; nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur », sont presque identiques à celles que prononça son ami dans ses derniers moments ; mais Montaigne a fort bien pu avoir une réminiscence de ces paroles et faire allusion plus loin à un autre personnage. (Voir dans le dernier volume de la présente édition la lettre de Montaigne à son père sur la mort de La Boétie.) Il nous paraît donc plus simple d'avouer que nous ne savons pas à qui Montaigne a voulu faire allusion. (A. A.)

qu'il se porte bien, c'est-à-dire quietly et [sourdement'].

Ligne 2) *b* : quietly et *seurement*.

1. C'est-à-dire je m'applique à ce que ma propre mort se passe tranquillement et sans bruit.

Montaigne a maintenu sa conclusion, « qu'il ne faut juger de notre heur qu'après la mort », malgré l'addition qu'il a faite à ce chapitre en 1588, considérant probablement, à ce moment, que la mort réglée et « composée jusqu'à la perfection » des trois plus exécrales personnes qu'il ait jamais connues, est une exception permise par la divinité. Mais il se raviserà plus tard complètement, et, au livre II, ch. XIII, il expliquera pour quelles raisons il est difficile de juger si la « résolution et la constance dans la mort » sont vraies, ou si elles ne sont qu'une contenance artificielle. Enfin, en 1588-92 il dira (II, XI), non plus qu'il interprète la vie par la mort, mais la mort par la vie, et que si l'on rencontre une mort d'apparence forte, attachée à une faible vie, il tient « qu'elle est produite d'une cause faible et sortable à sa vie ». En 1588-92 encore, Montaigne (I, III) répète le mot de Solon qui est le point de départ et le principal sujet du présent chapitre, et il le réfute en se plaçant à un point de vue différent. (A. A.)

CHAPITRE XX

QUE PHILOSOPHER, C'EST APPRENDRE A MOURIR

A Cicero dit que Philosopher ce n'est autre chose que s'aprester à la mort¹. C'est d'autant que l'estude et la contemplation retirent aucunement nostre ame hors de nous, et l'embe-
songnent à part du corps, qui est quelque 5
apprentissage et ressemblance de la mort; ou bien, c'est que toute la sagesse et discours du monde se resolt en fin à ce point, de nous
apprendre à ne craindre [point] à mourir. De
10 vray, ou la raison se mocque, ou elle ne doit
viser qu'à notre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien
vivre, et à notre aise, comme dict la Sainte
[escriture]². Toutes les opinions du monde en

Ligne 13) *a, a', b* : Sainte *parolle*. Toutes

1. « Tota philosophorum vita commentatio mortis est. » CICÉRON, *Tusculanes*, I, 30.

2. *Ecclésiaste*, III, 17.

sont là, [que le plaisir est nostre but,] quoy qu'elles en prennent divers moyens; autrement on les chasseroit d'arrivée: car qui escouteroit celuy qui pour sa fin establiroit
 5 nostre [peine et mesaise¹?

Les dissantions des sectes philosophiques, en ce cas, sont verbales. « *Transcurramus solertissimas nugas*². » Il y a plus d'opiniatreté et de picoterie qu'il n'appartient a une si seincte
 10 profession. Mais quelque personnage que l'home entrepraigne, il joue tousjours le sien parmy. Quoi qu'ils dient, en la vertu mesme le dernier but de notre visee c'est la volupté. Il me plait de battre leurs oreilles de ce mot qui leur
 15 est si fort a contreceur. Et s'il signifie quelque supreme plaisir et excessif contentement, il est

Ligne 1) a, a', b : en sont là, quoiqu'elles

— 5) a, a', b : notre tourment ? Or, il est hors de moyen d'arriver à ce point de nous former un solide contentement qui ne franchira la crainte de la mort. Voila (p. 175)

1. M. F. Strowski reconnaît que ce passage (depuis « De vrai » jusqu'à « mésaise ») est épicurien, mais il soutient que le texte de 1580 était stoïcien. Il suffit de lire attentivement le texte de 1580, que les variantes de la présente page permettent de reconstituer, pour constater combien Émile Faguet avait raison d'écrire (*Revue latine* du 25 mars 1907) que ce passage est, en 1580 comme en 1595, « du plus pur épicurisme ». (A. A.)

2. Ne nous attardons pas à d'aussi subtiles bagatelles. SÉNÈQUE, *Lettre* 117.

mieus deu a l'assistance de la vertu qu'a null' autre assistance. Cette volupte, pour estre plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse. Et luy devions doner le nom du plaisir, plus favorable, plus dous et naturel : non celuy de la vigur, duquel nous l'avons denomee. Cett' autre volupté plus basse, si elle meritoit ce beau nom, ce devoit estre en concurrence, non par privilege. Je la treuve moins pure d'incommoditez et de traverses que n'est la vertu. Outre que son goust est plus momentanee, fluide et caduque, ell' a ses veilles, ses junes, et ses travaux, et la sueur, et le sang ; et en outre particulierement ses passions tranchantes de tant de sortes, et a son coste une satieté si lourde qu'elle equipolle a pœnitance. Nous avons grand tort d'estimer que ces incommoditez luy servent d'eguillon et de condimant a sa douceur, come en nature le contraire se vivifie par son contraire, et de dire, quand nous venons a la vertu, que pareilles suites et difficultez l'accablent, la rendent austere et inaccessible, la ou, beaucoup plus proprement qu'a la volupte, elles annoblissent, esguisent, et rehaussent le plaisir divin et parfait qu'elle nous moiene¹. Celuy la est certes bien indigne de son acointance, qui contre-

1. Qu'elle nous procure par son moyen.

poise son coust a son fruit, et n'en conoit ny les graces ny l'usage. Ceus qui nous vont instruisant que sa queste est scabreuse et laborieuse, sa jouissance agreable, que nous disent
 5 ils par la, si non qu'elle est tousjours desagregable. Car quel moien humain arriva jamais a sa jouissance? Les plus parfaicts se sont bien contantez d'y aspirer et de l'aprocher sans la posseder. Mais ils se trompent : veu que de
 10 tous les plaisirs que nous conessons, la poursuite mesme en est plaisante. L'entreprise se sent de la qualite de la chose qu'elle regarde, car c'est une bone portion de l'effaict et consubstantielle. L'heur et la beatitude
 15 qui reluit en la vertu, ramplit toutes ses appartenances et avenues jusques a la premiere entree et extreme barriere. Or des principaus bienfaicts de la vertu est le mespris de la mort, moien qui fournit nostre vie d'une
 20 molle tranquillité, nous en done le goust pur et amiable, sans qui tout' autre volupté est esteinte.]

Voyla pourquoy toutes les [regles] se rencontrent et conviennent à [cet] article. Et
 25 bien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur,

Ligne 23) *a, a' b* : toutes les *sectes des philosophes* se rencontrent et conviennent à cet article de nous instruire à la mespriser. Et bien qu'elles

la pauvreté, et autres accidens à quoy la vie humaine est subjecte¹, ce n'est pas d'un pareil soing, tant par ce que ces accidens ne sont pas de telle nécessité (la plupart des hommes passent leur vie sans gouter de la pauvreté, 5 et tels encore sans sentiment de douleur et de maladie, comme Xenophilus le Musicien, qui vescu cent et six ans d'une entière santé²) qu'aussi d'autant qu'au pis aller la mort peut mettre fin, quand il nous plaira, et 10 couper broche à tous autres inconveniens. Mais quant à la mort, elle est inevitable,

B Omnes eodem cogimur, omnium
Versatur urna, serius ocius
Sors exitura et nos in æternum
Exitium impositura cymbæ³.

15

A Et par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subject continuel de tourment, et qui ne se peut aucunement soulager. [Il n'est lieu d'ou elle ne nous vieigne; nous pouvons 20 tourner sans cesse la teste ça et la come en

Ligne 4) a, a' : des hommes *passant* leur

1. SÉNÈQUE, *Lettre* 70. (P. V.)

2. VALÈRE MAXIME, VIII, 13, ext. 3. Confusion : Xénophile est philosophe; c'est le musicien Aristoxène qui rapporte le fait.

3. Nous sommes tous poussés vers un même terme; tôt ou tard, de l'urne agitée, notre billet sortira et nous monterons dans la barque pour une mort éternelle. HORACE, *Odes*, II, 3, v. 25. — Les éditions du xvi^e siècle donnent *exilium* et non *exitium* qui est une coquille introduite dans les *Essais*.

païs suspect : « *quæ quasi saxum Tantale semper impendet*¹. »] Nos parlemens renvoyent souvent executer les criminels au lieu où le crime est commis : durant le chemin, promenez les par [des] belles maisons, faictes leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

non Siculæ dapēs
Dulcem elaborabunt saporem,
Non avium cytharæque cantus
Somnum reducent²,

B

pensez vous qu'ils s'en puissent resjouir, et A
que la finale intention de leur voyage, leur estant ordinairement devant les yeux, ne leur ait alteré et affadi le goust à toutes ces commoditez?

Ligne 5) a, a', b : par toutes les belles maisons de France, faites

1595 : par de belles

1. Elle est toujours menaçante, comme le rocher de Tantale. CICÉRON, *De Finibus*, I, 18¹.

2. Les mets de la Sicile n'auront pas pour eux de saveur agréable, le chant des oiseaux, les accords de la lyre ne leur rendront pas le sommeil. HORACE, *Odes*, III, I, v. 18.

1. Cet exemple a été pris par Montaigne dans Cicéron. « D'après l'*Odyssée*, Tantale est plongé dans l'eau jusqu'au menton : il meurt de soif, car s'il approche ses lèvres, l'onde se retire et laisse le sol à sec. Des arbres chargés de fruits laissent pendre leurs rameaux au-dessus de sa tête ; étend-il les mains pour les saisir, le vent les emporte dans les nuages. Cette légende de Tantale était la plus répandue, mais elle n'était pas la seule. D'après une autre tradition exprimée pour la première fois dans les vers d'Archiloque, le roi asiatique avait au-dessus de sa tête un rocher toujours prêt à tomber, perpétuelle menace de mort. » (DECHARME, *Mythologie de la Grèce antique*.)

B Audit iter, numeratque dies, spacioque viarum
Metitur vitam, torquetur peste futura¹.

A Le but de notre carrière c'est la mort, c'est l'objet nécessaire de notre visée : si elle nous effraye, comme est il possible d'aller un pas 5 avant, sans fièvre ? Le remède du vulgaire c'est de n'y penser pas². Mais de quelle brutale stupidité luy peut venir un si grossier aveuglement ? Il lui faut faire brider l'âne par la queue,

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro³.

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent pris au piège. On fait peur à nos gens, seulement de nommer la mort, et la plupart s'en seignent, comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en fait mention aux testamens, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le médecin ne leur ait donné l'extrême sentence ; et Dieu sçait lors, entre la douleur

1. Il s'inquiète du chemin, il compte les jours, et mesure sa vie sur la longueur de la route, tourmenté par l'idée du malheur qui l'attend. CLAUDIEN, *Contre Rufus*, II, 137. — Le livre de V. HUGO, *Le Dernier jour d'un condamné*, est le développement dramatique de cette pensée.

2. Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser ; c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. PASCAL, *Pensées*, éd. Havet, IV, 5 ; éd. Brunschvicg, fr. 168.

3. Il a entrepris de marcher la tête à l'envers. LUCRÈCE, IV, 473.

et la frayeur, de quel bon jugement ils vous le patissent¹.

Parce que cette syllabe frappoit trop rudement leurs oreilles, et que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoyent appris de l'amollir ou de l'estendre en periphrases. Au lieu de dire : il est mort ; il a cessé de vivre, disent-ils, il a vescu². Pourveu que ce soit vie, soit elle passée, ils [se consolent]. Nous en avons emprunté nostre feu Maistre Jehan.

A l'aventure est-ce que, comme on dict, le terme vaut l'argent. Je nasquis entre onze heures et midi, le dernier jour de Febvrier mil cinq cens trente trois, comme nous contons à cette heure³, commençant [l'an] en Janvier. Il n'y a justement que quinze jours que j'ay franchi 39 ans, il m'en faut pour le moins encore autant⁴ : cependant s'empescher du pensement

Ligne 8) *b* : vescu, *vixerunt*. Pourveu

— 9) *b* : Ils *sont contens*. Nous

— 13) *a* : nasquis le dernier jour de Febvrier 1533.

Il n'y a

a' : nasquis.... Febvrier 1532. Il n'y a

— 16) *b* : commençant en Janvier

1. Du verbe *pâtisser*.

2. PLUTARQUE, *Vie de Cicéron*, c. 22.

3. Par une ordonnance de Charles IX, rendue en 1563, le commencement de l'année fut fixé au 1^{er} janvier; auparavant elle commençait à Pâques. En conséquence, le 1^{er} janvier 1563 devint le premier jour de l'an 1564.

4. Montaigne n'obtint pas ce qu'il lui fallait, puisqu'il

de chose si esloignée, ce seroit folie. Mais quoy, les jeunes et les vieux [laissent la vie de mesme condition. Nul n'en sort autrement que come si tout presantement il y entroit. Joint qu'il] n'est homme si decrepite, tant qu'il voit Mathusalem devant, qui ne pense avoir encore [vint] ans dans le corps. D'avantage, pauvre fol que tu es, qui t'a estably les termes de ta vie? Tu te fondes sur les contes des Medecins. Regarde plustost l'effect et l'experience. Par le commun train des choses, tu vis pieça¹ par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoutumez de vivre. Et qu'il soit ainsi, conte de tes cognoissans combien il en est mort avant ton aage, plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint; et de ceux mesme qui ont annobli leur vie par renommée, fais en registre, et j'entreray en gageure d'en trouver plus, qui sont morts avant, qu'apres trente cinq ans. Il est plein de raison et de pieté de

Ligne 2) *a, a', b* : vieux *y pensent aussi peu les uns que les autres. Et n'est homme*

— 7) *a, a', b* : encore un an

— 12) *a, a', b* : vis *desja pieça*

mourut en 1592, dans la soixantième année de son âge.

1. Depuis longtemps. — Tout ce que Montaigne dit dans ce passage est surtout remarquable en ce que, le premier entre tous les écrivains de son époque, à notre connaissance, il se livre à des considérations sur la durée moyenne de la vie de l'homme.

prendre exemple de l'humanité mesme de Jesus-Christ : or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme.

Combien a la mort de façons de surprise?

Quid quisque vitet, nunquam homini satis
Cautum est in horas¹.

Je laisse à part les fiebvres et les pleuresies. Qui eut jamais pensé qu'un Duc de Bretagne² deust estre estouffé de la presse, comme fut celui là à l'entrée du Pape Clement mon voisin³, à Lyon? N'as tu pas veu tuer un de nos roys en se jouant⁴? Et un de ses ancestres mourut il pas choqué par un pourceau⁵? Æschilus, menassé de là cheute d'une maison, a beau se tenir à l' [airte⁶], le voyla assommé d'un

Ligne 4) a, a' : à ce terme et ce fameux Mahumet aussi¹. Combien

— 16) b : a l'airre, le

1. L'homme ne peut jamais bien prévoir ce qu'il doit éviter à chaque instant. HORACE, *Odes*, II, 13, v. 13.

2. Jean II, mort en 1305.

3. Mon voisin, parce que le pape dont il s'agit, Clément V, n'était autre que Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux.

4. Henri II, blessé à mort dans un tournoi.

5. Philippe, fils aîné de Louis le Gros en 1131. — Presque tous ces exemples paraissent tirés de RAVISIUS TEXTOR, *Officina...*, 1552. (P. V.)

6. Se tenir en garde, au guet.

1. Montaigne a retranché cette phrase, probablement parce qu'il s'est aperçu de l'erreur qu'il commettait, Mahomet n'étant mort qu'à l'âge de soixante ans.

toict de tortue, qui eschappa des pates d'un' Aigle en l'air¹. L'autre mourut d'un grein de raisin²; un Empereur, de l'esgratigneure d'un peigne, en se testonnant; Æmilius Lepidus, pour avoir hurté du pied contre le seuil de son huis³; et Aufidius, pour avoir choqué en entrant contre la porte de la chambre du conseil; et entre les cuisses des femmes, Cornelius Gallus preteur, Tigillinus Capitaine du guet à Rome, Ludovic fils de Guy de Gonsague⁴, Marquis de Mantoüe, et, d'un encore pire exemple, Speusippus Philosophe Platonicien⁵, et l'un de nos Papes⁶. Le pauvre Bebius, juge, cependant qu'il donne delay de huictaine à une partie, le voyla saisi, le sien de vivre estant expiré. Et Caius Julius, medecin gressant les yeux d'un patient, voyla la mort qui clost les siens⁷: Et s'il m'y faut mesler : un mien frere, le Capitaine S. Martin, aagé de vint et trois ans, qui avoit desja faict assez bonne preuve de sa valeur, jouant

Ligne 18) a, a' : qui luy clost

— 19) a, a' : un mien frere aagé

1. VALÈRE-MAXIME, IX, 12, ext. 2.

2. ID., *Ibid.*, ext. 8. Il s'agit d'Anacréon.

3. PLINE, *Hist. nat.*, VII, 54. Les exemples suivants se trouvent au même endroit.

4. Condamné, par ses concitoyens, à perdre la tête sur l'échafaud pour cause d'adultère, l'an 1382.

5. TERTULLIEN, *Apologétique*, c. 46.

6. Il s'agit probablement du pape Jean XII.

7. PLINE, *Hist. nat.*, VII, 53.

à la paume, receut un coup d'esteuf qui l'assena un peu au dessus de l'oreille droite, sans aucune apparence de contusion, ny de blessure. Il ne s'en assit, ny reposa, mais
 5 cinq ou six heures apres il mourut d'une Apoplexie que ce coup luy causa. Ces exemples si frequens et si ordinaires nous passant devant les yeux, comme est-il possible qu'on se puisse deffaire du pensement de la mort, et
 10 qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tient au collet?

Qu'import'il, me direz vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine? Je suis de cet advis, et en quelque
 15 maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fut ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas home qui y reculasse. Car il me suffit de passer à mon aise; et le meilleur jeu que je me puisse donner, je le prens, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous voudrez,
 20

prætulerim delirus inersque videri,
 Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
 Quam sapere et ringi¹.

Ligne 4) a, a' : blessure et qui l'estonna si peu qu'il ne s'en assit, ny reposa jusqu'à ce que le voilà perdu, cinq ou six heures après d'une apoplexie. Ces

1. J'aimerais mieux paraître fou et stupide, pourvu que mes erreurs me rendent heureux, ou me fassent illusion, plutôt qu'être sage et en souffrir. HORACE, *Épîtres*, II, 2, v. 126.

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent, de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau. Mais aussi quand elle arrive, ou à eux, ou à leurs femmes, enfans et amis, les surprenant 5 [en dessoude¹] et à decouvert, quels tourmens, quels cris, quelle rage, et quel desespoir les accable? Vites vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus? Il y faut prouvoir de meilleur heure : et cette nonchalance bestiale, 10 quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement, ce que je trouve entierement impossible, nous vend trop cher ses denrées. Si c'estoit ennemy qui se peut eviter, je conseillerois d'emprunter les armes 15
B de la couïardise. Mais puis qu'il ne se peut, puis qu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honeste homme,

A Nempe et fugacem persequitur virum,
 Nec parcit imbellis juventæ 20
 Poplitibus, timidoque tergo²,

B et que nulle trampe de cuirasse vous couvre,

-
- Ligne 1) *a, a'* : c'est une follie.
 — 4) *a, a'* : eux mesmes, ou.
 — 6) *a, a', b* : surprenant à l'improveu et au decouvert.
 — 10) *a* : meilleur'heure.
-

1. A l'improviste, soudainement.

2. Il poursuit le fuyard, il n'épargne pas les jarrets du lâche jeune homme qui tourne honteusement le dos. HORACE, *Odes*, III, 2, v. 14.

Ille licet ferro cautus se condat ære,
Mors tamen inclusum protrahet inde caput¹,

aprenons à le soutenir de pied ferme, et à le A
combattre. Et pour commencer à luy oster
5 son plus grand avantage contre nous, pre-
nons voye toute contraire à la commune.
Ostons luy l'estrangeté, pratiquons le, ac-
coustumons le, n'ayons rien si souvent en la
teste que la mort. A tous instans representons
10 la à nostre imagination et en tous visages. Au
broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuille,
à la moindre piqueure d'espleingue, rema-
chons soudain : Et bien, quand ce seroit la
mort mesme? et là dessus, roidissons nous,
15 et efforçons nous². Parmi les festes et la joye,
ayons tousjours ce refrain de la souvenance
de nostre condition, et ne nous laissons pas

Ligne 15) 1595 : nous, efforçons

— 17) a : condition ; ne nous

1. Quoique l'homme prudent se couvre de fer et d'airain, la mort cependant arrachera sa tête de l'armure qui la protège. PROPERCE, III, 18, 25.

2. Un commentateur a interprété comme stoïciennes les pensées exprimées ici et dans tout le morceau « apprenons (p. 185, l. 3)... requête à soy-même (p. 186, l. 24). » En réalité ces pensées qui sont de 1580 et même de 1572-73, sont communes à l'épicurisme et au stoïcisme. Voyez, au commencement du ch. 11, du livre II, le passage : « car à la vérité, en fermeté de rigueur et d'opinions... ». — Voir aussi la Lettre 30, où Sénèque célèbre les beaux effets de la philosophie épicurienne, qui donne à l'âme, la force, la fermeté, le courage, la sérénité devant le trépas et en présence de la dissolution physique. (A. A.)

si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la memoire, en combien de sortes cette nostre allegresse est en bute à la mort, et de combien de prinses elle la menasse. Ainsi faisoient les Egyptiens, qui au milieu de leurs festins et parmy leur meilleure chere faisoient apporter l'Anatomie seche d'un corps d'homme mort, pour servir d'avertissement aux conviez¹. 5

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.
Grata superveniet, quæ non sperabitur hora².

10

Il est incertain où la mort nous attende, attendons la par tout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a desappris à servir³. Le savoir mourir nous afranchit de toute subjection et contrainte. [Il n'y a rien de mal en la vie pour celuy qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal.] Paulus Æmilius respondit à celuy que ce miserable Roy de Macedoine, son prisonnier, luy envoyoit, pour le prier de ne le mener pas en son triomphe : Qu'il en face la requeste à soy mesme⁴. 15 20

Ligne 8) 1595 : sèche d'un homme, pour servir

1. PLUTARQUE, *Banquet des sept sages*, 3.

2. Imagine-toi que chaque jour est le dernier qui luit pour toi; tu verras venir avec plaisir l'heure sur laquelle tu ne comptais plus. HORACE, *Épîtres*, I, 4, v. 13.

3. Cf. SÈNÈQUE, *Lettre* 26. (P. V.)

4. PLUTARQUE, *Vie de Paul-Émile*, c. 17.

A la verité, en toutes choses, si nature ne preste un peu, il est malaisé que l'art et l'industrie aillent guiere avant. Je suis de moy-mesme non melancholique, mais songecreux.

- 5 Il n'est rien dequoy je me soye des tousjours plus entretenu que des imaginations de la mort : voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

Jucundum cum ætas florida ver ageret¹,

B

- 10 parmy les dames et les jeux, tel me pensoit A
empesché à digerer à par moy quelque jalousie, ou l'incertitude de quelque esperance, cependant que je m'entretenois de je ne sçay qui, surpris les jours precedens d'une fievre
15 chaude et de [sa fin], au partir d'une feste pareille, et la teste pleine d'oisiveté, d'amour et de bon temps, comme moy, et qu'autant m'en pendoit à l'oreille :

Jam fuerit, nec post unquam revocare licebit².

B

- 20 Je ne ridois non plus le front de ce pense- A
ment là, que d'un autre. Il est impossible que d'arrivée nous ne sentions des piqueures de telles imaginations. Mais en les maniant

Ligne 15) a, a', b : de la mort, au

— 23) a, a', b : maniant et pratiquant au

1. Quand mon âge fleuri roulait son gai printemps. CATULLE, LXVIII, 16; trad. par M^{lle} de Gournay.

2. Bientôt le temps présent ne sera plus, et nous ne pourrons le rappeler. LUCRÈCE, III, 928.

et [repassant], au long aller, on les aprivoise sans doute. Autrement de ma part je fusse en continuelle frayeur et frenesie : car jamais homme ne se défia tant de sa vie, jamais homme ne fait moins d'estat de sa durée. Ny 5 la santé, que j'ay jouy jusques à present tres-vigoureuse et peu souvent interrompue, ne m'en alonge l'esperance, ny les maladies ne me l'acourcissent. A chaque minute il me semble que je m'eschape. [Et me rechante 10 sans cesse : Tout ce qui peut estre fait une autre jour¹, le peut estre aujourd'hui.] De vray les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien de nostre fin ; et si nous pensons combien il [en] reste, sans cet accident qui 15 semble nous menasser le plus, de millions d'autres sur nos testes, nous trouverons que, gaillars et fievreus, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos, elle nous est également pres. « *Nemo altero fragilior est :* 20 *nemo in crastinum sui certior*². » Ce que j'ay affaire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, fut ce d'un' heure. Quelcun, feuilletant l'autre jour mes tablettes,

Ligne 6) a, a' : à présent *heureuse* ne m'en

— 19) a ; en bataille et en

1. Montaigne avait d'abord écrit : *une autre fois* ; il oublia ensuite d'effacer l'*e* de *une*.

2. Aucun homme n'est plus fragile que les autres, aucun homme n'est plus assuré que les autres du lendemain. SÈNÈQUE, *Lettre* 91.

trouva un memoire de quelque chose, que je
 vouloy estre faite apres ma mort. Je luy dy,
 comme il estoit vray, que n'estant qu'à une
 lieuë de ma maison, et sain et gaillard, je
 5 m'estoy hasté de l'escrire là, pour ne m'as-
 seurer point d'arriver jusques chez moy.
 [Come celluy' qui continuellement me couve
 de mes pensees, et les couche en moy, je suis
 a tout' heure préparé environ ce que je le
 10 puis estre. Et ne m'advertira de rien de nou-
 veau la survenance de la mort.]

Il faut estre tousjours boté et prest à partir,
 en tant qu'en nous est, et sur tout se garder
 qu'on n'aye lors affaire qu'à soy :

15

Quid brevi fortes jaculamur ævo
 Multa²?

B

Car nous y aurons assez de besongne, sans A
 autre surcroit. L'un se plaint plus que de la
 mort, dequoy elle luy rompt le train d'une
 20 belle victoire; l'autre, qu'il luy faut desloger
 avant qu'avoir marié sa fille, ou contrerolé
 l'institution de ses enfans; l'un plaint la
 compagnie de la femme, l'autre de son fils,
 comme commoditez principales de son estre.
 25 [Je suis pour cette heure en tel estat, dieu
 mercy, que je puis desloger quand il luy

1. C'est-à-dire : en homme qui.

2. Faut-il, pour si peu d'années, former audacieuse-
 ment tant de projets? HORACE, *Odes*, II, 16, v. 17.

plaira, sans regret de chose quelconque, si ce n'est de la vie, si sa perte vient a me poiser. Je me desnoue par tout; mes adieus sont a demi prins de chacun, sauf de moy. Jamais home ne se prepara a quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus universellement que je m'atans de faire.] 5

B Miser, o miser, aiunt, omnia ademit
Una dies infesta mihi tot præmia vitæ¹.

A Et le bastisseur :

10

Manent (dict-il) opera interrupta, minæque
Murorum ingentes².

Il ne faut rien desseigner de si longue haleine, ou au moins avec telle intention de se passionner pour [n']en voir la fin. Nous sommes nés pour agir : 15

Cum moriar, medium solvar et inter opus³.

-
- Ligne 1) 1595 : quelconque : Je me
— 7) 1595 : faire. *Les plus mortes morts sont les plus saines.* Miser
— 13) 1595 : rien désigner de
— 16) a, a', b : agir et je suis d'avis que non seulement un empereur, comme disoit Vespasien, mais que tout gallant homme doit mourir debout. Cum moriar
-

1. O malheureux, malheureux que je suis ! disent-ils ; un seul jour néfaste m'enlève tous les biens de la vie !
LUCRÈCE, III, 898 ou 911.

2. Les travaux sont interrompus, et le faite élevé des murailles demeure inachevé. VIRGILE, *Énéide*, IV, 88.
Il y a, dans le texte, *pendent*, et non *manent*.

3. Je veux que la mort me surprenne au milieu du travail. OVIDE, *Amours*, II, 10, 36.

Je veux qu'on agisse, [et qu'on alonge les offices de la vie tant qu'on peut, et] que la mort me treuve plantant mes chous, mais nonchalant d'elle, et encore plus de mon
 5 jardin imparfait. J'en vis mourir un, qui, estant à l'extrémité, se plaignoit incessamment, de quoy sa destinée coupoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main, sur le quinzième ou seizième de nos Roys.

10 Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum B
 Jam desiderium rerum super insidet una¹.

Il faut se descharger de ces humeurs vul- A
 gaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetières joignant les Eglises, et aux
 15 lieux les plus fréquentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus², le bas populaire, les femmes et les enfans, à ne s'effrayer point de voir un homme mort, et afin que ce continuel spectacle d'ossemens,
 20 de tombeaus et de convois nous advertisse de nostre condition :

Quin etiam exhilarare viris convivia cæde B
 Mos olim, et miscere epulis spectacula dira

Ligne 1) *a*, *a'*, *b* : agisse sans cesse, que la mort

— 9) *a* : le 15 ou 16 de

a' : le quinzième ou 16. de

1. Ils n'ajoutent pas que le regret de ces biens ne nous suit pas (dans la mort). LUCRÈCE, III, 900 ou 913.

2. PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, c. 20.

Certantum ferro, sæpe et super ipsa cadentum
Pocula respersis non parco sanguine mensis¹ ;

[et come les Ægiptiens, apres leurs festins, faisoient presanter aux assistans une grand² image de la mort par un qui leur crioit : 5
Boy et t'esjouy, car, mort, tu seras tel ³:]
aussi ay-je pris en coustume, d'avoir non
A seulement en l'imagination, mais continuel-
lement la mort en la bouche; et n'est rien
dequoy je m'informe si volontiers, que de la 10
mort des hommes : quelle parole, quel visage,
quelle contenance ils y ont eu; ny endroit
des histoires, que je remarque si attantisve-
ment. [Il y paret a la farcissure de mes exam-
ples : et que j'ay en particuliere affection 15
cette mattiere. Si j'estoi faisur de livres, je
fairoi un registre commanté des mors di-
verses. Qui apranderoit les homes a mourir,
leur apranderoit a vivre.

Dicæarchus en fit un, de pareil tiltre, mais 20
d'autre et moins utile fin³.]

On me dira que l'effect surmonte de si
loing l'imagination, qu'il n'y a si belle es-

1. C'était jadis la coutume d'égayer les festins par des meurtres, et de mêler aux repas le spectacle des combattants qui s'égorgeaient le fer à la main, tombaient sur les coupes, et inondaient les tables d'un sang qu'ils ne ménageaient pas. SILIUS ITALICUS, *Guerres puniques*, XI, 51. — Cité d'après JUSTE LIPSE. (P. V.)

2. HÉRODOTE, II, 78.

3. CICÉRON, *De Officiis*, II, 5.

crime qui ne [se] perde, quand on en vient là. Laissez les dire : le premediter donne sans doute grand avantage. Et puis n'est-ce rien, d'aller au moins jusques là sans alteration et
 5 sans fièvre? Il y a plus : Nature mesme nous preste la main, et nous donne courage¹. Si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre; si elle est autre, je m'apperçois qu'à mesure que je m'engage
 10 dans la maladie, j'entre naturellement en quelque dessein de la vie. Je trouve que j'ay bien plus affaire à digerer cette resolution de mourir, quand je suis en santé, que quand je suis [en fièvre]. D'autant que je ne tiens plus
 15 si fort aux commoditez de la vie, à raison que je commence à en perdre l'usage et le plaisir, j'en voy la mort d'une veuë beaucoup moins effrayée. Cela me fait esperer que, plus je m'eslongneray de celle-là, et approcheray de
 20 cette-cy, plus aisément j'entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que j'ay

Ligne 1) *a, a', b* : qui ne s'y perde

— 5) *a, a', b* : plus. *Je reconnay par experiance que nature*

— 10) *a, a', b* : dans *ses avenues et dans la maladie j'entre naturellement et de moy-mesme en*

— 14) *a, a', b* : suis en *vigueur et en pleine santé que je n'ay quand je suis malade ; d'autant*

1. Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement et à ceux qui meurent, et à ceux qui restent. LA BRUYÈRE, *Caractères*, XI, 44.

essayé en plusieurs autres occurrences ce que dit Cesar¹, que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loing que de pres, j'ay trouvé que sain j'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur, que lors que je les 5
ay senties : l'alegresse où je suis, le plaisir et la force me font paroistre l'autre estat si disproportionné à celui-là, que par imagination je grossis ces incommoditez de moitié, et les conçois plus poissantes, que je ne les trouve, 10
quand je les ay sur les espauls. J'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.

B Voyons à ces mutations et declinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobe le goust de nostre perte et 15
empirement. Que reste-il à un vieillard de la vigueur de sa jeunesse, et de sa vie passée,

Heu senibus vitæ portio quanta manet².

[Cesar a un soldat de sa garde, recreu et casse, qui vint en la rue luy demander conge de se 20
faire mourir, regardant son maintien decrepite, respondit plesamment³ : Tu penses donq

Ligne 9) *a, a'* : grossis ses incommodités

a, a', b : de la moitié

— 10) *a* : les en trouve

— 15) 1595 : desrobe la veuë de

1. *De Bello Gallico*, VII, 84.

2. Ah! combien faible est la part de vie qui reste aux vieillards. MAXIMIANUS, *Élégies*, I, 16.

3. SÉNÈQUE, *Lettre* 77.

estre en vie.] Qui y tomberoit tout à un coup, je ne crois pas que nous fussions capables de porter un tel changement. Mais conduits par sa main, d'une douce pente, et
 5 comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat, et nous y apprivoise : si que nous ne sentons aucune secousse, quand la jeunesse meurt [en nous], qui est en essence et en verité une
 10 mort plus [dure] que n'est la mort entiere d'une vie languissante, et que n'est la mort de la vieillesse. D'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doux et fleurissant à un estre
 15 penible et douloureux.

Le corps, courbe et plié, a moins de force **A**
 à soustenir un fais; aussi a nostre ame : il la faut dresser et eslever contre l'effort de cet adversaire¹. Car comme il est impossible
 20 qu'elle se mette en repos, pendant qu'elle [le] craint : si elle s'en assure aussi, elle se peut venter, qui est chose comme surpassant l'humaine condition, qu'il est impossible que

-
- Ligne 7) *b* : sentons *en nous* aucune
 — 10) *b* : plus *forte* que
 — 16) *a'* : courbé
 — 20) *a*, *a'*, *b* : repos et à son aise pendant
 — 21) *a'* : elle craint
-

1. A ce passage s'appliquent aussi les observations de la note 2 de la page 185.

l'inquietude, le tourment, la peur, non le moindre desplaisir loge [en] elle.

B Non vultus instantis tyranni
 Mente quatit solida, neque Auster
 Dux inquieti turbidus Adriæ,
 Nec fulminantis magna Jovis manus¹.

A Elle est renduë maistresse de ses passions et concupiscences, maistresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté, et de toutes autres injures de fortune. Gagnons cet avantage qui pourra : c'est icy la vraye et souveraine liberté, qui nous donne dequoy faire la figure à la force et à l'injustice, et nous moquer des prisons et des fers :

in manicis, et 15

Compedibus, sævo te sub custode tenebo.
 Ipse Deus simul atque volam, me solvet : opinor,
 Hoc sentit, moriar. Mors ultima linea rerum est².

Nostre religion n'a point eu de plus assuré fondement humain, que le mespris de la vie. 20
 Non seulement le discours de la raison nous

Ligne 1) *a, a', b* : tourment *et* la
 — 2) *a, a', b* : loge *chez* elle

1. Rien ne peut ébranler la fermeté de son âme, ni le regard menaçant d'un tyran, ni l'Auster, maître coléreux de l'Adriatique agitée, ni la main puissante de Jupiter tonnant. HORACE, *Odes*, III, 3, v. 3.

2. Je te tiendrais, pieds et poings enchainés, sous la garde d'un geôlier cruel. — Un dieu me délivrera dès que je le voudrai. — Je pense qu'il veut dire : « Je mourrai. » La mort est le terme ultime de toutes choses. HORACE, *Épîtres*, I, 16, v. 76.

y appelle, car pourquoy craindrions nous de perdre une chose, laquelle perduë ne peut estre regrettée; et, puis que nous sommes menassez de tant de façons de mort, n'[y a il
 5 pas] plus de mal à les craindre toutes, qu'à en soustenir une¹?

[Que chaut il quand ce soit, puis qu'elle est inevitable. A celuy qui disoit a Socrates² : Les trante tirans t'ont condamne a la mort.

10 — Et nature a eus, respondict il.

Quelle sottise de nous peiner sur le point du passage a l'exemption de toute peine!

Come nostre naissance nous aporta la naissance de toutes choses, aussi fera la mort
 15 de toutes choses nostre mort³. Parquoi c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy a cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas, il y a cent ans. La mort est origine d'un' autre vie. Einsi plu-
 20 rames nous : einsi nous couta il d'entrer en cetecy : einsi nous despouillames nous de nostre entien voile, en y entrant.

Rien ne peut estre grief, qui n'est qu'une fois. Est ce raison de creindre si long temps

Ligne 4) a, a', b : mort ne voyons-nous pas qu'il y a plus

1. SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, I, 2. (P. V.)

2. Socrate ne fut pas condamné par les trente tyrans, mais par les Athéniens. DIOGÈNE LAERCE, II, 35.

3. Montaigne nie donc l'immortalité de l'âme.

chose de si briet temps? Le long temps vivre et le peu de temps vivre est randu tout un par la mort. Car le long et le court n'est point aus choses qui ne sont plus. Aristote dict qu'il y a des petites bestes sur la riviere de Hypa- 5 nis, qui ne vivent qu'un jour. Cele qui meurt a huit heures du matin, elle meurt en junesse; celle qui meurt a cinq heures du soir, meurt en sa decrepitude¹. Qui de nous ne se moque de voir mettre en consideration d'heur ou de 10 malheur ce moment de duree? Le plus et le moins en la nostre, si nous la comparons a l'eternite, ou encores a la duree des montaignes, des rivieres, des estoiles, des arbres, et mesmes d'aucuns animaux, n'est pas moins 15 ridicule².]

Mais nature nous y force. Sortez, dit-elle, de ce monde, comme vous y estes entrez. Le mesme passage que vous fites de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites le 20 de la vie à la mort. Vostre mort est une des pieces de l'ordre de l'univers; c'est une piece de la vie du monde³,

1. CICÉRON, *Tusculanes*, I, 39.

2. SÉNÈQUE, *Consol. ad Marciam*, c. 20.

3. Tout le morceau, depuis le début de ce paragraphe jusqu'à la fin du chapitre, qui est pour la plus grande part de 1580 et qui fut probablement composé en 1572-73, et à la pensée duquel les additions successives n'ont rien changé, est un des passages les plus éloquents et le plus souvent cités des *Essais*. C'est une imitation de Lucrèce (III, 995 etc.), le disciple d'Épicure,

inter se mortales mutua vivunt
Et quasi cursores vitæ lampada tradunt¹.

B

Changeray-je pas pour vous cette belle con- A
texture des choses? C'est la condition de vostre
5 creation, c'est une partie de vous que la mort :
vous vous fuyez vous memes. Cettuy vostre
estre, que vous jouïssez, est également party
à la mort et à la vie. Le premier jour de vostre
naissance vous achemine à mourir comme
10 à vivre,

Prima, quæ vitam dedit, hora, carpsit².
Nascentes morimur, finisque ab origine pendet³.

[Tout ce que vous vives, vous le desrobes a
la vie; c'est a ses despans. Le continuel ou-
15 vrage de vostre vie c'est bastir la mort. Vous

Ligne 3) a, a' : pas par vous

— 12) a, a' : pendet. Et ne mourrez jamais trop
tost. Si vous avez (p. 200, l. 9)

et aussi de Sénèque (*Lettres* 49, 61, 77, etc.). Montaigne prend à son compte le thème et les arguments de Lucrèce, « il les commente, il s'en abreuve, dit Constant Martha, et en épuise toute la généreuse amertume ». Cette admirable prosopopée achève de donner son sens épicurien à tout ce qui, dans le reste du chapitre, est commun aux deux doctrines stoïcienne et épicurienne. (A. A.)

1. Les mortels se transmettent mutuellement l'existence, et, comme des coureurs, se passent le flambeau de la vie. LUCRÈCE, II, 75, 78.

2. L'heure qui nous a vu naître a diminué notre vie. SÉNÈQUE, *Hercule furieux*, acte III, vers 874.

3. Naître, c'est commencer de mourir; le dernier moment de notre vie est la conséquence du premier. MANILIUS, *Astronomiques*, IV, 16.

estes en la mort pendant que vous estes en vie. Car vous estes apres la mort quand vous n'estes plus en vie.

Ou si vous aimez mieus ainsi, vous estes mort apres la vie; mais pandant la vie vous estes mourant, et la mort touche bien plus rudement le mourant que le mort, et plus vivement et essentiellement.] 5

B Si vous avez faict vostre proufit de la vie, vous en estes repeu, allez vous en satisfait, 10

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis¹ ?

Si vous n'en avez sçeu user, si elle vous estoit inutile, que vous chault-il de l'avoir perduë, à quoy faire la voulez vous encores ?

Cur amplius addere quæris 15
Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne² ?

[La vie n'est de soi ny bien ny mal : c'est la place du bien et du mal selon que vous la leur faictes³.]

A Et si vous avez vescu un jour, vous avez tout veu. Un jour est égal à tous jours. Il 20

1. Pourquoi ne quittez-vous pas la vie comme un convive rassasié? LUCRÈCE, III, 951.

2. Pourquoi vouloir allonger ce qui doit finir misérablement et se dissiper tout entier sans profit? LUCRÈCE, III, 954.

3. Cette phrase avait d'abord été écrite par Montaigne, au chapitre XIII du livre III (f° 494 r° de l'édition de 1588). — Elle est de SÉNÈQUE, *Lettre* 99. (P. V.)

n'y a point d'autre lumiere, ny d'autre nuit.
Ce Soleil, cette Lune, ces Estoiilles, cette dis-
position, c'est celle mesme que vos ayeuls
ont jouye, et qui entretiendra vos arriere-
5 nepveux :

*Non alium videre patres : aliumve nepotes
Aspicient¹.*

Et, au pis aller, la distribution et varieté de
tous les actes de ma comedie se parfournit en
10 un an. Si vous avez pris garde au branle de
mes quatre saisons, elles embrassent l'enfance
l'adolescence, la virilité et la vieillesse du
monde. Il a jouë son [jeu]. Il n'y sçait autre
finesse, que de recomencer. Ce sera tousjours
15 cela mesme,

versamur ibidem, atque insumus usque², B
Atque in se sua per vestigia volvitur annus³.

Je ne suis pas deliberée de vous forger autres A
nouveaux passetemps,

Ligne 9) *a* : parfournit, *et* en un an
— 10) *a*, *a'*, *b* : au beau branle
— 13) *a*, *a'*, *b* : son *rolle* : il

1. C'est là ce qu'ont vu nos pères; c'est là ce que
verront nos neveux. MANILIUS, I, 510.

2. Nous tournons toujours dans le même cercle, et
nous y restons toujours enfermés. LUCRÈCE, III, 1093.

3. L'année revient sur elle-même en suivant ses
propres brisées. VIRGILE, *Géorgiques*, II, 402.

Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque
Quod placeat, nihil est, eadem sunt omnia semper ¹.

Faites place aux autres comme d'autres vous
l'ont faite. [L'equalite est la premiere piece
de l'equité². Qui se peut pleindre d'estre com- 5
prins, ou tous sont compris ?] Aussi avez vous
beau vivre, vous n'en rebattrez rien du temps
que vous avez à estre mort : c'est pour neant :
aussi long temps serez vous en cet estat là,
que vous craignez, comme si vous estiez mort 10
en nourrisse,

licet, quod vis, vivendo vincere secla,
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit³.

B Et si vous metteray en tel [point, auquel]
vous n'aurez aucun mescontentement, 15

In vera nescis nullum fore morte alium te,
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque jacentem⁴.

Ligne 7) *a* : rabatrez
 a' : rebatrez
 1595 : rabattrez

— 13) *a, a'* : manebit. *Davantage* nul ne meurt

— 14) *b* : tel *estat duquel* vous

1. Je ne puis rien trouver, rien imaginer de plus
pour te plaire. Tout est toujours pareil. LUCRÈCE, III,
957.

2. Cf. SÉNÈQUE, *Lettre* 30. (P. V.)

3. Triomphez des siècles en vivant ce que vous
voudrez, la mort n'en sera pas moins éternelle. LU-
CRÈCE, III, 1103.

4. Ne sais-tu pas que, dans la mort véritable, il n'y
aura pas d'autre toi-même qui, vivant et debout, te
puisse pleurer mort et gisant? Id., *Ibidem*, 898.

Ny ne desirerez la vie que vous plaingnez tant,

Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit,
Nec desiderium nostri nos afficit ullum¹.

5 La mort est moins à craindre que rien, s'il y avoit quelque chose de moins,

multo mortem minus ad nos esse putandum
Si minus esse potest quam quod nihil esse videmus².

[Elle ne vous concerne ny mort ny vif : vif,
10 par ce que vous estes; mort, par ce que vous n'estes plus.]

Nul ne meurt avant son heure. Ce que vous A
laissez | de temps, n'estoit non plus vostre,
que celui qui s'est passé avant vostre nais-
15 sance : et ne vous touche non plus, B

Respice enim quam nil ad nos ante acta vetustas
Temporis æterni fuerit³.

Où que vostre vie finisse, elle y est toute. A

Ligne 6) *b* : moins *que rien*. Multo

— 11) 1595 : plus. *D'avantage* nul ne

1. Alors personne ne s'inquiète ni de la vie, ni de soi-même..., alors il ne nous reste aucun regret de nous-mêmes. LUCRÈCE, III, 932-933.

2. ID., *Ibid.*, 939. Montaigne a traduit ces deux vers avant de les citer.

3. Voyez, en effet : l'éternité des temps passés n'est rien pour nous. ID., *Ibid.*, 985.

[L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, ell' est en l'usage : tel a vescu long temps, qui a peu vescu : attandez vous y pendant que vous y estes. Il gist en vostre volonte, non au nombre des ans, que vous aïes asses vescu.] Pensiez 5
vous jamais n'arriver là, où vous alliez sans cesse? [encore n'y a il chemin qui n'aye son issue.] Et si la compagnie vous peut soulager : le monde ne va-il pas mesme train que vous allez? 10

B omnia te vita perfuncta sequentur¹.

A Tout ne branle-il pas vostre branle? Y a-il [chose] qui ne vieillisse quant et vous? mille hommes, mille animaux et mille autres creatures meurent en ce mesme [instant] que vous 15
mourez :

B Nam nox nulla diem, neque noctem aurora sequuta
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris [est,
Ploratus, mortis comites et funeris atri².

[A quoi faire y reculez vous, si vous ne pouves 20
tirer arriere. Vous en aves asses veu, qui se

Ligne 12) *a, a', b* : y a-il *rien* qui .

— 15) *a, a', b* : en *cette* mesme *heure* que

1. Tout continuera quand vous serez mort. LUCRÈCE, III, 981.

2. Aucune nuit n'a suivi le jour, aucune aurore n'a suivi la nuit, sans entendre, mêlés aux cris inquiets des enfants, les pleurs qui accompagnent la mort et les noires funérailles. ID., II, 579.

sont bien trouvez de mourir, eschevant¹ par la des grandes miseres. Mais quelcun qui s'en soit mal trouvé, en aves vous veu? Si est ce grand simplesse de condamner chose que vous
5 n'aves esprouvee ny par vous, ny par autre. Pourquoi te pleins tu de moiet de la destinee? te fasons nous tort? Est ce a toi de nous gouverner, ou nous a toi? Encore que ton eage ne soit pas acheve, ta vie l'est. Un petit home
10 est home entier, comme un grand.

Ny les homes, ny leur vies ne se mesurent a l'aune. Chiron refusa l'immortalité, informé des conditions d'icelle par le Dieu mesme du temps et de la duree, Saturne son pere. Ima-
15 gines de vrai combien seroit une vie perdurable, moins supportable a l'home et plus penible, que n'est la vie que je luy ai donee². Si vous n'aviez la mort, vous me maudiries sans cesse de vous en avoir privé. J'y ay a
20 esciant meslé quelque peu d'amertume pour vous empescher, voiant la commodité de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscretement. Pour vous loger en cette moderation, ny de fuir la vie, ny de refuir a la mort,
25 que je demande de vous, j'ay tempere l'une et l'autre entre la douceur et l'aigrur.

1. Esquivant.

2. Si l'on nous offrait l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudrait accepter ce triste présent? J.-J. ROUSSEAU, *Émile*, l. II. — Montaigne a plus d'une fois développé cette pensée dans les *Essais*.

J'aprins a Thales, le premier de vos sages, que le vivre et le mourir estoit indifferant; par ou, a celuy qui lui demanda pour quoy donq il ne mouroit, il respondit tressagement : Par ce qu'il est indifferant¹. 5

L'eau, la terre, l'air, le teu et autres membres de ce mien bastimant ne sont non plus instrumans de ta vie qu'instrumans de ta mort². Pourquoi creins tu ton dernier jour ? il ne confere non plus a ta mort que chacun des autres. Le dernier pas ne faict pas la lassitude : il la declare. Tous les jours vont a la mort, le dernier y arrive³.] 10

A Voila les bons advertissemens de nostre mere nature. Or j'ay pensé souvent d'où venoit celà, qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la voyons en nous ou en autrui, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons, autrement ce seroit un' armée de medecins et de pleurars; et, elle estant toujours une, qu'il y ait toutes-fois beaucoup plus d'assurance parmy les gens de village et de basse condition qu'és autres. Je croy à la verité que ce sont ces mines et appareils effroyables, dequoy nous l'entournons, qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre, les cris des meres, 15 20 25

1. DIOGÈNE LAERCE, I, 35.

2. SÉNÈQUE, *Lettre* 117. (P. V.)

3. SÉNÈQUE, *Lettre* 120.

des femmes et des enfans, la visitation de personnes estonnees et transies, l'assistance d'un nombre de valets pasles et éplorés, une chambre sans jour, des cierges allumez, nostre chevet
 5 assiegé de medecins et de prescheurs : somme, tout horreur et tout effroy autour de nous. Nous voyla des-ja ensevelis et enterrez. Les enfans ont peur de leurs amis mesmes quand ils les voyent masquez, aussi avons nous¹. Il
 10 faut oster le masque aussi bien des choses, que des personnes : osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessoubs que cette mesme mort, qu'un valet ou simple chambriere passerent dernièrement sans peur. Heureuse la mort,
 15 qui oste le loisir aux apprests de tel equipage².

Ligne 5) *a* : medecins, somme

— 14) : *a*, *a'*, *b* : mort et heureuse trois fois, qui.

1. SÉNÈQUE, *Lettre* 24.

2. Observons que dans ce chapitre et dans le précédent, Montaigne, envisageant la mort à tous les points de vue, ne fait pas la moindre allusion à la mort chrétienne.

CHAPITRE XXI

DE LA FORCE DE L'IMAGINATION

A « Fortis imaginatio generat casum¹ » disent les clerks. Je suis de ceux qui sentent tres-grand effort de l'imagination. Chacun en est [hurté], mais aucuns en sont [renversez. Son impression me perse. Et mon art est de luy 5
eschaper, non pas de luy resister. Je vivrois de la sule assistance de persones saines et gaves. La veue des engoisses d'autry m'engoisse materiellement, et a mon sentimant souvant usurpe le sentimant d'un tiers. Un tousseur 10
continuel irrite mon poulmon et mon gosier. Je visite plus mal volontiers les malades ausquels le devoir m'interesse, que ceus ausquels je m'attans moins et que je considere moins. Je sesis le mal que j'estudie, et le couche en 15
moy. Je ne treuve pas estrange qu'elle done

- Ligne 3) *a, a'* : effort de l'appréhension. Chacun
— 4) *a, a', b* : en est fêru, mais aucuns en sont transformez. (GALLUS, p. 209, l. 15.)
— 6) 1595 : eschapper par faulte de force à lui resister. Je vivrais

1. « Une puissante imagination engendre l'événement », disent les savants.

et les fievres et la mort a ceus qui la laissent
 faire et qui luy applaudissent. Simon Thomas
 estoit un grand medecin de son temps. Il me
 souvient que, me rencontrant un jour ches un
 5 riche vieillard pulmonique, et traictant aveq
 luy des moiens de sa guerison, il luy dict que
 c'en estoit l'un de me doner occasion de me
 plaie en sa compaignie, et que, fichant ses yeus
 sur la freschur de mon visage, et sa pensee
 10 sur cette allegresse et vigueur qui regorgeoit
 de mon adolescence, et remplissant tous ses
 sens de cet estat fleurissant en quoi j'estois,
 son habitude s'en pourroit amander. Mais il
 oblioit a dire que la miene s'en pourroit
 15 empirer aussi]. Gallus Vibius banda si bien
 son ame à comprendre l'essence et les mou-
 vemens de la folie, qu'il emporta son juge-
 ment hors de son siege, si qu'onques puis il
 ne [l'y] peut remettre : et se pouvoit vanter
 20 d'estre devenu fol par [sagesse]¹. Il y en a

Ligne 4) 1595 : jour à Thoulouse chez

— 16) *a, a', b* : ame, et la tendit, à comprendre et
 imaginer l'essence

[en *b* il y a : *tendy*]

— 18) *a, a', b* : jugement mesme hors

— 19) *b* : il ne peut remettre [*a, a'* avaient déjà :
 ne l'y peut]

— 20) *a, a', b* : fol par discours. Il

I. SÉNÈQUE le rhéteur (*Controv.*, II, 9), de qui
 Montaigne doit avoir pris ce fait, ne dit point que
 Vibius Gallus perdit la raison en tâchant de com-
 prendre l'essence de la folie, mais en s'appliquant avec

qui, de frayeur, anticipent la main du bourreau. Et celui qu'on debandoit pour luy lire sa grace, se trouva roide mort sur l'eschafaut du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous pallissons et 5 rougissons aux secousses de nos imaginations, et renversez dans la plume sentons notre corps agité à leur bransle, quelques-fois jusques à [en expirer]. Et la jeunesse bouillante s'eschauffe si avant en son harnois tout'endormie, 10 qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs,

Ut quasi transactis sæpe omnibus rebus profundant
Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent¹.

Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir 15 croistre la nuict des cornes à tel qui ne les avoit pas en se couchant : toutesfois l'evenement de Cyppus², Roy d'Italie, est memorable, lequel pour avoir assisté le jour avec grande affection au combat des taureaux, et avoir eu

Ligne 7) *a, a'* : plume *nous* sentons

— 9) *a, a', b* : jusques à *la mort*. Et la

rop de contention d'esprit à en imiter les mouvements. (C.)

1. LUCRÈCE, IV, 1032-1033. Souvent, dans l'illusion d'avoir consommé l'acte, ils répandent de grands flots de semence et en souillent leurs vêtements.

2. PLIN, *Hist. nat.*, XI, 45, reproduit le fait en le traitant de fabuleux. — VALÈRE MAXIME, V, 6. — Cippus, préteur romain, n'était pas *roi d'Italie*, mais les devins avaient prédit qu'il le deviendrait s'il rentrait à Rome : il aima mieux s'exiler. (J.-V. L.)

en songe toute la nuit des cornes en la teste,
 les produisit en son front par la force de l'ima-
 gination. La passion donna au fils de Crœsus
 la voix, que nature luy avoit refusée¹. Et [An-
 5 tiochus] print la fievre de la beauté de Strato-
 nicé trop vivement empreinte en son ame².
 Pline dict avoir veu Lucius Cossitius de femme
 changé en homme le jour de ses nopces³. Pon-
 10 tanus et d'autres racontent pareilles metamor-
 phoses advenuës en Italie ces siecles passez.
 Et par vehement desir de luy et de sa mere,

Vota puer soluit, quæ foemina voverat Iphis⁴.

Passant à Victry le François⁵, ie peuz voir B

-
- Ligne 2) *a* : les produit en
 — 5) *a*, *a'*, *b* : et *Antigonus* print
 1595 : fievre par la
 — 13) 1595 : Vitry
-

1. HÉRODOTE, I, 85.

2. LUCIEN, *Comment il faut écrire l'histoire*, c. 35.

3. PLINE, *Hist. nat.*, VII, 3. — Montaigne a dû prendre tous ces exemples dans les recueils du xvi^e siècle : *Theatrum* de ZWINGER, *Leçons* de MESSIE, etc. (P. V.)

4. Iphis, jeune garçon, acquitta les vœux qu'il avait faits étant jeune fille. OVIDE, *Métam.*, IX, 793.

5. Montaigne raconte cette anecdote dans son *Voyage*, à la date du mois de septembre 1580. (*Journal de Voyage*, Paris, Hachette, 1906, p. 60-61.) On y lit ces mots : « Nous ne le sceumes voir, parce qu'il était au village. » Mais il est possible que Montaigne ait voulu dire ici : « J'aurais pu voir », comme le suppose M. Lautrey, auteur de l'édition du *Voyage*. Le fait est mentionné par Ambroise Paré. C'était, dit-il,

un homme que l'Evesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation, lequel tous les habitans de là ont cogneu et veu fille, iusques à l'aage de vingt deux ans, nommée Marie. Il [estoit] à cett' heure [la] fort 5 barbu, et vieil, et point marié. Faisant, dict-il, quelque effort en sautant, ses membres virils se produisirent : et est encore en usage, entre les filles de là, une chanson, par laquelle elles s'entradvertissent de ne faire point de 10 grandes enjambees, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveille, [que] cette sorte d'accident se rencontre frequent : car si l'imagination peut en telles choses, elle est si continuelle- 15 ment et si vigoureusement [atachee a] ce subject, que pour n'avoir si souvent à rechoir en mesme pensée et aspreté de desir, elle a meilleur compte d'incorporer, une fois pour toutes, cette virile partie aux filles. 20

A Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du Roy Dagobert et de

Ligne 5) *b* : Il *est* à cett' heure fort barbu, et vieil,
et *ne s'est* point marié

— 13) *b* : merveille, *si* cette

— 16) *b* : vigoureusement *exercée* en ce

— 19) *b* : compte d'*attacher* et incorporer,

une paysanne, Marie Garnier, qui, à l'âge de quinze ans, gardant les moutons, et ayant sauté un fossé, éprouva une vive douleur et se trouva changée de sexe ; on lui donna alors le nom de Germain.

Saint François ¹. On dict que les corps s'en-enlevent telle fois de leur place. Et Celsus recite d'un Prebtre, qui ravissoit son ame en telle extase, que le corps en demouroit longue
 5 espace sans respiration et sans sentiment. [Saint Augustin en nome un autre ², a qui il ne faloit que faire ouir des cris lamentables et pleintifs, soudein il defailloit et s'emportoit

Ligne 2) *a, a'* : s'en enlèvent

1. La légende dit que Dagobert, étant couvert de lèpre, s'était dévotement frictionné avec la rosée de certain lieu d'une vénération particulière; il en fut miraculeusement guéri, ne conservant que les cicatrices de ses plaies.

Quant à saint François, deux ans avant sa mort (1224), étant en prière, il tomba en extase; le Christ sur la croix lui apparut, et en même temps il se sentit percé de trous dans tous les membres où les clous étaient enfoncés dans ceux de Notre-Seigneur, et depuis il en conserva les cicatrices. Ce fait de stigmates a été relevé à diverses reprises en des temps rapprochés; en 1843, il a été longuement question d'un cas semblable chez trois vierges, dans le Tyrol. En ce qui touche saint François d'Assise, le fait a été interprété comme surnaturel par l'Église qui a institué une fête en cet honneur; ce qui n'a pas empêché un incrédule d'avancer qu'au dire des Jacobins, adversaires des Cordeliers dont saint François est le fondateur, ces stigmates avaient été produits par saint Dominique armé d'une broche, lors d'un différent survenu entre eux. (M.)

On voit, au paragraphe suivant, que pour Montaigne de pareils *miracles* doivent leur principal crédit, comme les *visions* et *enchantelements*, à « la puissance de l'imagination agissant principalement contre les âmes vulgaires (ou surexcitées par une forte croyance) », où il y a moins de résistance.

2. C'est Restitutus. *Cité de Dieu*, XIV, 24.

si vivement hors de soi, qu'on avoit beau le tempester et hurler, et le pincer, et le griller, jusques a ce qu'il fut resuscité : lors il disoit avoir ouï des voix, mais come venant de louin; et s'apercevoit de ses eschaudures et murtrissures. Et que ce ne fut une obstination apostee contre son sentiment, cela le montroit, qu'il n'avoit cepandant ny pous ni haleine.] 5

Il est vray semblable, que le principal credit des miracles, des visions, des enchantemens, et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination agissant principalement contre les ames du vulgaire, [plus molles]. On leur a si fort saisi la creance, qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voyent pas. 10 15

Je suis encore de cette opinion, que ces plaisantes liaisons¹, dequoy [nostre] monde

Ligne 10) 1595 : crédit des visions,

(L'édition de 1595 supprime le mot *miracles*, qui n'a pas été biffé sur l'exemplaire de Bordeaux, et qui était dans les éditions de 1580, 1582, 1588. Cette explication des miracles qui ne plaisait pas, soit à Mme de Montaigne, soit à de Brach, soit à Mlle de Gournay, place d'emblée Montaigne parmi les libres-penseurs.)

- 13) *a, a', b* : vulgaire, où il y a moins de résistance. On
- 16) 1595 : encore en ce doute que ces plaisantes
- 17) *a, a', b* : liaisons des mariages, de quoy

1. C'est-à-dire *nouements d'aiguillettes* (il y avait, comme nous venons de le noter plus haut, en 1580,

se voit si [entravé], qu'il ne se parle d'autre chose, ce sont [volontiers] des impressions de l'apprehension et de la crainte. Car je sçay par expérience, que tel, * de qui je puis respon- B
 5 dre, comme de moy mesme, * en qui il ne A
 pouvoit choir soupçon [aucune] de foiblesse, et aussi peu d'enchantement, ayant ouy faire [le] conte à un sien compaignon, d'une défaillance extraordinaire, en quoy il estoit tombé sur le
 10 point, qu'il en avoit le moins de besoin, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy vint [a coup] si rudement frapper l'imagination, qu'il en encourut une fortune pareille; [et de la en hors fut sujet a y rechoir :

-
- Ligne 1) *a, a', b* : si *plein*, qu'il
 — 4) *a, a'* : que tel, en qui il ne pouvait
 — 6) *a, a'* : pouvait *eschoir nul* soupçon
 1595 : soupçon *aucun* de
 — 7) *a, a', b* : faire *un* conte
 — 14) *a* : pareille. *Et notamment cela est à craindre, où les commoditez se rencontrent improveues et pressantes. A qui a assez de loisir pour se ravoir et remettre de ce trouble, mon conseil est qu'il divertisse ailleurs son pensement ou qu'on lui persuade qu'on lui fournira des*
-

1582, 1588 : *liaisons des mariages*, de quoy le monde), ou impuissance momentanée empêchant la consommation du mariage, attribués alors à des maléfices, et qui jadis étaient l'objet de bien des préoccupations. Virgile semble y faire allusion. L'Écriture sainte relate que la peine de mort était prononcée contre ceux qui se livraient à des enchantements pour les produire; la loi salique leur impose une amende de quarante sous d'or. (M.)

ce vilain souvenir de son inconvenient le
 gourmandant et tirannisant. Il trouva quelque
 remede a cette resverie par un' autre resverie.
 C'est que, advouant luy mesmes et preschant
 avant la main cette siene subjection, la con- 5
 tantion de son ame se solageoit sur ce, qu'a-
 portant ce mal come atandu, son obligation
 en amoindrissoit et luy en poisoit moins.
 Quand il a eu loi, a son chois, sa pensee des-
 brouillee et desbandee, son cors se trouvant en 10
 son deu, de le faire lors premierement tenter,
 sesir et surprendre a la conoissance d'autruy,
 il s'est gueri tout net a l'endroit de ce sujet.

*contrenchantements d'un effect merueilleux et
 certain. Mais il faut aussi que celles à qui
 legitimement on le peut demander, ostent ces
 façons cerimonieuses et affectees de rigueur et
 de refus, et qu'elles se contraignent un peu
 pour s'accommoder à la nécessité de ce siecle
 mal'heureux. Car l'âme (p. 220, l. 22)*

Ligne 14, p. 215) *a'* : pareille. Cela n'est a craindre qu'aux
 entreprises ou nostre ame se treuve outre
 mesure tandue de desir et de respect, et notam-
 ment ou les commoditez... pensement, s'il peut,
 car il est difficile, qu'il se desrobe de ceste
 ardeur et contention de son imagination. J'en
 sçay, a qui il a servy, a y apporter le corps
 mesme amolli et affoibli d'ailleurs. Et, a
 celuy qui sera en alarme, des liaisons, qu'on
 lui persuade hors de la, qu'on... malheu-
 reux. Car l'âme

Ligne 14, p. 215) *b* : *b* est pareil à *a'*, sauf en ces points :
 ... difficile, et qu'il se... servy d'y ap-
 porter. Car l'âme

Ligne 13) 1595 : net. A qui on a esté

A qui on a este une fois capable, on n'est plus incapable, si non par juste faiblesse.

Ce malheur] n'est à craindre qu'aux entreprises, où nostre ame se trouve outre mesure
5 tandue de desir et de respect, et [notemment si] les commoditez se rencontrent improveues et pressantes : [on n'a pas moien] de se ravoïr de ce trouble. J'en sçay, à qui il a servy d'y apporter le corps mesme [comancé a ressasier]
10 d'ailleurs, [pour endormir l'ardur de cette fureur, et qui par l'eage se treuve moins impuissant de ce qu'il est moins puissant.] Et [tel autre a qui il a servi aussi que un amy l'aye assure d'estre fourni d'une contrebaterie d'en-
15 chantemens certains a le preserver. Il vaut mieus que je die comant ce fut. Un compte de tresbon lieu, de qui j'estois fort privé, se mariant aveq une belle dame qui avoit este poursuivie de tel qui assistoit a la feste, met-
20 toit en grand peine ses amis et nomeement une vieille dame, sa parante, qui presidoit a ces nopces et les faisoit ches elle, creintifve de ces sorcelleries : ce qu'elle me fit entendre. Je la priaï s'en reposer sur moi. J'avois de fortune
25 en mes coffres certaine petite piece d'or plate, ou estoïnt gravees quelques figures celestes contre le coup du soleil et oster la dolur de teste : la logeant a point sur la cousture du test; et, pour l'y tenir, elle estoit cousue a un

Ligne 9) 1595 : mesme *demy rassasié* d'ailleurs

ruban propre a ratacher sous le manton. Res-
 verie germeine a celle de quoi nous parlons.
 Jaques Peletier¹ m'avoit faict ce presant singu-
 lier. J'advisai d'en tirer quelque usage. Et dicts
 au compte qu'il pourroit courre fortune come 5
 les autres : y aiant la des homes pour luy en
 vouloir prester d'une; mais que hardimant
 il s'allat coucher; que je luy fairois un tour
 d'ami, et n'espargnerois a son besouin un mi-
 racle qui estoit en ma puissance, pour veu que, 10
 sur son honeur, il me promit de le tenir tres-
 fidelemant secret; sulemant, come sur la nuit
 on iroit luy porter le resveillon, s'il luy estoit
 mal allé, il me fit un tel signe. Il avoit eu
 l'ame et les oreilles si battues, qu'il se trouva 15
 lié du trouble de son imagination, et me fit

Ligne 3) 1595 : Peletier, *vivant chez moy* m'avait

1. Médecin célèbre du temps de Montaigne, Jacques Peletier occupa un très bon rang parmi les savants de cette époque. Né au Mans le 25 juillet 1517, il devint un des oracles de la compagnie de Marguerite de Valois, femme de Henri IV; il fit paraître plus tard une traduction de l'*Art poétique* d'Horace. La valeur de sa poésie est discutée, mais il fut habile mathématicien, exerça la médecine à Bordeaux, se rendit à Lyon où il fréquenta la compagnie de Louise Labé, publia en 1558 *Les Récréations et Joyeux devis* de feu Bonaventure des Perriers, s'occupa d'astrologie et de physiognomonie et, revenu à Bordeaux, y devint en 1572-73, principal du collège de Guyenne; fonctions pour lesquelles un homme de son caractère n'était point fait, et qu'il ne garda qu'un an. C'est probablement pendant cette seconde présence à Bordeaux qu'il donna à Montaigne la pièce d'or plate dont il est ici question. (A. A.)

son signe. Je luy dis lors, qu'il se levat sous
 colur de nous chasser, et print en se jouant la
 robe de nuit que j'avois sur moy (nous estions
 de taille fort voisine) et s'en vestit, tant qu'il
 5 aroit executé mon ordonance, qui fut : quand
 nous serions sortis, qu'il se retirat a tumber de
 l'eau ; dict trois fois telles oraisons, et fit tels
 mouvemens ; qu'a chacune de ces trois fois,
 il ceignit le ruban que je luy mettois en mein,
 10 et couchat bien souigneusement la medale qui
 y estoit atachee, sur ses rouignons, la figure
 en telle posture ; cela faict, ayant bien estreint
 ce ruban pour qu'il ne se peut ny desnouer,
 ny mouvoir de sa place, que en toute assu-
 15 rance il s'en retournat a son pris faict¹, et
 n'obliat de rejeter ma robe sur son lict, en
 maniere qu'elle les abriat² tous deus. Ces
 singeries sont le principal de l'effaict : nostre
 pansee ne se pouvant demesler que moyens
 20 si estranges ne viennent de quelque abstruse
 sciance. Leur inanite leur done pois et reve-
 rance. Somme, il fut certain que mes carac-
 teres se trouvarent plus Veneriens que Soleres,
 plus en action qu'en prohibition. Ce fut un
 25 humeur prompte et curieuse qui me convia

Ligne 1) 1595 : signe, à l'heure susditte. Je luy

1595 : lors à l'oreille, qu'il se

— 7) 1595 : telles parolles : et fist

— 12) 1595 : ayant à la dernière fois bien

1. A sa besogne.

2. Couvrit, vieux mot, remplacé par abriter.

a tel effaict eslouigne de ma nature. Je suis
 ennemi des actions subtiles et feintes et hay la
 finesse, en mes mains, non seulement recrea-
 tive, mais aussi profitable. Si l'action n'est
 vicieuse, la route l'est.

5

Amasis Roy d'Ægypte espousa Laodice
 tresbelle fille Grecque : et luy, qui se monroit
 gentil compaignon par tout ailleurs, se trouva
 court a jouir d'elle, et menaça de la tuer,
 estimant que ce fut quelque sorcerie. Come
 es choses qui consistent en fantasie, elle le
 rejeta a la devotion, et, aiant faict ses veus et
 promesses a Venus, il se trouva divinement
 remis des la premiere nuit d'empres ses obla-
 tions et sacrifices¹.

10
15

Or elles ont tort de nous recevoir de ces
 contenance mineuses, quereleuses et fuiardes,
 qui nous esteignent en nous alumant. La bru²
 de Pythagoras disoit que la fame qui se couche
 avecq un home, doit avecq la cote laisser aussi
 la honte, et la reprendre avecq le cotillon.]
 L'ame de l'assaillant, troublée de plusieurs

20

Ligne 20) 1595 : avec sa cote laisser quant et quant la
 honte

— 22) a, a' : L'âme troublée

1. HÉRODOTE, II, 181. Hérodote dit que ce fut
 Laodice qui offrit ses vœux et sacrifices à Vénus. (C.)

2. Montaigne a voulu parler de Théano, fameuse
 Pythagoricienne, qui était la femme, et non la belle-
 fille, de Pythagore. On trouve la même pensée dans
 HÉRODOTE, I, 8, et DIOGÈNE LAERCE, *Pythagore*, c. 43

- diverses allarmes, se perd aisement : et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (et elle ne [le] fait souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont
- 5 plus [bouillantes] et aspres, et aussi qu'en cette premiere connoissance, on craint beaucoup plus de faillir) ayant mal commencé, il entre en fièvre et despit de cet accident [qui] luy [dure aus] occasions suivantes.
- 10 [Les mariez, le temps estant tout leur, ne doivent ny presser, ny taster leur entreprinse, s'ils ne sont pretz ; et vaut mieus faillir indecimmant a estrener la couche nuptiale pleine d'agitation et de fièvre, attendant une et un'
- 15 autre commodite plus privee et moins allarmee, que de tumber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné et desesperé du premier refus. Avant la possession prinse, le patient se doit a saillies et divers tamps legie-

-
- Ligne 1) *a, a', b* : allarmes [en *a* et *a'* : al'armes] elle [*b* supprime : elle] se perd aisément ; et ce n'est pas tout, car celui à qui l'imagination
- 3) *a, a'* : elle ne les faict guiere souffrir qu'aus *b* : elle ne la fait guiere souffrir
- 5) *a, a', b* et 1595 : plus ardantes et aspres
- 6) *b* et 1595 : cognoissance qu'on donne de soy, on
- 8) *a, a', b* : il entre en si grande fièvre et despit de cet accident que cette frayeur s'en augmente et redouble [en *b* : lui redouble] à toutes les occasions suivantes : et sans quelque contre-mine on n'en vient pas aisément à bout. Tel à l'adventure (p. 225, l. 21)

remant essaïer et offrir, sans se piquer et opiniâtrer a se conveindre definitivemant soimesmes. Ceus qui sçavent leurs membres de nature dociles, qu'ils se souignent sulement de contrepiper leur fantasie.

5

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingerant si importuneement, lors que nous n'en avons que faire, et deffail-
lant si importuneement, lors que nous en
avons le plus affaire, et contestant de l'autho-
rité si imperieusement aveq nostre volonté,
refusant aveq tant de fierte et d'obstination
nos sollicitations et mentales et manueles. Si
toutesfois en ce que on gourmande sa rebel-
lion, et qu'on en tire preuve de sa condemna-
tion, il m'avoit payé pour plaider sa cause : a
l'avanture mettrois je en supçon nos autres
membres, ses compaignons, de luy estre alle
dresser, par belle envie de l'importance et
douceur de son usage, cette querelle apostee,
et avoir par complot arme le monde a l'en-
contre de luy : le chargeant malignement sul¹
de leur faute commune. Car je vous done a
penser, s'il y a une sule des parties de nostre
corps, qui ne refuse a nostre volonté souvant
son operation, et qui souvant ne s'exerce
contre nostre volanté. Elles ont chacune des
passions propres, qui les esveillent et endor-

10

15

20

25

1. Seul.

ment sans nostre congé. A quant de fois tes-
mouignent les mouvemens forcez de nostre
visage les pensees que nous tenions secretes,
et nous trahissent aus assistans. Cette mesme
5 cause qui anime ce membre, anime aussi sans
nostre sceu le cœur, le poulmon et le pous, la
veue d'un object agreable respendant imper-
ceptiblement en nous la flamme d'un' emo-
tion fievreuse. N'y a il que ces muscles et ces
10 veines qui s'elevant et se couchent sans l'ad-
veu, non sulement de nostre volonté, mais
aussi de nostre pensee? Nous ne comandons
pas a nos cheveux de se herisser, et a nostre
peau de fremir de desir ou de creinte. La
15 main se porte souvant ou nous ne l'envoions
pas. La langue se transit et la voix se fige a
son heure. Lors mesme que n'ayant de quoi
frirer nous le luy defanderions volantiers, l'ap-
petit de manger et de boire ne laisse pas d'es-
20 mouvoir les parties qui luy sont subjectes, ny
plus ny moins que cet autre appetit : et nous
abandone de mesmes, hors de propos quand
bon luy semble. Les utils qui servent a des-
charger le ventre, ont leurs propres dilatations
25 et compressions, outre et contre nostre avis,
come ceuscy destineez a descharger nos roui-
gnons. Et ce que, pour autoriser la toute
puissance de nostre volonté, Saint Augus-

tin¹ allegue avoir veu quelcun qui comandoit
 a son derriere autant de petz qu'il en vouloit,
 et que Vives, son glosatur, encherit d'un
 autre exemple de son temps, de petz organisez
 suivans le ton des vers qu'on leur prononçoit, 5
 ne suppose non plus pure l'obeissance de ce
 membre : car en est il ordineremant de plus
 indiscret et tumultuere. Jouint que j'en sçai
 un si turbulent et revesche, qu'il y a quarante
 ans, qu'il tient son maistre a peter d'une ha- 10
 leine et d'une obligation constante et irremitt-
 tente, et le maine ainsin a la mort.

Mais nostre volonte, pour les droits de qui
 nous mettons en avant ce reproche, combien
 plus vraisemblablement la pouvons nous mar- 15
 quer de rebellion et sedition par son desregle-
 ment et desobeissance. Veut elle tousjours ce
 que nous voudrions qu'elle vousit? Ne veut
 elle pas souvant ce que nous luy prohibons
 de vouloir : et a nostre evidant damage? 20

Ligne 5) 1595 : des voix qu'on

— 8) 1595 : j'en cognoy un

— 12) 1595 : a la mort. *Et pleust à Dieu, que je
 ne sceusse que par les histoires, combien de
 fois nostre ventre par le refus d'un seul pet
 nous menne jusques aux portes d'une mort très
 angoisseuse : et que l'Empereur¹ qui nous
 donna liberté de peter par tout, nous en eust
 donné le pouvoir. Mais nostre*

I. SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, XIV, 24. Voir le
 commentaire de Vivès sur ce passage.

I. SUÉTONE (*Claude*, c. 32) dit seulement que Claude avait
 eu dessein d'autoriser cette liberté par un édit. (C.)

Se laisse elle non plus mener aus conclusions de nostre raison? En fin je dirois pour monsieur ma partie, que plaise a considérer qu'en ce faict, sa cause estant inseparablement conjointe a un consort et indistinctement, on ne s'adresse pourtant qu'a luy, et par des argumans et charges telles, veu la condition des parties, qu'elles ne peuvent aucunement appartenir ny concerner son dict consort. Partant se voit l'animosité et illégalité manifeste des accusateurs. Quoi qu'il en soit, protestant que les advocats et juges ont beau quereler et sentancier, nature tirera cependant son trein : qui n'aroit faict que raison, quand ell' aroit doué ce membre de quelque particulier privilege, autheur du sul ouvrage immortel des mortels. Pour tant est a Socrates action divine que la generation; et amour, desir d'immortalité, et Dæmon immortel luy mesmes.]

Tel à l'adventure, par cet effect de l'imagination, laisse icy les escruelles, que son com-

Ligne 7) 1595 : et par les arguments et les charges qui ne peuvent appartenir à son dit consort. Car l'effect d'iceluy est bien de convier inopportunement parfois, mais refuser jamais : et de convier encore tacitement et quîètement. Partant se void

— 17) 1595 : mortels. Ouvrage divin selon Socrates : et Amour

— 21) a : l'imagination, en raporte les escruelles en Espaigne, que son compaignon laisse icy. Voila

pagnon raporte en Espagne. Voyla pour-
 quoy, en telles choses, l'on a accoustumé de
 demander une ame preparée. Pourquoi pra-
 ctiquent les medecins avant main la creance
 de leur patient avec tant de fauces promesses 5
 de sa guerison, si ce n'est afin que l'effect de
 l'imagination supplisse l'imposture de leur
 aposeme? Ils sçavent qu'un des maistres de ce
 mestier leur a laissé par escrit, qu'il s'est
 trouvé des hommes à qui la seule veüe de la 10
 Medecine faisoit l'operation.

Et tout ce caprice m'est tombé presente-
 ment en main, sur le conte que me faisoit
 un domestique apotiquaire de feu mon pere,
 homme simple et Souysse, nation peu vaine 15
 et mensongiere, d'avoir cogneu long temps
 un marchand à Toulouse, maladif et subject
 à la pierre, qui avoit souvent besoin de clis-
 teres; et se les faisoit diversement ordonner
 aux medecins, selon l'occurence de son mal. 20
 Apportez qu'ils estoyent, il n'y avoit rien
 obmis des formes accoustumées : souvent il
 tastoit s'ils estoyent trop chauds. Le voyla
 couché, renversé, et toutes les approches
 faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit [aucune] injec- 25

Ligne 1) 1595 : reporte

— 2) *a, a'* : choses, *a l'on* accoustumé

— 7) 1595 : l'imagination *supplée* l'imposture

— 8) *a, a'* : aposime.

— 14) *a, a'* : un apotiquaire

— 25) *a, a', b* : faisait *nulle* injection

- tion. L'apotiquaire retiré après cette ceremonie, le patient accommodé, comme s'il avoit veritablement pris le clystere, il en sentoît pareil effect à ceux qui les prennent.
- 5 Et si le medecin n'en trouvoit l'operation suffisante, il luy en redonnoit deux ou trois autres, de mesme forme. Mon tesmoin jure que, pour espargner la despence (car il les payoit, comme s'il les eut receus), la femme
- 10 de ce malade ayant quelquefois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiede, l'effect en descouvrit la fourbe, et pour avoir trouvé ceux là inutiles, qu'il fausit revenir à la premiere façon.
- 15 Une femme, pensant avoir avalé un' esplingue avec son pain, crioit et se tourmentoit comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensoit la sentir arrestée; mais, par ce qu'il n'y avoit ny enfleure ny
- 20 alteration par le dehors, un habil' homme, ayant jugé que ce n'estoit que fantasie et opinion, prise de quelque morceau de pain qui l'avoit piquée en passant, la fit vomir et jetta à la desrobée dans ce qu'elle rendit, une
- 25 esplingue tortue. Cette femme, cuidant l'avoir rendue, se sentit soudain deschargée de sa douleur. Je sçay qu'un gentil'homme, ayant

Ligne 14) *a, a', b*: façon. *Ces jours passés* une femme
 [en *a* et *a'*: *fame*]

— 15) *a*: esplingue *quant et quant* son pain

traicté chez luy une bonne compagnie, se vanta trois ou quatre jours apres par maniere de jeu (car il n'en estoit rien) de leur avoir faict menger un chat en paste : dequoy une damoysele de la troupe print telle horreur, 5 qu'en estant tombée en un grand dévoyement d'estomac et fievre, il fut impossible de la sauver. Les bestes mesmes se voyent comme nous subjectes à la force de l'imagination. Tesmoing les chiens, qui se laissent mourir 10 de dueil de la perte de leurs maistres. Nous les voyons aussi japper et tremousser en songe, hannir les chevaux et se debatre.

Mais tout cecy se peut raporter à l'estroite cousture de l'esprit et du corps s'entre- 15 communiquants leurs fortunes. C'est autre chose que l'imagination agisse quelque fois, non contre son corps seulement, mais contre le corps d'autrui. Et tout ainsi qu'un corps rejette son mal à son voisin, comme il se 20 voit en la peste, en la verolle, et au mal des yeux, qui se chargent de l'un à l'autre :

Dum spectant oculi læsos, læduntur et ipsi :
Multaque corporibus transitione nocent¹,

pareillement l'imagination esbranlée avecques 25

Ligne 16) a, a' b : fortunes. Mais c'est bien autre

1. En regardant des yeux malades, les yeux le deviennent eux-mêmes; la contagion apporte aux corps de nombreux maux. OVIDE, *De Remedio amoris*, v. 615.

vehemence, eslance des traits, qui puissent
 offencer l'object estrangier. L'ancienneté a
 tenu de certaines femmes en Scythie, qu'ani-
 mées et courroussées contre quelqu'un, elles
 5 le tuoient du seul regard. Les tortues et les
 autruches couvent leurs œufs de la seule
 veuë : signe qu'ils y ont quelque vertu ejacu-
 latrice. Et quant aux sorciers, on les dit avoir
 des yeux offensifs et nuisans,

10 Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos¹.

Ce sont pour moy mauvais respondans, que
 magiciens. Tant y a que nous voyons par
 experience les femmes envoyer aux corps des
 enfans qu'elles portent au ventre, des marques
 15 de leurs fantasies, tesmoing celle qui engen-
 dra le more. Et il fut présenté à Charles Roy
 de Boheme et Empereur une fille d'aupres de
 Pise, toute velue et herissée, que sa mere
 disoit avoir esté ainsi conceüe, à cause d'un'
 20 image de Saint Jean Baptiste pendue en son
 lit². Des animaux il en est de mesmes, tes-
 moing les brebis de Jacob, et les perdris et
 les lievres, que la neige blanchit aux mon-

-
- Ligne 3) *a, a', b* : que animées
 — 7) *a, a'* : veue, c'est signe
 — 11) *a, a', b* : agnos. Mais ce sont
 — 23) 1595 : et lievres, que
-

1. Je ne sais quel regard jette un sort sur mes
 tendres agneaux. VIRGILE, *Églogues*, III, 103.

2. Cf. BOUAYSTUAU, *Histoires prodigieuses*, 5. (P. V.)

taignes. On vit dernièrement chez moy un chat guesant un oyseau au haut d'un arbre, et, s'estans fichez la veüe ferme l'un contre l'autre quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé choir comme mort entre les pates du chat, ou ennyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceux qui ayment la volerie, ont ouy faire le conte du fauconnier qui, arrestant obstinément sa veüe contre un milan [en l'air], gageoit de la seule force de sa veüe le ramener contre-bas : et le faisoit, à ce qu'on dit. Car les Histoires que [j'emprunte], je les renvoye sur la conscience de ceux de qui je les [prens].

B Les discours sont à moy, et se tiennent par la preuve de la raison, non de l'expérience : chacun y peut joindre ses exemples : et qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est, veu le nombre et variété des accidens.

[Si je ne come bien, qu'un autre come pour moi¹.

-
- Ligne 1) *a* : montaignes. *Mon père vit un jour un chat*
 — 10) *a, a', b* : milan, *qui estoit amont* gageoit
 — 11) *a, a'* : veue de le
 — 13) *a, a', b* : que *je récite* je
 — 15) *a, a', b* : les tiens. Les
 — 20) *b, 1595* : est assez, veu
 b : accidens humains. Si
 — 21) 1595 : ne comme bien
-

1. C'est-à-dire, si j'emploie des exemples qui ne con-

Aussi en l'estude que je traicte de nos
meurs et mouvemens, les tesmouignages fa-
buleus, pourveu qu'ils soient possibles, y ser-
vent come les vrais. Advenu ou non advenu,
5 a Paris ou a Rome, a Jan ou a Pierre, c'est
tousjours un tour de l'humeine capacité, du-
quel je suis utillement advisé par ce recit. Je
le vois et en fois mon profit esgalement en
ombre que en corps. Et aus diverses leçons
10 qu'ont souvant les histoires, je prens a me
servir de celle qui est la plus rare et memo-
rable. Il y a des autheurs, desquels la fin c'est
dire les evenemens. La miene, si j'y sçavois
avenir, seroit dire sur ce qui peut avenir. Il
15 est justemant permis aus escoles de supposer
des similitudes, quand ils n'en ont point. Je
n'en fois pas ainsi pourtant, et surpasse de ce
costé la en relligion superstitieuse toute foi
historialle. Aus exemples que je tire ceans
20 de ce que j'ay oui, faict ou dict, je me suis
desfendu d'oser alterer jusques aus plus le-
gieres et inutiles circonstances. Ma conscience
ne falsifie pas un iöta, ma sciencie je ne sçai.

Ligne 5) 1595 : advenu, à Rome, ou à Paris, à
Jean ou

— 20) 1595 : j'ay *leu*, oui

— 22) 1595 : circonstances, ma conscience

— 23) 1595 : iöta, *mon inscience* je ne

viennent pas exactement au sujet que je traite, qu'un
autre y en substitue de plus convenables. (C.) *Com-*
mer, c'est comparer, noter des analogies. (R. D.)

Sur ce propos, j'entre par fois en pensee qu'il puisse assez bien convenir¹ a un Theologien, a un philosophe, et telles gens d'exquise et exacte conscience et prudance, d'escrire l'histoire. Comant peuvent ils engager leur foi sur une foi populere? Comant respondre des pensees de personnes inconues et doner pour argent contant leurs conjectures? Des actions a divers membres qui se passent en leur presance, ils refuseroient d'en rendre tesmouignage, assermentez par un juge : et n'ont home si familier, des intantions du quel ils entreprenent de pleinemant respondre. Je tiens moins hasardeus d'escrire les choses passees que presantes : d'autant que l'escrivein n'a a rendre conte que d'une verite empruntee. Aucuns me convient d'escrire les affaires de mon temps, estimant que je les vois d'une veue moins blessee de passion qu'un autre, et de plus pres, pour l'accez que fortune m'a done aus chefs de divers partis². Mais ils ne disent

1. Je pense que Montaigne a voulu dire : « Je me prends quelquefois à penser comment un théologien, un philosophe, joignant une conscience scrupuleuse à une grande prudence, peuvent se résoudre au rôle de chroniqueur. » Il avait d'abord écrit, sur le manuscrit : « Quand parfois j'y pense de près, j'entre en doute qu'il puisse.... » Mais il a biffé cette phrase, tout en voulant en maintenir le sens.

2. Montaigne nous révèle un sentiment à son honneur et qui concorde exactement avec les qualités que nous

pas que, pour la gloire de Salluste, je n'en pranderois pas la peine : *enemi jure d'obligation, d'assiduité, de constance*; qu'il n'est rien si contraire a mon stile qu'une narration
5 estendue : je me recoupe si souvent a faute de haleine, je n'ay ny composition, ny explication qui vaille, ignorant au dela d'un enfant des frases et vocables qui servent aus choses plus communes; pourtant ai je pris a
10 dire ce que je sçai dire, accommodant la matiere a ma force; si j'en prenois qui me guidast, ma mesure pourroit faillir a la siene; que ma liberté estant si libre, j'eusse publié des jugemens, a mon gré mesme et selon raison,
15 illegitimes et punissables¹. Plutarque nous diroit volantiens de ce qu'il en a faict, que c'est l'ouvrage d'autrui que ses exemples soient en tout et par tout veritables; qu'il soient utiles à la posterité, et presentez d'un lustre qui
20 nous esclaire a la vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, come en une drogue

lui connaissons et qu'ont justement appréciées ses contemporains, par exemple De Thou, dans son *Histoire* (éd. de Bâle, 1742, t. XI, p. 44), disant que pendant son séjour à Bordeaux, en 1582, il a consulté très utilement Montaigne sur les affaires de la Guyenne. (A. A.)

1. C'est un aveu bien sincère si, comme nous le pensons, Montaigne veut dire ici qu'il aurait parlé, des hommes et des choses de son temps, avec une liberté qui aurait attiré sur lui les rigueurs du pouvoir.

medicinale, en un compte ancien, qu'il soit ainsin ou ainsi¹.]

1. Ce chapitre nous paraît être un des plus caractéristiques, un des plus remarquables des *Essais*. Il y règne la pensée la plus moderne ; il est, avec le chapitre xi du livre III, un de ceux où Montaigne se montre le plus fortement imbu de l'esprit naturaliste, criticiste et expérimental. Il veut établir que les faits attribués à des influences surnaturelles sont des faits naturels, et expliquer par le jeu des lois naturelles l'influence du moral de l'homme sur le physique, et du physique sur le moral. Que si tous les faits qu'il raconte ne sont pas explicables par l'effet de l'imagination, comme il le croit, mais par d'autres causes d'ailleurs tout aussi naturelles ; qu'un très petit nombre de ces faits (surtout ceux qu'il a pris peut-être dans Cornelius Agrippa¹) soient ou faux ou exagérés, peu importe : dans la mesure où ils sont vrais, ils sont également conformes aux lois de la nature ; c'est là tout ce que Montaigne tient à établir, et en même temps il découvre ses dispositions d'esprit également contraires au scepticisme et à la croyance au surnaturel.

1. Montaigne a pris, soit dans le livre de Cornelius Agrippa intitulé : *De occulta philosophia*, soit dans Rhodigien, Messie, Bouaystuan ou Ambroise Paré et autres, chez lesquels on les trouve racontés, les anecdotes et faits relatifs à Cyrus, aux changements de sexe, aux corps qui se déplacent, aux femmes scythes qui tuaient de leur seul regard, aux sorciers dont on redoute le mauvais œil, à la femme qui enfante un nègre, aux brebis de Jacob. Montaigne ne répond pas que tous les faits extraordinaires qu'il raconte soient vrais ; il en laisse la responsabilité à ceux qui les racontent. On peut lui reprocher de croire à la possibilité de certains faits qui ne peuvent être acceptés comme réels ; mais s'il paraît un peu trop crédule, c'est qu'il est convaincu que ces faits fabuleux sont explicables naturellement.

CHAPITRE XXII

LE PROFIT DE L'UN EST DOMMAGE DE L'AUTRE

4 Demades¹ Athenien condamna un homme
de sa ville, qui faisoit mestier de vendre les
choses necessaires aux enterremens, sous
tiltre de ce qu'il en demandoit trop de profit,
5 et que ce profit ne luy pouvoit venir sans la
mort de beaucoup de gens. Ce jugement
semble estre mal pris, d'autant qu'il ne se
fait [aucun] profit qu'au dommage d'autrui,
et qu'à ce conte il faudroit condamner toute
10 sorte de guein.

Le marchand ne fait bien ses affaires qu'à
la débauche de la jeunesse; le laboureur, à la
cherté des bleds; l'architecte, à la ruine des
maisons; les officiers de la justice, aux procez
15 et querelles des hommes; l'honneur mesme
et pratique des ministres de la religion se tire

Ligne 8) *a, a', b* : fait *nul* profit

— 10) 1595 : *guain*

— 11) *b* : ne *se* fait

1. SÈNÈQUE, *De Beneficiis*, VI, 38, où le sujet de ce chapitre a été pris.

de nostre mort et de nos vices. Nul medecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien Comique Grec¹, ny soldat à la paix de sa ville : ainsi du reste. Et qui pis est, que chacun se sonde au dedans, il trouvera 5 que nos souhaits interieurs pour la plus part naissent et se nourrissent aux despens d'autrui.

Ce que considerant, il m'est venu en fantasie, comme nature ne se dement point en cela de sa generale police : car les Physi- 10 ciens tiennent que la naissance, nourrissement et augmentation de chaque chose, est l'alteration et corruption d'un autre :

Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante². 15

1. STOBÉE, *Sermo* C.

2. Lorsqu'un objet change et sort de sa définition, aussitôt meurt ce qu'il était auparavant. LUCRÈCE, II, 753 et III, 519.

TABLE

AVERTISSEMENT	I
CHRONOLOGIE SOMMAIRE DE MONTAIGNE . . .	IX
ÉTUDE SUR MICHEL DE MONTAIGNE.	I
CHAPITRE I. — Montaigne	I
— II. — Des différentes manières de lire Montaigne	31
— III. — Le caractère de Montaigne .	38
— IV. — La sagesse dans Montaigne .	63
— V. — Montaigne était-il ondoyant et divers? Montaigne était-il inconstant?	82
— VI. — L'épicurisme de Montaigne.	107
— VII. — Le prétendu scepticisme de Montaigne	129
— VIII. — La morale de Montaigne . .	139
— IX. — La religion de Montaigne, .	175
— X. — La politique de Montaigne .	204

LES ESSAIS

AU LECTEUR	1
----------------------	---

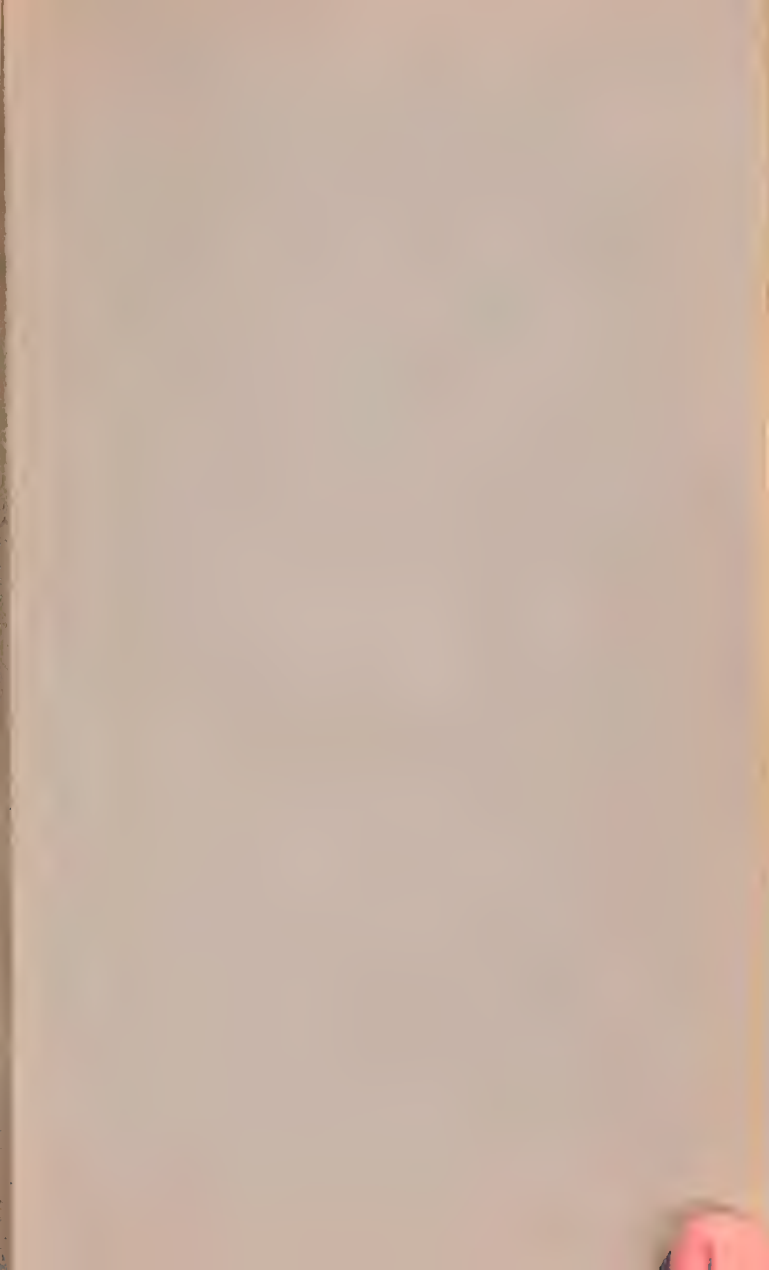
LIVRE PREMIER

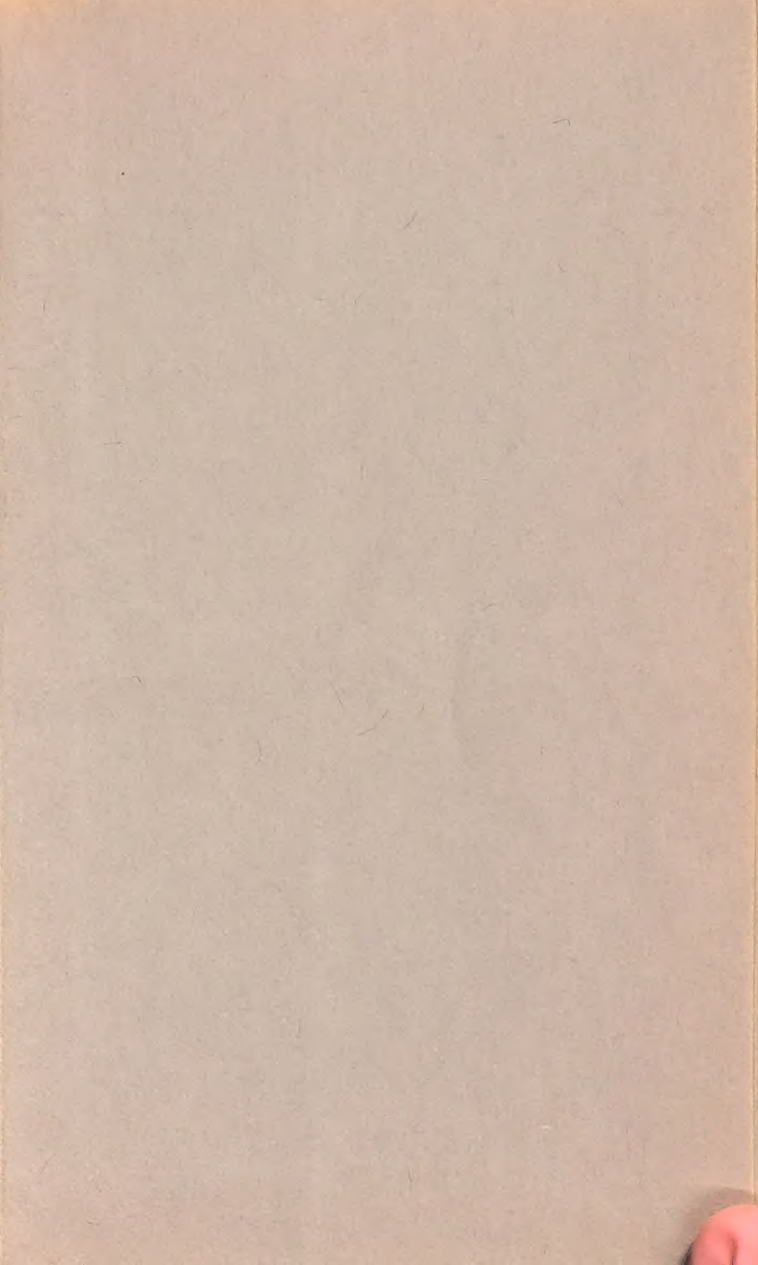
CHAPITRE I. — Par divers moyens on arrive à pareille fin	5
— II. — De la tristesse.	15
— III. — Nos affections s'emporent au delà de nous	24
— IV. — Comme l'ame descharge ses passions sur des objects faux, quand les vrays luy defaillent	42
— V. — Si le chef d'une place assiégée doit sortir pour parlementer.	47
— VI. — L'heure des parlemens dan- gereuse.	53
— VII. — Que l'intention juge nos ac- tions	58
— VIII. — De l'oisiveté.	62
— IX. — Des menteurs	65
— X. — Du parler prompt ou tardif	76
— XI. — Des prognostications	82
— XII. — De la constance	91
— XIII. — Cérémonie de l'entreveuë des rois	96
— XIV. — Que le goust des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion, que nous en avons	99

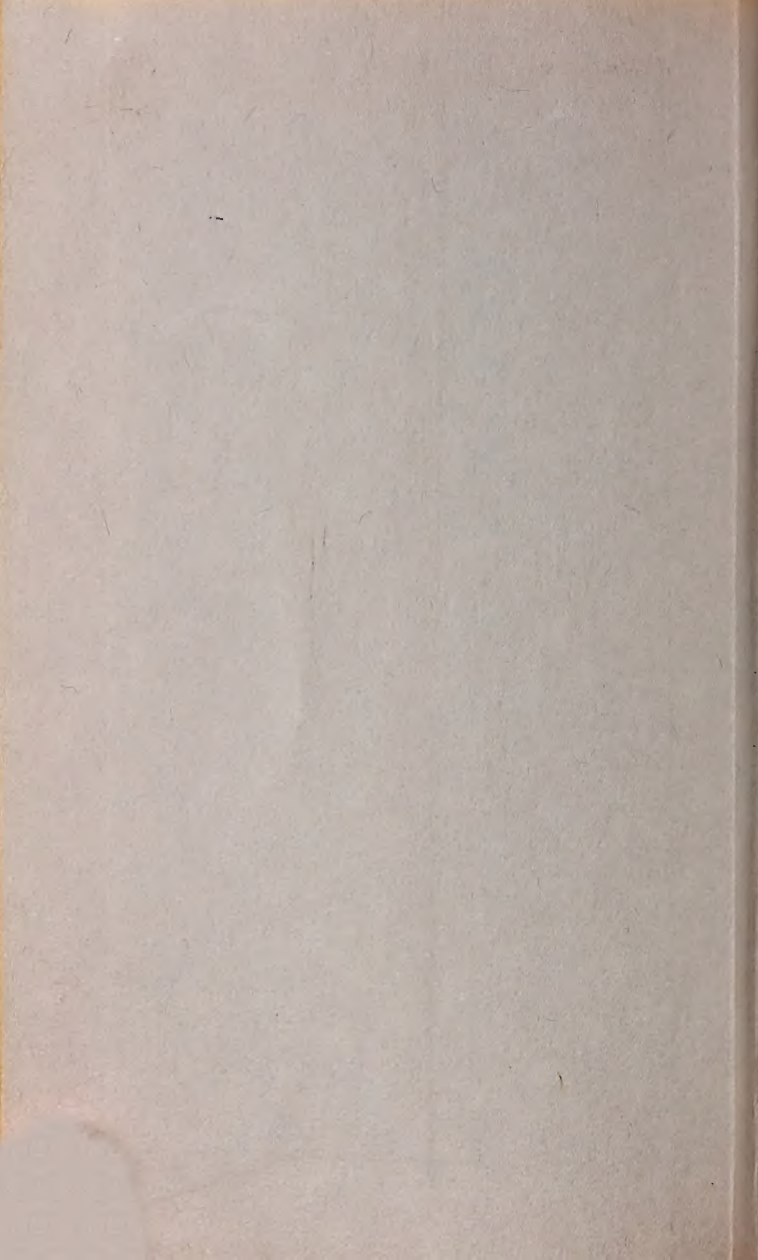
CHAPITRE XV. —	On est puny pour s'opiniast- trer à une place sans raison.	145
— XVI. —	De la punition de la couardise.	148
— XVII. —	Un traict de quelques ambas- sadeurs.	152
— XVIII. —	De la peur	159
— XIX. —	Qu'il ne faut juger de nostre heur, qu'après la mort . .	165
— XX. —	Que philosopher, c'est ap- prendre à mourir	172
— XXI. —	De la force de l'imagination.	208
— XXII. —	Le profit de l'un est dommage de l'autre.	235

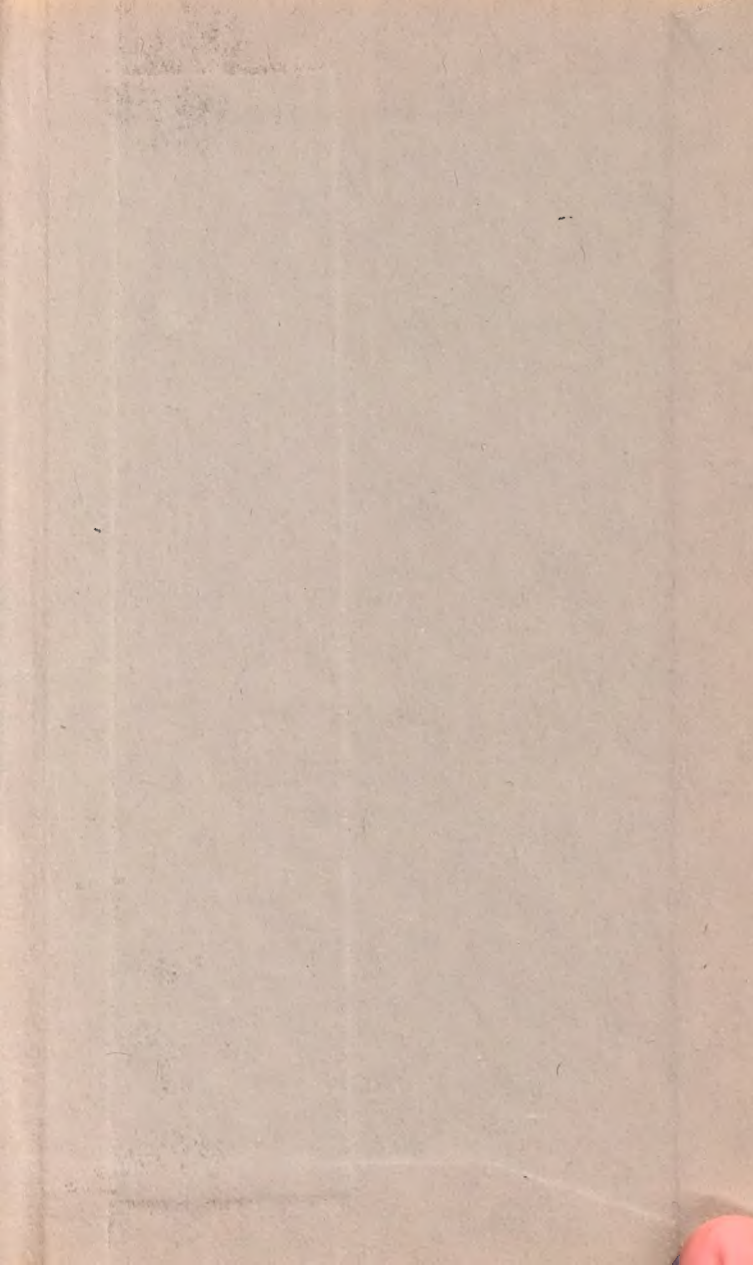
ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 DÉCEMBRE 1923
SUR LES PRESSES DE A. LAHURE
POUR
LOUIS CONARD, ÉDITEUR
A PARIS

#21 8502









PQ 1641.A1 1924

uvres compl

cen



3 0081 001 923 840